

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark green color, framing the entire page.

Le Jour Ou La Mort Nous Separe

Harlan Coben

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

HARLAN COBEN

LE JOUR *PRÉSENTE*

**OÙ LA MORT
NOUS SÉPARE**

Une anthologie des Mystery Writers of America



thriller



Harlan Coben

Présente

LE JOUR OÙ LA MORT NOUS SÉPARE

Une anthologie des Mystery Writers of America
Histoires d'amour, de désir et de meurtres

*Traduit de l'américain
par Esther Ménévis et Nicole Hibert*

Albin Michel

INTRODUCTION

JE M'APPRETE A VOUS REVELER LA FIN.

Les crimes où il est question d'argent ne m'intéressent pas

beaucoup. Oh, bien sûr, comme diversion, ce n'est pas mal, et maintenant que je parle de ça, peut-être que je m'en servirai dans mon prochain roman, juste pour vous rouler dans la farine. Mais entre nous, ce n'est pas mon truc.

Je ne suis pas non plus très emballé pas les serials killers qui massacrent la population sans raison. Ni par les conspirations qui se trament autour de la Maison Blanche. Il y a des gens qui écrivent ça parfaitement. Mais ils ne font pas vraiment vibrer votre corde sensible, n'est-ce pas ?

Vous voulez quelque chose de plus grand, plus complexe, plus poussé. Quelque chose que vous puissiez ramener à vous. Vous voulez qu'on vous raconte le crime que vous pouvez presque, PRESQUE, vous voir commettre. Vous voulez que l'histoire explore un lieu aussi petit que votre poing et aussi vaste que l'univers. Vous voulez que l'histoire parcoure un territoire que vous connaissez sur le bout des doigts et que, pourtant, vous ne comprendrez jamais vraiment.

En résumé, vous voulez qu'elle s'enracine dans le cœur humain.

Vous la voulez personnelle. Vous voulez qu'on y parle de vous et de votre chère et tendre étendue près de vous. Vous aimez votre compagne, n'est-ce pas ? Sa manière de dormir paisiblement. Sa façon de se tourner et se retourner. Vous pourriez la contempler toute la nuit.

A moins que... ?

Eh bien, voilà exactement le genre de textes qui ont été réunis pour votre plaisir dans cette anthologie. Avec l'aide des Mystery Writers of America, dix-neuf des meilleurs auteurs policiers d'aujourd'hui – depuis les abonnés aux best-sellers jusqu'à des confrères moins aguerris – nous offrent un éventail de petits chefs-d'œuvre du suspense qui, tous, fouillent le cœur palpitant des relations humaines les plus immondes ou, pire, les plus magnifiques. Ils conféreront, je le crois, une nouvelle signification à cette expression définitive : « Jusqu'à ce la mort nous sépare. »

De crainte que vous ne pensiez que les auteurs de littérature policière sont tous de méchants cyniques, il y également dans ces pages plusieurs histoires où l'on célèbre le pouvoir d'une relation aimante quand il s'agit de crime et de châtiment (c'est possible). Mais la moitié au moins de ces nouvelles se termine mal pour un conjoint voire pour les deux. Si on y réfléchit, d'après les statistiques, c'est à peu près le pourcentage de mariages qui échouent dans la vie réelle, quoique généralement pas de manière aussi radicale.

Alors, donnez à votre moitié un autre gros baiser avant de vous installer pour lire ces histoires de discorde domestique et de

malveillance conjugale (si vous êtes célibataire, vous n'avez pas à vous inquiéter, sauf si cette introduction vous a incité à surveiller de plus près la personne qui compte pour vous, mais c'est le sujet d'une autre anthologie), ces crimes sentimentaux inédits que nous vous présentons dans *Le jour où la mort nous sépare*.

Harlan Coben

QUEENY

RIDLEY PEARSON

C'est à l'heure du petit-déjeuner que je la vis pour la dernière fois.

Je travaille seul dans un bureau au-dessus du garage ; un menuisier m'a dit un jour que le parquet datait d'avant la révolution américaine. Le grain du bois, sa texture lui inspiraient cette déduction, ainsi que l'histoire de la bâtisse. Il existe des gens qui savent ces choses-là. Un de mes amis fabrique des guitares. Un jour, dans une exposition commerciale, il décréta que tel instrument avait été réalisé dans la même pièce d'acajou d'Afrique d'où il avait extrait une guitare. Le luthier et lui échangèrent des anecdotes et, de fait, mon ami avait raison. Les gens savent des choses étranges.

Elle avait mentionné ça mine de rien, alors que je m'activais frénétiquement à confectionner des pancakes pour l'une de nos filles et des œufs brouillés pour l'autre, tout en préparant du porridge pour ma femme et moi. C'est ma seule manière de gâter nos filles : vous voulez un petit-déjeuner particulier, vous demandez. Mais sur tous les autres plans, je suis sévère avec elles. On s'entend bien parce que les limites sont posées. Il y a du respect et de l'amour, maintenant, pas de tests ni de défis. Il y a de l'harmonie, une véritable harmonie – une denrée précieuse dans une famille.

– J'ai rencontré un type qui jogge à Queeny Park. Il m'a rattrapée et il a couru avec moi.

– Pas possible ?

– Si.

Je pense qu'elle en a parlé pour m'impressionner, me rappeler que, malgré nos neuf ans de mariage, les hommes la regardent toujours. Pour moi ce n'était pas un scoop – je savais qu'ils la reluquaient – mais j'ai senti que c'était l'un de ces moments, dans un couple, où on n'a pas intérêt à sortir une ânerie. Même si elle ne sollicitait pas mon opinion sur sa coupe de cheveux.

– Il t'a dit quelque chose ?

– Oui, on a discuté. Il m'a demandé si je cours souvent. Des trucs dans ce genre.

– Tu lui as parlé.

Je fais un effort pour que ces mots ne sonnent pas comme une accusation, mais mon inquiétude l'emporte et je me plante.

– Je ne peux pas parler à un homme ?

Elle se remet à la vaisselle. J'ai un pancake qui crame. Je le retourne dans la poêle. Une semelle.

Elle nettoie la vaisselle avec du détergent moussieux, fait couler l'eau plus bruyamment que nécessaire.

– Ce n'est pas ça, lui dis-je dès que j'en ai l'opportunité.

– Non, ce n'est pas ça.

– Je n'insinue pas que... je ne cherche pas à te dicter ta conduite. Mais c'est un parc, ma chérie. Tu es une femme seule, du moins une femme qui court seule. Aux yeux de ce type.

– Tu écris trop de ces bouquins.

Elle me reproche souvent mon activité et ma tendance à voir un criminel potentiel chez tout un chacun. Elle a raison, bien sûr. Elle sait que, sur ce point, elle gagnera toujours, et effectivement elle gagne.

Une journée passe. Deux. C'est de nouveau l'heure du petit-déjeuner. De fines crêpes cette fois, et des œufs mollets pour les petites, un mets que nous appelons Têtards dans la Mare – pourquoi, je n'en ai pas la moindre idée. Des œufs mollets sur des bouts de pain dans un bol. Pas de mare. Ni de têtards. Mais les filles adorent, elles écrasent le tout et barbouillent de jaune l'intérieur du bol.

– Il était encore là. Hier. Il courait mais, ce coup-ci, en venant vers moi. Il est arrivé à ma hauteur et... et on a joggé ensemble.

– J'aimerais pouvoir être positif.

Mais ça m'est impossible. Le contact, l'attention ne me dérangent pas, pas du tout. Dieu sait que nous en avons tous besoin. J'en ai ma part, moi aussi, les commentaires flatteurs durant les tournées de promotion pour mes livres, les regards plus appuyés que la normale. Je ne me laisse pas influencer, et ce sera pareil pour elle. Je ne m'inquiète absolument pas pour ça. Et si elle se laisse étourdir, eh bien ce sera réglé. Mais il n'y a pas une once de jalousie dans ma réaction. De l'inquiétude, tout simplement, que j'essaie de dissimuler, juste assez pour ne pas l'effrayer. Pour effrayer les gens, je suis champion. J'ai fait trembler des millions de lecteurs pendant très longtemps. Je connais l'effet que je peux avoir, même quand ce n'est pas volontaire. Je fournis de gros efforts pour ne pas terroriser ma famille, surtout les gosses.

– Ce parc est lugubre. Des centaines de mètres dans les bois. Perdu au milieu de nulle part. Un type débarque dans Adams et court avec toi, au moins tu as la ressource de hurler. Tu cries dans Queeny Park, et tu auras de la veine si tu fiches la trouille à deux ou trois oiseaux.

Ce commentaire cache un message, or je ne suis pas certain qu'elle saisisse. Voici plus d'un an à présent, elle a cessé de jogger pendant

environ cinq mois, car une voiture l'a suivie à cinq heures du matin. Ce qui lui a flanqué une peur bleue. La bagnole a ralenti et roulé près d'elle qui courait, avant le lever du soleil, avant que les voisins ne soient debout. Elle s'est planquée derrière un arbre, alors le type lui a lancé, par la vitre côté passager, une canette de soda qui a failli la toucher. Nous avons alerté la police. J'avais le début de *Mystic River* qui me trottait dans la tête. Elle avait de la lessive à faire. Le flic était charmant et sincèrement préoccupé. Il y a pensé un moment, sans doute, jusqu'à la Bread Company où il s'est arrêté pour se réchauffer, après quoi il a continué sa journée. Résultat : elle a oublié le jogging. Pendant cinq mois.

Maintenant elle a repris, et maintenant le type est à pied, et elle ne voit pas les similitudes.

– S'il était dans une voiture qui « courait » à tes côtés, qu'est-ce que tu ressentirais ?

– Ce n'est pas la même chose, me répond-elle.

– Comment il s'appelle ?

– Je ne sais pas.

– Il habite où ?

– Je ne sais pas.

– Est-ce qu'il a le permis de conduire ?

Elle se remet à la vaisselle, parce qu'elle m'entend insinuer : « C'est *exactement* la même chose. »

Je lui demande :

– Qu'est-ce qu'il sait au juste sur toi ?

Elle secoue la tête. Je sens qu'elle s'est laissée aller sur ce sentier, qu'elle en a conscience et n'a pas de réponse.

Nous avons regardé un film sur le PBS¹, où le mari est un dingue jaloux, qui contrôle tout – du Trollope – et j'y fais référence.

– Je n'essaie pas de ressembler au personnage masculin du film. Tu le sais, n'est-ce pas ? Tu veux courir ? Tu cours. Tu as envie de discuter ? Tu discutes. Mais tu pourrais faire du jogging avec une amie, pour être à deux contre un. Et peut-être choisir un parc qui ne soit pas aussi isolé et sombre. Queeny Park, ça ne va pas pour une femme qui court seule. Ça ne convient pas du tout. Tu le comprends, n'est-ce pas ?

Elle hausse une épaule.

Je connais ce haussement d'épaule. J'en suis venu à le haïr.

1. Public Broadcasting Service : réseau public américain de télévision.

Le haussement d'épaule qui annule tout. À partir de là, terminé, c'est elle qui décide, et ça me ronge.

Ensuite, un ou deux jours s'écoulent. Ou trois. Elle rentre à la maison pour le déjeuner et énumère les amies avec qui elle a couru le matin. Elle ne le fait pas d'une manière susceptible de me piquer au vif. Elle pourrait, mais elle s'abstient, et je l'aime pour ça.

– Merci, dis-je entre deux bouchées.

Deux jours après, même chose : Laurel et Tracy, une boucle de six kilomètres dans Queeny Park, puis une séance de papotage au Starbucks. Lui, elle ne le mentionne pas.

Aussi, aujourd'hui, quand on m'appelle de l'école, je suis furieux, c'est ma première réaction. On n'est pas venu chercher notre aînée, sept ans. Elle a loupé le bus, et on n'est pas venu la récupérer. Elle a loupé le bus parce que sa mère lui a dit de ne pas le prendre. Logique, puisqu'on est jeudi et qu'il y a cours de danse. Je suis en route pour m'y rendre quand le BlackBerry sonne – j'ai l'école privée en ligne. On n'est pas venu chercher la plus jeune.

Maintenant, pour la première fois, le tic-tac se déclenche dans mon cerveau. On croirait un court-circuit synaptique caractéristique du syndrome de la Tourette : bordée d'insultes, suivie d'une quasi-cécité et d'une incontrôlable agitation de tout mon corps. Sur la banquette arrière, ma fille de sept ans se met à flipper. Elle s'est libérée de la ceinture de sécurité, ce qui m'insupporte vraiment, parce que, ces derniers temps, elle a beaucoup fait ça, or c'est imprudent, et elle ne l'ignore pas. Je freine brutalement, de façon assez dangereuse, ce qui me vaut un concert de klaxons.

– REMETS TA CEINTURE, JEUNE DEMOISELLE !

Elle est la cible la plus proche sur laquelle déverser toute ma fureur. Mon cerveau, à présent, fonctionne à plein régime et je me demande quelle part en moi là-dedans revient à l'auteur et quelle part au mari. Je vois tout ça mentalement et l'efface aussi vite. *Non, ne va pas dans cette direction !* me dis-je. *Ni roulis ni tangage.*

Six jours. On ne s'adapte pas. Je sursaute chaque fois que le téléphone sonne. J'entends des voitures dans la rue et je suis persuadé qu'elle s'engage dans l'allée. Mais sa voiture à elle, c'est la police qui l'a. On l'a retrouvée dans Queeny Park. Fermée à clé. Garée là où elle se gare toujours, selon Laurel et Tracy. Elles n'ont jamais vu le type. Elle ne leur en a jamais parlé. Gênée, peut-être. Ou discrète. Ou un petit peu des deux.

Aucune preuve. Des chiens. Les gars de la police scientifique. Rien. Les émissions de télé sont toutes mensongères. Quand les gens disparaissent, il n'en reste rien. Ils sont partis, c'est tout. Pas de

cheveux, de fibres. Pas même un parfum.

Dixième jour. Une équipe de cinq hommes et une femme pénètre dans mon bureau au-dessus du garage avec un mandat de perquisition. Cette intrusion est pour moi comme un direct au plexus. Ils confisquent mon ordinateur, toutes mes factures, mon BlackBerry, ma voiture.

Je ne parviens pas à me concentrer sur les questions qu'ils me posent. Surtout parce que c'est un vrai bombardement. Leur ton est hostile. Il n'y a pas d'erreur possible sur ce point. Accusateur. Je suis abasourdi. Et leur façon de manipuler mon matériel me rend furieux. En ce qui concerne mon matériel, je suis très maniaque. Je le traite comme la plupart des gens traitent leurs animaux de compagnie. Ils emportent l'unité centrale en bas, les fils traînent par terre. Je suis fou de rage. La simple *pensée* qu'ils osent me faire ça à moi... J'ai écrit des livres à ce sujet ; j'ai interviewé des flics bien plus haut placés dans la hiérarchie que ceux-là : quand tout le reste aboutit à une impasse, regarde attentivement le mari.

Et maintenant, c'est moi qu'ils lorgnent.

Dixième jour et une dizaine d'heures. Mon avocate, une femme avec un cerveau plus gros que le Texas. Je la connais depuis cinq minutes, mais elle est recommandée par mon conseiller juridique de New York, également une femme, et elle a des relations, tant et si bien que je sais que c'est la bonne avant même notre rencontre. A présent qu'on s'est rencontrés, je l'apprécie toujours.

Nous sommes quatre dans la petite pièce. Le flic paraît fatigué, toutefois ça sent la comédie. J'ai imaginé et écrit des personnages plus convaincants que celui-ci le sera jamais. C'est un vulgaire magasin K-Mart par rapport à mon Bergdorf. Néanmoins, je ne le provoque pas, et je ne le ferai pas. Je ne vais pas jouer au grand flic avec lui. Je suis juste assez vivant, quelque part au fond de mon esprit, pour saisir qu'il ne vaut mieux pas. Je m'exhorte à écouter. A laisser l'avocate parler.

– Qu'est-ce que c'est que toute cette histoire ? dis-je, et je me demande comment ma bouche peut-être à ce point déconnectée de mes neurones.

La tête de l'avocate tourne comme celle d'un hibou. Elle pourrait sur-le-champ m'avalier en guise de petit-déjeuner.

– Quand vous êtes-vous rendu à Queeny Park pour la dernière fois ? interroge le flic.

Je regarde l'avocate. Elle opine.

– Avec vous, messieurs.

– Avant ça, dit-il. La dernière fois avant ça ?

Je sais où cela nous conduit. J'en suis mortifié.

– Ah oui... D'accord, je vois où cela nous mène.

– Contentez-vous de répondre à la question, s'il vous plaît.

Je me penche vers mon avocate. Elle sent bon. Je lui chuchote mon explication.

Elle regarde le flic dans les yeux et déclare :

– Question suivante.

Le flic fronce les sourcils. Il est vexé. Je le comprends.

Quelqu'un a dû apercevoir ma voiture. *Un* matin. Seulement un. Je suis allé là-bas, dans l'espoir de voir le type, sa voiture, d'en apprendre un peu plus que ce qu'elle m'avait raconté. Je n'aurais pas dû. Je n'ai rien vu. N'empêche que j'y suis allé. Et je ne le leur ai jamais signalé parce que ça me semblait tellement stupide. Tellement moche. Et maintenant voilà. Pas de réponse à la question.

– Pouvez-vous me parler de Magic Movies ? demande-t-il.

Je me sens rougir. Un site web. Un truc pour adultes. Des vidéos amateurs. Soft, en majeure partie. Quelquefois même artistiques. Ils s'appuieront là-dessus pour prétendre que notre vie sexuelle n'est pas satisfaisante – faux. Ils s'en serviront pour suggérer des eaux troubles sous la surface – faux. Ils tourneront ça en actes violents, or rien ne montrait des choses pareilles. Ils sont en train de tricoter un dossier. C'est leur boulot. Promotion du tonnerre au K-Mart. Spécial porno.

Quatre-vingt-quinzième jour. Un jury de mes pairs. J'en serais surpris. Leur niche est tout en formes oblongues conçues pour s'ajuster à un box carré. Les douze débiles dans le box opinent du bonnet et me considèrent comme si j'étais Manson soi-même. Je suis toujours en plein deuil, je ne peux toujours pas dormir ou me focaliser sur elle qui lave la vaisselle, moi qui prépare les crêpes et je ne me suis jamais soucié d'obtenir un brin d'information factuelle.

Mon unique acte de surveillance à distance, qui avait pour but de la protéger, est utilisé contre moi, et avec efficacité. Le plus sidérant, ce sont les coups d'œil de Laurel et Tracy. Leur confiance en moi n'est plus. Tuée net. Elles ont gobé cette histoire. Alors si elles l'ont gobée, qu'en sera-t-il des douze débiles ? Je dis à mon avocate que c'est de la bibine : il l'a eue et il m'a eu par la même occasion. Il est quelque part dehors, prêt à recommencer. Je plonge à sa place. Essentiellement

parce que j'ai écrit ces histoires. Les gens connaissent des choses étranges ; je suis l'une des plus étranges. Leur argumentation revient sans cesse à ce point de départ, tourne en boucle. Qui, mieux que quelqu'un comme moi, saurait élaborer un plan de ce genre ? Si j'avais décidé de faire ça, pourrait-on s'attendre à découvrir une preuve concrète ? Évidemment que non. Qui mieux que moi inventerait une histoire à propos d'un type ? Il n'y a que moi – mais ils ne me connaissent pas.

Ils condamnent.

Il n'y a que moi.

K-O. debout.

Six cent quatre-vingt-dix-septième jour. Quartier cellulaire C. Mes filles ont neuf et sept ans. Je les ai vues une fois par mois durant les deux dernières années. Elles me regardent comme si elles souhaitent m'aimer, mais n'imaginent pas de quelle façon y parvenir.

On a trouvé le corps. A cent kilomètres de la ville, enterré le long d'une autoroute. Dans un rayon d'une cinquantaine de mètres, deux autres corps. On a relevé du sperme dans les dépouilles. De l'ADN. Après huit cent soixante-quatre jours et une audience, on me libère – l'ADN n'était pas le mien. J'avais essayé de le leur expliquer. Ils prétendent me rendre ma vie. Faux.

Deux filles qui ne veulent pas être avec moi. Elles vivent chez leur grand-mère. On me dit que la transition sera difficile. Sans blague.

Je rentre à la maison, je m'assieds et j'écris.

C'est tout ce que je sais faire.

Le samedi suivant, je prépare des crêpes et des Têtards dans la Mare. Elles me regardent, avec des assiettes vides. Des yeux vides. Je me surprends à retenir ma respiration. Je ris. Mais elles se contentent de regarder.

Je crois que je leur fais peur.

Traduit par Nicole Hibert

HORS DE DANGER

LEE CHILD

WOLFE était un gars de la ville. Dès sa naissance, il avait vécu dans un monde de fer et de béton, d'abord un bloc, puis deux, puis quatre, puis huit. Les arbres n'étaient visibles que depuis le toit de son immeuble, bien au-delà de l'East River, aussi lointains que des légendes. Jusqu'à l'âge de vingt-huit ans, la seule pelouse qu'il ait jamais vue, c'était le grand champ du Yankee Stadium. Il ne sentait pas le goût de chlore de l'eau du robinet et, pour lui, le grondement des voitures, c'était la même chose que le calme et le silence absolus.

Maintenant il vivait à la campagne.

Tout le monde à part lui aurait dit en banlieue, mais il y avait de grands espaces entre les habitations, et aucun autre moyen de savoir ce que votre voisin allait dîner que de se faire inviter ; il y avait des insectes dans les jardins, des cerfs, parfois des souris dans les sous-sols, il y avait des tas de feuilles en automne, l'électricité passait par des câbles suspendus à des poteaux, et l'eau sortait des puits.

Pour Wolfe, c'était la campagne.

C'était la Frontière.

C'était la fin d'une longue et sinueuse route.

La route avait commencé à sinuer vingt-trois ans plus tôt dans une école élémentaire publique du Bronx. A cette époque simpliste, on vous marquait tôt. Voyou, bon à rien, artisan, génie : on vous flanquait une solide étiquette, et elle vous collait à la peau pour toujours. Wolfe s'était assez bien conduit et s'en était plutôt bien tiré en atelier et en arithmétique, alors on lui avait collé l'étiquette « artisan » et on avait attendu de lui qu'il devienne plombier, électricien ou installateur de climatisation. On avait attendu de lui qu'il trouve un parrain à la section syndicale appropriée, qu'il soit admis en apprentissage, puis qu'il travaille pendant quarante-cinq ans. Et c'est précisément comme ça que les choses ont tourné pour Wolfe. Il avait pris la filière « électricien », et il avait fait dix ans sur les quarante-cinq impartis quand c'est arrivé.

Ce qui arriva, c'est que le boom du bâtiment en banlieue finit par submerger l'offre autochtone des électriciens indépendants de père en fils. C'était tout ce qu'il y avait, là-bas. Des petits gars, des entreprises familiales, avec un seul camion, et maman à la comptabilité. Idem pour les couvreurs, les plombiers et les poseurs de cloisons sèches. La demande était supérieure à l'offre. Mais il y avait du fric à la clé, et les

promoteurs ne toléraient aucun retard, alors, ravalant leur fierté, ils envoyèrent des prospectus aux sièges des syndicats à New York, avant d'y envoyer des mini-fourgonnettes : ramassage à sept heures du matin, retour à l'heure du dîner. Ils n'eurent pas de mal à proposer des salaires attractifs. Les budgets municipaux étaient bloqués.

Wolfe ne fut pas le premier à signer, mais pas le dernier non plus. A sept heures du matin, il grimpait donc dans une Dodge Caravan pleine de bricoles appartenant aux enfants d'un contremaître de la banlieue. Il était rejoint par d'autres types de la ville. Tous gardaient le silence, moroses, pendant l'heure que durait le trajet, mais ils regardaient par les fenêtres avec une certaine curiosité. Certains étaient vite débarqués dans une ville impeccable divisée en parcelles de dix ares. D'autres restaient à bord jusqu'à ce que la forêt s'épaississe et qu'on atteigne le nord du comté.

Wolfe fut affecté à un chantier au dernier arrêt de la ligne.

Ceux qui s'y connaissaient mieux que lui en géographie auraient catalogué l'endroit, avec raison, comme un bout de terre vaguement ondulé recouvert d'une forêt secondaire d'une centaine d'années et de quelques blocs de pierre erratiques, cours d'eau mineurs et petits étangs. Wolfe pensait que c'étaient les Rocheuses. Pour lui, c'était un spectacle incroyable. Les oiseaux chantaient, les tamias détalait, il y avait du lichen gris sur les rochers et des enchevêtrements de plantes grimpantes à profusion.

Il travaillait dans une maison en bois qui se construisait sur une parcelle de quatre hectares. Tout ce qu'on pouvait imaginer était différent de la ville. Il marchait dans la boue. L'électricité arrivait par un câble épais comme son poignet, dont un nouveau circuit partait entre deux poteaux goudronnés sur le bas-côté de la route. La nouvelle alimentation se terminait à un compteur et un disjoncteur vissés à un panneau en contreplaqué, planté droit dans le sol comme une pierre tombale. C'était du 200 ampères. Le courant passait ensuite sous terre, dans une tranchée gravillonnée de la longueur de la future allée, elle-même à peu près aussi longue que le Grand Concourse¹. Il ressortait dans le futur sous-sol, par une plaie pansée dans le béton des fondations.

Après, c'était à Wolfe de jouer.

Il travaillait seul la plupart du temps. Les poseurs de cloisons venaient rarement. Personne ne devait se montrer avant qu'il ait terminé. Ensuite ils expédieraient vite faite la pose du placoplâtre et s'en iraient. Wolfe était donc un petit rouage dans une énorme machine dispersée. Il s'en trouvait plutôt bien. C'était du boulot facile. Et agréable. Il aimait l'odeur du bois de construction brut. Il préférait percer avec facilité les colombages à l'aide d'une perceuse à bois

plutôt qu'avoir à forcer un passage dans la brique ou le béton à coups de marteau. Il aimait pouvoir se tenir debout la plupart du temps, au lieu de ramper. Il aimait la fraîcheur propre du chantier. C'était mieux que farfouiller dans des vieux tas de merdes de rat.

Il finit par aimer le coin aussi.

1 Grande artère résidentielle du Bronx (NDT)

Chaque jour il apportait son déjeuner acheté dans un délicatessen de son quartier. Il mangea d'abord, assis sur une planche, dans ce qui serait plus tard le garage.

Puis il se mit à s'aventurer dehors et s'assit sur un rocher. Puis il trouva un meilleur rocher, au bord de la rivière. Alors, il trouva un emplacement encore meilleur, de l'autre côté de la rivière, avec deux rochers, l'un comme table et l'autre comme chaise.

Puis il trouva la femme.

Elle marchait à travers bois, vite. Des plantes grimpantes lui fouettaient les jambes. Il la vit, mais elle ne le vit pas. Elle était préoccupée. En colère, ou contrariée. On aurait dit un esprit de la campagne. Une déesse de la forêt. Elle était grande, se tenait droite, elle avait des cheveux blonds en bataille, pas de maquillage. Elle avait ce que les magazines appellent un corps charpenté. Des yeux bleu clair, des mains délicates.

Plus tard, en parlant avec le chef de chantier, Wolfe apprit que la parcelle sur laquelle il travaillait lui avait appartenu. Elle avait vendu quatre hectares sur quinze comme terrain à bâtir. Wolfe apprit aussi que son mariage battait de l'aile. La rumeur courait que son mari était un enfoiré. Il prenait tous les jours le Métro North pour aller bosser à Wall Street. Il n'était jamais chez lui, mais quand il y était, il lui menait la vie dure. On racontait qu'il avait voulu l'empêcher de vendre ses quatre hectares, mais la terre lui appartenait. On racontait qu'ils se disputaient tout le temps, de cette manière guindée et hypocrite propre aux gens respectables. On avait entendu le mari lui dire : *P... je vais te tuer !* Elle était un peu plus réservée, mais on racontait qu'elle lui avait illico retourné le compliment.

En banlieue, les ragots étaient incroyablement importants. Wolfe venait d'un endroit où l'on n'avait pas besoin des commérages. On entendait tout à travers les murs.

Les promoteurs payèrent Wolfe moitié plus pour venir travailler le samedi et lui glissèrent de gros billets pour tirer les lignes et les câbles téléphoniques. En tant que membre d'un syndicat, Wolfe n'aurait pas dû accepter. Mais il y aurait des modems, une pièce multimédia, et trois lignes de téléphone desservant des postes dans cinq chambres. Sans compter le fax. Et l'ADSL. Alors il prit le fric et fit le boulot.

Le plus souvent il voyait la femme.

Elle ne le voyait pas.

Il connut ses habitudes. Elle avait un break Volvo vert, qu'il voyait passer au bout de la nouvelle allée quand elle allait faire ses courses. Un jour, il la vit sortir, posa ses outils, marcha à travers le bois et enjamba la clôture pour pénétrer sur son terrain. Il marcha dans ses

pas. La forêt était épaisse, mais vingt mètres plus loin il déboucha sur une vaste pelouse qui s'étendait jusqu'à sa maison. La première fois, c'est là qu'il s'arrêta, tout au bord.

La deuxième fois, il s'aventura un peu plus loin.

Mais la cinquième, il avait fait le tour de sa propriété. Il avait tout exploré. Il s'était déchaussé pour traverser la cuisine à pas feutrés. Elle ne fermait pas sa porte à clé. Personne ne le faisait, en banlieue. C'était un signe de distinction. « Nous ne verrouillons jamais notre porte », disaient-ils tous avec un petit rire.

Les idiots !

Wolfe termina l'alimentation de la chaudière au sous-sol de la maison neuve et commença le rez-de-chaussée. Chaque jour il allait prendre son déjeuner sur les rochers jumeaux. Un de ces samedis grassement payés, il vit le mari et la femme ensemble. Ils étaient sur la pelouse, ils se battaient. Pas physiquement. Verbalement. Ils arpentaient la pelouse sous le soleil chaud, et Wolfe les voyait entre les branches des arbres comme s'ils étaient sur une scène, sous un éclairage stroboscopique. Comme en boîte. Une série de courtes poses de colère et de souffrance. Le type était un enfoiré, pas de doute. Complètement déraisonnable, estimait Wolfe. Plus il l'invectivait, plus la femme avait l'air adorable. Comme une martyre sur un vitrail d'église. Blessée, vulnérable, noble.

Puis l'enfoiré la frappa.

Un mouvement courbe du bras, une gifle, un coup de gonzesse. Wolfe venait d'un endroit où si vous tentiez ça, votre adversaire rigolerait une minute avant de vous réduire en bouillie. Mais ça marcha plutôt bien sur la femme. L'enfoiré était grand et corpulent, et le coup porté par toute cette masse inepte suffit à faire décoller la femme et à la renverser dans l'herbe, sur le dos. Elle s'assit, stupéfaite. Incrédule. Elle avait une marque rouge violacée sur la joue. Elle se mit à pleurer. Ce n'étaient pas des larmes de douleur. Ni même de rage. Seulement de tristesse éperdue, parce qu'après toutes les grandes choses que la vie lui avait promises, voilà jusqu'où elle était descendue, jusqu'à se faire renverser sur le cul sur sa propre pelouse, les cinq doigts d'une main imprimés sur le visage.

Peu après, il y eut le pont du 4-Juillet, et Wolfe resta quatre jours chez lui.

Quand la Dodge Caravan le ramena, il vit une file de voitures de la police locale sur la route. Elles venaient de chez elle, sans doute. Pas de gyrophares. Un second coup d'œil, et il se mit au travail. Premier

étage, trois circuits d'éclairage. Installation de prises et de plafonniers. Pose d'appliques dans les salles de bains. Mais le grincement de sa perceuse dut trahir sa présence, parce que la femme vint le trouver. C'était vraiment la première fois qu'elle posait les yeux sur lui. D'après ce qu'il savait. En tout cas, c'était la première fois qu'ils se parlaient.

Elle marcha sur le sable crissant de l'allée, se pencha pardessus la planche de contreplaqué qui faisait office de porte d'entrée et appela : « Il y a quelqu'un ? »

Wolfe entendit sa voix couvrant le bruit de la perceuse et descendit bruyamment. Elle était dans l'entrée. Éclairée par-derrière. Ses cheveux lui faisaient une auréole. Elle portait un vieux jean et un tee-shirt. La beauté en personne.

« Je suis désolée de vous déranger », dit-elle.

Sa voix était une caresse d'ange.

Wolfe répondit :

« Vous ne me dérangez pas.

– Mon mari a disparu.

– Disparu ?

– Il n'était pas à la maison ce week-end, et il n'est pas allé travailler aujourd'hui. »

Wolfe ne répondit rien.

La femme continua : « La police va venir vous voir. Je vous demande pardon à l'avance, c'est pour ça que je suis là. C'est tout, en fait. »

Mais Wolfe savait que ce n'était pas tout.

« Pourquoi la police viendrait-elle me voir ? demanda-t-il.

– Je suppose qu'il faudra qu'elle passe. Je suppose que c'est comme ça qu'elle fait. Elle voudra certainement savoir si vous avez vu quelque chose. Ou si vous avez entendu des... altercations. »

Quand elle prononça le mot *altercations*, son intonation était vraiment celle d'une question, ici et maintenant, d'elle à lui, pas seulement une prédiction de ce que les flics pourraient lui demander. Comme dans : « *Avez-vous entendu les altercations ? Oui ? Ou non ?* »

« Je m'appelle Wolfe. Ravi de vous rencontrer.

– Moi, c'est Mary. Mary Lovell. »

Lovell. Comme *love*, avec deux lettres en plus.

« Est-ce que vous avez entendu quelque chose, monsieur Wolfe ?

– Non. Je travaille ici, seulement. Moi-même, je fais du bruit.

– C'est juste que la police se montre un peu... distante. Je sais que

si une femme disparaît, ils suspectent toujours le mari. Jusqu'à preuve de son innocence. Je me demande s'ils se demandent le même genre de choses quand c'est l'inverse. »

Wolfe ne dit rien.

« Surtout s'il y a eu des altercations, continua Mary Lovell.

– Je n'ai rien entendu.

– Surtout quand la femme n'est pas vraiment bouleversée.

– Vous ne l'êtes pas ?

– Je suis un peu triste. Triste d'être contente. »

Ça n'a pas manqué, la police est venue environ deux heures plus tard. Deux flics municipaux en tenue. Wolfe supposa que le service n'était pas assez important pour disposer d'inspecteurs en civil. Les flics s'adressèrent à lui avec politesse et lui racontèrent une longue histoire décousue, une sorte de récapitulation des ragots. Un mari et une femme brouillés, toujours à se disputer, connus pour ça. Les flics dirent, sans détour et d'homme à homme, que, si la femme avait disparu, ils auraient eu des questions sérieuses à poser au mari. L'inverse était inhabituel, mais pas inouï et, franchement, la ville était pleine de rumeurs. Ils demandèrent donc à M. Wolfe s'il pouvait les éclairer un peu.

Non, répondit M. Wolfe, il ne pouvait pas.

« Vous ne les avez jamais vus ? demanda le premier flic.

– Je suppose que je l'ai vue, elle. Dans sa voiture, de temps en temps. Du moins, je suppose que c'était elle. D'après la direction.

– Dans une Volvo verte ?

– C'est ça.

– Et lui, vous ne l'avez jamais vu ? demanda le second flic.

– Jamais. Moi, je suis ici pour travailler, c'est tout.

– Vous n'avez jamais rien entendu ?

– Entendu quoi ?

– Des bagarres, des disputes.

– Rien du tout. »

Le flic remarqua :

« Le mari serait parti en laissant derrière lui une belle situa-non à New York. Et ce n'est pas ce que font les maris. Ils préfèrent prendre un avocat.

- Qu'est-ce que je peux vous dire ?
- Nous, ce qu'on en dit...
- Qu'est-ce que vous en dites ?
- Sur ce modèle de Volvo, le coffre peut atteindre plus de deux mètres de long, il suffit de rabattre les sièges.
- Et alors ?
- Alors, ça nous aiderait si vous nous disiez que vous avez par hasard regardé par la fenêtre et vu passer cette Volvo, avec un truc d'un mètre quatre-vingt-dix de long à l'arrière, emballé dans un tapis ou une bâche en plastique, peut-être.
- Je n'ai rien vu.
- On sait qu'elle a menacé son mari. Lui aussi. Je vous le répète, si elle avait disparu, on irait voir du côté du mari. »

Wolfe ne dit rien.

Le flic reprit :

« C'est pour ça qu'on doit voir du côté de la femme. On doit se montrer sensibles à la question de l'égalité. On y est forcés. »

Le flic regarda Wolfe une dernière fois, de travailleur à travailleur, en appelant à la solidarité de classe, espérant une ouverture.

Wolfe se contenta de dire :

« Moi, je bosse ici. Je ne vois rien. »

Wolfe vit les allées et venues des voitures de police toute la journée. Ce soir-là, il ne rentra pas chez lui. Il laissa la Dodge Caravan partir sans lui et se rendit chez Mary Lovell.

« Je passe voir comment vous allez, dit-il.

– Ils croient que je l'ai tué. »

Elle le conduisit dans la cuisine qu'il avait déjà visitée.

« Des témoins ont entendu les menaces que je lui ai faites, reprit-elle. Mais c'étaient seulement des mots. Des choses qu'on dit quand on se dispute.

– Ça arrive à tout le monde.

– Mais c'est surtout son travail qui les inquiète. Ils disent que personne ne laisse tomber un boulot pareil. Ils ont raison. Et si quelqu'un le faisait, il utiliserait sa carte de crédit pour payer l'avion ou l'hôtel. Lui, non. Alors qu'est-ce qu'il fabrique ? Il paie en liquide dans un motel miteux ? Pourquoi est-ce qu'il ferait ça ? C'est-ce qu'ils n'arrêtent pas de rabâcher. »

Wolfe ne dit rien.

« Il a tout bonnement disparu. C'est inexplicable. »

Wolfe ne dit rien.

« A leur place, je me soupçonnerais, moi aussi. Vraiment.

– Est-ce qu'il y a une arme à feu dans la maison ? demanda Wolfe.

– Non.

– Tous vos couteaux de cuisine sont là ?

– Oui.

– Alors comment pensent-ils que vous avez fait ?

– Ils ne l'ont pas dit.

– Ils n'ont rien trouvé », conclut Wolfe.

Puis il se tut.

« Quoi ? demanda Mary.

– Je l'ai vu vous frapper.

– Quand ?

– Avant le week-end. J'étais dans les bois, vous sur la pelouse.

– Quoi ! Vous nous avez regardés ?

– Je vous ai vus. Ce n'est pas pareil.

– Vous l'avez dit à la police ?

– Non.

– Pourquoi ?

– Je voulais d'abord vous parler.

– De quoi ?

– Je voulais vous poser une question.

– Quelle question ?

– Est-ce que vous l'avez tué ? »

Il y eut un bref silence, à peine perceptible, puis Mary Lovell répondit : « Non. »

C'est-ce soir-là que tout commença. Ils avaient le sentiment d'être des conspirateurs. Mary Lovell était de ces bourgeoises bohèmes d'avant-garde qui ne se permettent pas de congédier d'emblée un électricien du Bronx. Et Wolfe n'avait rien contre les femmes très classe. Absolument rien.

Wolfe ne rentra plus jamais chez lui. Les trois premiers mois furent difficiles. Prendre un nouvel amant alors que son mari avait été vu vivant pour la dernière fois cinq jours plus tôt aggrava le cas de Mary Lovell. Manifestement. Et pas qu'un peu. L'usine à cancans se mit à tourner à pleins tubes et les flics ne la laissèrent jamais tranquille. Mais elle tint le coup. La nuit, avec Wolfe, elle était bien. Elle était liée à lui par ce doute minuscule qui, elle en était sûre, avait germé dans son esprit. Lui n'y faisait jamais allusion. Il était d'une loyauté à toute épreuve. Si bien qu'elle se sentait attachée à lui, de façon inconditionnelle, comme à une évidence. Comme une princesse qui aurait été promise en mariage à la naissance. Son affection pour lui ne faisait que rendre les choses meilleures.

Au bout de trois mois, les flics passèrent à autre chose, mentalement. Le dossier du mari Lovell alla prendre la poussière au milieu des autres affaires non résolues. L'usine à cancans se calma. Un an plus tard, c'était de l'histoire ancienne. Mary et Wolfe s'entendaient bien. La vie était agréable. Wolfe monta une entreprise privée. Il travaillait pour les promoteurs du coin, avec un camion que Mary lui avait acheté. Elle faisait la comptabilité.

Les choses se gâtèrent avant leur troisième Noël. Mary finit par s'avouer que, mis à part l'attraction bohème, son électricien du Bronx était un peu... ennuyeux. Il ne connaissait rien à rien. Sa famille était une meute de bêtes sauvages. Et le fait qu'elle se sentait liée à lui par le doute minuscule qui, elle en était sûre, avait germé dans son esprit, devint une source de ressentiment, pas de charme. Elle n'avait plus le sentiment qu'ils étaient des conspirateurs, loin de là, mais qu'ils partageaient une cellule dans une prison construite par son mari disparu.

De son côté, Wolfe trouvait Mary de plus en plus irritante. Elle était toujours si snob. Si suffisante, si supérieure. Elle n'aimait pas le baseball. Et elle disait que si elle avait aimé ça, elle n'aurait pas encouragé l'équipe des Yankees ! Soi-disant parce qu'ils achetaient tout. Et elle, alors ?

Il se mit à éprouver une vague sympathie pour le mari disparu. Une fois, il rejoua mentalement la scène de la gifle sur la pelouse. Le long mouvement circulaire du bras de l'homme, l'arc de sa main. Il imagina l'afflux d'air sur sa propre paume et la sensation aiguë de brûlure qu'il ressentirait au moment du contact.

Peut-être qu'elle l'avait méritée.

Une fois, face à face avec elle dans la cuisine, il se surprit à faire le même geste. Il arrêta son bras en une fraction de seconde. Mary ne remarqua jamais rien. Peut-être que l'envie de le frapper prenait forme chez elle aussi. Ce n'était plus qu'une question de temps.

C'est au troisième Noël que tout s'effondra. Ou, pour être plus exact, à la suite du troisième Noël. Le jour même se passa bien. Mais après, elle fit la délicate. Comme toujours. Dans le Bronx, on faisait la fête et puis après on laissait le sapin sur le trottoir. Mais elle, elle attendait toujours le 6 janvier et plantait l'arbre dans le jardin.

« C'est une honte de tuer une chose vivante », disait-elle.

Les sapins qu'elle lui faisait acheter avaient des racines. Jusqu'alors, il n'avait jamais vu un arbre de Noël avec des racines. Pour lui, c'était tout faux. Ça dénotait la prévoyance, le souci de l'avenir, et une sorte d'autojustification rongée par un sentiment de culpabilité. Comme si on n'avait le droit de s'amuser qu'à condition de faire ensuite ce qui était bien. Ce n'était pas comme dans le monde de Wolfe. Dans le monde de Wolfe, la fête, c'était la fête. Il n'y avait ni avant, ni après.

Planter un arbre, pour elle, c'était une coquetterie. Pour lui, c'était une heure éreintante passée à creuser dans le froid glacial.

Ils eurent une dispute à ce sujet, bien sûr. Une dispute longue, bruyante, dure. En quelques secondes, il ne fut plus question que de classe, de milieu et de culture. Ils se lancèrent des insultes furieuses. L'air en était saturé. Ils ne s'arrêtèrent que lorsqu'ils furent trop fatigués pour continuer. Wolfe était secoué. Elle avait touché un point sensible. Elle l'avait touché au plus profond de lui-même. *Aucune femme ne devrait parler comme ça à un homme.* Il savait que c'était un sentiment ignoble. Il savait que c'était mal, que c'était vieux jeu, trop traditionnel pour être dit.

Mais il était comme ça.

Il la regarda et, à cet instant, il sut qu'il la haïssait.

Il trouva ses gants, s'enveloppa dans sa doudoune, empoigna l'arbre par une branche et le lança dehors par la porte de derrière. Fit un détour par le garage pour y prendre une pelle. Traîna l'arbre derrière lui jusqu'à un emplacement au bord de la pelouse, à l'ombre d'un érable géant, où la couche de neige était mince et où ce fichu sapin de Noël allait sûrement crever. Il dégagea à coups de pied les feuilles mortes et la neige, plongea la pelle dans la terre. Lança les mottes loin dans les bois. Trancha sauvagement les racines d'érable. Dix minutes plus tard, des gouttes de sueur coulaient le long de son dos. Un quart d'heure plus tard, le trou avait soixante centimètres de profondeur.

Vingt minutes plus tard, il vit le premier os.

Il tomba à genoux. Brossa la terre avec les mains. La chose était

blanchâtre, longue, de la même forme que ce qu'on donne aux chiens dans les dessins animés. Des ligaments séchés et filandreux y était attachés, et un morceau de tissu pourri entourait le tout.

Wolfe se leva. Il se retourna lentement, regarda la maison. Rentra. S'arrêta dans la cuisine. Ouvrit la bouche.

« Tu es venu t'excuser ? » demanda Mary.

Wolfe se détourna. Décrocha le téléphone.

Fit le 911.

La police locale appela la police d'État. La cuisine fit office de maison d'arrêt improvisée pour garder Mary jusqu'à la fin des fouilles. Un officier de police arriva, muni d'un mandat de perquisition. L'un de ses hommes trouva un marteau derrière un vieux buffet collé contre un mur du garage. Un outil de charpentier. Des traces de sang séché et des cheveux y étaient encore clairement visibles. On le mit dans un sac et on l'emporta dans le jardin. La forme de l'outil s'adaptait parfaitement au trou percé dans le crâne qu'on avait retrouvé dans le sol.

A ce moment-là, Mary Lovell fut arrêtée pour le meurtre de son mari.

Puis la science prit le relais. Des tests dentaires, sanguins, ADN montrèrent que les restes étaient ceux du mari. Pas de doute là-dessus. Les cheveux et le sang sur le marteau étaient bien les siens aussi. Pas de doute là-dessus non plus. Il y avait les empreintes de Mary sur le manche de l'outil. Vingt-trois similitudes, c'était plus qu'il n'en fallait pour la police locale, la police d'État et le FBI réunis.

Ensuite les avocats prirent le relais. Le procureur du comté raffola de cette affaire. Boucler une femme blanche de la classe moyenne lui permettrait de prouver son absolue impartialité. Mary prit pour avocat l'ami d'un ami. Il était bon, mais il ne faisait pas le poids. Pas face au procureur. Face aux preuves accablantes. Mary voulait plaider non coupable, mais il la persuada de plaider l'homicide involontaire. La confusion, la perte momentanée de la raison, le regret et le remords éternels. C'est ainsi qu'un jour, à la fin du printemps, Wolfe, assis dans la salle d'audience du tribunal, regarda Mary plonger pour un minimum de dix ans. Durant toute la procédure, elle ne le regarda qu'une seule fois.

Après quoi Wolfe retourna chez elle.

Il y vécut seul de longues années. Il continua à travailler, fit lui-même sa comptabilité. Avec le temps, il aima de mieux en mieux la solitude et le silence. Parfois il allait en voiture au Yankee Stadium, mais quand il en avait pour vingt dollars de parking, il se disait que ses années Bronx étaient décidément terminées. Il s'acheta une

télévision grand écran. Tira lui-même les câbles, bien sûr. Il regardait les matches chez lui. Quelquefois, après la fin du match, il restait assis dans le noir et repassait l'affaire dans sa tête. Des flics, des avocats, par dizaines. Ensemble, ils avaient fait un boulot plutôt minutieux.

Mais ils avaient manqué deux points cruciaux.

Primo : Comment expliquer qu'avec ses mains pâles et délicates, Mary Lovell ait pu avoir l'habitude de manier le marteau et la pelle ? Pourquoi la police locale n'avait-elle pas vu au début de l'enquête de vilaines cloques rouges recouvrant les paumes de ses mains ?

Secundo : Comment Wolfe savait-il exactement où creuser le trou pour ce fichu sapin de Noël ? Juste après la dispute ? Les flics ne sont-ils pas censés détester les coïncidences ?

Mais somme toute, Wolfe se disait qu'il était relativement hors de danger.

Traduit par Esther Ménévis

LE FRONT INTÉRIEUR

CHARLES ARDAI

JE ME SUIS ARRETE à la pompe à essence, j'ai écrasé ma cigarette Victory dans le cendrier, et j'ai attendu que le gamin en salopette rapplique. Il était occupé à graisser un arbre de transmission avec un chiffon qui avait vu des jours meilleurs. A le regarder, difficile de dire pourquoi il avait été réformé. Les pieds plats, peut-être. A part ça, c'était un garçon de vingt ans environ, un grand balèze, et je ne voyais vraiment pas pourquoi il n'utilisait pas ses gros bras pour passer les nazis à la baïonnette plutôt que pour servir à la pompe.

J'ai klaxonné.

« Hé ! poids lourd ! »

Le gamin a levé les yeux, un demi-sourire aux lèvres, et il a posé l'arbre de transmission sur une étagère avant de venir jusqu'à moi.

Je lui ai montré un coupon A.

« Donne-moi quatre gallons, petit. J'ai de l'argent. »

Il s'est essuyé les mains, une, deux, trois fois, ce qui n'a fait que les rendre encore plus graisseuses.

« La ration a été réduite, a-t-il dit. Avec un coupon A, vous ne pouvez plus avoir que la moitié.

– Tu crois que je ne suis pas au courant ? ai-je répondu en passant le coupon par la fenêtre. Donne-m'en quatre. J'ai de quoi payer.

– Vous en avez un autre comme ça ?

– Non.

– Alors vous n'aurez pas quatre gallons. »

Il a glissé le chiffon sous sa ceinture, avec un haussement d'épaules, comme pour dire : *Qu'est-ce que j'y peux, moi ? Ce n'est pas à moi qu'il faut en vouloir, c'est à Hitler.*

« Je te paie le double.

– Le triple, si vous voulez. Je n'ai pas l'essence.

– Qu'est-ce qu'il y a dans les réservoirs, alors ? Du sable ?

– Du vent. Et deux gallons d'essence si vous les voulez.

– J'en veux quatre.

– Deux, c'est tout ce...

– Ça, tu me l'as déjà dit. » J'ai sorti un billet de cinq dollars de ma poche et l'ai tendu au gamin. « Je te donne un dollar par gallon. »

Il a écarquillé des yeux ronds comme des soucoupes.

« Ça fait beaucoup d'argent.

– Ouais. Ça fait beaucoup d'argent.

– Il m'en reste que j'ai... Attendez-moi là. »

Il a couru derrière le garage.

Il est revenu avec deux bidons d'essence, un dans chaque main. Il a débouché le premier et l'a vidé dans le réservoir de la voiture. Quand il a eu fini, il a fait pareil avec l'autre.

J'ai remis le billet dans mon portefeuille.

« Quatre gallons, a dit le gamin en revenant à la portière. Ça vous fera quatre dollars, m'sieur. » Il disait ça comme s'il s'agissait d'une transaction régulière.

J'ai présenté mon portefeuille ouvert, lui montrant un insigne où les mots *Office of Price Administration* étaient écrits en petits caractères. Il n'a pas eu le temps de les lire, mais il savait ce que l'insigne signifiait.

« Attendez un peu, s'est-il écrié. Vous m'avez demandé...

– Et tu as bien voulu.

– S'il vous plaît... Ma famille...

– Fallait y penser plus tôt. Monte. »

On me laissait garder l'essence. Tout le monde dans le pays devait faire la queue pour mettre dans son réservoir juste de quoi rouler jusqu'à la pompe suivante. Moi, je ne faisais peut-être pas trois repas par jour, mais, nom d'un chien, je pouvais aller n'importe où en voiture.

C'était un boulot – un boulot comme un autre en temps de guerre, plus respectable que certains, moins que d'autres. Quand l'OPA avait tenu sa réunion de recrutement dans son bureau de Times Square, des minables comme vous n'auriez jamais cru qu'il en existe s'étaient pointés pour sauter sur la bonne planque. M. Bowles lui-même avait passé la file en revue, mis les minables à la porte, avant de débarrasser ceux qui restaient de leurs fringues civiles pour en faire des agents du gouvernement fédéral.

Ensuite il nous avait expliqué le petit arrangement : notre boulot n'était pas un boulot d'usine, et ils ne pouvaient pas nous payer des salaires d'ouvriers. Mais pour équilibrer les choses, ils nous laisseraient garder une partie de nos prises. Pour le carburant, on pouvait tout garder tant que ça ne dépassait pas cinq gallons.

Le type qui se tenait à côté de moi pendant le topo, un escroc luisant de sueur et chauve du nom de Tom Doyle, s'est penché vers moi quand Bowles ne regardait pas et m'a glissé dans l'oreille : « Ce

qu'il faut, c'est toujours demander quatre gallons.» Doyle était probablement le pire, mais chacun de ces types était toujours en train d'imaginer une combine.

On aurait pu croire qu'il n'y aurait pas de boulot pour des gars comme nous, à faire tomber les vendeurs du marché noir l'un après l'autre, alors qu'il y avait la guerre et des affiches placardées à tous les coins de rue pour vous dire que chaque bouchée, chaque litre d'essence que vous achetiez au marché noir, c'était pris dans l'assiette d'un soldat ou le réservoir de son avion. Mais la vérité, c'est qu'il y en avait plein, du boulot, assez pour que l'OPA députe trois mille privés affamés dans tout le pays pour s'en charger. Impossible de faire un pas sans surprendre quelqu'un qui vendait quelque chose sous la table : de la viande, des chaussures, des bas nylon, du fromage, tout ce que vous voulez. Et, la plupart du temps, c'étaient les mêmes personnes qui cultivaient sur leur escalier de secours des « potagers de la victoire » pour l'Oncle Sam.

De l'autre côté, il y avait des crapules comme Doyle, qui encaissaient leur chèque du gouvernement pour flairer les profiteurs, et qui ramassaient du liquide sous la table pour aller voir ailleurs. Le pire, si on voit les choses d'une certaine façon, c'était que Doyle prenait leur argent sale semaine après semaine et puis, quand il avait besoin de montrer qu'il faisait son boulot, il les dénonçait quand même.

Je n'étais pas blanc comme neige non plus, je roulais avec du carburant illégal, je mangeais du steak illégal chaque fois que je pouvais mettre la main dessus. La différence entre les profiteurs et nous, c'était qu'eux, ils trahissaient leur pays, alors que nous, on le servait. Ça peut sembler léger, comme distinction, mais ça expliquait pourquoi j'étais maintenant au volant de la voiture avec le gamin menotté à côté de moi, et pas l'inverse.

Il avait un nom irlandais, Matt Kelly. Il en avait le physique aussi : il n'y avait pas plus irlandais. Des cheveux comme des copeaux de carotte, une forte mâchoire d'irlandais, et un accent à couper au couteau. Il m'a raconté sa vie pendant que je conduisais : arrivé avec sa mère en 38, il avait travaillé pour son oncle au garage ; l'essence qu'il m'avait donnée, il l'avait économisée pour son usage personnel et ne l'aurait jamais vendue au marché noir si je n'avais pas fait une offre aussi alléchante.

« Tu ne fais que creuser ta tombe, Kelly, lui ai-je dit. Tout ce que tu es en train de me dire, c'est que tu ne me l'aurais pas vendue si je ne t'avais pas payé le prix fort.

– Vous déformez tout, m'sieur. Je vous le dis, je ne l'aurais pas vendue du tout, mais vous insistiez pour...

– Tu n'étais pas obligé de dire oui. Je n'ai pas braqué d'arme sur toi. Tout ce que j'ai sorti, c'était un bifton minable, et t'as sauté dessus.

– Mais vous savez que les temps sont durs. Avec cet argent, j'aurais pu nourrir ma mère et mon oncle pendant un mois.

– Tu veux dire que tu l'aurais utilisé pour t'approvisionner sur le marché noir, en plus ! Dis donc, t'es formidable !

– Ayez pitié, m'sieur.

– Je devrais avoir pitié ? »

J'ai freiné net au milieu de la route, j'ai laissé brûler son essence pendant que le moteur tournait au ralenti.

« Tu n'es pas au front, en train de crever, ton avion n'est pas en train de sauter, tu ne risques pas ta vie. T'es un grand gars, tu pourrais être là-bas, au combat, mais non. Tu restes assis chez toi, t'écoutes les nouvelles à la radio. Et pendant que les autres crèvent pour défendre ta liberté, toi, tout ce qui te tracasse, c'est de savoir si tu trouveras du rosbif pour ton dîner. Et je devrais avoir pitié ! »

Je suis reparti, pied au plancher, j'ai tourné le volant pour prendre un virage. J'étais vraiment hors de moi maintenant.

« Laisse-moi te dire autre chose... »

Mais il n'y a pas eu d'autre chose.

Je me suis engagé dans le virage à soixante-cinq kilomètre-heure et je suis rentré dans une bagnole qui venait en sens inverse sur la mauvaise voie. L'avant de ma voiture s'est ratatiné, et Kelly, qui n'avait pas l'usage de ses mains à cause des menottes, est passé à travers le pare-brise avant d'aller s'écraser sur le capot de l'autre bagnole. Moi, j'ai vite mis les bras devant moi et j'ai pris le volant en pleine poitrine. Mais au moins, j'étais vivant.

Kelly, déchiqueté, sanguinolent, hurlait. Il avait traversé le pare-brise la tête la première. Le conducteur de l'autre voiture, cheveux blancs et lunettes, avait la nuque brisée, à en juger par l'angle bizarre que sa tête faisait avec son corps. Il était tombé contre le klaxon, et ce maudit machin beuglait comme une alarme d'attaque aérienne.

J'avais des côtes cassées. Je les ai senties grincer dans ma poitrine quand je me suis extirpé de derrière le volant. J'ai ouvert la portière d'un coup d'épaule et suis tombé sur le bas-côté.

Est-ce que l'explosion est partie de ma voiture, ou de l'autre ? Je ne sais pas. En un instant, la scène figée des deux corps et des carcasses de voiture s'est embrasée. Kelly est mort quelque part au milieu de cette première explosion. Je le sais parce qu'il a arrêté de hurler. Le klaxon s'est arrêté aussi, quand le corps de l'homme dans l'autre voiture a bougé.

Etendu sur le bord de la route, j'ai laissé passer au-dessus de moi la vague de chaleur provoquée par l'explosion. Puis je me suis assis et j'ai regardé partir en fumée mes quatre maudits gallons d'essence.

C'était la guerre, et j'étais agent fédéral. Les flics ne voulaient pas entendre parler de moi, et les fédéraux avaient des points plus importants à leur programme que la mort d'un vendeur du marché noir qui avait essayé de prendre le contrôle de la voiture que je conduisais ; c'est du moins ce que j'avais raconté.

On m'a fait rafistoler la cage thoracique par un docteur myope resté au bercail qui s'y est pris comme un manche, si bien que j'avais mal chaque fois que j'essayais de m'allonger. Ensuite, sans tambour ni trompette, c'était fini avant que j'aie compris ce qui se passait, on m'a donné une semaine de salaire, mes papiers, et on m'a demandé de disparaître. On ne me l'a pas dit exactement comme ça, mais c'était ce qu'on voulait que je comprenne. Mon nom et ma photo avaient fait la une des journaux, alors je ne servais plus à rien.

Disparaître, d'accord, mais où ? J'étais trop vieux pour m'engager, je n'avais pas de voiture, le gouvernement ne voulait rien savoir de moi et, en quatorze mois, ma clientèle de privé, celle que j'avais toujours eue, s'était évaporée.

Je me suis assis dans mon bureau, attendant que le téléphone sonne, en vain. Alors je suis resté longtemps assis tout seul pendant que mes côtes se ressoudaient, à écouter craquer le plancher quand des gens se rendaient au cabinet de l'ophtalmo, à l'étage au-dessus. Je pensais à Matt Kelly – j'y pensais beaucoup. Je me rappelais que j'avais eu du mal à boucler les menottes autour de ses poignets, tellement ils étaient épais et charnus. Je me souvenais du regard qu'il avait quand il parlait de sa mère et de son oncle. Il essayait de subvenir aux besoins de sa famille. Il avait enfreint la loi, mais il n'était écrit nulle part que quelqu'un qui avait stocké deux bidons d'essence devait mourir.

Je n'avais pas vu le visage de Kelly au moment de sa mort, mais dans mes rêves, je le voyais, et c'était celui d'un garçon qui brûlait dans les pires souffrances qu'on puisse imaginer. Et puis je me rappelais aussi comment j'avais été moralisateur, arrogant et chauvin. *Tu n'es pas au front, en train de crever*, je lui avais dit, et j'avais eu raison. Il n'était pas mort au front, pour son pays. Il était mort au pays, pour rien.

Quand la fin du mois est arrivée, j'étais à sec, je n'avais rien dans le réfrigérateur à part quelques bouteilles de bière, et si ça ne m'a fait ni

chaud ni froid quand on m'a coupé le téléphone, c'est seulement parce que je n'arrivais plus à me rappeler la dernière fois que je l'avais entendu sonner. Le matin au réveil, j'avais peur de me raser, parce que je m'étais surpris, une fois, à caresser la lame du rasoir d'un air un peu trop songeur.

Ma barbe poussait, mon bail tirait à sa fin. Le jour où j'ai eu assez de mes deux mains pour compter le fric qu'il me restait, j'ai pris une longue douche, je me suis essuyé à fond, puis j'ai emballé mes affaires dans un baluchon et je me suis mis en marche. Comme je n'avais pas l'intention de revenir, j'ai pris avec moi tout ce que j'avais, même la serviette mouillée.

J'ai suivi Broadway Avenue, sur quarante blocs au moins, j'ai marché longtemps après être sorti de la ville, sur les bas-côtés des routes et à travers bois, jusqu'à ce que je sois trop fatigué pour continuer. Alors, assis à l'ombre d'un arbre, j'ai enlevé mes chaussures, massé la plante de mes pieds pour atténuer la douleur, puis je suis reparti, le sac sur l'épaule.

J'avais cinq dollars et quelques sous en poche, une montre au poignet que je pouvais toujours mettre au clou, une ceinture en cuir faite main que je pouvais vendre si ma situation devenait désespérée. J'avais les pieds fatigués, un thorax qui n'avait jamais correctement guéri, et pas la moindre idée de l'endroit où j'allais. J'ai dépassé des maisons et des tavernes sur le bord de la route, j'ai été dépassé par des voitures. J'ai failli faire de l'auto-stop, une fois, mais la honte a pris le dessus et j'ai baissé la main avant qu'un automobiliste puisse la voir.

Quand le soleil s'est mis à redescendre dans le ciel et à m'aveugler par la droite, j'ai commencé à me demander où j'allais passer la nuit. Comme il faisait bon, dormir dehors ne serait pas si pénible – à moins que je ne me retrouve en taule pour vagabondage. La pancarte d'un restaurant devant lequel je passais annonçait des chambres, mais je ne voulais pas dépenser le peu d'argent qu'il me restait pour en louer une. J'ai vu une maison avec une fenêtre ouverte et, par la fenêtre, une famille qui s'installait pour dîner. J'ai pensé m'arrêter, sonner chez eux, leur demander de m'accueillir pour la nuit, mais je n'ai pas pu.

Enfin, je suis arrivé à une station d'essence qui s'appêtait à fermer. Une femme se débattait avec la porte du garage. La porte restait coincée, la femme tirait, tirait encore, la faisant descendre de quelques centimètres à chaque coup. Je marchais lentement, et, le temps que je la rejoigne, elle n'avait réussi à la fermer qu'à moitié. Sa chemise en jean était tachée sous les bras et sur une manche qu'elle n'arrêtait pas de passer sur son front en sueur. Elle avait les cheveux noués derrière la tête, et les mains rougies par l'effort.

Comme la maison accolée au garage avait l'air plus grande que ce dont une personne seule avait besoin, la pensée m'a traversé l'esprit qu'il y avait peut-être une chambre pour moi. Mais ce n'est pas pour ça que je me suis arrêté, pas vraiment. C'est seulement parce que je ne pouvais plus supporter de voir la femme se battre avec cette porte.

J'ai quitté la route et, laissant glisser mon sac à terre, je me suis approché du garage. La femme a reculé. J'ai empoigné la porte et me suis appuyé de tout mon poids, la forçant à descendre. Elle a fait avec fracas les soixante derniers centimètres avant de se fermer en claquant. La main sur le thorax, j'ai respiré profondément. J'étais au supplice, comme si mes côtes étaient encore cassées.

« Ça va ? a demandé la femme.

– Une vieille blessure, c'est tout, ai-je fait en hochant la tête. Elle me refait mal de temps en temps.

– Je vous remercie pour votre aide. Vous avez vu la pancarte, je suppose.

– Quelle pancarte ? »

Elle a pointé le doigt vers un morceau de carton calé sur une des pompes, où l'on avait écrit à la main : RECHERCHE HOMME POUR AIDER AU GARAGE, NOURRI, LOGÉ.

« Non, je n'avais pas vu.

– Dans ce cas je vous suis doublement reconnaissante. »

Elle s'est penchée pour verrouiller le cadenas de la porte.

J'ai soulevé mon sac, j'ai attendu qu'elle se redresse.

« Écoutez...

– Oui ?

– Je n'avais pas vu la pancarte, c'est vrai, mais je pensais vous demander si je pouvais passer la nuit ici. » Je sentais son regard sur moi. J'ai regardé mes pieds. « Maintenant que je l'ai vue... enfin, vous voulez certainement un homme plus jeune pour faire le boulot, et c'est très bien. Mais je vous serais reconnaissant si vous me preniez en attendant que quelqu'un de mieux se présente. Même si c'est seulement pour une journée, au moins j'aurai de quoi manger et un lit pour dormir, et c'est plus que ce sur quoi je peux compter en ce moment. »

Elle m'a regardé encore une ou deux secondes, puis elle s'est essuyé les mains sur son tablier, a dénoué les cordons dans son dos et l'a passé par-dessus la tête pour me le donner. « Pourquoi est-ce que je voudrais un homme plus jeune ? Vous vous en êtes très bien tiré avec la porte. Pliez ça et suivez-moi. Vous pourrez-vous débarbouiller avant le souper. »

Quand j'ai pris le tablier, elle a gardé la main tendue.

« Je m'appelle Moira Kelly », a-t-elle dit.

Ses paroles sont restées en suspens dans l'air. Un instant a suffi. Je l'ai regardée, j'ai regardé sa main, les pompes et la maison derrière, j'ai regardé ses cheveux roux et ses yeux fatigués, et j'ai tout à coup compris où j'étais. Jusqu'où j'avais marché. Qui j'avais aidé. Je me suis mis à pleurer. Elle a cru que c'était de gratitude ; ça n'a pas arrangé les choses.

Maintenant, à bien regarder, je voyais le gamin dans ses traits à elle, dans sa mâchoire proéminente et les boucles serrées de ses cheveux. Même dans sa taille : elle mesurait quinze centimètres de plus que moi, elle était large d'épaules. Les pensées se bouscullaient dans ma tête. *Bien sûr qu'elle a besoin d'aide, maintenant qu'il est mort.* Et : *Comment est-ce que j'ai pu ne pas savoir où j'étais ? Comment est-ce que j'ai pu ne pas m'en souvenir ?*

« Venez par ici, monsieur... ? »

Je voulais m'en aller, mais je ne pouvais pas. Pas après avoir proposé mon aide, pas alors qu'elle en avait besoin et que je pouvais la lui apporter. Mais je ne pouvais pas parler non plus. J'ai secoué la tête. Je me suis forcé à dire le premier nom qui me venait à l'esprit. Ma voix était basse et rauque :

« Doyle, Tom Doyle.

– Bien, monsieur Doyle. Entrez, lavez-vous les mains et mangez un morceau. C'est par ici, en haut des escaliers, à gauche. Je vous rejoins. »

Je me suis passé de l'eau sur la figure, j'ai frotté mes mains pour enlever la poussière de la route, je me suis peigné, j'ai arrangé ma barbe. En me regardant dans le miroir, j'ai essayé de comparer ce que j'avais devant moi avec les photos publiées par les journaux deux mois plus tôt. Avec la barbe, j'étais différent, mais à quel point ? Mes cheveux avaient poussé et ils étaient un peu plus blancs, pensais-je. Mais là-dessous, c'était toujours moi.

Quoi qu'il en soit, elle et moi, on ne s'était jamais vus, et une photo de journal, ce n'était qu'une photo de journal. Elle ne savait pas qui j'étais.

J'ai ressorti mon sac dans le couloir et je l'ai attendue. Mes mains tremblaient un peu. Je les ai fourrées dans mes poches et j'ai joué avec la monnaie que j'y ai trouvée.

Moira est montée, m'a indiqué une chambre au bout du couloir. Je suis passé devant. Il y avait un lit avec une couverture grise et une commode avec une radio et une photographie dessus. C'était une

photo de Matt Kelly à dix-huit ans environ, peut-être deux ans avant que je le tue. Quand elle a vu que je regardais la photo, elle l'a enlevée de la commode.

« C'est mon fils. C'était sa chambre. »

Le silence dans la pièce était insupportable. Il fallait que je dise quelque chose.

« Que s'est-il passé ?

– Il est mort dans un accident. Il y a quelques mois, un type l'a arrêté pour avoir vendu plus d'essence que ce qu'il aurait dû, et la voiture dans laquelle il l'a emmené a eu un accident.

– Je suis désolé.

– Non, vous n'y êtes pour rien. » Elle a glissé la photo dans la poche de sa robe. « Il s'appelait Matthew, monsieur Doyle. Vous verrez traîner quelques-unes de ses affaires. Je les débarrasserai demain. Vous pouvez utiliser la radio, si vous en avez envie. Si vous tombez sur d'autres choses qui lui...

– Non, ça ira.

– Enfin, si ça arrive, n'hésitez pas à les sortir, je les descendrai demain. Laissez-moi dix minutes, le temps de préparer le dîner, et rejoignez-nous à la cuisine. » Elle a fait une pause. « Mon frère habite ici aussi. C'est lui, le propriétaire de la station, mais il ne peut plus travailler. Voilà, je crois que je vous ai tout dit, non ?

– Je crois que si.

– Ah ! non... j'oubliais le travail. » Elle a secoué la tête. « On en parlera demain, si ça vous va.

– Ça ira, merci. »

Nous nous sommes regardés. Détachés, ses cheveux lui descendaient jusqu'aux épaules, des cheveux couleur rouille avec des mèches grises. Elle devait avoir quarante ans au moins, et avec la vie qu'elle menait, elle aurait dû faire largement son âge, mais non. Elle avait un beau visage, même si ça ne me plaisait pas particulièrement de devoir lever les yeux pour le voir, et une jolie silhouette. Ses mains étaient calleuses, son front ridé, mais ça ne lui allait pas mal. C'était une femme forte, elle avait l'air d'avoir traversé pas mal d'épreuves, mais le fait est qu'elle s'en était sortie. Elle n'avait pas été vaincue.

« J'espère que je n'ai pas besoin de préciser, a-t-elle dit, que tant que vous travaillerez pour moi, vous ne boirez pas d'alcool et vous ne vous battrez pas, ou alors vous pouvez refaire votre sac et partir.

– Vous n'avez pas besoin de le préciser. Je ne bois pas plus que la normale. Je peux carrément arrêter, si vous voulez. Et je ne me souviens même plus de ma dernière bagarre.

– D’où vient votre blessure, alors ?

– D’un accident », ai-je répondu sans réfléchir. Encore une fois, j’ai craché le premier mensonge qui m’est venu à la bouche : « Je travaillais sur un toit, et l’échelle sur laquelle j’étais s’est effondrée. J’ai pris une boîte à outils dans la poitrine.

– J’espère que vous ferez plus attention ici.

– Oui, je ne ferai pas deux fois la même erreur. »

Avant de la rejoindre en bas, j’ai changé de chemise et rangé le reste de mes vêtements dans le premier tiroir de la commode. Il n’y avait rien dedans, à part un cardigan et deux paires de chaussettes. Elle m’avait dit de les sortir, mais je ne pouvais pas me résoudre à y toucher. Ils avaient tout à fait le droit de se trouver là. C’était moi qui n’avais pas le droit.

La cuisine était une pièce simple, carrée, avec une gazinière et un réfrigérateur placés contre un mur, et une table en bois vide au milieu. Au bout de la table, un homme était assis dans un fauteuil roulant, les mains repliées sur les bras du fauteuil. Ses yeux, très enfoncés, n’arrêtaient pas de tourner vers la droite et vers la gauche, et sa voix gutturale de baryton évoquait le bruit d’un moteur qui démarre.

« Vous êtes monsieur Doyle, a-t-il dit. C’est vous qui allez donner un coup de main à Moira.

– Oui.

– Est-ce que vous avez fait ce genre de travail avant ?

– Non.

– Dans quoi est-ce que vous avez travaillé, alors ?

– Oh ! je ne sais pas, tout ce que vous pouvez imaginer.

– Je n’imagine rien. Dites-moi.

– J’ai conduit un camion de livraisons avec mon père, en Californie.

– Récemment ?

– Non. Il y a des années.

– Alors qu’est-ce que vous avez fait récemment ? »

J’ai bossé pour le gouvernement. J’arrêtais les gens qui faisaient du marché noir. J’ai tué votre neveu. « J’avais un boulot chez... » J’ai bu une gorgée d’eau dans le verre que Moira avait placé devant moi. Je n’avais pas l’habitude d’inventer autant de mensonges dans une journée. « ... chez un imprimeur. On travaillait pour des magasins.

– Comment est-ce que vous l’avez perdu ?

– Perdu ?

– Le boulot. Vous ne l’avez plus.

– L'imprimerie a fait faillite. Le propriétaire l'a fermée. »

Il a hoché la tête, satisfait ou simplement fatigué de la conversation. S'il supposait qu'il y avait quelque chose dans mon passé que je ne lui disais pas, il avait raison – à un point qu'il ne pouvait pas deviner.

Moira est entrée, a touillé le ragoût sur la cuisinière avant d'éteindre le feu, puis a posé la marmite sur la table. C'est seulement après avoir rempli des bols de ragoût et les avoir placés devant nous avec d'épaisses tranches de pain qu'elle s'est assise. « Vous devez avoir fait connaissance, maintenant, tous les deux. Tom Doyle, Byron Wilson... Byron, Tom. »

Je me suis penché par-dessus la table pour serrer la main de Byron, mais il s'est contenté de continuer à enfourner son ragoût.

« Byron, a dit Moira.

– Pas besoin de faire les présentations. On a déjà discuté. J'ai l'impression de très bien connaître monsieur Doyle. »

Il m'a lancé un regard perçant et je me suis senti soudain mal à l'aise.

J'ai détourné les yeux et soufflé sur ma cuillerée de ragoût, avant de l'avaler à petites gorgées. C'était un bouillon irlandais épais et salé, avec des carottes, des patates, des morceaux de bœuf filandreux et des petits bouts d'oignon. Il a eu sur mon estomac reconnaissant le même effet qu'un baume sur une brûlure.

« C'est très bon, ai-je dit.

– Tu vois, Byron, on peut faire des compliments sur ma cuisine.

– Tu sais bien que j'aime ton ragoût.

– Je le sais, mais pas parce que tu me le dis.

– Je suis ton frère. Je ne suis pas obligé de le dire.

– Vous ne mangez pas ? » ai-je demandé.

Moira avait un bol devant elle, mais il était vide. « Si, si. Je voulais juste me reposer un petit peu. »

Je me suis levé, j'ai ôté le couvercle de la marmite et j'ai soulevé la louche. « Reposez-vous, alors », ai-je dit en remplissant son bol.

Ils me regardaient tous les deux. Je me suis rassis.

« Merci, monsieur Doyle.

– Personne ne m'appelle comme ça. » Dieu savait combien c'était vrai. « Appelez-moi Tom.

– Tom, a dit Byron, vous pensez rester longtemps ? »

J'ai hésité avant de répondre : « Franchement, je ne sais pas. Je n'avais pas du tout prévu de venir ici. Je resterai tant que vous

voudrez de moi, pas un jour de plus. » Je me suis tourné vers Moira, puis j'ai ajouté : « Quand vous voudrez que je m'en aille, dites-le et je partirai. »

Byron s'est penché en avant. « Comptez là-dessus, Tom. Je vous le dirai. »

J'étais assis dans la baignoire. Je laissais ruisseler sur ma tête l'eau presque assez chaude pour me brûler. La bonde était ouverte, et la baignoire se vidait au fur et à mesure. C'était du gaspillage d'utiliser leur eau chaude comme ça, mais j'en avais besoin. Le rythme de l'eau qui battait contre mon crâne, mes épaules, la flaque tiède qui s'écoulait à mes pieds. Dans la pièce à côté, j'entendais les mélodies murmurées par la radio comme si elle avait été à cent kilomètres de là.

Le monde était devenu fou – pas seulement mon monde, ce qui était plutôt pénible, mais le monde entier, après trois ans d'une guerre qui ne semblait pas plus près de finir maintenant que quand elle avait commencé. Les chansons qui passaient à la radio étaient surtout des chansons de guerre, et les informations surtout des nouvelles de la guerre. On avait tous oublié à quoi ressemblait la vie en temps de paix. En tout cas, moi, j'avais oublié.

Autrefois j'étais détective privé, avec une licence de l'Etat de New York, je gagnais juste de quoi vivre en retrouvant des types en liberté sous caution qui avaient disparu, des maris qui trompaient leur femme. Et puis la guerre était arrivée, et l'occasion d'y participer aussi : c'était l'OPA, avec son bureau blanc étincelant, ses prix plafond scientifiquement calculés et, en bonus, ses carnets de bons de rationnement. J'ai réussi à me convaincre que c'était ma façon à moi de faire la guerre. En réalité, c'était mon gagne-pain, rien de plus. J'en avais vécu plus d'un an. Et puis le monde s'était effondré.

Si je n'étais pas entré à l'OPA, qu'est-ce que je serais devenu ? Je ne le savais pas. Ce que je savais, c'était que je n'aurais pas eu à souffrir chaque fois que je fermais une porte de garage. S'il n'y avait pas eu la guerre, ou si elle n'avait pas duré si longtemps, je ne me serais pas baigné dans la baignoire d'un mort, je n'aurais pas dormi dans son lit, mangé son repas, je n'aurais pas porté le nom d'un autre. Mais la guerre était là, j'étais là, et ça, toute l'eau du monde n'aurait pas pu l'effacer.

Je me suis mis debout dans la baignoire, j'ai fermé les robinets et ramassé mes habits par terre. J'aurais pu m'envelopper dans une des serviettes qui pendaient au porte-serviette, mais ça me gênait de sortir

comme ça. Alors j'ai pris un des peignoirs qui étaient suspendus derrière la porte. Son peignoir à lui, sans doute, à voir comme il semblait grand sur moi. J'ai failli le reposer, mais ça ne servait plus à rien de lutter : j'allais très bientôt faire son boulot, alors je pouvais bien porter son peignoir.

Je suis allé jusqu'à la chambre sans faire de bruit. Moira était là, elle rassemblait les affaires de Matt dans un panier. La radio passait une de ces chansons auxquelles on ne peut pas échapper, *Sentimental Journey*, et Moira avait les larmes aux yeux. En me voyant, elle a souri, presque ri. Je me suis regardé pour savoir pourquoi.

« C'est mon peignoir, a-t-elle dit.

– Oh ! Pardon.

– Ça ne fait rien, ça m'est égal. »

Elle a tendu le bras pour éteindre la radio, mais j'ai arrêté son geste.

« Non, laissez. C'est joli.

– D'accord.

– Vous n'étiez pas obligée d'enlever ses affaires. Pas pour moi en tout cas.

– J'aurais dû le faire tôt ou tard, alors pourquoi pas maintenant ?

– Comment était-il ? »

Je me suis entendu parler. Je ne sais pas d'où venaient les mots.

Elle a plié les genoux et, adossée à la commode, s'est lentement laissée glisser à terre.

« Comment il était ? Il était gentil avec moi, il était brillant, il était beau. Il ressemblait à son père, Dieu ait son âme. Il était obstiné quelquefois, il pouvait être têtu. C'était mon fils. Je n'en aurai jamais d'autre. »

Je me suis assis à côté d'elle, puis j'ai posé par terre le panier qu'elle avait dans les mains.

« Il avait seulement quatorze ans quand on est arrivés. Tout ce qu'il savait, c'était qu'il venait avec sa mère dans un nouveau pays, il est venu et ne s'est pas plaint une seule fois. Moi si – Dieu sait si je me suis plainte. Mais lui, jamais. Il prenait tout sans se laisser démonter.

– Comment son père est-il mort ?

– Un incendie dans le garage. Celui où Byron a perdu les jambes, a-t-elle expliqué en se tournant vers moi. Steven est arrivé ici avant nous, pour gagner de l'argent et nous faire venir. Il travaillait ici, avec mon frère. Ça s'est passé pendant qu'on était sur le bateau, Matthew et moi. Steven et Byron étaient en train de tout préparer pour notre arrivée, et le feu s'est déclaré dans le garage. Le bâtiment a presque

entièrement brûlé. Byron a été pris sous un pan de mur qui s'est écroulé. Les pompiers l'ont sorti de justesse.

– C'est terrible.

– Oui. Et c'est Matthew qui... »

Sa voix s'est brisée.

« Ça va aller.

– C'est Matthew qui a tout remis en état.

– Allez, c'est tout.

– Il a fini juste avant de... »

J'ai passé mon bras autour de ses épaules, attiré sa tête contre ma poitrine et je l'ai laissée pleurer dans son peignoir. La radio a grésillé, le temps d'un silence entre deux chansons. Tout en caressant doucement les cheveux de Moira, je lui ai dit : « Je suis désolé », encore et encore. J'étais sincère ; peut-être qu'elle l'entendait, peut-être qu'elle entendait seulement la souffrance dans ma voix. Elle a levé les yeux, et quand je l'ai embrassée sur le front, elle a attiré mon visage vers ses lèvres.

On était allongés sous le peignoir, dans le lit de Matt. Elle dormait. Je suis resté éveillé, la main sur son épaule, à écouter *Deep Purple* à la radio. A l'étage en dessous, j'entendais les roues du fauteuil de Byron qui se déplaçait dans sa chambre. Je me demandais s'il avait besoin d'aide pour monter dans son lit. Je me demandais s'il nous avait entendus. Je me demandais ce que je faisais avec Moira Kelly dans les bras. Enfin, alors que je ne m'y attendais pas, je me suis endormi.

A mon réveil, elle n'était plus là. J'ai remis les mêmes habits que la veille. En boutonnant ma chemise, j'ai regardé par la fenêtre les pompes à essence et la prairie clôturée de l'autre côté de la route. Une voiture est arrivée et j'ai vu Moira sortir à sa rencontre. Après la journée que j'avais eue la veille, ce n'était pas surprenant que je ne me sois pas réveillé. Tout de même, je devais une journée de travail à Moira, et j'avais déjà passé les premières heures à dormir. Je suis vite descendu.

Byron était installé à la table de la cuisine, exactement comme je l'avais laissé la veille. Il feuilletait un journal, tout en buvant de petites gorgées de thé. Il m'a regardé passer sans rien dire, et je me suis retrouvé dehors, dans la lumière éblouissante d'une matinée sans nuages.

Je suis arrivé derrière Moira tandis que le client la payait.

Quand la voiture a démarré, elle s'est tournée pour me faire face.

« Bonjour, ai-je dit.

– Bonjour. »

Elle est allée dans le garage. J'ai remarqué qu'elle avait ouvert la porte elle-même.

« Par quoi est-ce que je commence ? »

Elle a pointé le doigt en direction d'un râtelier d'outils et d'un établi où étaient posées les différentes pièces d'un moteur.

« Tu peux commencer par remonter ça.

– Tu l'as déjà réparé ?

– Byron l'a fait, a-t-elle répondu en s'accroupissant près de l'établi. Ça, il est encore capable de le faire. »

J'ai apporté quelques clés jusqu'à l'établi, je les ai laissées tomber à terre et me suis accroupi.

« Je crois que c'est dans mes cordes.

– Bien. »

Elle m'a regardé remonter le moteur ; j'ai fait beaucoup d'erreurs de bout en bout. Elle me les montrait au fur et à mesure, et deux fois, quand elle s'est éloignée pour servir des clients, elle a rectifié mon travail à son retour. A la fin, elle m'a montré des carcasses de voiture qu'elle gardait pour les pièces de rechange, un petit placard à outils dans un coin du garage, les bidons d'essence alignés derrière le bâtiment, à l'ombre du toit.

Vers midi, j'ai remplacé Moira à la pompe quand elle est rentrée dans la maison. Quelques clients sont passés, pas beaucoup. J'ai gardé le liquide dans la poche de ma chemise, mis les coupons dans une boîte à cigares, dans le garage. Personne ne m'a demandé plus que la quantité d'essence à laquelle il avait droit. C'était tant mieux. Je ne savais pas ce que j'aurais fait si c'était arrivé.

Moira m'a appelé pour manger juste après une heure. Avant d'y aller j'ai regardé la maison, la fenêtre de la chambre dans laquelle je m'étais habillé et celle en dessous. Byron était assis à la fenêtre du rez-de-chaussée, à me regarder lui aussi.

On a mangé en vitesse, du ragoût réchauffé, et on a bu de la chicorée. Après avoir englouti son repas, Byron est sorti. Par la fenêtre de la cuisine, je l'ai vu qui se dirigeait vers le garage.

« Il a des trucs à finir, a expliqué Moira.

– Quels trucs ?

– Vérifier que tu as remonté ce moteur correctement, d'abord.

- Il n’a pas confiance en toi pour me surveiller ?
- Aucun homme n’a confiance en sa petite sœur quand elle est avec un autre homme. »

J’avais des choses à dire, des questions à poser, mais je ne pouvais pas. Au lieu de ça, j’ai demandé :

- « Quand est-ce que Byron est arrivé dans ce pays ?
- En 1929.
- C’était une année terrible pour venir aux Etats-Unis.
- Et une année terrible en Irlande. Une année terrible partout.
- Je suppose, oui.
- Est-ce que tu es déjà allé à l’étranger ? »

J’ai fermé les yeux. Quelques souvenirs ont refait surface, pâlis comme des photos qu’on aurait laissées trop longtemps au soleil. « Mon père m’a emmené au Mexique une fois. » Dans la scène que je me rappelais le mieux, il y avait une femme. Elle s’adressait à mon père en espagnol, langue qu’il semblait comprendre. Ma mère était morte cette année-là, et je me souvenais d’avoir eu envie de frapper mon père pour la façon dont il regardait cette femme. C’était mon souvenir du Mexique, ça et la chaleur.

« Tu devrais aller en Irlande, a dit Moira. Pas maintenant, bien sûr. Quand la guerre sera finie.

- Si elle finit un jour. »

Elle a marché jusqu’à la porte, s’arrêtant au passage pour m’embrasser sur le front. « Qu’est-ce qui t’a rendu cynique ? »

J’aurais voulu dire : *Une femme dont fut tué le fils vient de m’embrasser. Voilà ce qui m’a rendu cynique.* Mais j’ai dit : « On ne sait jamais ce qui va nous arriver dans la vie. » Et je l’ai suivie dehors.

Un soir, une semaine plus tard, j’ai laissé Byron et Moira attablés à la cuisine, la vaisselle sale empilée dans l’évier. Je leur ai dit que j’étais fatigué, que je voulais prendre un bain, que j’avais besoin de me reposer, ce qui était vrai. Mais je ne suis pas monté. J’ai dépassé les escaliers pour aller dans la chambre de Byron.

La pièce était identique à celle de Matt, jusqu’à la couverture grise sur le lit, sauf qu’il n’y avait pas de radio sur la commode. A la place, il y avait une pile de magazines, des exemplaires de *Life*, des numéros de *Time* et de *Look*. Quelques journaux étaient éparpillés par terre. J’ai épluché la pile, sans rien chercher de particulier, juste pour voir. Puis je suis allé à la fenêtre et j’ai regardé à travers les stores.

Dans la nuit la campagne était noire, l'herbe de la prairie bleu-vert. A la lumière du croissant de lune, les deux pompes apparaissaient distinctement, ombres menaçantes dans l'obscurité. Des voitures passaient sans bruit. A genoux devant la fenêtre, j'ai essayé de me représenter une voiture arrivant à la pompe. J'ai imaginé ma voiture ; j'ai imaginé la vue depuis cette fenêtre, quand je m'étais arrêté à la pompe ce matin-là. Les vitres étaient ouvertes, et j'étais resté assis au volant une bonne dizaine de minutes avant de reprendre la route, avec Matt Kelly à mes côtés. Si Byron avait été assis à sa fenêtre ce matin-là, il aurait eu tout le temps de me voir. Il aurait eu une vue parfaite.

Derrière moi, une roue a grincé.

Byron s'est éclairci la voix :

« Vous dites vos prières ? »

Je me suis retourné. Byron s'est approché de moi, roulant sur les journaux qui se trouvaient par terre. La lumière de la chambre était éteinte. Byron n'était pas grand, mais moi non plus. Dans l'obscurité, j'étais toujours à genoux, et la silhouette de Byron planait au-dessus de moi, une forme noire, sans traits, sans visage, une masse noire avec une voix sombre.

« Je regardais dehors, c'est tout.

– Vous regardiez dehors, oui. Mais qu'est-ce que vous cherchiez, hein, monsieur Doyle ? »

En s'approchant encore, il m'a coincé entre son fauteuil et le mur. « Est-ce que c'est comme ça que je dois vous appeler ? Vous préférez qu'on vous appelle Tom, mais puisque vous n'êtes ni Tom, ni monsieur Doyle, je ne sais pas quoi dire. »

Je n'ai rien répondu. On entendait tous les deux Moira qui faisait la vaisselle dans la cuisine.

Après un trop long silence, il a repris.

« Moira n'est pas au courant.

– Pourquoi ?

– Je ne lui ai pas dit.

– Je ne comprends pas.

– Au début, je n'étais pas sûr. Il fallait que je vous observe un peu. Et même après, je n'arrivais pas à croire que vous soyez revenu ici.

– C'était un accident...

– Peut-être.

– Je n'avais pas l'intention de revenir.

– Vous n'aviez pas l'intention de tuer mon neveu non plus. Il y a beaucoup de choses que vous faites sans en avoir l'intention.

– Pourquoi est-ce que vous n’avez rien dit à Moira ?

– Espèce d’idiot », a sifflé Byron. Sa voix n’était plus qu’un murmure. « Vous croyez qu’elle ramasse tous les hommes qui passent ? Vous croyez qu’elle a l’habitude de mettre des inconnus dans son lit ? Si vous dites oui, je vous mets K-O.

– Non, je suis sûr que non.

– Monsieur Harper, c’est ça ? A part moi, monsieur Harper, vous êtes la première personne depuis des semaines à qui elle ait adressé la parole.

– Pourquoi moi ?

– Je ne sais pas. Mais aujourd’hui, je ne l’ai pas vue pleurer une seule fois. Ça aussi, c’est une première.

– Ça fait des mois...

– Est-ce que ça vous est déjà arrivé de perdre un fils, monsieur Harper ?

– Je n’ai jamais eu de fils.

– Une femme ? »

J’ai secoué la tête.

« Alors, réfléchissez-y. Regardez-moi. Comment est-ce que vous vous sentiriez si un jour votre mari se faisait tuer dans un incendie provoqué par votre propre frère ivre mort ?

– Vous...

– Et après, des années plus tard, alors que vous croyiez avoir remis votre vie sur les rails, qu’est-ce que ça vous ferait de perdre votre fils dans un autre stupide et terrible accident ?

– Je ne savais rien de tout ça.

– Maintenant vous savez. »

Mes yeux s’habituait à l’obscurité, si bien que je pouvais distinguer son visage. C’était mieux quand je ne pouvais pas. « Je ne sais pas pourquoi vous vous êtes retrouvé ici, mais vous y êtes. Il ne faut pas qu’elle vous perde vous aussi, a-t-il dit en s’approchant encore. Mais si jamais vous lui faites du mal, je lui raconterai qui vous êtes et je lui donnerai une arme pour qu’elle vous tue pendant votre sommeil.

– Je ne lui ferai pas de mal.

– Je crois que vous n’en avez pas l’intention. Mais faites en sorte que ça n’arrive pas. »

Il a reculé son fauteuil et il est sorti. Je me suis remis debout.

« Merci.

– Ne me remerciez pas. Prenez votre bain, monsieur Doyle, et allez la retrouver. On a tous droit à une seconde chance. Même moi. Même vous. »

Cette nuit-là, on a dormi dans son lit, et on s'est réveillés ensemble juste avant l'aube.

« Byron m'a raconté, à propos de l'incendie, ai-je dit.

– Qu'est-ce qu'il t'a dit ?

– Que c'était de sa faute.

– Oui. Et il a payé.

– Tu n'es pas en colère après lui ?

– Il a perdu ses jambes. Qu'est-ce que je pourrais lui prendre de plus ?

– Tu pardonnes facilement. »

Moira s'est soulevée sur un coude.

« Non, je ne lui pardonne pas, Tom. Je ne lui pardonnerai jamais. Mais c'est mon frère, c'est un impotent, je ne peux pas le haïr pour ce qui s'est passé.

– D'autres le feraient.

– Peut-être. Moi non. »

Et moi ? ai-je pensé. *Est-ce que tu me haïrais, si tu savais ce que j'ai fait ?* Je me suis levé et vite habillé. Je sentais son regard dans mon dos.

« Tu comprends, pour Byron, non ?

– Bien sûr, ai-je répondu.

– Mais tu lui en veux.

– Non. Il s'est montré gentil avec moi.

– Ce n'est pas vrai.

– Plus gentil que ce que je mérite.

– Non.

– Crois-moi. Plus que ce que je mérite. »

L'été n'a pas duré. Les jours étaient longs, et puis, tout à coup, il s'est remis à faire nuit tôt ; le vent était doux, et puis, un jour, il s'est remis à nous faire frissonner quand il nous surprenait à la pompe en

manches courtes. Paris a été libéré. Nos troupes ont franchi la ligne Siegfried. Du plus loin qu'on s'en souviennne, c'était la première fois que les comptes rendus radiophoniques apportaient de l'espoir – tout le monde le sentait. Mais la guerre a continué, les journées ont refroidi, et on s'est tous serré les coudes quand on a vu aux actualités la neige tomber sur Malmédy et sur les Ardennes.

A la radio, Bing Crosby chantait une autre de ces chansons auxquelles on ne peut pas échapper, *White Christmas*, même si ce n'était pas encore tout à fait le moment, pas avant une semaine. Moira préparait le déjeuner à l'intérieur, tandis que j'essayais l'huile d'une pièce métallique cassée que j'avais retirée de la voiture sur laquelle je travaillais. J'ai entendu un bruit de pneus sur le gravier, puis un coup de klaxon. J'ai crié : « J'arrive tout de suite. » Mais comme le klaxon sonnait sans relâche, j'ai emporté la pièce avec moi et je l'ai posée sur l'une des pompes.

En me voyant, le type dans la voiture s'est arrêté, a retiré ses gants et baissé la vitre. Se penchant dehors, il a tendu un coupon A. Son souffle a formé un petit nuage dans l'air.

« Hé ! vieux, sois sympa, donne-moi... » Il a continué plus lentement : « ... quatre gallons. » Il m'a regardé attentivement. « Nom de Dieu ! Rory Harper, c'est bien toi ? »

Je l'ai fixé. Mon propre nom me semblait étrange, à tel point que je ne lui ai même pas répondu quand il l'a dit. Je n'avais pas la moindre idée de qui était ce type.

« Ne me dis pas que tu ne me reconnais pas ! Oh ! Attends ! C'est à cause de ça, non ? » Il a empoigné sa tignasse, l'a soulevée avant de la laisser retomber tout emmêlée sur le siège à côté de lui. « Je porte ma moumoute par ce temps. Ça me tient chaud. Mais peut-être que tu ne m'as jamais vu avec. »

A cet instant j'ai su qui c'était.

« Tom Doyle, a-t-il dit. Tu te souviens ? »

J'ai parlé à mi-voix. C'était tout ce que je pouvais faire : « Vous me prenez pour un autre. Je m'appelle... »

Je me suis soudain rendu compte que je ne pouvais pas finir ma phrase.

Il a souri.

« Tu ne connais pas ton nom ? »

– Byron Kelly. Bien sûr que je connais mon nom.

– Si t'es Byron Kelly, alors moi je suis Edward G. Robinson. La barbe, ça vous change un homme, mais quand même ! Allez, Harper, raconte-moi tout ! T'as des problèmes ?

– Je m'appelle Byron...

– T'es tombé sur la tête, Harper, ou tu fais juste semblant ? »

J'ai ravalé ce que j'allais dire. Par la fenêtre de la cuisine j'entendais Moira qui retirait une bouilloire du feu. J'ai regardé la fenêtre de Byron, mais il n'y était pas. Il était sans doute déjà à table. Moira allait sortir d'un instant à l'autre pour me dire de rentrer.

Doyle a suivi mon regard et, quand je me suis retourné vers lui, il s'était remis à sourire, jusqu'aux oreilles. « Je vois. Ils ne savent pas qui tu es. T'es en cavale ? Non, ne me dis pas. Je ne voudrais pas tout gâcher. »

Je n'ai rien répondu. J'avais les mains moites.

« Mais sois un chic type, donne de l'essence à ton pote. »

J'ai tendu la main pour prendre le coupon, mais il l'a remis dans sa poche.

« Personne ne saura.

– Je ne peux pas.

– Je ne te dénoncerai pas, si c'est ça qui t'inquiète.

– Ils le sauront.

– Et alors ? Il manquera quelques litres de carburant. Ils en sauront bien plus long si je ne ferme pas ma gueule.

– S'il te plaît.

– S'il te plaît quoi, Harper ? »

Il avait haussé la voix. Nous nous sommes regardés un instant.

« Rien.

– T'as compris. Alors mets-moi l'essence. Tant que t'y es, remplis le réservoir. »

Je me suis tourné vers la pompe. J'avais du mal à respirer. Un bidon d'essence, ce n'était rien. Mais Doyle était le genre de type, quand il vous tenait, à vous presser comme un citron.

Il était revenu. Il ne me lâcherait pas. Je pouvais lui donner l'essence, je pouvais l'acheter ce jour-là et puis m'enfuir le soir, emballer mes affaires et ne jamais revenir – mais je ne voulais pas m'enfuir. Pas maintenant. Je ne pouvais pas le laisser tout gâcher.

J'ai pris la barre en métal que j'avais retirée de la voiture et posée sur la pompe.

« Tom », ai-je dit doucement.

Il s'est penché un peu plus par la fenêtre.

« Quoi ? »

Je me suis retourné et j'ai baissé le bras, le frappant à la figure avec la barre, j'ai vite relevé le bras et j'ai cogné encore, et puis encore. Je ne pouvais pas m'arrêter. Ses traits se décomposaient sous les coups.

J'ai soulevé sa tête de la portière pour la repousser vers l'intérieur et, en appuyant sur son épaule, j'ai incliné son corps vers le siège passager. J'ai attrapé la poignée à l'intérieur de la voiture et ouvert la portière, puis, glissant mes mains sous le corps, je l'ai fait rouler pour le sortir de derrière le volant. Doyle, son visage défiguré appuyé contre la vitre côté passager, a poussé un gémissement.

Mon cœur battait vite, mes mains tremblaient. Moira était toujours à la cuisine. Encore une minute, deux peut-être.

– C'était tout ce dont j'avais besoin.

Il y avait du sang sur le gravier, mais pas beaucoup ; il avait surtout coulé sur la portière. J'ai retourné le gravier avec le pied pour le couvrir. Puis j'ai jeté la barre en métal sur la banquette arrière et me suis installé au volant, avant de claquer la portière. Doyle était toujours vivant, mais pour combien de temps ? Je le conduirais dans les bois, je trouverais un endroit où le cacher, un ravin où je pousserais la voiture...

La porte d'entrée s'est ouverte à ce moment-là. Moira est sortie, un torchon à la main. Elle a regardé la voiture, fait un pas en avant. « Tom ? »

Tournant la clé de contact, j'ai entendu le moteur se mettre voracement en marche, puis s'arrêter. Je voulais m'enfuir avant que Moira ne s'avance encore, mais la voiture refusait de démarrer et Moira continuait à s'approcher. J'ai ouvert la portière, posé un pied par terre et levé le bras pour lui faire signe par-dessus le toit de la voiture. « Ne t'approche pas ! Moira, s'il te plaît, reste où tu es ! »

Mais elle n'a pas écouté. « Qu'est-ce qui se passe, Tom ? » A présent elle avait vu par la vitre la figure de Doyle, écrabouillée et sanguinolente, et elle s'est précipitée jusqu'à la portière. « Qu'est-ce qui lui est arrivé ? Tom, il est blessé !

– Retourne à l'intérieur, Moira, s'il te plaît... »

Elle a ouvert la portière en grand, et Doyle est tombé dans ses bras, la figure ensanglantée contre son tablier.

« Tom, il faut aider cet homme ! »

Doyle, tournant légèrement la tête, a poussé un autre gémissement. Alors il a parlé, la voix basse et entrecoupée : « Je suis Tom Doyle. Cet enfant de salaud, c'est Rory Har-per. » Et puis il est mort dans les bras de Moira.

Elle m'a regardé finir de sortir de la voiture, faire le tour pour la

rejoindre, enlever le poids du corps de Doyle de ses bras. Elle m'a regardé m'effondrer à genoux, serrer ses mains ensanglantées entre les miennes. Elle a tout regardé, mais elle n'a rien vu. Elle regardait à travers moi et au-delà. Elle avait l'air vaincu – pour la première fois, j'ai regardé ses yeux et je n'y ai rien vu. Ni rage, ni fureur, ni vie.

Je suis resté assis sur le gravier jusqu'à l'arrivée des flics. Je leur ai facilité la tâche pour me passer les menottes, en joignant les poignets dans le dos, au niveau des reins. Ils m'ont demandé ce qui s'était passé et je le leur ai dit : je leur ai dit qui était le mort, je leur ai dit que je l'avais tué. Je ne leur ai pas dit pourquoi.

Byron était posté à sa fenêtre quand ils m'ont installé à l'arrière de la voiture. Je me suis détourné. Je ne pouvais pas le regarder.

La voiture est partie et, après quelques minutes, on a atteint le lieu de l'accident. J'ai regardé par la vitre. On ne voyait plus le sang, mais l'asphalte était noirci par endroits.

Quand j'ai levé les yeux, une voiture arrivait en sens inverse sur l'autre voie. J'ai pensé : *Si seulement l'autre voiture était restée sur sa voie, ce jour-là, tout ce gâchis aurait pu être évité.*

Ils n'avaient pas verrouillé la portière, peut-être parce que j'étais un prisonnier très docile. J'ai calé mon genou sous la poignée pour la soulever. La portière s'est ouverte en grand. Je me suis jeté dehors.

Le conducteur de l'autre voiture a fait une embardée pour m'éviter, mais la route était trop étroite.

Si seulement.

Traduit par Esther Ménévis

DERNIER VOL

BRENDAN DUBOIS

En ce matin de mai, il faisait un vent à dégommer les bœufs, et Gus Foss, immobile sur l'herbe du petit aérodrome proche de l'Ad antique dans le New Hampshire, se demandait si ce vent ne le priverait pas de son vol prévu ce jour-là. La grande chaussette orange sur son poteau, au-dessus des bureaux, un bâtiment de la taille d'un cottage, était gonflée d'air et pointait vers le sud ; soudain, cependant, il entendit un crachotement et, tournant la tête vers la piste herbue, vit un petit Cessna rouler à bonne allure, sa queue se renversant en arrière, tandis que l'appareil se libérait impeccablement du sol et s'élevait dans les airs. Le Cessna piqua vite vers le soleil, et Gus regretta de ne pouvoir s'abriter les yeux sous sa main en visière pour suivre son ascension, mais il avait les mains prises. En cet instant, elles tenaient un récipient métallique de la taille d'une grande boîte à café, un récipient qui renfermait les cendres et les esquilles d'os, les vestiges de l'unique femme qu'il eût jamais aimée au cours d'une existence relativement longue.

Tout à l'heure sur la route, alors qu'il venait, ici, à l'aérodrome, Gus avait maintes fois regardé la petite urne posée sur le siège passager, à côté de lui. D'abord, il avait jugé obscène que la place qui avait toujours été celle de sa femme soit maintenant occupée par un terne récipient de métal contenant le carbone résiduel de ce qui avait autrefois été M^{lle} Trish Cooper. Tous ces rêves, les rires, les querelles, les bons petits plats, les lectures, la vie... réduits à une poignée de matière. Oui, c'était obscène, mais comme il continuait, du coin de l'œil, à regarder l'urne, un autre sentiment s'était mis à faire des bulles sous la surface : l'ironie. Seigneur, Trish se serait esclaffée en voyant ses restes voyager là-dedans. Certainement, elle était Là-haut, à l'observer, à pouffer de rire et se demandait pourquoi il n'avait pas bouclé la ceinture de sécurité du siège passager, pour arrimer ses cendres avant de sortir de l'allée. Oui, du Trish tout craché : vouloir toujours dénicher ce qu'il y avait de comique dans les moments les plus pénibles.

A présent, cependant, ses cendres étaient en sécurité dans la main de Gus, prêtes pour leur dernier vol, et lui demeurerait simplement là, immobile, à attendre.

Un claquement retentit et, pivotant, il vit un homme émerger du bureau de l'aérodrome, la porte-moustiquaire battant derrière lui. L'homme portait une combinaison en jean maculée de cambouis, un

sweat blanc et des bottes de chantier crottées. Il avait d'épais cheveux noirs et une barbe qui lui balayait la poitrine. Il hocha la tête en guise de salut, tout en s'approchant.

– Gus ?

– Lui-même.

L'homme tendit une main que Gus serra après avoir libéré l'une des siennes.

– Frank Grissom. Je crois que je dois vous emmener faire un tour aujourd'hui.

– Je crois.

Gus se hâta de baisser sa main. Il s'était aperçu qu'elle commençait à trembler, comme ses genoux d'ailleurs. *Du calme*, se dit-il. *Du calme*.

Frank recula d'un pas, l'examina de pied en cap.

– Vous savez... j'ai l'impression bizarre de vous avoir déjà rencontré.

Gus résista à l'envie de frotter sa lèvre supérieure dénudée.

– Vraiment ? Franchement, je ne pense pas que nous nous soyons jamais croisés.

Ce qui était vrai, si l'on était rigoureux, or Gus était de nature rigoureuse.

– Si vous le dites, rétorqua Frank qui haussa les épaules. Prêt à monter là-haut ?

– Ouais.

– Alors c'est parti.

Gus suivit Frank qui s'éloignait vers la droite, en direction d'une petite rangée de hangars et d'avions parqués sur l'herbe, arrimés par des câbles et des tendeurs. Il y avait surtout des Cessna ou des Cherokee, mais Gus ressentit un drôle de picotement dans le dos quand ils se dirigèrent vers l'appareil qu'ils allaient prendre : un petit LR-2 Piper Cub, vert sombre et orné, sur le fuselage et les ailes, des écussons de l'armée de l'air américaine du temps de la Seconde Guerre mondiale. Ce fut plus fort que lui : Il ralentit en approchant de l'avion cloué au sol, et Frank, sentant qu'il n'était plus juste derrière lui, se retourna :

– Ça va ?

– Oui, répondit Gus, la bouche sèche. Tout va bien.

– Si vous le dites. Seulement, vous avez l'air... bizarre.

Gus s'arracha un sourire.

– C'est que, voyez-vous, autrefois je volais dans un avion comme

celui-là.

– Ah bon ? Où ça ?

– ETO. En 1944 et 1945.

– E... T... quoi ?

– ETO. Théâtre d'Opération Européen.

– Sans blague ? dit Frank en souriant. Vous étiez pilote ?

– Non, observateur aérien. Je me laissais piloter par quelqu'un d'autre. En principe, on décollait tôt le matin, on survolait les positions allemandes, on essayait de repérer des concentrations de troupes, les tanks, les pièces d'artillerie, les automitrailleuses... n'importe quoi, tout ce que notre propre artillerie pouvait canarder.

– Eh ben, je parie que vous avez emmerdé les Allemands un maximum. Et ils ont dû essayer de vous descendre.

– Sans arrêt.

Gus s'avança, les cendres de Trish maintenant coincées sous son bras droit. Il toucha l'aile de l'avion, sourit à ses souvenirs. De la toile bien tendue, guère mieux. Ce fichu coucou atteignait à peine les quatre-vingt-dix nœuds et était constitué de bois, de toile et d'un peu de métal, en plus du moteur, mais bon sang, il faisait son boulot et il le faisait bien, planant au-dessus des positions allemandes, prenant des clichés de l'ennemi en bas ; et lui, Gus, à l'arrière, qui communiquait les données par radio à l'artillerie, quelques kilomètres plus loin.

Frank, à présent, se tenait tout près de Gus qui sentit son haleine, une odeur de bain de bouche.

– Je suppose que c'est pour ça que vous nous avez demandés, moi et cet avion ? Hein ? A cause de la guerre. Pour revivre le passé.

Gus avait toujours la main sur l'aile fraîche.

– On peut dire ça.

– En tout cas, merci d'avoir combattu à l'époque, et tout ça. Bon, vous voulez toujours décoller ?

– Oh... oui, oui.

– D'accord.

Ils se baissèrent pour passer sous l'aile droite et rejoindre le cockpit ridiculement exigu, avec ses deux sièges non pas côte à côte, mais en tandem, chacun équipé d'un manche à balai. Frank ouvrit la mince portière.

– Comme vous êtes un vétéran, et tout ça, dit-il, à vous de choisir. L'arrière ou l'avant ?

Gus sourit au pilote.

– Puisque j’ai passé toute la guerre à voler à l’arrière, si j’essayais l’avant, cette fois ?

– Pas de problème. Je vous aide à monter.

Un autre souvenir surgit, alors qu’il grimpait dans l’étroit habitacle. Bon Dieu, combien de fois s’était-il casé dans un cockpit semblable en 44 et 45, au petit matin, bourré de café et de porridge froid ou de poudre d’œufs et, s’il avait eu de la chance, de tranches de viande en conserve grillée ? Il partait avec Whizzer ou Mike ou Gray ou n’importe quel autre pilote de l’époque. A l’arrière, avec une thermos de café, un sac de sandwiches pour le vol de retour, la planchette avec la carte dépliée et un crayon gras, et l’équipement radio pour parler aux gars de l’artillerie et qu’ils puissent...

– Gus ? Ça va ?

Il réalisa soudain qu’il était coincé, à moitié dedans, à moitié dehors. Il força ses vieilles articulations et ses muscles à recouvrer un peu de souplesse pour lui permettre de se hisser et se pencher en avant. Il était essoufflé lorsqu’il s’assit, l’urne métallique à présent sur les genoux, et batailla un instant pour attacher sa ceinture de sécurité. Mais il y arriva et fut secoué quand le léger appareil tangua sous le poids de Frank qui grimpait à l’arrière. Il inspira à fond. Jusqu’ici, tout allait bien. Frank avait été un parfait gentleman, et Gus se sentait un peu – oh, juste un tout petit peu ! – coupable, car dans un moment il allait lui prendre l’avion.

Et, tout en s’adossant au siège inconfortable, Gus tenta également d’ignorer l’objet métallique, dans la poche de son blouson, qui appuyait sur ses côtes.

Le démarrage du moteur et le décollage furent exactement tels qu’il se les remémorait – un employé de l’aérodrome vint lancer l’hélice, comme pour un Sopwith Camel ou n’importe quel autre avion de la Première Guerre mondiale. Frank adressa quelques signes aux gars, et le moteur rugit. Puis Frank tapa sur l’épaule de Gus.

– Sur le plancher ! vociféra-t-il. Le casque et le micro !

Gus se courba avec difficulté, saisit le casque équipé d’un micro qu’il mit sur ses oreilles. Il y eut de la friture, après quoi la voix de Frank lui vrilla les tympans :

– Vous m’entendez bien ?

– Oui, oui... c’est même trop fort.

– Oh, pardon. Je baisse un peu le volume.

Une pause.

– C'est mieux ?

– Ouais.

– O-K. J'aime bien parler normalement à mon passager, vous voyez. Plutôt que d'être obligé de gueuler. Je suppose que, pendant la guerre, vous avez beaucoup gueulé.

– Ça, vous l'avez dit.

La vue de ce que Gus avait devant lui l'emplit d'une chaude sensation de nostalgie : cadrans et instruments, et le gros fil d'acier planté tout droit dans le bouchon du réservoir pour marquer le niveau de carburant. Plus la jauge était inclinée vers le bas, moins le réservoir était plein. Simple comme bonjour, or la simplicité était appréciable quand on survolait le territoire allemand en évitant les tirs de Mauser. A son côté et à ses pieds se trouvaient les câbles rattachés aux ailerons, gouvernail et gouvernes de profondeur, et qui étaient reliés au manche à balai face à lui, ainsi qu'à celui que Frank manipulait à l'arrière.

Le moteur vrombit lorsque Frank mit les gaz, le Piper Cub rejoignit en tressautant la piste d'envol. Gus entendit un chuchotement et, dans un petit rétroviseur devant lui, vit Frank en train de parler dans le micro d'une radio qu'il tenait dans la main. Merde. Une complication. Mais Frank rangea la radio dans une trousse en cuir accrochée à l'intérieur du fuselage.

– Un problème ? demanda-t-il – il avait remarqué le regard de Gus.

– Non, pas vraiment. Je ne savais pas que vous aviez l'obligation de communiquer avec le contrôle aérien.

– Oh, pas du tout ! s'esclaffa Frank. On est trop lents et trop riquiqui pour avoir affaire au contrôle aérien. Je prévenais juste le bureau qu'on était prêts à décoller. Vous êtes d'accord ?

– Ouais.

L'avion était à présent à l'extrémité sud de la piste herbeuse, son hélice ronflante face au nord. Frank augmenta les gaz, le Piper Cub fonça sur la piste, et ce fut magique, exactement comme toutes les autres fois, soixante ans plus tôt – comme si le vieux coucou était impatient de quitter le plancher des vaches. Il n'y eut pas de secousse entre le sol et l'air, rien qu'un mouvement ascensionnel, tout en douceur. Gus dut se rappeler à l'ordre et respirer, tandis que la terre ferme disparaissait sous eux, cédant la place à la courte étendue côtière du New Hampshire : des bois et des lotissements, deux longues bandes d'asphalte – la Route 1 et l'Interstate 95. Frank vira tranquillement vers l'ouest. Gus entendit dans ses écouteurs :

– Vous vous sentez bien ?

– Formidable.

– Bon, eh ben, le Cub et moi, on est tout à vous pendant cinquante minutes. Où est-ce qu'on vous emmène ?

– L'océan.

– C'est comme si c'était fait.

L'avion vira alors vers l'est, Gus inspira de nouveau à fond. Dans ses écouteurs, il entendait Frank respirer et, même si c'était sans doute seulement dans son imagination, il lui semblait sentir aussi l'odeur du bain de bouche.

– Je peux vous poser une question ? dit Frank.

– Oui, bien sûr.

– C'était comment de voler pendant la guerre ?

– Différent.

– Ouais, je m'en doute... Je veux dire, le Cub est assez facile à piloter, mais je me demande ce que ça serait de voler en ayant peur qu'on vous fasse exploser le cul.

– Humm.

Il y eut un silence qui dura quelques secondes. La côte rocheuse était en vue, le bleu ardoise de l'océan presque sous leur ventre. Frank toussota :

– Vous y pensez encore, à comment c'était ?

Comment c'était, comment c'était, la même foutue question serinée sur tous les tons, depuis que ce foutu journaliste de télé avait écrit son bouquin, quelques années auparavant, sur la génération d'hommes prétendument la plus illustre. Tu parles. *On y est allés, on a fait notre boulot et fermé notre gueule, et ce serait soi-disant fabuleux.* Comment c'était. Se retrouver à des milliers de kilomètres de chez soi, le plus souvent dans le froid et l'humidité, avec la chiasse et des engelures aux pieds. Voilà comment c'était. Se réveiller chaque matin en essayant de ne pas penser que, ce jour-là, on risquait d'être tué, ou d'avoir un bras ou une jambe ou les couilles arrachés. Que cette journée serait peut-être celle de son dernier vol. Voilà comment c'était. Mettre le cap à l'est, vers l'Allemagne, en sachant que ces salopards de Boches se battraient comme des damnés quand ils atteindraient leur territoire. Scruter le terrain, en bas, être capable de repérer les positions allemandes même si elles étaient camouflées, et éprouver cette impression de puissance, en parlant dans la radio et en voyant les tanks et les automitrailleuses, si bien dissimulés, exploser grâce à vous. Découvrir des amas déformés de toile, de bois et de métal au bout de certaines pistes en terre, où certains avions de reconnaissance s'écrasaient contre les arbres au bout de pistes de

fortune, tracées à la va-vite. Espérer et prier pour qu'il fasse mauvais, car on ne décollait pas par mauvais temps, et si, bien sûr, ça compliquait les choses pour nos chars et nos soldats qui avançaient sous le feu ennemi, au moins votre carcasse à vous ne serait pas pendue dans les airs au-dessus du territoire allemand, tout juste bonne à être descendue par un canon antiaérien de 88 mm. Voilà comment c'était. Un LR-2 qui se préparait à l'atterrissage, bringuebalant, piloté par un copain, un pays à vous, Henry Kasen, ouais, Henry, et l'avion bringuebalait et s'ébrouait, et vous étiez là, dans la bruine, à essayer par la force de votre volonté d'obliger ce putain de coucou à se poser sans problème, et il touchait le sol pour rebondir, touchait le sol et rebondissait, puis il se plantait sur le nez, et vous vous précipitiez pour sortir de là l'observateur qui accompagnait Henry – Scott Machin-Chose, il avait une jambe cassée et criait : « J'ai fait de mon mieux, j'ai fait de mon mieux ! », et sur le siège avant, solidement attaché, ce qu'il restait de Henry, le pare-brise éclaboussé de sang, de cervelle et de cheveux... Voilà comment c'était.

– Vous y pensez toujours, hein ? répéta Frank.

– Quelquefois, répondit Gus. Mais pas tant que ça.

Et si Frank voulait en savoir plus, qu'il aille se faire voir.

A présent, ils survolaient l'océan, et Gus regarda la houle se muer en vagues qui se brisaient sur le rivage. Il y avait quelques voiliers en bas, ainsi qu'une poignée de homardières. Il serra l'urne métallique, très fort. *Encore quelques minutes, Trish. Quelques minutes.*

Frank toussota :

– Un endroit en particulier ?

– Le plus à l'est possible.

– Très bien. L'océan est important pour vous, hein ?

Gus contempla l'eau en bas, puis l'urne métallique. Il se remémora les rares occasions où Trish et lui avaient passé la journée à la plage. Trish se plaignait immanquablement de la chaleur, du soleil qui tapait, du sable s'insinuant dans son maillot de bain, dans les victuailles et les boissons. Sans parler des embouteillages, de la musique braillarde et du coût exorbitant des places de parking qui la faisaient ronchonner. Pauvre Trish.

– Ma femme, dit-il. Elle aimait l'océan et la plage. C'est pour ça.

– Ce n'est pas la première fois qu'on me dit ça.

– Vous l'avez déjà fait avant ?

– Ça oui, au moins une demi-douzaine de fois. Les dernières volontés... les gens aiment que les cendres de leurs proches soient dispersées au-dessus des lieux préférés du défunt. Je suppose que c'est

ce que vous avez là-dedans, hein ? Votre épouse ?

– Oui.

Votre épouse. Deux mots usés, vieux, complètement inaptes à décrire ce qu'était Trish, ce qu'avait été leur vie commune. Amoureux dès le lycée, avant qu'il soit enrôlé sous les drapeaux. Les lettres quasi hebdomadaires, qui le suivaient à travers la France et l'Allemagne. Enfin la quille, le désir de rentrer au pays, de se marier et de commencer une nouvelle existence. Rien de fracassant, rien qui puisse faire la une des journaux. Simplement un bon métier dans une banque de Dover – guichetier, avant de gravir les échelons pour devenir président de la boîte, et puis la retraite. Et Trish auprès de lui, là à son côté, grande, mince et blonde, prenant de l'âge avec grâce. Oh, Seigneur, comme elle lui manquait... Pourtant les souvenirs n'étaient pas tous merveilleux, bien sûr, comment pourraient-ils l'être ? Il y avait eu le décès de leurs parents respectifs, au fil des ans, et en 52, la fausse couche – leur premier bébé, une fille, ensuite on leur avait annoncé que Trish ne pourrait jamais porter d'enfant. Deux ou trois fois, une jolie nana à la banque l'avait tenté (Dieu merci, il avait bien réagi et renvoyé ces tentations...). Ils avaient de temps à autre évoqué l'adoption, mais leur vie semblait si pleine, si riche, à mesure qu'ils mûrissaient, voyageaient, en apprenaient davantage sur leur univers et sur eux-mêmes, jusqu'à l'automne dernier, lorsqu'ils avaient projeté un grand feu d'artifice avant d'être trop vieux, une croisière autour du monde, et...

– Gus ?

– Oui.

– On est allés aussi loin que possible, dit Frank. C'est maintenant.

– Bien. Merci.

Il s'escrima un moment pour soulever le panneau vitré de son côté, l'air s'engouffra dans le cockpit. Il dévissa le couvercle de l'urne et, après réflexion, le lança dans le vent. L'objet en métal dans la poche de son blouson s'enfonça de nouveau dans son flanc. Il souleva alors l'urne à hauteur de la vitre et eut une horrible vision – la bourrasque rabattant les restes de Trish sur son visage et ses bras – alors il la jeta par la vitre. Il avait voulu voir les cendres voler dans le ciel. Il voulait voir l'urne voler en piqué vers l'océan. Il voulait...

Il enfouit sa figure dans ses mains, les larmes aux paupières soudain, et il se pencha un peu en avant, les paumes déjà humides.

Oh, Trish. Trish.

Au bout de quelques minutes, Gus s'essuya les yeux et constata qu'ils faisaient à présent route vers l'ouest, la côte. Il se frotta les mains, en paix à présent, serein à présent. Le moment était venu.

– Frank ?

– Oui, Gus.

– Vous voulez que je vous en dise plus sur comment c'était là-bas, en Europe ?

– Ah ouais.

Gus joignit les mains sur ses cuisses, serra très fort les doigts.

– On volait beaucoup, jour après jour. Vous aussi vous devez voler énormément.

– Pas autant que j'aimerais, dit Frank en riant. C'est quelque chose qu'on a dans le sang, vous savez.

– Ouais. Une tradition, n'est-ce pas ?

– Tout juste.

– Voler, picoler, et aller aux putes. Nous aussi, là-bas en Europe, on faisait ça autant qu'on pouvait. On était jeunes et on ne savait pas ce que serait le lendemain, alors c'est-ce qu'on faisait. Voler, picoler et aller aux putes. Le credo du vrai pilote.

– Ouais, sans doute.

– Je sais que vous aimez voler, Frank, et je laisse la question des putes pour après, mais je parie que vous êtes un buveur. N'est-ce pas ?

Frank garda le silence un instant, puis eut un petit rire forcé.

– Il m'est arrivé de lever le coude. Et alors, hein ?

– Effectivement. Et alors. Quand on traversait la France, nous aussi on buvait beaucoup. Principalement les bouteilles qu'on libérait dans les caves, tout en pourchassant les Allemands. Du vin français, du champagne, de la bière. Quelquefois... eh bien, on se réveillait avec la trique et un sacré mal de crâne. Et alors. Si on décollait avec la gueule de bois ou si on était encore un peu soûls, on pouvait quand même faire le boulot. N'est-ce pas ?

Nouveau silence.

– Ben ouais.

– C'est là-bas que m'est venu le goût du vin. J'aime le vin, surtout le bordeaux. Quelle est votre boisson préférée, Frank ?

– Oh... ça dépend.

Gus avait maintenant l'impression que ses mains étaient étrangement vides, depuis que les cendres de sa femme ne voyageaient plus avec lui.

– Oui. Ça dépend. Je suppose que ça dépend de votre humeur. De vos projets. Mais je parie que votre boisson favorite, c'est le rhum-Coca. Je me trompe, Frank ? Rhum-Coca.

Pas de réponse. Il regarda dans le petit rétroviseur, vit Frank concentré sur le pilotage de l'appareil. La mine renfrognée. Normal. Gus prit une inspiration, se réjouit que ses mains ne tremblent pas, qu'elles soient bien fermes.

– Voyez-vous, Frank, même en Europe, il fallait pouvoir se fier à son pilote. Il fallait être convaincu que votre pilote vous ferait décoller, survoler les positions ennemies et, l'essentiel, vous ramènerait en un seul morceau. On apprenait vite qui était digne de confiance. Or les pilotes qui buvaient trop, qui déconnaient complètement, avaient du mal à se dégoter un observateur pour embarquer avec eux. Vous avez un problème de ce genre, Frank ?

Toujours pas de réponse. Le moteur sembla accélérer, comme si Frank essayait de regagner l'aérodrome à toute allure et, de nouveau, Gus éprouva une infime bouffée de remords – pas plus – car il allait lui prendre cet avion.

– Non, sans doute pas, poursuivit-il. A mon avis, c'est plutôt au sol que vous avez des problèmes. Boire et conduire. Ce n'est pas aussi romantique que boire et voler, n'est-ce pas ? Mais c'est votre lot dans la vie. Boire et conduire. Deux arrestations pour conduite en état d'ivresse dans le Massachusetts, une dans le Maine, et quatre dans le New Hampshire. Dont une l'hiver dernier – je ne commets pas d'erreur, Frank ? Mais celle-là avait une dimension supplémentaire. Une personne avait trouvé la mort.

Dans les écouteurs, Frank dit d'une voix sourde :

– Vous êtes... vous êtes son mari. Vous vous êtes rasé la moustache. Et Gus, ce n'est pas votre nom...

– C'est un diminutif, ma femme m'appelait comme ça. John Augustus Foss, voilà quel est mon nom. Trish m'appelait Gus. Elle m'appelait comme ça avant que vous l'assassiniez.

– Je ne l'ai pas tuée ! glapit Frank.

Gus n'en revenait pas d'être aussi calme en s'adressant à cet homme.

– Non, pas sur le coup, quand vous l'avez percutée. Mais lorsque vous avez quitté le pub Sea and Stein cette nuit-là, vous aviez cinq rhums-Coca dans le sang. Vous avez brûlé un stop et défoncé le côté de la Toyota de ma femme. Vous avez refusé de vous soumettre à l'alcootest et, grâce à votre papa avocat, vous vous en êtes tiré sans une égratignure, sans faire un seul jour de prison. Ma Trish, elle, était dans une chambre d'hôpital, la hanche brisée, une jambe en miettes.

Elle est restée là des semaines et des semaines, elle parlait à peine, elle était à peine vivante, et puis elle est morte. Et le procureur du comté a refusé d'engager des poursuites judiciaires. Alors voilà, Frank. Légalement, ce n'était pas un meurtre. Mais je me fiche des subtilités juridiques, Frank. Je défends la justice.

Frank s'appliquait à ignorer Gus, lequel savait qu'il avait seulement quelques secondes ; ensuite, il devrait agir.

– Donc vous êtes là, dans votre avion, avec encore une bonne trentaine ou quarantaine d'années devant vous. Vous vous représentez ce long espace de temps qui vous attend ? Jusqu'au milieu de ce siècle tout neuf et au-delà. Tout ce temps béni qui vous attend. Il ne nous en restait pas tant, à Trish et moi. Oh non – tout juste quelques années supplémentaires, avec de la chance... et vous les lui avez prises. A moi aussi. Parce que... parce que les années que j'ai encore à vivre, ce n'est pas un cadeau pour moi, Frank. Maintenant, c'est une malédiction. A cause de vous.

Le moteur vrombit de plus belle. Gus glissa la main dans la poche de sa veste, sentit le métal froid.

– Voyez, Frank, pendant la guerre, j'ai appris un certain sens de la justice. J'ai appris que souvent, au bout du compte, les choses s'équilibrent. Et là, maintenant, je vais tout équilibrer. Vous, moi, et Trish. *Ex aequo*.

La voix de Frank lui parvint, forte, pressante :

– Monsieur Foss, ne vous avisez pas de toucher à ce manche. Vous pigez ? Ne touchez pas à ce manche.

Gus regarda dans le petit miroir, lut la peur dans les yeux de l'homme.

– Mais je ne suis qu'un vieux débris, Frank. N'est-ce pas ? Comment diable laisseriez-vous un vieux débris comme moi vous prendre les commandes de cet appareil ? N'est-ce pas ?

Le pilote parut se calmer quelque peu.

– Ouais, vous avez raison. Ecoutez, je suis désolé pour ce qui s'est passé, et tout ça. Mais c'était un accident. D'accord ? Un simple accident.

– Très bien, Frank. Vous avez présenté des excuses. Pour ça, je promets ne pas toucher au manche. N'ayez aucun doute là-dessus. Mais j'ai besoin de savoir une chose.

Nouveau silence, puis la voix, circonspecte :

– Allez-y.

– Pourquoi avoir mis si longtemps à vous excuser ? Ça fait des mois, n'est-ce pas ? Pourquoi ?

– Mon... mon père, il m'a dit...

Gus secoua la tête, sûr que ce mouvement n'avait pas échappé à Frank, derrière.

– Mauvaise réponse. Vous êtes un homme, Frank. Avec des responsabilités d'adulte que vous esquivez depuis des lustres. Vous avez plus de trente ans, moi j'en avais tout juste vingt quand je suis parti défendre ce pays, abattre ses ennemis pour que des clowns comme vous puissent grandir et tuer ma femme.

Il bougea sa main droite, dans la poche intérieure du blouson, en extirpa l'objet métallique qu'il avait emporté, tandis que Frank braillait :

– Non, pas ça ! Vous avez promis ! Ne touchez pas aux commandes !

Gus pivota, non sans mal, sur son siège, puis défit sa ceinture pour être en mesure de regarder Frank et leva l'objet à hauteur de sa figure.

– D'accord, Frank. Je promets de respecter ma promesse.

Alors il agita l'objet pour que le pilote le voie bien, puis il se retourna, se baissa. C'était le moment. Il pensa, *Trish*, et se pencha en avant.

Frank se mit à hurler et continua à hurler pendant que Gus s'affairait sur les câbles. Il tenait dans ses mains des cisailles remarquablement affûtées.

Traduit par Nicole Hibert

MOITIÉ LUMIÈRE, MOITIÉ SOUVENIR

BONNIE HEARN HILL

1865

Galveston, Texas

« ILS NE SONT NI tout bons ni tout mauvais, Little Mary. Et nous non plus. »

C'est-ce que m'a dit mon père juste avant qu'ils le pendent.

Pour avoir regardé une femme blanche, ils ont dit. Pour avoir regardé, oui. Pour avoir l'air fier, l'air fort et brave, même maintenant que son ombre sans vie glissait sur le sol poussiéreux et que son silence assourdissant faisait taire les huées de ceux qui étaient venus voir.

« Je la tuerai », ai-je promis à la dernière vision que j'ai eue de son corps se balançant au bout de la corde, puis j'ai détourné les yeux, avant que ça ne me brise.

Alvis a froncé les sourcils et m'a fait taire d'un regard qui disait qu'ils nous pendraient aussi si je ne me taisais pas.

Plus tard ce jour-là, il m'a trouvée en train de pleurer dans la grange, alors que j'étais censée chercher de l'eau pour le bain de Miz Bessie. D'habitude, la présence d'Alvis, si fort, à mes côtés, pouvait m'aider à supporter n'importe quel malheur, mais pas ce jour-là.

« Pleure pas, Little Mary, a-t-il dit. Les laisse pas voir... Surtout, laisse pas Monsieur voir que t'as mal. »

Dans la lumière qui s'attardait, sa peau luisait comme de l'or.

« Je ne peux pas m'en empêcher », ai-je murmuré, la vue bouchée par les larmes qui brouillaient la silhouette d'Alvis, grand et fort pour son âge. « C'était mon père. C'est mal ce qu'ils ont fait.

– Je sais », a-t-il répondu, et ses yeux n'offraient aucun espoir. « Mais t'es qu'une enfant, t'as à peine quinze ans.

– Une enfant qui sait la vérité. John William n'a jamais regardé cette femme. Il aimait Big Mary.

– Commence pas. Ça sert à rien.

– Il n'a jamais regardé, même après... »

Je n'ai pas pu finir, mais Alvis comprenait.

« Y a combien de temps qu'elle a été vendue, Big Mary ? a-t-il demandé. Trois ans ? »

Mon frère Henry aussi. Je me rappelais le jour, la tache de lumière à côté du *tomatillo*, où ma mère se tenait solidement plantée comme un arbre, et comment ils l'avaient traînée au-delà de cette tache, dans l'obscurité. J'entendais encore ses cris. *Mes bébés. S'il vous plaît sauvez mes bébés !*

« Ç't à peu près ça, ai-je dit. Mais je sais que c'est Miz Bessie qui l'a fait tuer. Et un jour, Alvis... je la tuerai aussi.

– Dis pas ça. On peut pas vivre pour tuer. »

Je me suis détournée et dirigée vers la maison. « Si », ai-je dit.

Après ça j'ai vraiment vécu pour tuer, même si je n'en parlais pas à Alvis. C'était mon petit ami, mais il n'y avait plus de place pour lui dans mon cœur ou mes pensées. La haine n'en finissait pas de grandir, elle étouffait ce qu'il y avait de doux en moi. Elle me rappelait Big Mary, partie. Mon frère Henry, parti. Mon père, parti, dont le corps se balançait encore dans l'ombre de mes rêves.

Le lundi après la pendaison, il y a eu une tempête, une tempête furieuse et malsaine comme ça arrive quelquefois au Texas au mois de juin. Des éclairs de chaleur illuminaient le ciel, et Monsieur jurait à cause du coton.

Je me suis fait violence pour soulever la brosse à manche d'argent, pour la passer dans les cheveux de Miz Bessie, le long de son long cou laiteux, si lisse que c'était tout ce que je pouvais faire pour m'empêcher de la prendre à la gorge et de serrer jusqu'à ce qu'elle meure.

C'était la femme que John William, ils disaient, avait regardée, la cause de sa pendaison. Miz Bessie, qui avait fait semblant d'être gentille avec lui après que Big Mary avait été emmenée. Miz Bessy, elle-même à moitié folle depuis que Little Chuck, son petit garçon, était mort de la fièvre jaune. Miz Bessie, qui avait fait tuer mon père. En passant la brosse dans ses cheveux, je me promettais de trouver un moyen de la tuer elle aussi.

Ce jour-là, elle a regardé mon visage dans le miroir avec ces yeux qu'elle avait quand elle pensait que personne ne la voyait. Dans mes doigts sombres, les mèches brillaient comme des sous au soleil. J'aurais aimé que la brosse soit une hachette, une hache avec une lame d'argent tranchante. Oh ! Comme je l'aurais enfoncée dans ce long cou blanc !

« *Amnzing Grâce* », a-t-elle dit.

LES mots m'ont fait tressaillir.

« C'est un hymne. Quand je n'en peux plus, je le chante. »

Qu'est-ce qu'elle y connaissait, elle, aux hymnes, à la souffrance ?

« Oui, m'dame », ai-je dit.

Et puis j'ai commencé à tresser ces mèches soyeuses, la haïssant encore plus pour ces yeux qui pouvaient avoir l'air tendre quand ils le voulaient, cette voix qui pouvait sembler douce et bonne quand on ne savait rien de Miz Bessie.

Bientôt, j'aurais tressé et attaché ses cheveux. Je l'aiderais à mettre le chapeau de cavalière noir avec les légers voiles dorés qui volaient derrière elle quand elle montait à cheval. Et après, qu'est-ce que je ferais ? Est-ce que je pouvais la laisser partir à cheval tout l'après-midi, alors que le meurtre de mon père remplissait chacune de mes pensées ?

Elle a encore surpris mon regard dans le miroir.

« Tu n'as même pas besoin de le chanter, Little Mary. Il suffit parfois de le fredonner.

– Oui, m'dame. »

Elle a froncé les sourcils comme pour me dire que je n'avais pas à parler la langue des esclaves avec elle. « Je suis tellement navrée pour ce qui est arrivé à John William, a-t-elle dit. C'était un homme bon, et il aimait beaucoup ta mère. »

Dans le miroir, j'ai surpris quelque chose qui ressemblait à des larmes dans ses yeux. Et puis je me suis vue moi, mes yeux aussi durs que ceux d'un bourreau, mon visage sombre comme la haine, noir comme le ciel quand l'orage menaçait d'éclater. Les habits qu'elle m'avait donnés pendaient comme des haillons de mes épaules maigres. J'avais l'air de l'épouvantail que Monsieur avait planté dans le champ pour effrayer les oiseaux.

« Oui. »

J'ai marqué une pause, puis j'ai répété :

« Oui, m'dame.

– Ce sera bientôt fini, tu sais.

– Quoi, m'dame ? Qu'est-ce qui sera fini ? »

Il valait mieux faire comme si je ne savais pas, comme si je n'avais pas vu un exemplaire du *Galveston News*. Le Sud nous avait repris l'année dernière, mais ce n'était ni pire ni mieux que quand le Nord affirmait nous avoir repris, deux ans plus tôt. Rien ne pourrait plus libérer mon père. Rien d'autre que le ciel ne pourrait me le rendre.

« Tout », a dit Miz Bessie, puis, se détournant du miroir, elle a plongé ses yeux ardents dans les miens. Elle a baissé la tête. Lorsqu'elle l'a relevée, ses yeux étaient pleins de larmes.

« J'ai perdu mon fils, mon bébé.

– Et moi, j’ai perdu mon père. »

J’avais répondu dans la langue qu’elle m’avait donnée, j’avais oublié de parler comme une esclave.

« Et John William a perdu Big Mary », a-t-elle ajouté. Le flot de larmes était ininterrompu à présent. « La perte, ce n’est pas seulement une personne. C’est un lien. Ça nous réunit, comme le chagrin. »

Mon chagrin à moi était bien trop profond pour me lier à elle. J’ai quand même hoché la tête, j’ai dit :

« C’est vrai, m’dame.

– Nous ne sommes que des femmes. Des femmes faibles. Nous ne pouvons rien changer. Mais comment crois-tu que John William se sentait ?

– Il se sentait faible aussi, m’dame », lui ai-je dit.

Et je me disais : *A cause de vous*. A nouveau le désir de vengeance me brûlait les doigts et le cerveau.

A ce moment-là Monsieur a fait irruption dans la pièce. C’était à coup sûr l’homme le plus gros et le plus blond de tout le Texas. J’aurais aimé me glisser discrètement dehors avant qu’il me lance ce regard qui me faisait toujours me sentir sale et usée. Son pantalon était remonté bien au-dessus de sa taille épaisse, ses cheveux lustrés et plaqués sur son crâne. Mais si je continuais à regarder, dans l’espoir de trouver un moyen de sortir de la pièce, c’était parce qu’il avait ce sourire qui était tout sauf joyeux, et ces yeux à la fois ternes et cruels qu’il plissait maintenant en me regardant.

« Qu’est-ce qu’elle fait ici ? » a-t-il demandé à Miz Bessie, me toisant des pieds à la tête comme lui seul pouvait le faire.

Quand j’ai levé les yeux des cheveux de Miz Bessie, je savais que c’était elle qu’il regardait à présent. Je n’aurais pas voulu de ce regard. Miz Bessie non plus. Je l’ai vu à la façon qu’elle a eu de se tasser dans sa fine étole. Ensuite, juste au moment où je posais les mains sur ses épaules, d’un geste protecteur, je me suis rappelée que c’était la femme qui avait causé la mort de mon père.

« Elle est toujours là à cette heure-ci, a répondu Miz Bessie.

– Tu n’étais pas encore en train de lui apprendre à lire, si ? » a demandé Monsieur, les lèvres tremblant comme s’il avait un tic.

J’ai senti mes joues s’enflammer, et j’ai observé le même rougissement sur les joues de Miz Bessie.

« Je lui ai appris juste assez pour lire la Bible. »

Avant qu’elle ait pu ajouter quoi que ce soit, il lui a donné une gifle. Elle a crié et s’est écroulée par terre. J’ai bondi en arrière, le regardant

fixement, comprenant que je n'aurais peut-être pas besoin de tuer cette femme. Peut-être qu'il se passerait autre chose et que je n'aurais rien à faire.

« Tu en veux une, aussi ? a demandé Monsieur en agitant son poing dans ma direction.

– Non, m'sieur. »

Blottie derrière sa coiffeuse, Miz Bettie m'a regardée dans les yeux, comme pour me dire que oui, il valait mieux cacher ma vraie façon de parler. S'il savait qu'elle m'avait appris à lire, il me tuerait sur-le-champ. Il l'a contournée et m'a fait son sourire sans joie.

« Vous, les esclaves, vous savez tout.

– M'sieur ?

– Ne fais pas semblant. Tu as appris ce qui s'est passé. Tu sais que ce n'est plus qu'une question de temps. »

J'avais appris, oui, par Alvis, que la guerre serait bientôt finie, que même si le président Lincoln était mort, nous serions peut-être libres, mais je n'y croyais pas. J'essayais de trouver un moyen d'empêcher Monsieur de me faire la même chose qu'à Miz Bessie.

« Ça m'est égal tout ça, ai-je dit.

– Eh bien moi, non, a-t-il rétorqué en plantant sa grosse botte boueuse trop près de moi. Aussi longtemps que je vivrai, mes esclaves feront ce que je leur demande.

– Charles, a dit Miz Bessie d'une voix plus forte qu'elle n'en semblait capable, laisse-la tranquille. Elle n'a rien fait.

– Mais son père, si. John William, si.

– Non », ai-je fait.

Ça m'était égal ce qui m'arriverait. Je ne pouvais pas le laisser dire du mal de mon père.

« Il a regardé Miz Bessie, a crié Monsieur. Il a osé regarder ma femme.

– Charles, ne fais pas ça. »

Miz Bessie s'est relevée. Elle avait la figure écarlate, les yeux terrifiés.

« Pas devant elle.

– Va-t'en, alors », m'a-t-il dit, et j'ai foncé hors de la pièce avant qu'il ait le temps de changer d'avis.

Puis, aussi vite que j'étais partie, je me suis arrêtée. Un sentiment plus fort que la peur me retenait en arrière. Il allait lui faire mal, je le savais, mais comment est-ce que je pouvais l'arrêter ? Et si je pouvais,

pourquoi est-ce que je le voudrais ?

Debout à l'extérieur de la pièce, j'entendais Miz Bessie sangloter.

« Je lui ai appris à lire la Bible, disait-elle. C'est tout.

– Ne mens pas. Tu as de la chance que je ne leur aie pas demandé de te pendre aussi.

– Est-ce que tu aurais aimé ça, Charles ? » La voix de Miz Bessie est devenue cassante, et j'ai eu un mouvement de recul. « Une mort de plus pour te sentir vivant ?

– Ne t'avise plus jamais de me parler comme ça », a-t-il dit, et quand elle a crié j'ai su qu'il l'avait encore frappée. Le bruit m'a fait venir les larmes aux yeux. « Tu es ma femme. Compris ? Je ne veux pas que tu leur fasses la lecture, je ne veux pas que tu les touches ! Je ne veux surtout pas que tu les touches.

– Comme tu veux, a-t-elle dit, la voix fatiguée par les pleurs. Avant longtemps, nous n'aurons plus d'esclaves au sujet desquels nous disputer. Tout sera bientôt fini.

– Ça l'est déjà. » J'ai eu la chair de poule. « Ce démon de Lincoln, je suis content qu'il soit mort.

– Que veux-tu dire ? Comment le sais-tu ?

– Des messagers », a-t-il fait, et le rire qui a suivi m'a glacé le sang. « Lincoln a essayé d'en envoyer un ici avant de se faire tuer. Maintenant ils essaient encore.

– Quels messagers, Charles ? a demandé Miz Bessie d'une voix étranglée.

– Des morts.

– Non !

– Lee s'est peut-être rendu, mais nous nous battons pour défendre ce qui est à nous. Il faut que je descende au port. Un bateau est en route. Nous allons faire en sorte que ces démons n'arrivent jamais jusqu'ici. »

A travers le bruit des sanglots, je ne comprenais pas ce que disait Miz Bessie, mais quand elle s'est remise à crier – un soudain cri de douleur – je me suis rendu compte que j'avais crié moi aussi.

J'ai filé en courant, sans savoir où j'allais, sachant seulement qu'il fallait que je trouve quelqu'un, Alvis, pour dire ce que j'avais entendu, pour empêcher Monsieur d'exécuter son plan. Même si la pluie avait cessé, le ciel était lourd et noir. Un éclair l'a traversé, mais je ne me suis pas arrêtée, j'ai dépassé le *tomatillo*, la grange. Si j'arrivais à atteindre le champ de coton, j'avais une chance.

Quelque chose de lourd m'a cognée par-dessus et je me suis étalée dans les primevères, la tête enfoncée dans leur parfum fort et sucré,

suivi par l'odeur de la boue. Voilà comment j'étais, la figure dans la boue, en train d'essayer de me relever.

« Debout ! » La botte de Monsieur s'est enfoncée dans mes côtes. J'ai crié et me suis relevée tant bien que mal. « Rentre là-dedans ! » a-t-il dit en indiquant la grange.

Si je le faisais, j'étais finie, je le savais. J'ai reculé, prête à me remettre à courir. Mais avant que j'aie pu le faire, il m'a attrapée par le bras.

« Non ! S'il vous plaît. »

Des larmes coulaient sur mes joues tandis qu'il me traînait à l'intérieur. Mon père n'avait pas supplié. Je ne pouvais pas supplier non plus, quoi qu'il arrive.

Il m'a lâchée et poussée sur le sol en terre battue.

« Tu connais la vraie raison pour laquelle j'ai fait pendre

John William, non ? a-t-il demandé. Dis-moi que tu la connais, Little Mary !

– Non. » Accroupie dans la poussière qu'il avait piétinée, je le regardais. Dans la lumière de la grange, sa figure était déformée et affamée. Je me suis forcée à parler plus lentement :

« Je sais rien, m'sieur.

– Je les ai surpris ensemble, a-t-il dit, d'une voix chantante. Il fallait que je sauve ma réputation et celle de ma femme, je ne pouvais pas permettre que ça se sache. » Il a passé les pouces dans les passants de sa ceinture et m'a regardée comme un petit garçon regarde la bestiole qu'il s'apprête à torturer. « Je crois qu'il me doit quelque chose, non ? »

John William et Miz Bessie ? J'ai repensé à ce qu'elle avait dit à propos de la perte, du lien qu'elle crée entre les personnes. Mon père n'aurait jamais rien pu faire de mal. J'ai lutté pour ne pas laisser paraître la peur dans ma voix.

« Qu'est-ce que vous voulez dire, qu'il vous doit quelque chose ? ai-je demandé.

– Lève-toi et je vais te montrer.

– Non. »

Il me tuerait de toute façon. Je ne lui laisserais prendre aucun autre plaisir.

« Ton noir démon de père m'a pris quelque chose. J'espère qu'en ce moment il nous regarde de là où il est, en enfer.

– Non, ai-je répété, sans pouvoir m'arrêter.

– Est-ce que c'est bien *non* que tu as dit ? » Encore un coup de botte.

Une douleur soudaine m'a arraché un gémissement. J'ai roulé sur le côté, me coupant au visage sur quelque chose de tranchant, un outil rouillé. « Lève-toi tout de suite, Little Mary, ou alors je t'arrangerai de telle sorte que tu ne pourras plus te lever. »

A travers les larmes, j'ai dirigé mon regard vers les outils au rebut sur lesquels j'avais roulé. Pelle. Houe. Fourche. Je ne supplierais pas. Je me battrais et, s'il me tuait, ce qu'il ferait sûrement, je pourrais me tenir devant mon père avec fierté.

Je me suis mise à genoux comme pour prier.

« Oui, m'sieur.

– Bien. Tu es aussi maligne que jolie. » Ses mains se sont déplacées vers le devant de son pantalon. « Ne prends pas cet air terrifié. Ça pourrait bien te plaire. »

Je me suis mise debout, lentement, en m'appuyant sur la fourche, en chassant la peur de ma tête. Son pantalon s'est desserré avant de glisser à ses pieds. J'ai agrippé le manche de la fourche, comme pour me soutenir, cherchant à en reconnaître le toucher.

Monsieur a souri. « Qu'est-ce qu'il y a, Little Mary ? Tu n'as jamais vu d'homme avant ? »

D'un seul mouvement, j'ai soulevé la fourche pour l'enfoncer dans la partie de son corps qu'il venait de me dévoiler.

Le cri que Monsieur a laissé échapper me poursuivra jusque dans la tombe. A cet instant, pourtant, éperdue de rage, j'ai retiré la fourche de son corps secoué de spasmes et, quand il s'est effondré par terre, j'ai enfoncé la fourche encore et encore.

Ensuite, j'ai regardé ce que j'avais fait, et des larmes ont brûlé mes joues glacées. Moi, qui avais parlé de meurtre à Alvis comme si je savais bien ce que c'était, je n'avais encore aucune idée de l'effet que ça faisait de prendre la vie d'une autre personne, même pour sauver la mienne.

Monsieur et ses semblables n'auraient pas pu arrêter les messagers qui ont accosté à Galveston ce jour-là. On dit que des hommes en uniforme bleu ont envahi les rues, et que bientôt ils parcourraient toutes les routes sous le ciel de plomb.

Miz Bessie a rencontré les soldats au portail avant de rentrer dans la maison m'apporter la nouvelle ; elle était pâle comme un linge.

« Tu es libre, Little Mary.

– Libre ? »

Des acclamations nous sont parvenues de dehors. Je me suis mise à trembler.

« Libre. »

Elle a pris le chapeau noir sur la coiffeuse et me l'a tendu.

J'ai bredouillé des remerciements, incapable de finir une seule phrase.

Miz Bessie a regardé mes mains impuissantes, puis elle a dit :

« Assieds-toi. »

Et voilà que je me trouvais là, face à son miroir. Elle s'est emparée de sa brosse et, soulevant le manche d'argent, elle a ramené mes cheveux vers le haut, les a lissés sur mon crâne, sans parler, en fredonnant doucement. *Amazing Grâce*. Ensuite, quand le chapeau a été fixé et que je me suis levée, elle s'est assise à la coiffeuse, la tête entre les mains.

Tout émerveillée, je me suis regardée, moi, noire et libre, et j'ai couru en bas à l'endroit où Alvis attendait. Les hymnes déferlaient comme le tonnerre, comme une tempête de joie. Nous nous sommes précipités dehors pour nous joindre à la danse.

Jublio, c'est comme ça que les esclaves âgés l'ont appelée, cette nuit de fête. Et plus tard, *Juneteenth*. Même si nous ne le savions pas alors, ça faisait plus de deux ans que nous étions libres. Mon père était libre, et il ne le savait même pas.

Quelques esclaves sont partis cette nuit-là. Ceux dont les maîtres étaient gentils se sont déguisés avec leurs habits, ils ont porté leur joie et leur incrédulité dans ces accoutrements ridicules, comme je portais le chapeau de Miz Bessie. Plus tard, nous avons raconté à nos enfants, nous avons raconté nos rires, nos chants, nos pleurs. Un jour ils le raconteront à leurs enfants, pour que l'avenir se souvienne.

Monsieur s'est enfui, ils ont dit, quand il a su que la nouvelle arrivait. Ils ont dit qu'il ne pouvait pas supporter d'assister à ce qu'il était sûr qu'il allait se passer – la fin, le commencement. Certains allaient jusqu'à supposer qu'il avait mis fin à sa vie. *Pauv'maîtresse*, ils disaient. *Pauv'Miz Bessie*.

Alvis et moi, on est restés avec elle, toutes ces années, avec nos trois garçons et notre fille, dans notre maison à nous, à côté de la sienne. C'est une vieille dame maintenant, ses yeux bleus sont sereins le plus souvent, ses fantômes sont partis. De temps en temps, elle fredonne l'hymne. De temps en temps, je le fredonne aussi.

Chaque printemps, les primevères fleurissent et emplissent l'air de l'odeur du raisin. Le *tomatillo* a proliféré comme une morelle. Mêmes plantes, fleurs différentes. Parfois, au crépuscule, quand les rayons du

soleil arrivent à l'oblique sur le mur de la grange, comme en ce moment, et que l'ombre enchevêtrée du grand érable s'y dresse et me regarde, je pense à mon père.

Il ne sont ni tout bons ni tout mauvais, Little Mary. Et nous non plus.

Alvis sort et me rejoint. Sa grande main me réchauffe le bras, comme le soleil.

« Qu'est-ce que tu regardes ? me demande-t-il.

– Pas grand-chose.

– Je rentre, alors.

– Tu peux rester. »

Dans la pénombre nos regards se croisent, et je sais qu'il sait que je garde un secret, un secret qu'il ne pourra jamais m'aider à porter.

« Je rentre. Est-ce que tu t'es occupée de Miz Bessie ?

– Je vais y aller. »

A l'instant où il retire sa main, je suis glacée.

« Tu as encore ce regard », dit-il, toujours à côté de moi. « Je sais toujours quand tu repenses à cette époque.

– Des fois je ne peux pas m'en empêcher, mais la plupart du temps je n'y pense pas. Tu le sais.

– Personne peut changer ce qui s'est passé. » Je comprends au son de sa voix qu'il veut que cette discussion finisse. « On est libres maintenant. On peut pas regarder en arrière. »

Libres.

« Pour rien au monde je ne voudrais revenir en arrière », lui dis-je, et je me rends compte à quel point je le pense.

« C'est bien que ça se soit fini comme ça. C'est bien que tu aies pas fait ce que tu pensais après qu'ils ont pendu ton père. J'aurais pas voulu que ma femme fasse une chose pareille.

– Non. Moi non plus.

– Et puis c'était pas la faute à Miz Bessie. C'était son démon de mari.

– Oui. C'est bien que ça se soit fini comme ça. »

Il plisse les yeux, comme pour distinguer la silhouette d'une autre personne, debout à côté de nous, et j'arrive presque à deviner sa pensée.

« Monsieur, dit-il en secouant la tête. Je me demande ce qui est arrivé à Monsieur.

– On ne peut pas savoir. » En regardant mes mains, je m'aperçois qu'elles ne tremblent pas. « Il y en a beaucoup qui se sont enfuis. Je

suppose qu'on ne saura jamais.

– Ça aussi, c'est bien. » Il pose à nouveau la main sur moi, sans s'attarder, et me fait un sourire qui est tout autant tristesse qu'autre chose. « Ne pense plus à ces années, Little Mary. Tout ça, c'est du chagrin.

– Tu as raison. Je n'y penserai plus. Allez, je ferais mieux d'aller m'occuper de Miz Bessie. »

Je n'ai jamais parlé à Alvis des heures qui ont précédé l'arrivée du messenger, quand Miz Bessie est entrée dans la pénombre de la grange et, voyant ce que j'avais fait, a dit : « Viens. Il faut se dépêcher. »

Je le regarde rentrer dans la maison, cet homme grand et sincère qui pense qu'il me protège, cet homme qui craignait que je tue la seule femme qui pouvait réellement partager la souffrance de mon père.

Je vois ses épaules se détendre comme si on venait de leur ôter un fardeau.

Et à cet instant, je vois autre chose, une réverbération de la grange, moitié lumière, moitié souvenir. Deux femmes, pas très épaisses l'une et l'autre, mais ce jour-là, avec la pelle, la fourche, dans l'odeur mêlée de foin et de sang, nous étions fortes.

Traduit par Esther Ménévis

BONIMENT, BONIMENTEUR

STEVE HOCKENSHITH

NE PAS ECRIRE une histoire qui débute par un rêve. Ne pas écrire une histoire qui débute par un orage. Ne pas écrire une histoire sur un écrivain. Et ne jamais, jamais, sous aucun prétexte, écrire une histoire sur un écrivain dans un bar.

Je connais les règles. Et jusqu'à maintenant, je n'ai pas eu de mal à les suivre, même si je n'y ai rien gagné. J'écris des polars – du moins j'essaie, par conséquent le problème se règle de lui-même : je démarre avec un macchabée. Le macchabée pourrait être un écrivain, voire même un écrivain mort dans un bar, je ne crois pas que j'enfreindrais les règles. Il serait mort, ce qui l'emporte sur tout. Il ne serait plus un écrivain. Il serait le Macchabée.

Mais je ne débute pas cette histoire avec le Macchabée. Je la commence avec un auteur. Dans un bar. Un auteur, dans un bar, en compagnie de deux autres auteurs. Ce n'est donc pas un simple cliché. C'est un cliché puissance trois.

Désolé. Mais qu'est-ce qu'un auteur est censé faire quand la vérité est un cliché ? Qu'est-ce qu'un auteur est censé faire quand *lui-même* est un cliché ?

Voyez-vous, je suis l'écrivain dans le bar. Vous l'aviez subodoré ? Mon histoire est-elle rebattue ? Téléphonée ? Voilà tout mon problème. Voilà pourquoi je me trouve dans ce bar : je ne suis pas un écrivain très doué (l'aviez-vous déjà deviné ?). Je cherchais un mentor, un gourou. Et si vous êtes un auteur en quête d'un gourou, vous finissez tôt ou tard par atterrir dans un bar.

J'ai assisté à des conférences sur le polar, à des séminaires sur la fiction, à des ateliers d'écriture pour adultes, durant des années, disciple à la recherche d'un maître. J'étais à la recherche de la sagesse, du savoir, d'un soutien, de la vérité. Et qu'ai-je obtenu ?

Des montagnes de photocopies. Des piles de marque-pages publicitaires, de cartes postales, crayons, sous-bocks, serviettes en papier, boîtes d'allumettes, marionnettes pour doigts et autres cochonneries. D'interminables argumentaires de vente (« Si vous voulez en apprendre plus sur l'intrigue et le rythme, achetez mon ouvrage, *Donner des ailes à l'auteur intérieur*. En vente dans le hall »). Des carnets remplis d'inutiles « trucs », « secrets » et « règles ».

« Montrez, n'expliquez pas. »

« Écrivez ce que vous connaissez. »

« Les histoires d'écrivains ne valent rien – les histoires de bar sont encore pires. »

Aussi permettez-moi de vous montrer. Permettez-moi d'écrire ce que je connais.

Je suis donc un écrivain dans un bar, en compagnie de deux autres écrivains : Russ, auteur *d'heroic fantasy* à la Tolkien, de gore érotique, de romans pour les fans de *X-Files*, de merde ; et Daniel, auteur de textes acrobatiques à la Joyce, de poésie libre, de métafiction post-moderne, de merde. Ils sont de parfaits compagnons pour moi, Robert Potts, auteur de romans noirs à la Jim Thompson, de polars à deux balles, de thrillers saignants post-post-modernes. Rien de tout ça n'a été publié. Tout est *merdique*.

Russ, je l'ai rencontré à « Réussir par l'Écriture : atelier pour auteurs en voie de publication ». Daniel, c'est grâce à « La Fiction pour les nuls : séminaire » et « Vous voulez être romancier »

Tous les trois, nous sommes dans un pub, le O'Grady, à peu près aussi irlandais qu'un *burrito*, et nous disséquons la manière dont nous avons gaspillé notre journée. Six heures, deux cents dollars claqués pour un truc baptisé : « La Clé des mystères de l'art du narrateur. »

Daniel et moi sommes des trentenaires qui voyons arriver le cap de la quarantaine, nous sommes bouffis, fatigués, cyniques. Mais Russ, plus âgé que nous deux, est toujours juvénile, exubérant, plein d'espoir. Ça me donne envie de l'embrasser. Comme un serpent. De l'étreindre et de l'étouffer.

« Cette Susan Tracy était intéressante », dit Russ.

Daniel et moi, on se regarde, on dialogue mentalement.

Intéressante en quoi ?

Intéressante parce que « baisable dans le genre Mrs Robinson ? »

Ou intéressante parce que « j'en reviens pas d'avoir passé une heure à écouter les conseils, concernant « l'art du narrateur », d'une bonne femme qui écrit des romans à l'eau de rose ? »

Tout ça sans dire un mot. Cyniques et télépathes, mais seulement l'un avec l'autre. Le mépris est toujours sur la même longueur d'onde.

« Vous vous souvenez quand je suis allé aux toilettes ? Au moment où ils nous ont fait rédiger notre propre notice nécrologique ? continue Russ, ma conversation avec Daniel le traversant sans douleur, sans qu'il s'en aperçoive, telles des ondes radio à travers un marshmallow. J'ai croisé Susan dans le hall. »

Les sourcils de Daniel se plissent.

Susan ?

Ils en sont déjà aux prénoms ?

Qu'elle aille se faire foutre -pour moi, elle peut rester « Mrs Tracy ».

Je salue d'un sourire une blague inexprimée.

« Je lui ai parlé, et elle a été vraiment charmante. Regardez – elle m'a même donné sa carte. »

Russ extirpe de sa poche de chemise une carte de visite, blanche avec des fleurs de lys dorées enroulées autour d'une écriture cursive si tarabiscotée que je peux à peine déchiffrer :

SUSAN TRACY

ROMANCIÈRE

ADRESSE POSTALE EN BANLIEUE

ADRESSE COURRIEL AOL

SITE WEB : www.romantrique.com

Cette fois, je n'ai même pas besoin de regarder Daniel.

Une carte ?

On en a tous, des cartes.

Moi je... Écrivain.

Et alors ?

« Si je lui envoie un texte, vous pensez qu'elle me donnerait son avis ? demande Russ.

– Certainement. Envoie-lui une de tes histoires de zombies porno. C'est romantique.

– Ouais, dit Daniel. Les zombies, elle doit connaître à fond. C'est son lectorat, non ? »

Daniel et moi gloussons, un peu dans le style Beavis et Butthead¹, et j'éprouve une bouffée de remords quand Russ remise la carte dans sa poche en marmonnant :

« Les personnages de mes romans sont des *vampires*. »

Je lui assène une claque dans le dos, écrasant du même coup ma culpabilité.

« Oh, allez, vieux. Tu n'as pas besoin des conseils de quelqu'un comme elle.

– Qu'est-ce qu'elle peut bien savoir, de toute façon > »

Qu'est-ce qu'ils savent, tous ces bouffons ? ajoute Daniel,

1. Série télévisée d'animation américaine : les deux protagonistes, Beavis et Butthead (*id* – tête-de-cul), bêtes et méchants, tourmentent un vétéran de la Seconde Guerre mondiale à la vue si basse qu'il ne se

rend jamais compte de rien. (*N. d. T.*)

pour m'aider à remettre les choses sur les bons rails : *nous* contre *eux*. Personnellement, de toute la journée, je n'ai entendu qu'un seul mec qui avait quelque chose à dire.

Russ sourit, retrouvant instantanément son enthousiasme de chiot frétilant.

« Jack Beaghan ? »

Daniel opine.

« Il était cool. »

« Oui, déclare Russ. C'est aussi mon avis.

– Une minute, dis-je. L'Irlandais ? »

Daniel me regarde d'un air méfiant. Il sait que, là, il a misé gros. Il a exprimé une opinion positive, une certaine foi dans un être humain. Il dit qu'il a apprécié ce type, et moi je rétorque :

« L'Irlandais ? »

Jack Beaghan. L'Irlandais. Le dramaturge, l'auteur de pièces sur des gens ordinaires de Dublin, d'obscures tranches de vie irlandaise conçues pour la course aux prix, des histoires à la Jim Sheridan qui ne seront jamais portées à l'écran. Pas de la merde – pour ce que j'en sais. Je ne lis pas les écrivains comme Jack Beaghan. Et, en principe, je ne les écoute pas non plus.

La star de la journée était Patrick Powers qui a publié *Danger imminent*, *Force mortelle*, *Obsession morbide*, Machin-Chose, Zéro Absolu, Merde de chez Merde. Mais de la merde pas si mal, de la merde bien foutue, de la merde à succès. Tous les autres orateurs et les exercices à la con n'avaient été qu'un long échauffement avant Powers, l'auteur de best-sellers, l'Elvis du spectacle.

Aussi, lorsque l'irlandais prit à son tour place devant les gogos du jour que l'on avait parqués dans le hall – réservé aux noces et banquets et excessivement climatisé – du Hilton, je mijotai pour passer le temps la question que je poserais à Patrick Powers. Pas l'idiotie d'usage. Pas « Où puisez-vous vos idées ? » ou « Comment construisez-vous un suspense ? » ou encore « Qui est votre agent ? » Non, j'allais me décarcasser. J'allais être celui qui se lève et pose la question témoignant d'un tel discernement, d'un tel esprit, d'un *potentiel* si étourdissant que ladite question ne tirerait pas seulement des ah et des oh à l'assemblée d'aspirants à devenir quelqu'un, mais me vaudrait de la part de Patrick Powers un rire appréciateur, un signe de la main à la fin du débat.

Venez par ici. Venez me parler. Oui, vous.

Je m'escrimai sur la question pendant près d'une heure, la triturant et la modelant lentement pour l'amener à la perfection, ne levant les

yeux que quand l'irlandais déclenchait l'hilarité de l'auditoire. Je levai plusieurs fois les yeux. Beaghan plaisait aux gens, ça je m'en rendais compte, même si j'ignorais complètement ce qui leur plaisait tant. J'étais toujours en retard d'une fraction de seconde sur la plaisanterie, je bredouillais « quoi ? quoi ? » à Daniel et Russ qui rigolaient trop pour m'entendre.

Je prêtais attention à ce monsieur juste le temps de saisir un échantillon de sa « sagesse ».

« La narration ne vient pas d'ici, disait Beaghan en tapotant un doigt osseux sur sa tempe. Ça vient de là, ajouta-t-il, et il donna trois petites tapes à son ventre plat. »

J'eus envie de rétorquer : « Et votre opinion sort tout droit de là... » Sur quoi, j'aurais baissé mon pantalon pour m'asséner une claque sur le cul.

Mais je ne le fis pas. Je me remis simplement à peaufiner la question parfaite pour Patrick Powers, à la construire peu à peu, péniblement, mot par mot, sur le dos d'un polycopié traitant de la manière d'écrire « La Prose comme les pros ».

Saut de chapitre, donc, nous voilà trois heures plus tard, trois auteurs dans un faux pub irlandais, Daniel déclare qu'il a apprécié Jack Beaghan, il lui décerne officiellement un satisfecit, moi je rétorque « L'Irlandais ? ». Et une voix derrière nous lance :

« Attention, les gars. Quand on parle du loup... vous connaissez la suite ! »

On est installés au bar – un, deux, trois, on se tourne tous sur nos tabourets pivotants, comme des toupies, et il est là – un petit bonhomme aux cheveux blancs, efflanqué, la figure tannée – un demi à la main, un sourire aux lèvres, une étincelle au fond des yeux.

Et je ne donne pas dans le cliché avec cette annotation. Les yeux de l'irlandais pétillent bel et bien. Je crois que je ne savais même pas ce que ça signifiait – des yeux « pétillants » – avant de voir ceux de Jack Beaghan. Ils scintillent d'une lumière dansante qui ne vient pas de la salle alentour.

« Vous étiez à Attrape-couillon, je ne me trompe pas ? » dit Beaghan, et nos rires attisent la petite étincelle qui devient un brasier crépitant. « Eh bien, venez prendre une chope avec moi, les mecs, et je ferai en sorte que vous en ayez pour votre pognon. »

Dit-il vraiment : « Venez prendre une chope avec moi, les mecs ? » Peut-être dit-il : « Buons un verre ensemble, les gars », ou « Allons nous asseoir là-bas, messieurs », ou « Moutarde ketchup confiture d'oignons. » Je n'en sais rien. Beaghan a un accent, un sourire et cette fichue étincelle, et ça m'ensorcelle, nous sommes tous sous le charme.

Tous les trois, nous descendons de nos tabourets et le suivons dans un box, souriants et ahuris, tels des marins qui ont entendu le chant des sirènes.

A peine quelques secondes auparavant, je m'apprêtais à massacrer Jack Beaghan, à le rayer des tablettes – encore un plumitif gonflé de sa propre importance. Mais le rencontrer maintenant – tout *pétillant*, bon Dieu, ça change les choses. Il est magique, ce type. Il porte une chemise noire et un jean usé, mais moi, je vois un costume vert et un chapeau melon avec un trèfle glissé dans le ruban. Je suis au pied de l'arc-en-ciel, sauf que Beaghan ne m'offre pas un pot rempli d'or ou un bol de Lucky Charms¹. Il m'offre plus, beaucoup plus que ça.

L'Irlandais lève son demi et dit « *sluncha* » ou « *slurp* » ou quelque chose dans ce goût-là, manifestement l'équivalent de « santé » en gaélique, et nous, on braille « *sluncha* », on entrechoque les chopes et on ingurgite de longues, profondes et viriles lampées dignes d'un pub irlandais. Daniel et moi, on se jette un coup d'œil par-dessus le bord de nos verres, un regard qui dit : « Tu crois ça, mon vieux ? *Tu le crois ?* »

Tout à l'heure, je me trompais. Daniel, Russ, moi – nous n'étions pas trois écrivains dans un bar. Nous étions trois « écrivains » dans un « pub ». Mais avec l'irlandais, là avec nous, je sens les guillemets s'évaporer, se dissiper un poids dont je n'étais que vaguement conscient avant qu'il me quitte.

Maintenant, nous sommes quatre écrivains dans un pub.

– La preuve, de quoi parlons-nous ?

« L'écriture, dit Beaghan. L'art du « narrateur ». Voilà ce que vous êtes venus apprendre, n'est-ce pas ? Eh bien, les gars, permettez-moi de vous dire carrément une chose. Qu'est-ce que vous avez entendu aujourd'hui ? Rien que du boniment – y compris ce que, *moi*, j'ai dit ! »

A-t-il effectivement prononcé le mot boniment ? Je n'en suis pas certain. Peu importe, on s'esclaffe tous.

« Je suis Jack Beaghan, au fait, dit l'irlandais, étirant ses longues jambes torses vers Russ.

– Oh, on sait ! Moi, je suis Russ. J'écris de la fiction spéculative. »

Beaghan le gratifie d'un hochement de tête signifiant « Ah bon ? » tandis qu'ils échangent une poignée de main, puis il se tourne vers Daniel.

« Moi, je m'appelle Daniel. J'écris... »

Il se mord les lèvres avant de dire « fiction *littéraire*. »

« ... de la fiction.

– Simplement de la fiction ? demande innocemment Beaghan tout en lui serrant la pogne. Vous ne faites pas dans la spéculation ? »

Daniel ricane, montre Russ.

« Pas sur les mêmes sujets que lui.

– Et vous ? interroge Beaghan. »

Il pivote pour me faire face. Je suis à sa droite, du même côté de la table, je partage sa vision des deux autres, de l'univers.

Je m'applique à ce que ma poignée de main soit assurée mais pas trop, mon regard ferme mais pas intimidant.

« Robert Potts. Auteur de polars.

– Oh, fait Beaghan qui arque le sourcil, semble me réévaluer sans toutefois me juger. Alors vous vous intéressez au crime et au châtimement ?

– Euh... au crime, en tout cas. »

Beaghan a un petit rire, et moi un frisson dans le dos.

Je l'ai fait rire !

« Eh bien, Robert, vous trouverez une foule de sujets en ce bas monde. Des crimes, il y en a partout, en permanence. Mais le châtimement... du moins si on parle de *justice*... c'est fichtrement *rare*. »

Il baisse les yeux, se plonge dans la contemplation de sa bière. Avant qu'un malaise puisse s'installer à notre table, toutefois, Beaghan relève vivement la tête et pointe vers Russ, tel le canon d'un pistolet, son menton en galoche.

« Alors dites-moi, Russ... selon vous, c'est quoi, l'écriture ? »

Russ bredouille, cligne des paupières, sourit gauchement.

– Un gamin qui n'a pas fait ses devoirs.

« Peut-être... peut-être une évasion ?

– Oh, c'est donc une fuite ? Mais pour qui ? Vos lecteurs... ou *vous-même* ? »

Avant que Russ puisse bafouiller une autre réponse, l'irlandais braque le pétilllement de son regard sur Daniel.

« Vous, vous pouvez nous expliquer ? C'est quoi, l'écriture ? »

Daniel montre Russ d'un hochement de tête, espérant visiblement l'enfoncer, gagner l'approbation de l'irlandais.

« Le contraire de ce qu'il a dit. Le boulot de l'écrivain consiste à déterrer les sombres vérités de la vie et à en rendre compte sans flancher.

– “Déterrer les sombres vérités de la vie” ? Doux Jésus.

– On a un poète parmi nous, les gars ! »

Russ et moi pouffons de rire, Daniel pique un fard. Beaghan lui donne une tape sur le bras, qui signifie – pas de quoi se vexer.

« Aaah, moi aussi j’ai versé dans le mélo. Vous finirez par dépasser ça. J’y suis bien arrivé. »

Daniel sourit, puis se joint à notre hilarité, manifestement résolu à arborer comme une médaille sa blessure d’amour-propre. Nous sommes dans une scène d’un vieux film de Hong Kong : avant que vous soyez en mesure de pratiquer un kung-fu meurtrier, le maître doit vous botter les fesses.

Et maintenant, c’est mon tour.

« Et vous, alors ? me dit Beaghan. Qu’est-ce qu’écrire, d’après vous ? »

Je suis prêt.

« Raconter des mensonges pour le plaisir et pour le fric. »

Ma réponse est superficielle, du baratin – un emprunt au titre d’un quelconque manuel. Mais le baratin semble convenir à l’irlandais, et je pense avoir sans doute remporté le tournoi.

Beaghan opine et repose son demi (il boit à grandes goulées chaque fois que nous prenons la parole, je le remarque soudain).

« C’est du plaisir, oui, effectivement. »

Tout à coup, il se met à secouer la tête.

« Mais ça rapporte très peu d’argent à la plupart d’entre nous, croyez-moi. A votre avis, pourquoi j’étais là, aujourd’hui, à faire la pute ? Quant aux mensonges... non. Vous ne pouvez pas vous borner à raconter des mensonges. Une histoire doit paraître profondément, totalement véridique. »

Il baisse le menton, la voix et m’honore d’un clin d’œil complice.

« Même si elle est merdique. »

Beaghan termine sa bière, tandis que nous gloussons, il renverse la tête en arrière pour laper jusqu’à la dernière bavure de mousse.

« Non, vous ne pouvez pas écrire des craques, oh non, dit-il quand il en a fini. Et pardonnez-moi si ça semble être du pur boniment, mais il se trouve que j’en suis convaincu. Avant de savoir raconter un bon mensonge, il faut connaître la Vérité. »

Il met une majuscule à ce mot d’un coup sec frappé sur la table. Son verre tinte, et il le regarde, comme surpris de le découvrir là, devant lui, si tristement vide.

Il plisse ses lèvres épaisses, humides.

« Et maintenant, chers messieurs, si vous aviez l'amabilité de me payer un autre pot, je vous expliquerais ce qu'écrire signifie pour moi. Ce qu'est un récit en général. Et en prime, je vous l'expliquerais par une histoire – une histoire *vraie*. »

Je m'attends à ce que Russ ou même Daniel sautent sur leurs pieds et offrent sa consommation à notre interlocuteur.

– Je m'y attends, pourtant je me redresse et demande :

« Qu'est-ce que vous désirez ? »

– Une larme de ce noir breuvage – Guinness, merci. »

Quand je reviens quelques minutes plus tard, deux Guinness dans les mains, je trouve trois écrivains en train de se marrer bruyamment. J'ai encore loupé la blague – comme pendant le séminaire, pourtant je ne me sens pas exclu. Beaghan prend son demi, me lance un « *sluncha* » et nous trinquons, rien que nous deux. Il boit un demi, je bois un demi, et je ne repose pas mon verre tant qu'il ne repose pas le sien. Quand je le fais, j'ai sifflé un tiers de ma Guinness.

« J'ai quel âge, d'après vous ? » dit Beaghan à Russ.

Russ bafouille, hausse les épaules, de nouveau sur la sellette.

« Je... je sais pas. Autour de... soixante ? »

– Soixante ? répète Beaghan, faussement offensé, en menaçant Russ du poing. Espèce d'infâme salopard ! Alors, comme ça, j'ai l'air d'une vieille carne ? Eh bien, permettez-moi de vous préciser, mec, que Jack Beaghan n'a que quarante-cinq balais, pas un jour de plus ! »

Il sourit en débitant ce mensonge gros comme une maison, et son sourire creuse d'autres sillons dans sa figure déjà ravinée. Mais Russ et Daniel semblent ne pas trop savoir comment réagir. Les traits pâteux de Russ hésitent entre amusement et embarras, il est écartelé entre l'envie de rire et celle de s'excuser. Daniel se borne à hocher la tête, optant pour la neutralité, à moins qu'il ne soit sincèrement largué.

Avant même de commencer vraiment son histoire, Beaghan tartine la « merde » à la truelle. Il va nous montrer en quoi consiste l'art du narrateur, O-K. – nous le montrer en nous mettant le nez dans un chaudron de boniments.

« Fichtre ! Quarante-cinq ? dis-je, seul d'entre nous à savoir comment lui donner la réplique. Mais enfin Jack... qu'est-ce qui vous est arrivé ? »

Beaghan m'adresse un regard furtif, un fin sourire.

Je suis son complice, désormais. Son faire-valoir.

Son disciple.

« Le Bangladesh – voilà ce qui m'est arrivé, répond l'irlandais,

soudain grave. Il y a vingt ans, mon copain Dan et moi, nous sommes partis à l'aventure. Le tour du monde en quatre-vingt-dix jours, c'était ça le projet. Seulement, les gars... on n'est pas rentrés pendant *deux ans*. »

Russ et Daniel écarquillent des yeux comme des soucoupes, on croirait des gamins autour d'un feu de camp à qui on raconte pour la première fois *L'Homme au bras d'or*. La facilité avec laquelle Beaghan les harponne me stupéfie. Il n'a pas besoin de mon aide, il tient ces gogos au bout de sa ligne, cependant j'ajoute mon grain de sel, juste pour montrer dans quel camp je suis.

« Vous vous êtes paumés au Bangladesh ?

– Non, répond Beaghan avec un soupçon d'agacement, pile ce qu'il faut – ce type est le Laurence Olivier irlandais. C'était une question de crime et de châtiment, Robert. Le crime n'était pas si terrible, non. Pas au début. Mais le châtiment était considérable. Se soûler et faire du raffut à Dublin, c'est normal pour deux jeunes gars. Un rite de passage. Mais au Bangladesh, goûtez trop à ça », il lève sa Guinness, le noir breuvage tournoie dans le verre, éclabousse le bord sans se renverser « et on vous prend pour ce boucher de Charlie Manson. La loi n'interdit pas seulement de se soûler et de faire du raffut. Elle interdit d'être un tout petit peu éméché. Elle interdit de s'humecter le gosier. Or Dan et moi, on se l'humectait. Aaah ça, les mecs, on se l'inondait. »

Beaghan est vraiment lancé à présent, il ne s'interrompt même plus pour boire, aussi je m'installe pour admirer son numéro de magie. En face de moi, Russ et Daniel contemplent l'irlandais, bouche bée, hypnotisés, et j'ai du mal à effacer un rictus de ma figure.

1. Roman de Nelson Algren, adapté au cinéma par Otto Preminger, avec Frank Sinatra. (N.d.T.)

« J'ajoute que la justice bengali – si on tient à utiliser ce terme – est expéditive, on y va à la louche sans se soucier de détails insignifiants comme les droits d'un homme. En un clin d'œil, Dan et moi, on nous a jetés dans la plus profonde, la plus ténébreuse fosse de boue, de misère et de déchéance que vous puissiez imaginer. En fait, je parie que vous ne pourriez même pas imaginer ça, c'était trop abominable. Vous avez vu *Midnight Express* ? Le film. Eh bien, à côté d'une prison bengali, c'est *Bambi*. »

Je perds le fil quelques secondes, émetts un gloussement que j'étouffe dans ma bière, pourtant ça ne déroute pas Beaghan. Il continue à tracer son sillon, concentrant toute son attention sur Russ et Daniel, sans laisser quoi que ce soit rompre le charme.

« Alors vous voulez savoir pourquoi j'ai l'air un peu cabossé ? Parce que c'est rude de survivre à un tabassage quotidien. C'est rude de se bagarrer pour repousser des hommes résolus à vous dépouiller, vous violer et piétiner votre âme. C'est rude, quand on vous enfonce la figure dans un seau plein de vos propres déjections jusqu'à ce que vous ayez peur de vous noyer. Et c'est rude de voir votre ami traverser tout ça avec vous – de le regarder mourir à petit feu, jour après jour. Or c'est-ce qui nous est arrivé, à Dan et moi, les mecs. On était en train de crever dans cet enfer, et on le savait. » Finalement, Beaghan s'interrompt pour ingurgiter une grande gorgée de bière. Il a choisi le meilleur moment pour une pause – idéal pour le suspense. Daniel me lance un coup d'œil, une expression de respect peinte sur le visage. *Incroyable, non ?* me dit-il en silence.

Mais impossible pour moi de lui rendre son regard. Je ravale mes gloussements, encore une fois, et notre lien télépathique en est brisé. L'expression de Daniel change, s'assombrit. Il ne voit toujours pas le canular, ne flaire pas le boniment. Sinon, lui aussi ricanerait.

« Deux choses nous ont sauvés, reprend Beaghan. Primo, la moitié des pauvres bougres qui étaient là avec nous parlaient anglais. Et deuzio, je savais raconter une bonne histoire. Il faut connaître son public, or je connaissais sacrément bien ces enflures. J'étais donc en mesure de leur servir ce qu'ils souhaitaient entendre : des histoires de brutes sans cœur, de gros dégueulasses qui commettaient des actes brutaux et dégueulasses. Et toutes mes histoires avaient les deux mêmes fumiers comme protagonistes. »

Je ne résiste pas.

« George Bush et Dick Cheney ? »

Beaghan lâche un rire doux, bon enfant, mais Daniel et Russ me fusillent des yeux et je réalise aussitôt que j'ai failli couper l'herbe sous le pied de mon mentor. Je me cache un instant derrière mon

demie, je rince mon rictus d'une giclée de bière. C'est seulement quand je repose mon verre que je remarque qu'il est presque vide.

« Non, répond Beaghan, Dan et moi étions les deux fumiers en question. J'ai raconté la fois où on bossait pour un book et où on a estropié son paternel – on lui a fracassé les rotules, tout ça pour un pari de vingt livres. Et la fois où on a kidnappé une femme d'avocat et abandonné le corps sur le paillason du type, emballé genre cadeau de Noël, après avoir empoché la rançon. Et la fois où on a fourré un clébard, un pékinois, dans le trou de balle d'un mec. Putain, je leur ai même raconté la fois où on a tiré sur un type à Reno, juste pour le regarder mourir. Tout ça n'étant qu'un gros tas de merde fumante. »

Beaghan sourit, nous sommes donc autorisés à rire. Je rigole un peu plus fort que Russ et Daniel – normal, j'ai plus de raisons de me marrer. Je vois ce qu'ils ne peuvent voir.

– Que Beaghan les manipule en admettant pratiquement qu'il est en train de tout inventer. Et plus il se réfère à la Vérité, plus les gogos gobent la Merde. Une leçon de narration que je n'oublierai jamais.

« Mais vous savez quoi, les mecs ? Les gens ont commencé à croire à ces histoires. Je les serinais si souvent que *moi-même* je commençais à y croire. Sauf qu'un jour, un homme dans cette prison m'a traité de menteur. Bien sûr, il n'avait pas tort, pourtant qu'on ose douter de ma parole, douter que je sois ce personnage de tueur implacable que je m'étais forgé... ça m'a rendu tellement furieux, ça m'a rempli d'une telle rage que j'ai donné vie à l'une de ces histoires, *illico presto*. »

Le pub où nous sommes sert à manger – poisson-frites, saucisse-purée, toutes les cochonneries britanniques qui vous colmatent l'estomac. Il y a par conséquent, sur notre table, des couverts dans une serviette roulée.

Nonchalamment, Beaghan déplie la serviette posée devant lui et en fait glisser un objet long et luisant.

« On peut tuer un homme avec une fourchette, figurez-vous. »

Alors il se tourne vers moi, lève sa main d'un geste vif, et des dents métalliques, froides, piquent ma chair, sous le menton. J'en ai un sursaut qui me raidit l'échine.

« Il faut simplement viser ce point, là où c'est tendre, et enfoncer la fourchette de bas en haut. Un peu d'énergie » la fourchette s'enfonce légèrement dans ma chair flasque, « et vous avez une brochette de cervelle. »

Puis la fourchette retrouve sa place sur la table, devant Beaghan, et l'irlandais me sourit avec malice. Et lorsque la surprise et l'appréhension se dissolvent, je me sens en réalité *honoré*. Que je sois l'assistant du magicien ou son instrument, peu importe – il m'a intégré

dans son numéro.

« On était à la cantine quand j'ai fait ça, poursuit Beaghan, se retournant vers notre public. Il y avait des types partout autour de moi – mais pas un ne m'a dénoncé. Ils avaient désormais la certitude que ces histoires sur mon compte étaient vraies. Mieux, *moi-même* je savais qu'elles étaient vraies. Après ça, personne ne s'est avisé de nous contrarier, Dan ou moi. Voilà le pouvoir du conteur, mes amis. »

L'Irlandais s'appuie contre le dossier en bois de la banquette. Autour de la table, la tension se relâche, se dégonfle comme un ballon. Il est clair que nous allons vers l'épilogue.

« Nous avons fini par rentrer à Dublin. Dan et moi, nous sommes toujours copains. Mais, à présent, nous sommes différents. Car les histoires ont le pouvoir de vous transformer, les gars – quand on les écoute et quand on les dit. Parfois, lorsque je repense à celles que j'ai racontées, elles me paraissent aussi réelles que d'authentiques souvenirs. Quant à Dan, il vit maintenant complètement dans ce monde-là. Il est devenu un véritable criminel – un homme qui était dans une *école d'art* à l'époque où on a entrepris notre voyage, nom d'un chien ! Il a refait de la taule – en Irlande, en Angleterre – à trois ou quatre reprises. Et, de temps à autre, je rencontre un dur, un type qui a l'air partagé entre la colère et la peur, et je sais par où il est passé avant même qu'il me demande ce qu'il veut me demander. « Dites donc, Jack. Cette histoire sur vous, Dan Kelly et un pékinois... c'est vrai ? » Et moi, je sentirai de nouveau cet ancien feu se ranimer en moi, cet autre Jack Beaghan, celui que j'ai créé au travers de mes histoires et qui s'escrime à refaire surface. Je regarderai l'imbécile me poser la question, je le regarderai bien en face, et vous savez ce que je lui répondrai ? » Beaghan se penche en avant, agrippe le bord de la table ; ses mains sont tout près du couteau et de la fourchette.

« Oui, chaque... mot... est... vrai. »

Son regard transperce l'homme vis-à-vis de lui – le malheureux Russ aux yeux exorbités – telle une vrille dans une motte de beurre.

« Et voilà la leçon, murmure Beaghan. L'art du conteur ne vient pas de la tête ni du cœur ni même des tripes. Pour que ce soit bon, il faut que ça vienne de là. »

Sa main droite disparaît sous la table, puis Russ bondit de son siège en couinant, ses doigts pressés sur son entrejambe.

« Il faut les attraper par les couilles, les mecs », dit Beaghan.

Alors je n'y tiens plus. Je hurle de rire, je martèle la table, les clients du pub se retournent. Après une hésitation de cinq ou six secondes, Daniel m'imité – un ricanement qui manque de conviction – après quoi Russ s'y met, tout en se rasseyant lentement, avec

circonspection.

Beaghan a un sourire suffisant, Picasso du boniment qui apporte la touche ultime à son dernier chef-d'œuvre.

« Bon sang, vous êtes doué ! dis-je. Vous les avez pigeonnés depuis le début. »

Sur quoi, j'assène une claque dans le dos de l'irlandais.

Et aussitôt après, je me demande : A quel moment son sourire s'est-il brouillé ? A quel moment l'étincelle dans ses yeux a-t-elle commencé à vaciller ? Quand je l'ai touché ? Ou quand j'ai parlé ?

« Je crois que vous feriez mieux de me payer un autre verre, Richard, déclare Beaghan.

– Volontiers, mon vieux, dis-je, jovial. Vous l'avez amplement mérité ! »

Je suis debout, déjà presque au bar, lorsque je réalise. M'a-t-il appelé « Richard » ?

Ça m'arrête net, et je reste planté là, à me repasser le bref extrait.

« Je crois que vous feriez mieux de me payer un autre verre, Robert » ?

Non.

« ... mieux de m'offrir un autre verre, Richard » ?

Oui.

« ... un autre verre, Richard. »

« ... *Richard*. »

Tant bien que mal, je me remets en branle, mais je ne suis pas au bout de mes réflexions.

Il m'appelle... Dick ? Il me traite de gland¹ ?

L'Irlandais a-t-il même prononcé cette phrase ?

Ne me traiterait-il pas plutôt de « con » ou un truc comme ça Et, soudain, l'expression peinte sur le visage de Beaghan prend forme dans ma mémoire, la façon dont son sourire a viré à l'aigre juste avant qu'il ne reprenne la parole.

1. Jeu de mots : Dick, diminutif du prénom Richard, signifie également : pénis, gland. (N.d.T'.)

L'Irlandais est en train de parler, mais il ne regarde ni Russ ni Daniel. Il me regarde, *moi*. Et il a toujours cette expression sur la figure. Il me reluque comme si j'étais un étron dans son potage.

Je me détourne, la peur pèse maintenant sur moi, cherche à m'écrabouiller tel un vulgaire insecte.

Suis-je à ce point ivre ? Suis-je à ce point idiot ?

L'histoire de Beaghan était-elle *vraie* ?

Le doute et l'humiliation me donnent la nausée. Une fois de plus. J'étais dans ce « pub » avec mes copains « écrivains » (les guillemets reviennent en force) pour noyer le souvenir de mon heure de gloire – ma question à Patrick Powers, auteur de best-sellers, candidat au statut de gourou, enfoiré de première. Sa prestation avait été aussi vide de sens que ses romans, débitée comme par un perroquet. S'exercer, peaufiner. Croire en soi. Bla, blabla, blablabla. Tout cela dans la bouche d'un individu qui paraissait en proie à un incommensurable ennui, si bien que c'en était soporifique.

Il boucla son affaire rapidement, laissant vingt-cinq minutes pour les questions, et ma main fut la première à s'agiter dans les airs. Je fus la troisième personne invitée à s'exprimer, après une petite rouquine qui demanda où il puisait ses idées et une beauté botoxisée sur le retour, laquelle tentait de se dénicher un agent pour sa série de polars, pas encore publiés, qui se déroulaient dans un salon de toilettage pour chiens. Quand mon tour arriva, je me levai, toussai pour m'éclaircir la gorge – et l'esprit par la même occasion.

« Dans *Peur primate*... non (Merde !)... *Peur mortelle*, vous... le protagoniste, le personnage de... (C'était comment, ce nom ? Putain de merde)... l'écrivain que vous décrivez est un... un auteur de polars et vous... il dit quelque chose comme, la peur ne vient pas de l'int... (Merde !)... je veux dire, de l'actérieur. La peur est toujours avec nous. En nous. C'est de l'intérieur qu'elle vient, et certains... événements, certaines choses, la font sortir. Et je me demande si... si vous deviez déconstruire votre... (« Déconstruire » ? Merde. Je suis paumé)... si vous avez une philosophie que... »

Je finis par abdiquer et chercher mon pense-bête, posé sur la table devant moi, en me disant que j'allais lire cette foutue question, tout simplement – je suis écrivain, pas acteur. Mais avant que j'aie saisi le papier, que j'aie pu énoncer ma question jusqu'au bout, Powers répondait.

« Oui, d'accord, je crois saisir où vous voulez en venir », dit-il, plissant les paupières pour me regarder comme si j'étais quelque chose qu'il peinait à discerner – un nuage lointain, une image floue, un mirage ; puis il détourna les yeux, adressant sa réponse à tous, *sauf* à

moi. « En fait, cette citation revient sans arrêt. Ne prenez pas ça trop au sérieux, les amis. Ce sont des âneries. »

Une centaine de rires étouffés s'élevèrent et retombèrent à l'unisson, pareils à une vaguelette roulant sur une plage avant de regagner l'abri de la mer. Powers donna la parole à une autre personne – une mamie mal fagotée qui prononça une harangue à propos des « gros mots » dans les livres modernes – tandis que je m'affalais sur mon siège. Lorsque le séminaire s'acheva enfin, peu après, j'abandonnai ma « question parfaite » déchirée en mille morceaux, mille confettis éparpillés autour de mon fauteuil.

J'avais besoin d'alcool pour me ramener à la maison avec le pep que Patrick Powers et les charlatans de la journée ne m'avaient pas procuré. Et puis, là-dessus, s'était pointé Jack Beaghan et le pep, je l'avais eu. Jusqu'à ce que ça se recroqueville à l'intérieur de moi et que ça meure.

Avais-je fait de l'esprit et rigolé du plus horrible souvenir d'une vie d'homme ? Beaghan m'avait-il pris comme disciple.

– Ou tout juste toléré ? Et cette fourchette sur ma gorge ? De la comédie ou un geste de véritable fureur ?

Quel genre d'homme était Jack Beaghan ? Et moi, quel genre d'homme étais-je ?

On me sert les bières, je paie, je retourne à notre box. L'Irlandais est penché sur la table, ses lèvres bougent à toute allure. Russ et Daniel opinent, puis tous les trois se tournent pour me regarder approcher. Leur expression est neutre, indéchiffrable, même celle de Beaghan, à présent.

Je tends sa Guinness à l'irlandais.

« Merci, Richard », dit-il, tandis que je m'assieds.

Personne ne le corrige. Ni Russ, ni Daniel. Et certainement pas moi.

S'il pense que je suis un gland, eh bien, je le suis. Je ne vais pas le contrarier. Je vais simplement finir ma bière et foutre le camp.

Beaghan me porte un toast.

« *Sluncha*. »

Je cogne mon verre contre le sien.

« *Sluncha* », dis-je, incapable de feindre la béatitude de l'ignorant gai comme un pinson.

Beaghan me lorgne en avalant sa bière à grandes gorgées, le pétilllement de ses yeux plus éclatant que jamais. Plus brûlant. Lorsqu'il repose son verre, il garde la main sur la table, et son auriculaire s'étire, se pose sur la fourchette, fait nonchalamment

glisser le métal, d'avant en arrière, sur le bois laqué et lisse.

« Vous vous rappelez ce que j'ai dit sur les mensonges, Richard ? »

Eh bien, non. Là tout de suite, non. Je me sens acculé, et il m'est difficile de me rappeler quoi que ce soit. Du coup, l'irlandais me rafraîchit la mémoire.

« Pour pouvoir raconter un bon mensonge, il faut être capable de reconnaître la vérité. J'en suis réellement convaincu. »

Il appuie plus fort sur la fourchette, avec deux doigts maintenant – je vois le sang affluer autour de ses ongles, ses jointures blanchir.

« Voilà pourquoi je m'interroge à votre sujet, Richard. Parce que, sauf si je me suis lourdement trompé... »

La voix de l'irlandais ralentit pour finalement se taire, et il laisse s'égrener quelques secondes en silence, d'où je déduis que ce qui a précédé était seulement un prologue, un échauffement. Quand il reprend la parole, c'est d'un ton différent. Plus de boniment. C'est la voix d'un prisonnier, d'un homme désespéré. Un assassin.

« Vous aviez la vérité en face de vous – et vous lui avez craché dessus, déclare cette voix. Vous n'avez pas cru un mot de ce que j'ai dit. En fait, vous pensez que je suis un putain de menteur, n'est-ce pas ? *N'est-ce pas ?* »

Et son poing se crispe sur la fourchette. Je le jure. Je l'ai vu. Je le vois encore maintenant.

Alors... comment la fourchette s'est-elle retrouvée dans ma main ? Je ne sais pas bien. Mais je vous certifie une chose : Beaghan ne mentait pas en affirmant qu'on peut tuer un homme avec une fourchette. Il suffit de l'enfoncer, l'enfoncer fortement, une, deux, trois, quatre fois dans le cou. Et, tant qu'on y est, de trancher une artère.

Beaghan bascule de son siège, s'affale sur le sol. Il presse les mains sous son menton comme s'il essayait de s'étrangler, ce qui n'empêche pas le sang de gicler entre ses doigts. Quelques minutes suffisent pour qu'il saigne à mort, mais je n'ai pas l'opportunité de voir le pétilllement de ses yeux devenir vitreux, se figer. Déjà on me traîne loin de lui – des héros carburant à la bière s'emparent de moi, m'arrachent la fourchette, me bloquent les bras derrière le dos. Je m'entends glapir :

« Lâchez-moi ! C'était de la légitime défense ! »

Et Russ me regarde depuis l'autre côté de la salle, où il est agenouillé, appliquant vainement des serviettes sur les plaies béantes et gargouillantes de l'irlandais.

« Bon Dieu, Robert ! dit-il. Il plaisantait. C'était juste une *blague* ! »

Juste une blague. Juste pour « déconner ». Juste pour me charrier un peu. C'est aussi ce que prétend Daniel. Les inspecteurs m'en ont informé.

« Vos amis disent que ce type blaguait. »

« Vos amis disent que vous étiez soûl. »

« Vos amis disent que vous étiez très agité. »

Étais-je soûl ? Oui. Étais-je « agité » ? Je suppose que oui. Est-ce que l'irlandais plaisantait ?

Les flics vérifient l'histoire de Beaghan – la saga de la prison bengali. Mais ils se fichent que ce soit vrai ou non, je le sens bien. Et vous savez quoi ? Ça n'a pas d'importance pour moi non plus. En tout cas, le dossier de Beaghan ne compte pas. Ce pourrait être exact, mais ce n'est pas la Vérité. Pas celle que Beaghan a façonnée dans ce bar avec des mots et rien d'autre.

Je sais ce que j'ai vu. Et il n'y a qu'une manière, je le sais, de faire que tout le monde le voie également.

Aussi je dis aux inspecteurs :

« Éteignez la caméra vidéo. Apportez-moi un stylo et une ramette de papier. Ou mieux encore, mettez-moi devant un clavier, si c'est possible. J'ai besoin d'écrire tout ça. »

Et voilà. Je présume que certains diront qu'il s'agit de ma confession, mais c'est faux. Ce n'est pas une « confession » ni une « déposition » ni autre, quel que soit le nom que les flics et les avocats lui donnent. C'est une histoire. Et assis là, en cet instant, je pense que c'est la meilleure que j'aie jamais écrite. Parce que vous savez quoi ?

J'y crois.

ÉCLAIR DE CHALEUR

WILLIAM KENT KRUEGER

AUX HEURES les plus chaudes de la journée, il avait nettoyé son vieux pistolet de précision, un Browning Buck Mark. 22, et engagé une balle dans le magasin. Il avait posé l'arme sur une étagère clouée du côté intérieur de la porte de la remise à outils puis, alors que la température fraîchissait à l'approche du crépuscule, il était retourné à ses préparatifs.

Maintenant il attendait dans la cour, derrière le grand corps de ferme ; patient, dans la pénombre qui s'épaississait, dans le silence après que le chant des cigales s'était tu. Il était assis sur une vieille

souche de peuplier près de la clôture à barres horizontales, les pieds dans l'herbe sèche d'un été sans une goutte de pluie. Dans sa main, il tenait un canif déplié. Il en plantait la lame, de temps à autre, dans le bois pourrissant, et cela produisait un petit bruit sourd. Ses paumes étaient rêches et calleuses, mais il avait gratté les jointures de ses doigts et s'était curé les ongles. Il ne cessait d'effleurer du regard le chemin pentu qui menait à la route.

Elle arriva comme il le lui avait dit, quand il faisait trop sombre pour que les voisins, qui n'habitaient pas tout près, puissent voir nettement la marque ou le modèle de sa voiture. Elle conduisait prudemment sur le chemin entre les champs de Cody – du maïs rabougri. La poussière d'août formait derrière elle un épais nuage poudreux qui restait longtemps en suspens dans la lueur de la fin du jour. Elle gara sa Mazda rouge à côté de la remise à outils, en descendit et observa la ferme, la grange, les terres.

« Alors voilà la maison, dit-elle en s'approchant de lui. Elle a l'air mieux que dans tes descriptions.

– J'ai passé la semaine à lui donner un coup de peinture, Annie. Ces temps-ci, y a rien à faire dans les champs. Fallait bien que je m'occupe. »

Elle portait une robe d'été blanche, sans manches, avec une large ceinture rouge. Elle était si bronzée qu'elle lui parut ressembler à une magnifique poupée sculptée dans un bois brun et raffiné.

Il replia son canif, le rempocha.

– Je n'étais pas sûr que tu viendrais.

Il l'attira contre lui et l'embrassa. Son parfum – Black Cashmere, ça s'appelait, elle le lui avait dit – l'enveloppa et, comme toujours, ce fut pour lui un plaisir profond. Il savoura le goût de camphre et de vanille du Carmex qui adoucissait ses lèvres.

« Julia ? » demanda-t-elle.

Il montra du menton la fenêtre du premier.

« Endormie dans sa chambre. Si elle se réveille, son climatiseur est branché. Elle n'entendra rien. »

Il lui prit la main. Elle serra la sienne.

« Je trouve que ce n'est... ce n'est pas bien, dit-elle. Ici. Comme ça.

– Tu m'as dit que tu aimerais voir ma maison avant ton départ. Il n'y aura pas d'autre occasion. Viens, ajouta-t-il, la poussant doucement.

– Où donc ?

– Là-haut, répondit-il, désignant la colline au milieu des champs. Tu

auras un meilleur panorama.

– Je ne sais pas, Cody. »

Elle libéra sa main.

« J'ai préparé quelque chose de spécial. Tu verras.

– Je n'aurais pas dû venir, répliqua-t-elle en reculant. On s'était déjà dit adieu. Pourquoi faire traîner les choses en longueur ?

– Tout ira bien, Annie. Tu verras. »

Il tendit le bras, sa main resta posée dans l'air entre eux, aussi figée qu'une feuille de ses tiges de maïs desséchées.

Ils franchirent la clôture pour se retrouver dans un champ où le soja crevait dans la touffeur du mois d'août. Elle ôta ses sandales et marcha pieds nus sur la terre devenue si sèche qu'elle avait la douceur des cendres. En son milieu, le champ s'élevait en une butte d'où l'on avait vue sur l'horizon, dans toutes les directions. Des rangées de plants de soja, noirs comme les rayures d'une tenue de prisonnier, s'alignaient tout autour d'eux. Au loin, les deux silos à céréales du bourg de Dorian se dressaient comme les tours d'un château, ténébreuses contre les dernières lueurs du crépuscule, d'un bleu duveteux. Au sud, un éclair de chaleur déchira le ciel en silence. Sur la 1-90, à un kilomètre environ de la propriété de Cody, voitures et camions filaient vers l'est, vers La Crosse et Chicago, ou vers l'ouest et Sioux Falls. Comme toujours, le grondement des véhicules qui passaient évoqua à Cody une longue et laborieuse expiration.

Annie s'arrêta en haut de la butte et regarda la couverture de coton bien blanc que Cody y avait étalée. À côté, sur une serviette en lin, étaient posés deux verres et un vieux seau en métal qui abritait une bouteille de champagne blottie dans des glaçons. Des gouttelettes d'eau dues à la condensation coulaient le long du seau et dessinaient une sombre traînée humide sur la serviette.

Annie parut ébahie.

« Du Dom Perignon ?

– Je me suis dit que si je voulais te convaincre de faire l'amour en plein champ, il vaudrait mieux que je te soûle d'abord. »

Elle eut un sourire teinté de tristesse.

« Tu me connais, je suis une fille facile. Un vin moins cher m'aurait aussi bien convaincue.

– C'est notre dernière fois. Je voulais que ce soit un beau souvenir. »

Il l'attira contre lui, l'entoura de ses bras robustes, musclés par des années de labeur. Il l'embrassa doucement et la sentit se soumettre.

Elle ôta sa robe d'été, puis, d'un air hésitant, regarda le petit

rectangle de la couverture. Il retira ses propres vêtements et les disposa par terre de sorte à représenter une espèce d'indolente silhouette.

« Ménage à trois, dit-il. Toi, moi et l'épouvantail. Tu n'as qu'à mettre tes affaires sur les miennes. »

Avec soin, Annie plia sa robe et ses dessous qu'elle plaça sur les habits de Cody. En cette fin étouffante de soirée, ils firent l'amour ; la poussière, aussi légère que de la farine, voletait autour de la couverture, sous eux. Après, il écrivit son nom sur le ventre d'Annie où la poussière, mêlée à sa sueur, s'était de nouveau muée en terre.

« Voilà, ça ne s'effacera jamais, lui dit-il.

– Et quand je me doucherai ?

– Non, non, répondit-il, et il secoua la tête avec le plus grand sérieux. Dans dix ans, tu pourras voir encore mon nom écrit là. Je t'ai marquée pour la vie. Comme tu m'as marqué. »

Elle ferma les yeux puis, au bout d'un moment, roula sur le côté et se rassit.

« Ça va, ça vient », dit-il.

Elle sourit.

« Vonnegut.

– L'an dernier à cette époque, je ne savais même pas qui c'était. Et maintenant, grâce à toi, je le cite. »

Six mois auparavant, alors que l'état de Julia empirait, il avait cherché un dérivatif et s'était tourné vers la lecture. Annie enseignait la littérature américaine contemporaine au centre culturel de Rochester, dans le cadre d'un cours de formation permanente pour les adultes. Il s'était arrangé pour que des amis de la famille tiennent compagnie à Julia, et il s'était inscrit au cours. Pour lui, un soir par semaine, cela avait été un moyen de s'affranchir du joug de ses devoirs envers sa femme mourante. Et, au fil du temps, ce n'était plus uniquement son amour de la littérature qu'Annie avait partagé avec lui.

« J'ai acheté une édition originale de *Abattoir 5*. Signé », dit-il en extirpant la bouteille de champagne du seau où la glace fondait.

Vonnegut, l'auteur préféré d'Annie, était maintenant aussi le sien.

« Non...

– Mais si. Sur eBay.

– Ce devait être hors de prix.

– Tout ce qui bon est cher. »

Les livres rares, pensa-t-il. La terre. L'amour.

Tandis qu'il débouchait le champagne, Annie gratouillait le sol, y plantait le doigt jusqu'à la jointure.

« Il paraît qu'il va pleuvoir ce week-end.

– Trop tard pour que ça fasse du bien.

– Je suis désolée, Cody, dit-elle en lui effleurant le visage. Tu as l'air si fatigué.

– Je n'ai pas bien dormi.

– Tu te tracassais pour la ferme ?

– Il y a longtemps que je ne me tracasse plus pour ça. Non, j'essayais de trouver un moyen de te garder ici.

– Il n'y en a aucun. Plus maintenant.

– Tu l'aimes ? »

Il n'avait pas ignoré l'existence de ce médecin de Rochester, interne de la clinique Mayo. D'après la manière dont elle en parlait, il n'avait jamais imaginé qu'elle l'épouserait. Pourtant ils s'étaient fiancés.

« Nous sommes bien assortis, dit-elle.

– Vous aurez des enfants.

– Il me semble que c'est-ce que font les gens mariés. »

Julia et lui avaient voulu des enfants... Il s'empêcha d'aller plus loin dans ses réflexions. Inutile de s'appesantir sur ce qu'il ne pouvait pas changer.

Il servit le champagne.

« J'ai pensé à une façon de t'empêcher de partir.

– Ah oui ?

– Je me suis dit que je pourrais te tuer. »

Elle rit, mais s'interrompit en voyant qu'il ne souriait même pas.

« Tu le ferais vraiment ?

– Pourquoi pas ? C'est-ce que ferait un dingue. Et toi, tu me rends dingue.

– Ce n'est pas volontaire.

– Tu n'y peux rien. Tu es comme ça. Ou c'est la situation qui est comme ça. Tiens, dit-il en lui tendant un verre. On devrait porter un toast.

– Je ne suis pas trop d'humeur.

– Alors je trinque tout seul. A ton bonheur. »

Il fit tinter son verre contre celui d'Annie.

« Tu es sincère ? demanda-t-elle.

– Pourquoi je ne le serais pas ? »

Il appuya son dos contre celui d'Annie, sentit entre eux les particules de terre douces et humides, sentit la peau d'Annie, son épine dorsale, le lent battement de son cœur. Il prit une poignée de fine poussière qu'il laissa couler entre ses doigts.

« Tout est emballé ?

– Les déménageurs ont fini cet après-midi. Je m'en vais demain matin. J'espère partir avant le lever du soleil.

– Il est déjà là ?

– Il a commencé à l'hôpital hier.

– Tu crois vraiment que tu seras heureuse à San Francisco ?

– Je serai heureuse partout où je n'aurai pas à regarder autour de moi et voir tout en train de mourir. »

Gênée soudain, elle s'interrompt.

« Excuse-moi, Cody. Je ne voulais pas...

– Ce n'est pas grave. »

Il but une gorgée.

« Comment va Julia ?

– Son état empire de jour en jour. Le médecin prétend toujours qu'il lui reste six mois, peut-être un an. Je ne comprends pas comment ça serait possible. Elle est tellement faible qu'elle peut à peine parler. Parfois, la douleur est telle qu'elle en perd le nord, elle ne me reconnaît même plus.

– Je suis navrée.

– Je me suis dit que cette sécheresse, dans un certain sens, est une bénédiction. Ça me donne le temps de mieux m'occuper d'elle.

– Tu es un homme bon, Cody.

– Pas assez bon pour te garder ici.

– N'abordons pas ce sujet. »

Il la sentit se crisper, entendit une note dure dans sa voix, comme une esquille. Une brise légère se leva, qui froissa les plants de haricots ; puis elle retomba, et le champ fut de nouveau pétrifié. Hormis le lointain ronron des voitures et la respiration d'Annie, Cody n'avait rien à écouter.

Il pivota, pressa son cœur contre le dos d'Annie, la serra étroitement.

« Quelquefois, murmura-t-il, en allant à Rochester pour être avec toi, je passais le trajet à me figurer comment ce serait. Toi, moi, ensemble pour de bon. Je t'imaginais partant donner tes cours, le

matin. Moi, j'aurais fait ce que j'aime : cultiver ces collines. J'ai essayé de me persuader que, d'une manière ou d'une autre, tout ça marcherait, que ça se réaliserait un jour. »

Il frappa doucement le sol de son poing.

« Mais ensuite je rentrais à la maison retrouver Julia...

– Cody, arrête.

– Elle souffre tellement, poursuivit-il. Et cette souffrance vide ceux qui l'ont aimée de leur énergie vitale. Elle le sait. Parfois elle me supplie d'y mettre un terme.

– Tu ne le ferais pas, dit Annie d'un ton horrifié.

– J'y ai pensé. Comment ça pourrait se passer. Un oreiller sur son visage quand elle s'engloutit dans ce sommeil profond, sans douleur, où la plongent les pilules. Ce serait une mort douce. Peut-être un instant de désarroi, quelque part tout au fond de son inconscience. Et puis l'abandon. Elle n'a pas la force de lutter. Ce serait fini en deux minutes. La fin de la souffrance pour tous. La sienne, la mienne. »

Il la sentit trembler. Ou était-ce lui ? Ils étaient si serrés l'un contre l'autre qu'il ne savait plus où était la frontière entre sa propre peau et celle d'Annie.

« A certains moments, je l'ai eu dans les mains, l'oreiller. Mais je n'ai pas pu le faire. Tu sais pourquoi ? Pour la plus égoïste des raisons. Je suis un lâche. J'irais sans doute en prison, et l'idée d'être enfermé me flanque les jetons.

– Oh, Cody, je suis si contente que tu n'aies pas pu. »

Il l'écarta imperceptiblement de lui.

« Je ne suis pas le mari qu'elle mérite. Mon cœur balance.

– Je ne voulais pas m'interposer entre vous.

– C'était inévitable. Mais Julia, elle mérite quelqu'un de meilleur que moi, quelqu'un qui l'aime sans restriction, qui l'aime assez pour faire ce qu'elle a demandé.

– Ce qui est arrivé à Julia n'est pas ta faute. Et abréger ses souffrances n'est pas ta pénitence.

– Tu parles comme une psychologue. Alors, dis-moi, docteur. A ton avis, qu'est-ce qu'un homme ressentirait après avoir commis un acte pareil ? Tu penses qu'il serait accablé de chagrin ? Ou de culpabilité, peut-être ?

– Cody, arrête. S'il te plaît.

– Moi, je vais te dire ce que je crois. Je crois que ce serait comme sortir d'un endroit sombre et suffoquant et de marcher vers la lumière. »

Elle se tourna vers lui, désespérée.

« Regarde-moi. Bon sang, regarde-moi. Promets-moi que tu ne feras pas ça. Jure-le-moi, Cody. »

Derrière Annie, un éclair de chaleur illumina le ciel et les champs morts de Cody et la poussière grise qui, naguère, avait été fertile et n'était plus à présent que de la cendre.

« Je le jure », dit-il.

Elle posa le front sur son épaule, soulagée.

Lentement, profondément, il aspira l'air chaud de l'été.

« Il est temps, dit-il.

– Je sais. »

Elle entreprit de rassembler ses affaires.

« Attends une minute. »

Il retourna sa chemise qu'il lui tendit.

« Essuie-toi, sinon tu vas salir ta robe.

– Merci. »

Elle ôta la poussière sur ses bras, ses seins et son ventre. Il lui frotta le dos et les jambes. Elle reprit la chemise et, avec précaution, se tamponna le sexe, puis examina de près le tissu.

« Oh, flûte, je saigne. Ce doit être le début de mes règles. J'ai abîmé ta chemise, Cody. »

Il se regarda. Même dans l'obscurité, il voyait le sang d'Annie sur lui. Il saisit la chemise et s'essuya également.

Elle enfila sa robe. Cody remit péniblement son pantalon. Ils laissèrent la couverture, le champagne, les verres vides et regagnèrent la cour.

« J'ai un Tampax dans mon sac, dans la voiture », dit Annie et elle continua seule.

Cody chaussa ses vieilles chaussures de sport et noua les lacets effilochés. Quand Annie revint, elle lui rendit la chemise.

« Je t'en enverrai une neuve de San Francisco.

– C'est pas la peine.

– Si, j'y tiens. Je veux t'envoyer quelque chose de spécial, quelque chose – oh, je ne sais pas, moi – d'inutile et de chic. Tu n'as que des chemises pour travailler. »

Elle parlait à toute vitesse, comme si elle avait peur de s'arrêter.

Il lui posa un doigt sur les lèvres, pour qu'elle se taise.

« Comme tu voudras. »

Il la regarda avec une extrême attention, s'efforçant de voir clairement son visage, une dernière fois. Cependant, il vit essentiellement sa silhouette découpée dans la fulgurance de l'éclair de chaleur.

« J'ai quelque chose pour toi, dit-il. Je l'ai rangé dans la remise à outils.

– Qu'est-ce que c'est ?

– Une surprise. Le dénouement. »

Elle sourit, narquoise.

« Le... quoi ?

– Ce n'est pas le mot juste ? Ce qui donne à notre histoire une fin significative ? Attends ici. »

Il entra dans la remise. Quand il en ressortit et qu'elle vit ce qu'il tenait, elle protesta :

« Non, Cody.

– Ça m'a paru être l'objet idéal.

– Non », se récria-t-elle.

Il s'approcha. Elle leva les mains comme pour le stopper.

« Je t'en prie, prends-le, dit-il, en lui tendant le livre. Il l'a signé sur la page de titre, et c'est daté. Je l'ai acheté pour toi. Un livre est éternel, ce n'est pas ce que tu disais ? Où que tu sois, quand tes yeux se poseront sur lui, tu penseras toujours à moi. »

Elle pleurait, à présent. Elle appuya la tête contre son torse nu et l'étreignit.

« Eh bien, regarde un peu ce que tu as fait. Cette jolie robe blanche est toute sale. »

Il l'enveloppa de ses bras.

« Je t'écirai, promit-elle.

– Peut-être. Moi, non. Je n'ai jamais été doué pour ça. Qu'est-ce que je raconterais, de toute façon ? Le maïs a crevé. Les haricots ont crevé. Je t'aime. »

Il lui caressa les cheveux, mémorisant le contact de cette soie sur sa paume calleuse.

« Adieu, Cody. »

Elle s'écarta de lui, pivota et s'éloigna en hâte, *Abattoir 5* à la main.

Il contempla sa Mazda qui s'engageait sur le chemin et la lumière des phares qui creusait la nuit entre les maïs. La poussière s'éleva derrière elle comme une entité momentanément ranimée, puis, peu à peu, retomba.

Il se sentait flasque et épuisé, aussi vide de larmes que le ciel l'était de pluie. Il observa la fenêtre de la chambre où gisait Julia, puis entra dans la maison où il vivait depuis trop longtemps avec l'odeur de la mort lente de sa femme. Il monta l'escalier et pénétra dans la chambre. La lampe était allumée dans le coin. Le climatiseur bourdonnait. Julia était endormie. Ses cheveux étaient propres et soyeux sur l'oreiller, l'aide à domicile qui venait deux fois par semaine les lui avait lavés le matin. Elle avait été une belle femme, à une époque. Maintenant elle ressemblait aux plantes des champs de Cody, flétrie, réduite à rien, nourrie par Dieu savait quoi. Il se pencha vers elle, baisa ses lèvres sèches et craquelées. Puis il retira délicatement l'oreiller de sous sa tête et le pressa fortement sur son visage. Quand la tâche fut accomplie, il s'assit sur le lit près du corps. Il ne voulait pas enlever l'oreiller, être obligé de voir ce qu'il avait fait, mais la fin de tout ce à quoi il était attaché pesait déjà sur lui, alors à quoi bon atermoyer ?

Il fut surpris de découvrir qu'elle n'avait pas l'air très différent, plus vide qu'elle ne l'était auparavant. Surpris également que son propre vide soit si absolu, qu'il n'éprouve pas ce qu'U avait redouté, ni culpabilité ni chagrin, ni même le moindre soulagement.

Il regagna la remise à outils, saisit sa chemise souillée et décrocha une pelle parmi les outils à long manche pendus au mur. Il franchit la clôture, traversa le champ de haricots et grimpa en haut de la butte où ils avaient fait l'amour. Personne n'était au courant pour Annie. Il ne voulait pas qu'on sache. Jamais. Repoussant d'un coup de pied la couverture, il creusa un trou profond, d'une taille supérieure à celle des dents de sa charrue ou de sa herse à disques, d'une profondeur que n'atteindraient jamais les racines de ses récoltes. Il y laissa tomber la chemise, ensuite il y mit le seau, la couverture et les verres, et il combla le trou. Il resta un moment appuyé sur la pelle, à contempler l'autoroute, à écouter la longue et triste expiration de tout ce qui passait là-bas.

Enfin il rejoignit la cour, se débarrassa de la pelle, s'empara du pistolet de précision calibre 22 sur l'étagère où il l'avait posé l'après-midi et revint vers la vieille souche de peuplier. Il prit son canif et lança la lame dans le bois pourrissant, encore et encore.

Toc... toc... toc...

Il songea à la chemise qu'il avait enterrée, humide du sang d'Annie, il essaya d'imaginer ce qui aurait pu pousser d'une pareille semence.

Toc... toc... toc...

Il jeta un coup d'œil à l'éclair de chaleur qui fulgurait dans le ciel, loin, au sud.

Toc... toc... toc...

Et les pieds dans l'herbe morte du mois d'août, il tint le canif déplié dans une main tout en regardant fixement le pistolet dans son autre main.

Traduit par Nicole Hibert

JUSQU'À CE QUE LA MORT NOUS SÉPARE

TIM MALEENY

Le chimiste et la botaniste firent leur entrée dans la salle à manger au même instant exactement, par des portes opposées. Ils se sourirent tandis qu'ils prenaient place à la table carrée.

« Joyeux anniversaire », dit le chimiste. Derrière ses lunettes à monture de fer, ses yeux étaient très bleus et chaleureux, mais il avait un sourire timide, ses lèvres tremblant légèrement aux commissures. Il portait un vieux cardigan qu'elle lui avait offert des années plus tôt, mais il semblait vaguement mal à l'aise, comme si le seul vêtement qui lui allât était la blouse blanche du labo.

« A toi aussi », répondit la botaniste, d'une voix bien plus jeune que ne le laissaient deviner ses cheveux gris acier. Comme elle lui retournait son sourire, les rides autour de ses yeux rayonnèrent comme un soleil dans un dessin d'enfant. Les années passées sur le terrain à étudier les plantes tropicales avaient fait vieillir sa peau comme du cuir.

« Soixante ans, dit le chimiste, secouant la tête.

– Nous nous sommes mariés jeunes, opina la botaniste.

– A une époque où le mariage avait de la valeur.

– En effet.

– Ce n'est pas pour rien que l'on parle de *serments* du mariage, déclara le chimiste avec solennité.

– *Tant que vous vivrez tous deux*, psalmodia la botaniste.

– *Jusqu'à ce que la mort nous sépare*, répondit son mari.

– Parfaitement », firent-ils en chœur.

Ils restèrent un instant silencieux, laissant leur regard errer sur la table. Devant eux, le service de table ouvragé se composait pour moitié de plats blancs, pour l'autre de plats noirs. Des mets de toutes les couleurs, de toutes les textures et de tous les parfums imaginables emplissaient bols et plats. Les soupnières bouillonnaient, les verres à vin étincelaient dans la lumière de la fin de matinée, les salades bruissaient dans le souffle d'air dispensé par les ventilateurs suspendus au plafond. Plats, grands et petits saladiers, assiettes noires et blanches, avaient peine à contenir un festin qui aurait fait honte aux deux vedettes de la gastronomie qu'étaient July Child et Martha Stewart, si la première n'avait été morte et la seconde en prison.

« Quel festin, dit le mari, les yeux écarquillés.

- Le plus réussi, acquiesça sa femme, se léchant les lèvres.
- Eh bien, c'est une occasion particulière.
- Les anniversaires n'ont lieu qu'une fois par an.
- Et c'est notre soixantième.
- Soixante ans, c'est bien long...
- ... pour un mariage.
- Soixante ans..., soupira la femme.
- ... de voyage, fit le mari, songeur.
- D'aventure.
- De découverte.
- Soixante ans à s'aimer.
- A se tromper.
- À manger.
- A boire.
- À se harceler.
- A boire de plus belle.
- A se harceler de plus belle.
- L'hypocrisie.
- Les flatulences.
- Les ronflements.
- L'ennui.
- Tu as faim ? demanda la femme, avec un sourire forcé.
- Je suis affamé. »

Le mari hocha la tête, les commissures des lèvres laborieusement pointées vers le haut.

La femme étendit les bras au-dessus de la table, les mains ouvertes en un geste d'encouragement.

« Par quoi aimerais-tu commencer ? demanda-t-elle.

- Que me recommanderais-tu ?

- Ce potage a l'air délicieux », répondit-elle, poussant un bol à travers la table.

Un épais bouillon verdâtre exhalait des nuages de vapeur, brouillant provisoirement ses traits.

Se penchant en avant, le chimiste agita la main pour faire passer un peu de vapeur devant son visage.

Il fronça le nez.

« Puis-je te demander où tu as eu la recette ?

– En Angleterre, répondit-elle prudemment, baissant les yeux vers la table.

– Ah ! fit-il, hochant la tête. Du muguet, nom scientifique *Convallaria majalis*. On le trouve dans l'est de la Grande-Bretagne. Fleurs blanches en forme de clochettes, baies orangées.

– Quelle mémoire excellente, commenta son épouse admirative.

– Souvent confondu avec l'ail sauvage et utilisé pour la soupe, continua-t-il. Provoque des bouffées de chaleur, des maux de tête, une irritation cutanée, une dilatation des pupilles, des vomissements, des nausées, un ralentissement du rythme cardiaque – suivi, bien sûr, par le coma et la mort. »

La botaniste fronça les sourcils tandis que son époux écartait le bol avec un sourire satisfait.

« L'Angleterre, dit-il. Ce fut un charmant voyage.

– Charmant, acquiesça l'épouse.

– La Tour de Londres.

– Buckingham Palace.

– La relève de la Garde.

– Big Ben.

– « Ne demande pas pour qui sonne le glas... »

– « ... Il sonne pour toi. »

– Je devrais peut-être te servir, *toi*, proposa l'homme.

– Il faudra que tu manges quelque chose, lui rappela-t-elle.

– C'est-ce qui est convenu, n'est-ce pas ?

– Tous les ans, opina-t-elle.

– Le divorce, c'est impensable, répondit-il.

– Un manque de savoir-vivre, renchérit-elle.

– Immoral.

– Barbare.

– Goûte-moi ça, fit-il, poussant un bol à travers la table.

– Une nouvelle recette ? demanda-t-elle, jetant un œil soupçonneux au plat orange et rouge.

– Poulet au curry.

– Un plat indien ?

– Un goût de nirvana », suggéra-t-il.

Elle fronça les sourcils. « De la noix vomique ? »

Il haussa les épaules. « *Strychnos nux-vomica*. »

« On trouve la strychnine, reprit-elle, dans les semences et le fruit de cette plante originaire d'Inde. Les fleurs ont une odeur qui rappelle celle du curry.

– Des fleurs magnifiques, dit-il, hochant la tête.

– Attaque le système nerveux central, continua-t-elle, provoquant d'atroces spasmes musculaires, d'abord dans la tête et le cou. Elle est connue pour la violence des convulsions de la victime, dont l'intensité augmente jusqu'à la mort subite. La *rigor mortis* s'installe immédiatement, figeant les traits de la victime en une grimace épouvantable.

– Certains la trouvent trop épicée », admit-il.

Elle repoussa l'assiette.

« C'était un fameux voyage.

– Le Taj Mahal, dit-il, souriant.

– Construit comme mausolée pour l'épouse du sultan, tu savais ? répondit-elle.

– Quel geste charmant.

– Charmant, reconnut-elle.

– Un amuse-gueule, peut-être ? reprit-il avec optimisme.

– Des fruits secs, répondit-elle.

– Je suis on ne peut plus d'accord avec toi, dit-il, avançant un petit bol contenant un mélange de noix jusqu'au centre de la table.

– Toi d'abord, encouragea-t-elle.

– Je n'en ferai rien.

– Tu es obligé. »

Le chimiste regarda minutieusement le contenu du bol avant de prendre une petite poignée de noix qu'il mit dans sa bouche.

« Délicieux, commenta-t-il, mâchant bruyamment et souriant.

– Quelle variété ! observa-t-elle en regardant à l'intérieur du bol.

– Amandes, noisettes, noix de cajou, dit-il, hochant la tête. Même des noix de macadamia et des noix du Brésil. Tu devrais en prendre un peu.

– Je vais me laisser tenter », dit-elle en plongeant la main dans le bol.

Le chimiste remarqua que sa femme se contentait d'une poignée d'amandes, de noisettes et de noix de cajou, délaissant les noix plus grosses.

« Tu passes à côté des meilleures, observa-t-il.

– C’était un charmant voyage, répondit-elle.

– Pardon ?

– Hawaïi. Le berceau des noix de kukui, ces grosses noix que tu vois dans le bol, là. »

Le chimiste fronça les sourcils, puis reprit contenance.

« Tu es tellement observatrice pour ton âge, s’émerveilla-t-il.

– J’ai de l’expérience, répliqua-t-elle.

– Elles sont succulentes, tu sais.

– C’est-ce qu’on dit. Contrairement à la plupart des poisons, les noix de kukui ne sont visiblement pas du tout amères. Elles contiennent de la jatrophine, pourtant, un purgatif violent. A une gêne respiratoire succèdent des maux de gorge, des vertiges et des vomissements, un état de somnolence enfin, et la mort.

– Mais les noix sont portées comme amulettes », insista-t-il.

Elle hocha la tête :

« Quelle drôle de civilisation, Hawaïi.

– Les rois guerriers.

– Et les reines.

– La danse de hula.

– Et Don Ho.

– « *Tiny bubbles...* », chanta le mari.

– Un peu de salade ? demanda la femme, proposant un saladier débordant de feuilles de toutes sortes.

– Recette ? demanda le chimiste.

– Californienne.

– Quelque chose de chez nous, fit-il d’un ton expert, en haussant les sourcils. Ça pourrait bien être la valeur sûre, hein ? Quelque chose qui pousse ici même, sur le sol américain.

– « Le pays de la liberté... », récita-t-elle en hochant la tête.

– « ... pays des braves », murmura-t-il en fixant le saladier.

– Un peu de sauce ? »

Elle saisit une bouteille posée à côté de la salade.

« Ciguë, répondit-il.

– Pardon ?

– Ciguë, répéta-t-il. *Conium maculatum*, on parle également de ciguë vénéneuse, de grande ciguë et de ciguë tachetée. Autrefois répandue

uniquement en Europe et en Asie...

– Deux contrées éloignées, suggéra-t-elle.

– ... mais acclimatée aux États-Unis, où on la trouve sur les côtes Est et Pacifique.

– On dit que les feuilles sont inoffensives au printemps, se défendit-elle.

– Nous sommes en automne.

– Comme le temps passe !

– La vie est brève, concéda-t-il. La ciguë affaiblit les muscles, provoquant la cécité, un pouls faible, puis la mort par paralysie des poumons. L'esprit, cependant, demeure lucide jusqu'au bout.

– Une bénédiction, dit-elle.

– Ou une malédiction. Soit dit en passant, les feuilles sont fréquemment mangées par les cailles, qui sont immunisées mais transmettent le poison par leur chair. Si bien qu'un homme consommant une caille qui a mangé de la ciguë pourrait ressentir les mêmes effets.

– A retenir pour l'an prochain », fit la femme avec intérêt.

L'heure suivante se déroula à un rythme similaire : les plats proposés furent refusés, les petites assiettes judicieusement partagées, de petites gorgées de liquide furent bues dans les grands et petits verres. Les souvenirs de voyages et les récits se succédèrent tandis que l'horloge murale mesurait le passage du temps.

« Encore faim ? demanda le mari avec optimisme, le front couvert de sueur.

– Affamée ».

La femme hocha la tête, plissant ses yeux brillants.

« Il ne reste que quelques plats, observa-t-il.

– C'est ton tour, rétorqua-t-elle.

– Quelque chose de nouveau, fit le mari en indiquant un grand plat avec un couvercle à droite de sa femme.

– Une surprise ?

– Une recette personnelle. Mais fais attention en ôtant le couvercle, je suppose que c'est encore très chaud. »

Étendant la main au-dessus de la table, il lui proposa une petite manique en tissu brodé.

« Comme tu es attentionné », dit-elle en utilisant la manique pour prendre le couvercle et dévoiler le plat qui se trouvait en dessous.

A l'instant où elle enleva le couvercle, un nuage de vapeur nocive

enveloppa la botaniste, qui recula violemment. A l'instant où les pieds de la chaise se reposèrent sur le sol, ses narines se dilatèrent, elle fut prise d'une toux convulsive. Appuyée contre la table, les yeux plissés et larmoyants, elle regarda son mari, qui s'était éloigné de la table et protégé le visage avec une serviette.

« Du gaz cyanhydrique, répondit-il à la question muette de sa femme. Le récipient était sous vide. La toux devrait mener à un essoufflement, puis un évanouissement, suivi par des convulsions, et la mort. »

La botaniste, respirant avec difficulté, se redressa sur sa chaise.

« Tu as triché ! accusa-t-elle. Ce n'était pas de la nourriture, continua-t-elle d'une voix rauque. *Tu as enfreint les règles.* »

Le chimiste haussa les épaules. « Je suis fatigué. »

Son épouse hocha la tête en signe de compréhension, cherchant à retrouver sa voix.

« Le mensonge, dit-elle.

– Les disputes, renchérit-il.

– La culpabilité. »

La respiration saccadée, elle luttait pour ne pas perdre conscience. Se penchant par-dessus la table, elle eut un faible sourire et tendit la main gauche. Son alliance scintilla à la lueur des bougies.

« Tu as toujours été si intelligent », fit-elle avec chaleur.

Le chimiste approcha sa chaise ; un sourire satisfait illuminait son visage ridé.

« Et toi, toujours si tenace, dit-il avec admiration.

– Soixante ans, toussa-t-elle.

– C'est bien long..., commença-t-il.

– ... pour un mariage, répondit-elle, ouvrant la main.

– Soixante ans. »

Le chimiste prit la main de sa femme, une soudaine lueur de tristesse dans les yeux.

Au moment où leurs doigts se touchèrent, la botaniste referma un poing d'acier autour de la main de son mari. Il essaya de se libérer, mais sentit trop tard la pointe sur l'alliance s'enfoncer dans sa chair. Les yeux écarquillés d'horreur, il regarda de l'autre côté de la table sa femme qui souriait.

« Tu m'as blessé ! cria-t-il.

– Une petite aiguille fixée à mon alliance, fit-elle d'une voix rauque, riant et toussant en même temps. Trempée dans le curare.

– Le curare ? répéta-t-il d’une voix rendue plus aiguë par la peur.

– *Strychnos toxifera*, siffla-t-elle. On le trouve en Amérique Centrale et du Sud, où les indigènes l’utilisaient pour empoisonner leurs flèches.

– La mort volante, chuchota-t-il.

– Exactement. » Elle hocha la tête, les yeux plissés, luttant pour garder la tête droite. « La paralysie touche d’abord les yeux et la face, puis se propage jusqu’au diaphragme et aux poumons, stade auquel la victime meurt d’asphyxie.

– C’est rapide, dit le chimiste avec calme, respirant faiblement.

– L’affaire de quelques secondes, dit la botaniste, toussant une dernière fois avant de s’évanouir sur la table, la main gauche toujours repliée en une étreinte mortelle autour de celle de son mari.

« C’est de la triche », souffla-t-il, donnant des coups dans les plats qui tombèrent sur le sol tandis qu’à son tour il perdait conscience et mourait.

Tôt le lendemain matin, l’équipe de nettoyage les trouva dans la même position, mains enlacées. Leurs corps étaient contorsionnés par l’effort qu’ils avaient fait pour atteindre l’autre côté de la table alors qu’ils poussaient leurs derniers soupirs.

Deux urgentistes arrivèrent une demi-heure plus tard.

« Ils ont l’air si paisibles », dit la jeune, une débutante, à voix basse. Elle n’avait pas trente ans, et sa chevelure noire encadrait un visage qui semblait trop jeune et innocent pour pourchasser la mort.

« Je dirais plutôt “déterminés” », répondit tout haut le plus âgé, sa grosse voix remplissant le silence de la pièce. C’était un bel homme marqué par le temps, au visage hâlé et ridé, aux cheveux blond roux grisonnant sur les tempes.

« Tu penses à la façon dont ils essaient de se rejoindre, dit la jeune. Comme s’ils voulaient s’étreindre une dernière fois. »

Elle eut un sourire triste et secoua la tête.

« Tu en verras plein, répondit l’autre, des vieux époux comme eux, qui meurent à quelques minutes d’intervalle.

– Je me demande ce que révélera l’autopsie.

– Ça m’étonnerait qu’on en fasse une.

– Comment ça ?

– Ils étaient âgés, dit-il simplement. Leurs cœurs se sont arrêtés, puis ils ont cessé de respirer. Ça m’a tout l’air d’une mort naturelle.

– Oui, je suppose.

– Ça arrive tout le temps avec les couples mariés, assura-t-il. Il n'y a pas d'explication médicale. L'un casse sa pipe, et l'autre meurt le cœur brisé.

– C'est mignon.

– Ouais, dit-il, se frottant le menton et fronçant les sourcils. Ils devaient vraiment s'aimer très fort.

– Les voisins ont dit que c'était leur anniversaire de mariage.

– Sans blague ? C'est le mien ce week-end. Tu es mariée ?

– Non », répondit-elle, avant d'ajouter : « Pas encore. Combien de temps ça fait que tu es marié ?

– Trente ans.

– Ouah ! C'est long !

– Pour un mariage, fit-il, hochant la tête.

– Est-ce que tu vas faire quelque chose de spécial avec ta femme ? demanda-t-elle.

– En fait, je vais lui préparer à dîner, répondit-il. C'est une surprise.

– Que c'est romantique ! Ta femme a bien de la chance. » Il haussa les épaules. « On verra. »

Traduit par Esther Ménévis

LA DURE, LA TERRIBLE VÉRITÉ

RICK MCMAHAN

TOUTES CES ANNÉES, je me suis demandé si les événements auraient tourné autrement si j'avais dit quelque chose à l'époque où c'est arrivé. Quand on regarde en arrière, pas besoin de lunettes, tout est toujours clair comme du cristal de roche. Quand même, je me suis souvent demandé si j'aurais dû parler à Jesse, pour le préparer à son rôle de petit ami plaqué.

Bien sûr, on ne peut pas remonter le temps.

La première fois que j'ai rencontré Jesse, il y a plus de quinze ans, j'étais nouveau dans la police d'État chargée de faire régner l'ordre par monts et par vaux dans l'est du Kentucky. L'est du Kentucky est le cadre typique des querelles entre familles rivales, mais c'est aussi une région de grande pauvreté. Comme il y a peu de travail, beaucoup quittent la campagne pour les usines de la ville. Ceux qui restent espèrent très fort qu'ils pourront descendre à la mine... et tout aussi fort qu'ils ne mourront pas dans un effondrement ou bien les poumons rongés par la silicose. Ceux qui restent et ne trouvent pas de travail sont réduits à vivre avec les aides de l'État. Dans nos comtés perdus, beaucoup de disputes se règlent à coups de couteau et de revolver. Quand il ne vous reste plus que votre amour-propre, et que vous l'avez hypothéqué pour toucher des allocs, vous avez les nerfs à fleur de peau, à un endroit où ils sont très sensibles aux paroles insouciantes et blessantes. Beaucoup de gens ont été enterrés pour avoir écorché l'amour-propre d'un péquenaud.

Jesse vivait avec son oncle et sa tante dans une pauvre bicoque au bout d'une route défoncée. La première fois que je l'ai rencontré, c'est quand je les ai surpris, lui et ses potes, en train de boire du Boone's Farm derrière une étable abandonnée, au large de la route 130. Même si j'avais seulement quelques années de plus qu'eux, à vingt et un ans j'étais jeune père de famille. Je me croyais plus sage et plus mûr. Mais avec le recul, je suis gêné par la façon dont j'ai géré la situation. Boire de l'alcool alors qu'on est mineur, ce n'est pas le crime du siècle – bon sang, ça m'était arrivé à moi aussi – mais j'étais si nouveau dans le métier que les plis de mon uniforme craquaient à chaque pas que je faisais, et pour moi, il n'y avait pas de petite affaire. Si j'avais eu un peu de jugeote, j'aurais demandé aux garçons de vider leur bouteille et de rentrer chez eux à pied pour dessoûler. Mais non. Je croyais de mon devoir de faire respecter la loi à tout bout de champ. Je leur ai dit qu'ils étaient en état d'arrestation parce qu'ils n'avaient pas l'âge requis pour boire de l'alcool et qu'ils étaient en état d'ivresse sur la

voie publique. J'ai poussé la sottise jusqu'à ajouter qu'ils avaient enfreint l'interdiction de déposer des ordures, à cause des cadavres qui jonchaient le sol.

Mon erreur, ça a été de ne pas réfléchir. J'ai commencé par passer les menottes au plus grand, un mec rudement baraqué du nom d'Al Earle, qui ne tenait pas sur ses jambes tellement il était saoul. Jesse venait juste après ; je l'ai plaqué au sol, je me suis agenouillé sur son dos en me dépêchant de boucler les menottes. J'aurais dû faire plus attention au dernier, Steve Rucker – un garçon décharné, aux dents branlantes et à la figure grêlée par l'acné. Dans mon idée, je commençais par mettre le plus gros hors d'état de nuire, et ainsi de suite jusqu'au plus petit, en m'imaginant que le plus petit en question ne poserait guère de problème. J'avais tort, et j'aurais dû le savoir, puisque j'avais arrêté Rucker pour vol à l'étalage au Wal-Mart quelques mois plus tôt. Alors j'étais là, agenouillé sur le dos de Jesse, à essayer de lui passer les menottes, quand j'ai entendu un gros « clic ». En regardant par-dessus mon épaule, j'ai vu Rucker, debout à côté de moi, et la lame du couteau pliant qu'il serrait dans sa main luisant dans le soleil de l'après-midi.

« Bon sang, qu'est-ce que tu fous, Stevie ? », a calmement fait Jesse. Il avait la tête tournée vers son copain, et ses longs cheveux blonds voilaient sa figure comme les poils d'un chien de berger.

J'avais commis une erreur fatale. La main du côté de mon arme était occupée avec les menottes. Le temps que j'atteigne le Magnum. 357 attaché à ma ceinture, je savais que le gamin m'aurait éventré. C'était comme si j'avais été face à un serpent à sonnettes agitant sa queue. Un mouvement brusque de ma part pouvait inciter le garçon éméché à sauter sur moi. Je suis resté immobile, sans voix. J'avais la gorge aussi sèche que du papier de verre.

« J'irai pas en tôle, a balbutié Rucker, chancelant d'avant en arrière.

– Steve, a répondu Jesse. Pose cette lame. On savait à quoi on jouait. On s'est juste fait prendre. On y peut rien si ce jeunot de flic connaît pas les règles.

– J'irai pas en tôle, a répété l'autre, balançant le couteau d'avant en arrière. Mon vieux m'a dit que si je retournais au trou, il me foutrait une raclée que j'étais pas près d'oublier.

– Mon oncle aussi, il va me fouetter, a continué Jesse, mais c'est nous que ça regarde, pas ce type. En plus, si tu reposes pas ce couteau, il va te trouer la peau avec son flingue.

– Je peux l'avoir avant qu'il dégaine », a répondu Steve, impassible.

Je le regardais dans les yeux, j'y voyais la démence abrutie attisée par l'alcool.

« Alors y aura deux enterrements, a fait Jesse, toujours aussi tranquille. Pose le couteau, Steve. Mes bras me font mal. Ne blesse pas ce flic. Allez, pose-le. »

Qu'on me pende si Rucker n'a pas posé l'arme à terre et reculé d'un pas. Je les ai menottés tous les trois avant de les aligner à l'arrière de ma voiture comme des quilles. J'ai gardé le couteau et je les ai inculpés seulement pour ivresse sur la voie publique. Bien sûr, le procureur a abandonné les poursuites sans me consulter. Comme je l'ai dit, ce n'était pas le crime du siècle.

Quelques semaines plus tard, sur l'une des routes principales, je suis tombé sur Jesse qui rentrait à pied sous une pluie battante. Comme il y avait peu d'appels radio, je me suis arrêté et je lui ai proposé de le déposer. C'était le minimum que je pouvais faire, vu qu'il avait empêché que je me fasse poignarder. Peut-être que Rucker n'aurait pas essayé de me tuer, mais peut-être que si, et le sang-froid de Jesse m'avait aidé.

Jesse est monté dans la voiture de patrouille et il a remarqué : « C'est bien la première fois que je monte à l'avant d'une de ces bagnoles. »

En voyant son sourire diabolique, je me suis mis à rire moi aussi. Ça a suffi pour briser la glace. Nous avons parlé tout le temps que nous avons roulé jusqu'à la route de montagne. Le trajet n'était pas très long, dix minutes à peine jusqu'au chemin boueux, mais ce jour-là, un lien s'est noué entre Jesse et moi. Il m'a remercié et il est parti en trottant sur les graviers, sautant entre les flaques de boue, avant de disparaître dans la brume. Le trajet n'avait pas été long, mais chacun de nous avait vu chez l'autre quelque chose qu'il aimait bien. A compter de ce jour, nous avons mis un point d'honneur à nous saluer chaque fois que nous nous retrouvions en public, dans des lieux où les gens se rassemblent pour passer le temps. Nos conversations tournaient surtout autour de sujets que nous avions en commun – les matches de basket dans le Kentucky, le meilleur coin pour pêcher, les fourrés dans la montagne qui abritaient les plus gros cerfs pendant la saison de la chasse. Jesse était réputé dans tout le comté pour attraper de grosses perches, mais personne ne savait où il allait pêcher. Eh bien, il m'a même confié les indications pour aller à un petit étang, dans Fawley Mountain. Son coin secret. Nous avons passé un week-end au bord de cet étang, à parler de la vie, à pêcher sous les étoiles. Jesse était habile avec une hachette, alors nous avons construit un appentis. Ça ressemblait beaucoup aux étés passés avec mes frères quand j'étais gamin.

En dehors de cette virée, nous ne nous parlions pas longtemps, généralement devant la glacière de la station service. Mais enfin, j'ai

fini par bien le connaître. Il vivait avec son oncle, sa tante et trois cousins. Il n'avait pas connu son père, et personne n'évoquait jamais sa mère. En discutant avec lui, j'ai aussi découvert les rêves de l'adolescent. Ils n'avaient rien d'exotique ou de spécial, mais c'étaient des rêves. Il voulait bâtir une maison sur un bout de terrain et fonder une famille. Quand je lui ai demandé où il pensait trouver l'argent pour ça, il m'a répondu, comme si Dieu en avait ainsi décidé à l'avance : « Mon oncle va me faire embaucher à la mine. On peut se faire un bon dollar par jour au fond de ces trous. » Et voilà. A sa façon catégorique de dire ce qu'il pensait, on ne pouvait pas douter que ce qu'il voulait se réaliserait.

Jesse était du genre déterminé, et j'ai appris que quand il se mettait quelque chose en tête, il s'arrangeait pour que ça arrive. Le printemps suivant, il ne s'est plus montré dans ses repaires habituels. Bien après le début de l'été, comme je ne le voyais à aucun des coins de pêche dont il m'avait parlé, j'ai pensé qu'il avait fait comme tant d'autres, qu'il avait quitté la ville en prenant le premier bus Greyhound venu. Et puis, juste avant le 4 Juillet, il a débarqué avec fracas sur le parking de la station-service, au volant d'une Camaro grise cliquetant et crachant de la fumée. Il avait échangé avec son voisin un mois de travail contre une vieille Camaro, défoncée et envahie par les mauvaises herbes, qui se trouvait sur son terrain. Puis il avait traîné l'épave jusque chez lui et il avait passé tout son temps à travailler dessus. Ses amis lui disaient que l'engin ne marcherait jamais, mais il ne s'était pas laissé dissuader. Il avait travaillé d'arrache-pied sur ce tas de ferraille et leur avait donné tort. A voir l'attroupement, on aurait pu croire qu'il était au volant d'un modèle d'exposition plutôt que d'une carcasse tout juste bonne à rouler sur ses quatre pneus lisses.

Et à côté de Jesse, assise sur le siège passager, se trouvait Lindsey Calhoun. Je ne savais pas bien de quoi il était le plus fier – la voiture ou la jolie fille. La blonde Lindsey avait les yeux verts et un sourire contagieux, qu'elle avait en commun avec sa sœur jumelle, Darla. Son père était le gérant du supermarché local, sa mère caissière à la banque. Jesse et Lindsey faisaient un joli couple.

« Je vais épouser Lindsey, a déclaré Jesse, plein d'assurance. A la fin du lycée. Elle est faite pour moi. Elle sera ma femme. »

Ce matin, j'ai été tiré d'un sommeil agité par des souvenirs obsédants de Jesse Brashear. Vaincu, je suis sorti de mon lit pour mettre la cafetière en marche, en espérant que la caféine allait me blinder contre ce qui m'attendait. Pendant que le café passait, j'ai

ouvert la porte de la caravane et, assis sur les marches en parpaings, j'ai regardé à travers les arbres le ciel parfait, limpide, d'un noir d'encre, parsemé d'étoiles lointaines étincelant comme de petites pointes acérées. L'air frais m'a aidé à chasser les vieux souvenirs. L'odeur du café m'a rappelé à l'intérieur, où j'ai pris le temps de me resservir, avant de rincer ma tasse et de la poser sur l'égouttoir. Une journée longue et difficile s'annonçait, et je ne pouvais plus la remettre à plus tard. Debout devant le miroir de la salle de bains, après la douche, je me suis peigné, et c'est là que ça m'a repris. Ces dernières semaines, depuis que j'avais revu Jesse, j'avais par moments une sensation de nœud à l'estomac, mais à présent elle s'installait au creux de mon cœur comme un morceau de béton.

En enfilant mon costume gris, je me suis aperçu que la crosse de mon Smith & Wesson 10 mm avait fait un trou dans la doublure de la poche, mais comme c'était quand même mon meilleur costume, je l'ai gardé. Je me disais que je devais bien ça à Jesse. Je n'avais pas envie de faire le voyage. En fait, je le redoutais, mais s'il y a bien une chose qu'on peut dire de Bo Stokes, c'est qu'il tient parole, alors, ce voyage jusqu'à Eddyville, je le ferais. A la fin de la journée, je serais de retour dans ma caravane Airstream, sur ma petite colline, mais les choses ne seraient plus pareilles.

Me glissant au volant de ma voiture de patrouille, j'ai posé en équilibre, sur le siège à côté, une Thermos métallique abîmée dont presque toute la peinture s'était écaillée depuis longtemps, laissant apparaître le métal terne en dessous. Le reste de la cafetière m'aiderait à tenir le coup. La radio montée sur le plancher était silencieuse, diffusant un crépitement que seul un appel pour vérifier une plaque d'immatriculation de voiture a interrompu.

J'ai attendu que le central réponde qu'il n'y avait pas d'avis de recherche ni de mandat pour la voiture avant de brancher mon micro sur la fréquence.

« Allô, le central, voiture 22, opérationnel.

– Bien reçu, voiture 22 », m'a-t-on répondu.

Un petit silence a suivi avant que la voix revienne :

« Vous commencez affreusement tôt, non, brigadier-chef Stokes ?

– Affirmatif, Lydia, ai-je répondu.

– La route est longue jusqu'à Eddyville. Faites attention de ne pas vous endormir. »

J'ai souri. Ça faisait vingt ans que Lydia veillait sur l'équipe de nuit des policiers d'Etat du Kentucky, et rien ne lui échappait. En la remerciant, j'ai fait démarrer ma Chevrolet, et lui ai fait prendre la direction de l'autoroute. J'ai toujours aimé conduire, que ce soit sur

les petites routes de montagne en lacets ou sur le ruban noir de l'autoroute, le pied au plancher, avec les phares et la radio pour seuls compagnons. J'ai glissé un CD de Chris Knight dans l'autoradio. La pendule du tableau de bord indiquait 4 heures 42.

J'aurais pu jurer que j'avais entendu l'écho d'un coup de feu tiré une décennie plus tôt.

L'été où Jesse a réparé la Camaro, Lindsey et lui étaient inséparables. Ils sont sortis ensemble cet été-là et toute leur dernière année de lycée. Il semblait que, où que soit l'un d'eux, l'autre s'y trouvait aussi. Comme j'occupais un rang subalterne dans la hiérarchie de la police, c'était moi qui me forçais le service du vendredi soir, quand il fallait s'assurer que les matches de foot du lycée ne dérapaient pas. Je me rappelle avoir vu Jesse et Lindsey assis côte à côte sur les gradins, plus intéressés l'un par l'autre que par le match, comme deux adolescents qu'ils étaient.

Je ne pensais pas beaucoup aux deux tourtereaux, j'avais bien trop de boulot. A la maison, ma femme et moi essayions de joindre les deux bouts et d'élever l'aînée de nos deux filles. Quand j'y repense, c'est fou comme le temps a filé. Mon aînée entre à l'université cette année, ma femme est aujourd'hui mon ex-femme. Vue de loin, à travers les lunettes roses du temps, cette période difficile de ma vie de jeune policier paraît plus heureuse, mais, en vérité, nous avons du mal à nous en sortir avec ma paye de flic. J'avais l'esprit occupé, j'ai perdu Jesse de vue pendant l'hiver. Vers la fin du printemps suivant, j'ai entendu dire que Lindsey avait rompu avec lui juste après l'obtention des diplômes. Aux dernières nouvelles, Jesse avait commencé à travailler à la mine, tandis qu'à l'automne Lindsey et sa sœur jumelle étaient parties à la fac. L'affaire se serait terminée là, comme une histoire d'amour malheureux entre adolescents, si Jesse n'avait pas poursuivi Lindsey à Richmond.

L'évocation du passé m'a aidé à rouler vite ce matin. Arrivé à Elizabethtown au lever du soleil, je me suis arrêté pour prendre de l'essence et me dégourdir les jambes. Et puis, j'avais une autre promesse à remplir. Traversant le dédale des rues, j'ai contourné le tribunal et je me suis dirigé vers le vieux quartier du centre, avec ses petites maisons de briques roses à l'ombre des arbres nouveaux des trottoirs.

La femme est venue ouvrir. Même si le temps avait gravé autour de

la bouche et des yeux de cette jolie femme des rides plus profondes qu'il n'aurait dû, je voyais à quoi Lindsey aurait ressemblé en vieillissant.

« Madame Calhoun, ai-je dit.

– Je m'appelle Montgomery, maintenant. Le père de Lindsey et moi avons divorcé il y a six ans. »

J'ai hoché la tête, non parce que je comprenais, mais parce que je ne savais pas quoi faire d'autre. Après un instant de gêne, elle m'a invité à passer dans la cuisine ; le coin-repas où je me suis assis donnait sur un petit jardin.

Comme si elle éprouvait un besoin incontrôlable de remplir le silence, elle a continué : « Ça nous a déchirés. Je ne pouvais pas rester dans une maison où il y avait tant de souvenirs. Et puis on ne pouvait visiblement plus rester ensemble. Alors, j'ai trouvé un nouveau travail dans une banque, ici. »

Et une nouvelle vie, aurait-elle voulu ajouter. Je me suis contenté de hocher la tête.

« Merci d'être venu.

– C'était le moins que je puisse faire, madame », ai-je répondu.

Elle m'avait appelé à l'improviste six mois plus tôt, pour une requête étrange. Je me suis éclairci la gorge.

Elle a pincé les lèvres. « Je n'irai pas. Ça fait longtemps que j'ai pris cette décision. Je voulais passer cette journée comme n'importe quelle autre. Aller travailler, vivre ma vie sans penser à toutes ces histoires et à ce qui allait arriver. Mais les journalistes ont commencé à appeler, ils veulent tous une petite déclaration. Je ne peux pas y échapper. Ça peut sembler bizarre, mais tout ce que je veux, c'est que ce soit fini. »

Sa dernière phrase a résonné dans mon cœur. C'était la réplique, presque mot pour mot, de ce que Jesse Brashear avait dit la dernière fois que je l'avais vu.

« Oui, madame, ai-je répondu, tâchant de rester concentré. J'imagine que vous avez traversé des moments difficiles, mais je ne...

– Agent Stokes, je veux juste que ce soit fait, a-t-elle dit, debout au milieu de la cuisine. Vous avez toujours été là, pour moi et ma famille – pendant le procès et la procédure d'appel. Vous, et le lieutenant Allen. »

Bon sang, ça faisait cinq ans que je n'avais pas pensé à Bert Allen. C'était le policier qui avait mené les recherches pour retrouver Jesse dans le comté de Clement. Le cancer l'avait tué un an après sa retraite.

« Vous étiez présents, a-t-elle repris, frottant ses mains l'une contre l'autre. Vous savez comment ça a traîné. Je veux que ce soit fait. Je

veux que ce soit fini. »

Elle a posé les mains sur ses genoux et les a regardées comme si quelque chose la gênait. Il y a longtemps que je sais qu'il faut laisser du temps aux gens pour qu'ils vous disent ce qui les ennuie, alors j'ai attendu. Elle n'a pas relevé les yeux, mais elle s'est remise à parler :

« La Bible dit que ce n'est pas à l'homme d'ôter la vie. J'ai cherché dans mon cœur de quoi accepter ce commandement. J'ai aussi beaucoup prié pour ça, mais je n'arrive pas à voir les choses de cette façon. Je ne sais pas si c'est juste ou pas, mais je veux que ce soit fait. Ce garçon m'a pris Lindsey, et ce qu'il a fait a sûrement provoqué mon divorce. Ce n'est pas juste. Il doit payer. »

Sa voix s'est brisée, et elle s'est tue, aspirant l'air à pleins poumons comme si l'oxygène allait l'aider à garder contenance.

« Je vous demande deux choses, a-t-elle dit en se glissant sur la chaise à côté de la mienne.

– Je les ferai si je peux.

– Prévenez-moi quand ce sera fait. Quand il sera parti. Ça a pris tellement de temps, et puis dans mes rêves, c'est toujours pareil, ils l'annoncent au journal télé, et lui, il se présente à mon guichet. C'est insensé, je le sais. Mais vous, vous avez toujours été honnête et franc avec nous, même pour ce qui était dur à entendre. Si vous me dites qu'il a quitté cette terre, je saurai que c'est la vérité. »

J'ai serré les dents pour garder contenance à mon tour tandis qu'une foule de souvenirs communs ressurgissait. J'ai hoché la tête sèchement, avant de murmurer :

« Je le ferai.

– Dès que ce sera fini, peu importe l'heure. »

Comme je hochais de nouveau la tête, elle a glissé un bout de papier dans ma main. J'ai baissé les yeux : c'était une feuille de papier à lettres rose bordée de lilas. D'une écriture élégante, elle avait noté son nom, comme si j'allais en avoir besoin pour me rappeler à qui je téléphonais, et son numéro de téléphone, chez elle et à la banque.

« Et l'autre chose, madame ? ai-je demandé en glissant le morceau de papier replié dans la poche de mon veston.

– Je veux que vous gardiez un œil sur ma fille », a-t-elle répondu calmement. Un air intrigué a dû plisser mon front, parce que la mère de Lindsey Calhoun a continué : « Darla, la sœur jumelle de Lindsey. Elle sera là. Pour assister à sa mort. J'ai essayé de l'en dissuader, mais elle n'a rien voulu entendre. Vous l'avez peut-être vue à la télévision ? »

J'ai fait non de la tête. J'avais intentionnellement évité les journaux

télévisés à l'approche de l'exécution de Jesse.

« Elle est beaucoup passée à la télé. Elle vit dans l'Ohio avec son mari. Ils font tous les deux partie d'une association qui travaille sur la procédure d'appel des condamnés à mort. Les journaux et les chaînes de télé exploitent jusqu'à la dernière miette le fait que la sœur d'une victime s'oppose à la mort de l'assassin.

– Est-ce qu'ils se sont occupés de Jesse ? » ai-je demandé, trop vite pour pouvoir me raviser.

Elle a secoué la tête. « Non. Ce n'est pas faute d'avoir essayé, mais si je comprends bien la situation, ça n'aurait pas fait bonne impression à la cour d'appel si le groupe de Darla avait pris l'affaire en main. Pourtant, elle essaye encore de le sortir du couloir de la mort. Elle appelle des gens. Elle écrit au gouverneur. Ça a toujours pesé sur la conscience de Darla, de savoir que son témoignage avait joué en faveur de la condamnation à mort de Jesse. Vous vous souvenez de ce que tous les journaux de chez nous écrivaient à propos d'elle, comme quoi on aurait dit le fantôme de sa sœur. »

Ses yeux se sont perdus sur le mur derrière moi. Je n'ai pas suivi son regard, mais je savais ce qu'il fixait. Je l'avais remarquée à mon entrée dans la pièce. Une photo de famille jaunie : un homme, une femme et deux jumelles d'une dizaine d'années souriant à l'objectif. Je n'étais pas certain que le témoignage de Darla Calhoun ait porté le coup de grâce à Jesse, mais il avait sûrement pesé sur le marteau du juge.

« Elle s'est toujours sentie coupable, elle était si jeune. C'est un poids très lourd à porter pour tout le monde, et encore plus pour une jeune fille.

– Et c'est-ce qui l'a fait basculer contre la peine de mort ? »

M^{me} Calhoun a trouvé la force de sourire faiblement. « Elle et son père ne se sont pas adressés la parole depuis que nous avons découvert qu'elle s'opposait à la condamnation à mort de Jesse et qu'elle le faisait savoir. »

Je ne pourrais jamais comprendre le désarroi qui devait agiter le cœur de cette femme. Une fille morte et enterrée, et l'autre qui s'efforçât de faire libérer les assassins, y compris celui de sa sœur.

Comme si elle lisait dans mes pensées, elle a expliqué :

« Les convictions de Darla ont provoqué plus d'une dispute à la maison. C'est sans doute en partie responsable de notre rupture, à mon mari et à moi. Nous ne nous entendions plus. Nous regarder nous faisait penser à Lindsey, et nous nous disputions.

– A propos de Jesse ? »

Elle a eu un sourire douloureux. « Non. Nous étions d'accord là-dessus. Nous voulions tous les deux qu'il paye pour le meurtre de Lindsey, mais nous n'étions d'accord sur rien d'autre. Et puis il s'en est pris à Darla à cause de ses convictions, comme si elle l'avait trahi. Je ne suis pas d'accord avec elle, agent Stokes, mais on ne peut pas aimer un enfant plus que l'autre. Et me retourner contre Darla, ce serait privilégier le souvenir de Lindsey sur ma fille vivante. Je ne peux pas faire ça. »

Je comprenais sa façon de penser. J'ai moi-même deux filles, très différentes l'une de l'autre, mais je les aime toutes les deux et je donnerais ma vie pour elles.

« Darla va occuper l'une des places réservées à la famille pour assister à l'exécution, en signe de protestation, a-t-elle ajouté tristement. C'est dur, de voir mourir un être humain. Est-ce que ça vous est déjà arrivé, agent Stokes ?

– Oui, madame. »

Dans mon métier, j'ai eu plus que ma part de morts et d'agonies.

« Moi aussi, a-t-elle murmuré. Quand j'étais adolescente, j'étais à Lexington et je suis entrée dans une station-service juste après un braquage. Ils avaient tiré sur le caissier, un vieil homme. Il était étendu là, en train de se vider de son sang. J'ai appelé la police. Il m'a demandé de lui tenir la main en attendant qu'elle arrive. Il est mort. C'était dur. Je n'ose pas imaginer combien ce sera dur pour Darla de voir mourir quelqu'un qu'elle connaît. Gardez un œil sur elle.

– Je le ferai, ai-je promis. Je veillerai sur elle.

– Merci. »

Ma première rencontre avec M^{me} Calhoun était la chose la plus difficile que j'avais faite dans ma courte carrière. Comme j'étais le plus jeune de service, j'ai été chargé de la mission. Debout sur la véranda, mon chapeau Smokey Bear enfoncé sur les yeux, j'ai senti l'odeur du bacon par les fenêtres ouvertes quand j'ai frappé à la porte des Calhoun. M^{me} Calhoun m'a ouvert la porte, un torchon à vaisselle dans les mains, et quand elle m'a vu, son sourire a disparu. A cet instant précis j'aurais préféré me trouver n'importe où ailleurs que sur sa véranda ensoleillée. Elle savait.

« Je suppose que ce n'est pas une bonne nouvelle qui vous amène ici, n'est-ce pas ? a-t-elle demandé.

– Non, madame. Une mauvaise nouvelle », ai-je murmuré en hochant la tête.

Rien de ce que je lui ai raconté n'était facile à dire, mais je suis sûr que c'était encore plus difficile à entendre. Ce n'est jamais simple d'apprendre à quelqu'un la disparition d'un être cher. Mais le plus dur, c'est d'annoncer à un parent la mort de son enfant. Même si c'était difficile, j'ai fait mon boulot. Je l'ai prise par le bras pour l'emmener à l'intérieur, où je lui ai dit la vérité. Lindsey et son nouveau petit ami avaient été assassinés à la fac.

« Est-ce que ça t'arrive de penser à elle ? » m'avait demandé Jesse un mois plus tôt, la seule fois où je lui avais parlé depuis son procès. Il m'avait écrit, à l'improviste, pour me demander de venir, alors j'avais fait le trajet. Et sa question subite m'avait pris au dépourvu. Nous étions assis dans la salle des visites de la prison de haute sécurité d'Eddyville.

La pièce, grande et pleine de courants d'air, était imprégnée d'odeurs d'hôpital – un parfum d'ammoniaque et une odeur tenace de décomposition. Nous étions assis de part et d'autre d'une table en plastique.

Jesse portait la combinaison et les fers des prisonniers. Ses cheveux étaient tondus, et il s'était étoffé en prison à force de faire de la gonflette. Des traits d'encre noire apparaissaient sous les menottes de ses poignets et remontaient sous les manches de sa combinaison, où je suis sûr que ses bras étaient couverts de tatouages. Sur son cou, on pouvait voir deux éclairs identiques, emblème de l'un des gangs aryens de la prison. Son visage et ses yeux étaient durs eux aussi. Voilà ce qu'une bonne dizaine d'années passées à Eddyville pouvait faire à un homme. Une dizaine d'années à attendre.

Adieu l'innocence de la jeunesse. Jesse était un taulard endurci. Sauf quand il parlait. Pendant une heure, nous avons causé du temps passé, des coins de pêche que nous avions partagés, des bouts de terre sur lesquels chacun de nous avait chassé. Son regard s'était perdu dans le vague, et j'avais su qu'il revivait les souvenirs vacillants de son foyer. A la fin, notre conversation s'était tarie, et Jesse avait brusquement posé sa question.

Comme je ne répondais pas, il l'a répétée :

« Est-ce que ça t'arrive de penser à Lindsey ? »

– Ça m'est arrivé.

– Moi aussi. Souvent. Je pense aussi aux choix que j'ai faits.

– Ils n'étaient pas malins, ai-je risqué.

– Non, tu as raison », a-t-il reconnu. Il a de nouveau eu ce sourire

diabolique. « Bo, est-ce que je peux te demander une faveur ?

– Demande toujours. Je ne suis pas sûr de te l'accorder, mais demande toujours. »

Encore ce sourire.

« Bon, d'accord ! Bo, les appels, c'est fini. Je vais mourir le mois prochain. Les avocats veulent continuer à se battre pour que je reste en vie. Mais pour eux, je ne suis pas un homme – je suis juste une cause. Juste un détenu de plus qu'on va exécuter. Je sais que la bataille devant les tribunaux est terminée. Je sais qu'on va me sangler sur une table dans le quartier des condamnés et qu'on va me tuer. Pour la plupart des témoins qui seront de l'autre côté de la vitre, je ne serai qu'un meurtrier. Rien d'autre. J'aimerais pouvoir lever les yeux et voir la tête de quelqu'un qui me connaît – qui sait que je ne suis pas entièrement mauvais.

– Pourquoi pas ton oncle ou ta tante ? ai-je suggéré.

– Non, ils en ont bavé trop longtemps avec tout ça. Je ne veux pas les voir ici, mais je veux voir un visage ami au moment de mourir. »

J'ai dégluti avec effort. Je lui ai dit que je viendrais à son exécution.

Un gardien baraqué a fait signe que la visite était terminée. Je me suis levé, et Jesse a fait pareil. « Est-ce qu'il t'arrive d'aller à Fawley Mountain ? » a-t-il demandé tandis que le gardien détachait les fers de la chaise pour les enrouler autour de ses chevilles.

« Pas depuis que j'ai quitté le comté, ai-je reconnu.

– C'était un coin d'enfer pour pêcher, a dit Jesse, le regard perdu au-delà des murs de la prison. Un coin tranquille. Tu sais, quand je ferme les yeux, je revois exactement comment c'était. Et des fois, je peux même sentir l'odeur de l'étang en été, sous le soleil.

– C'était un coin génial pour pêcher », ai-je admis.

Tandis que le gardien l'emmenait, je ne lui ai pas dit que, la dernière fois que je m'étais rendu dans le comté, j'étais retourné en voiture jusqu'à Fawley Mountain. L'entreprise qui avait interrompu la construction du chemin forestier avait fini par faire le nécessaire en abattant la plupart des arbres et en nettoyant les broussailles. On avait comblé l'étang secret de Jesse, et un promoteur véreux espérait aménager un camping pour caravanes dans la montagne.

Il s'est arrêté brusquement et m'a parlé par-dessus son épaule. « On ne peut pas revenir en arrière, mais il y a une chose que je regrette, dans ce qui s'est passé entre nous. Tu sais quoi ? »

J'ai fait non de la tête, mais je mentais. Je savais exactement ce qu'il allait dire.

« Je regrette que tu ne m'aies pas tué. »

En reconstituant le déroulement des faits, les enquêteurs étaient arrivés à un scénario que les flics avaient vu des milliers de fois. Jesse était parti à Richmond pour recoller les morceaux avec Lindsey. Au lieu de ça, il est tombé sur elle et son nouveau petit ami. Il avait emporté sa hachette. Il s'en est servi. Les photos prises sur les lieux du crime étaient atroces. Du sang partout – sur le plancher, les murs, le plafond. Le médecin légiste n'était même pas sûr du nombre total de blessures. En entendant le vacarme et les cris, les voisins avaient appelé la police. La sœur de Lindsey, qui habitait dans le même complexe, avait vraiment vu la Camaro partir en trombe du parking. L'élément décisif, ça avait été les empreintes ensanglantées de Jesse trouvées sur la porte de la salle de bains. Lindsey avait essayé de s'y cacher, mais il avait tout simplement enfoncé la porte pour l'attraper.

Le jour suivant. Jesse Brashear était l'homme le plus recherché de l'est du Kentucky.

La rumeur courait comme quoi il allait s'enfuir en Californie ou au Mexique ; d'autres disaient qu'il se planquait quelque part en Virginie-Occidentale. Dans tout l'État, il n'y avait pas un policier d'Etat ni un flic de comté qui n'ait la description de la Camaro toute rouillée de Jesse, mais personne ne l'avait encore repéré. C'était comme s'il s'était volatilisé.

Quand vous êtes flic et que vous attendez les appels radio, soit vous êtes si occupé à courir d'une urgence à l'autre que vous n'avez pas un instant de libre pour réfléchir, soit le service est si calme que tout ce que vous avez, c'est du temps qui vous ronge l'esprit. La nuit après le meurtre de Lindsey, la radio était silencieuse. Pas d'appels.

Alors j'ai eu tout le temps de réfléchir. Environ à la moitié de mon service, ça m'est apparu. J'avais une idée de l'endroit où Jesse pouvait se cacher. Après coup on voit toujours clair. Si j'avais été plus malin, j'aurais appelé des renforts avant de commencer à monter dans Fawley Mountain. Mais non. Si je me trompais, je ne voulais pas me ridiculiser, alors je me suis engagé seul sur le chemin forestier. Le coin de pêche secret de Jesse était difficile à trouver, et je l'ai raté lors de mon premier passage. En redescendant, j'ai repéré le tournant et j'ai pris le chemin défoncé. Même si la montagne était couverte de broussailles et d'arbres qui surplombaient la route, bloquant la clarté de la lune, j'ai repéré la Camaro garée au bord de l'étang. Il faisait noir et la lumière de mes phares, en passant à l'arrière de la voiture, en a éclairé l'intérieur.

Cette fois-ci, j'ai eu le bon sens d'appeler le central et de demander que les renforts se mettent en route. L'un des inconvénients de faire ce métier à la campagne, c'est que les renforts peuvent se trouver à plus d'une demi-heure. Je savais que si jamais quelque chose arrivait, je

serais seul. Sans faire de bruit, j'ai prié pour que ma voix au micro n'ait pas tremblé.

En sortant de la voiture, j'ai laissé les phares allumés et j'ai même dirigé une lampe torche vers la Camaro, l'inondant de lumière. Rien ne bougeait. Dans le cocon de la voiture de patrouille, on entendait le bourdonnement de la radio, mais une fois passée la portière, on n'entendait plus que le tic-tac du moteur et les bruits nocturnes des animaux de la forêt.

« Police d'Etat », ai-je annoncé sans grande conviction. J'ai dégrafé la languette de mon holster et j'ai laissé la main sur mon revolver.

Le cri a jailli à ma gauche, j'ai fait un bond. A partir de cet instant, le hurlement de possédé ne s'est plus arrêté. En me retournant, j'ai aperçu Jesse bondir des roseaux qui bordaient l'étang, brandissant sa hachette. Ses cheveux étaient couverts de brindilles, sa chemise et son jean de boue. On aurait dit un fou qui remontait la berge pour me sauter dessus. Je jure que quand nos regards se sont croisés, nous nous sommes tous les deux immobilisés. En me reconnaissant, il a titubé, ralenti une seconde, laissant retomber la hachette, avant de la brandir à nouveau. J'ai dégainé mon arme.

Quand j'étais entré dans la police de l'État, ils nous avaient donné des Smith & Wesson 686, de bons vieux Magnums. 357. Avec ce 686, j'étais sûr de mon coup. J'ai toujours été bon tireur – même à l'époque où j'arrivais aux genoux de mon grand-père et où je chassais les écureuils, et je manque rarement ma cible. Mais en racontant ce qui s'est passé ensuite, je mens toujours. Dans le rapport. Dans le récit que je fais aux collègues, à la famille, aux amis. Je dis que j'ai accidentellement appuyé sur la détente en dégainant mon revolver, avant qu'il n'arrive à hauteur de la cible. C'est un mensonge. Quand j'ai vu Jesse, je n'ai pas voulu le tuer, alors j'ai visé beaucoup plus bas. Je voulais lui demander pourquoi il avait fallu qu'il aille tuer Lindsey. Je voulais comprendre. Le coup de feu a fait comme un éclair, et la balle a soulevé la terre juste aux pieds de Jesse. Retrouvant ma voix, j'ai fait : « Jesse, arrête ! », tandis que mon pouce tirait le percuteur vers moi. Mes oreilles bourdonnaient, je n'étais pas sûr que Jesse m'entendait, mais j'ai supplié : « Ne m'oblige pas à te tirer dessus. Ne fais pas ça ! »

Il s'est arrêté et m'a regardé. L'espace d'un instant, nous sommes restés comme ça, moi avec mon revolver armé, lui à trois mètres environ, la hachette ensanglantée dans sa main levée. Aucun de nous ne bougeait, mais je sentais mon cœur bondir dans ma poitrine. Puis, les larmes aux yeux, Jesse a jeté la hachette par terre avant de s'affoler lourdement sur les fesses, épuisé.

Je lui ai passé les menottes, mais je ne l'ai pas fait monter dans ma

voiture avant d'entendre les sirènes dans le lointain. Au lieu de ça, Jesse et moi sommes restés assis côte à côte contre l'aile arrière de sa Camaro. Nous avons regardé le ciel nocturne et sans défaut tandis que Jesse pleurait. Nous savions tous les deux que c'était la dernière fois de sa vie qu'il voyait son endroit préféré. Il n'aurait jamais de maison ni de famille à lui.

« Bo, pourquoi est-ce que tu ne m'as pas tué ? », a-t-il murmuré à travers ses larmes.

Je n'ai pas pu lui répondre. La vérité, c'était que je ne voulais pas tirer sur lui. Même s'il avait commis un acte atroce, j'aimais toujours Jesse, et je ne voulais pas lui tirer dessus. Encore aujourd'hui, après quelques bières, je raconte toujours que Jesse savait que ma prochaine balle irait se loger entre ses deux yeux. Je suis content de ne pas avoir eu à vérifier si c'était vrai. Jesse voulait que je le tue pour lui enlever sa souffrance, mais en voyant la tête que je faisais, il a renoncé, plutôt que de me forcer à prendre une décision aussi difficile.

Tout a un prix. Rien n'est jamais facile. Et tout le monde doit payer, à sa façon. Je le savais ce matin-là, tandis que je roulais vers la prison d'État d'Eddyville. Je n'ai jamais vu Darla Calhoun, et je ne sais pas ce que ça lui a fait, de voir Jesse mourir. Je ne sais pas non plus si elle et sa famille vont bien, ni si le fossé qui les séparait a été comblé. Ce que je sais, c'est que je me suis tenu dans la salle des témoins, au milieu d'une dizaine d'inconnus. J'ai regardé Jesse, sanglé sur la table, recevoir l'injection. Je ne suis pas certain que Jesse pouvait me voir tellement les lumières étaient fortes, mais je pense qu'il savait que j'étais là, autant pour lui que pour Lindsey. Je crois qu'il a eu une dernière pensée pour Fawley Mountain et pour le plaisir de mouiller une ligne avant que son cœur s'arrête de battre.

Jesse Brashear n'était pas quelqu'un de mauvais. Je sais qu'il a massacré deux personnes avec une sauvagerie que j'ai rarement vue, mais je sais aussi que le même homme avait bon cœur. L'une des contradictions qu'il m'a été le plus difficile d'accepter, c'est que des gens bien puissent commettre de mauvaises actions, et même pire. Comme le disait Jesse, nous ne pouvons pas changer le passé, ni défaire ce que nous avons fait. Nous devons tous payer. Et c'est là la dure, la terrible vérité.

Traduit par Esther Ménévis

TABLE RASE

P. J. PARRISH

LA MAISON était plus grande que dans son souvenir. Non par sa taille, mais par sa tristesse. Une mélancolie qui n'était pas due aux vitres que la poussière occultait, ni aux planchers éraflés. Ni aux balustres manquant à la rampe de l'escalier, dans le hall. Cela n'avait même pas de rapport avec tous ces rectangles sur le papier peint d'un bleu fané, empreintes des cadres qui, autrefois, étaient accrochés là.

C'était une sensation, quelque chose qui émana de la vieille demeure à l'instant où il introduisit la clé dans la serrure et que la porte s'ouvrit avec un soupir provenant du tréfonds des entrailles de la maison.

Il était dans le salon. Le silence régnait, la bruine de novembre grattait contre les vitres. Il souffla longuement et un panache de buée se forma dans l'air immobile. Il n'était plus habitué au froid. Il était resté longtemps loin du Michi-gan, et peut-être avait-il à présent de l'eau dans les veines, comme un vrai Floridien. Peut-être parce qu'il avait pris de l'âge et qu'un rien le dérangeait.

Il contempla les rectangles, sur les murs. Il se rappelait le soleil qui inondait cette pièce à certains moments de l'année, et décolorait la tapisserie bleue. Maintenant ces rectangles lui rendaient son regard, pareils à d'innombrables fantômes aux yeux vides, et il n'arrivait absolument pas à se remémorer ce qui était naguère accroché là. Il se souvenait simplement que les murs étaient couverts de gravures, comme dans cette boutique, en Floride, qui vendait des reproductions de léopards, de paysages, et d'affreux trucs abstraits.

Leslie l'avait traîné un jour dans la petite boutique pour lui montrer une huile – du toc – représentant une villa dans une quelconque campagne. Le tableau coûtait cinq cents dollars, et Leslie le voulait pour la maison. Il lui déclara qu'il n'aimait pas avoir du toc dans son environnement – plantes artificielles, faux tableaux, faux jetons – et il était allé chez Sears⁴ changer sa scie Craftsman cassée.

Deux jours plus tard, Leslie rentra avec un autre tableau d'un dénommé Thomas Kinkade. Cela représentait une rue de village flanquée de maisons dont l'intérieur croulait sous les guirlandes et les dorures de Noël. Il coûtait mille cent dollars, mais il était authentique, lui garantit Leslie. Il s'accompagnait d'une lettre où l'artiste lui-même expliquait son œuvre : « Il se trouve que les lieux où je me sens le plus à mon aise ont en commun une notion de quartier... où les gens se réunissent dans l'amitié et, surtout, dans des maisons chaudement

éclairées par la lumière de l'amour... »

« Je déteste, Leslie, lui dit-il. C'est de la camelote d'une sentimentalité écoeurante. Rien que le regarder me fait grincer des dents.

– Ce n'est qu'un tableau, Stuart. Pourquoi es-tu toujours aussi négatif ? »

Il capitula. Leslie accrocha *Les Fêtes à la maison* dans le séjour.

Il contemplait toujours les vides sur le papier peint bleu. Pourquoi ne pouvait-il pas se rappeler fût-ce une seule des gravures qui avaient orné ces murs ?

Dehors, venant de Dieu savait où, il entendait le vacarme d'une radio de voiture qui braillait du rap. Il ferma les yeux tandis que le son enflait, approchait, allait crescendo puis diminuait. Son cœur continua à battre au rythme des basses qui s'estompaient à mesure qu'elles s'éloignaient dans la rue.

Seigneur, comme il haïssait ce bruit. Sa monotonie abrutissante, atroce, qui forait la poitrine et le cerveau, se répandait à travers les cloisons quand il essayait de suivre *The McLaughlin Report*¹, le soir, jusqu'à ce qu'il soit contraint d'aller cogner à la porte de Ryan en exigeant qu'il baisse le son.

« Ryan, pourquoi tu écoutes cette bouillie pour les chats ?

– Papa, c'est que de la musique. Pourquoi tu recommences à m'asticoter ? »

Le bruit s'était tu. La maison était de nouveau silencieuse. Il rouvrit les yeux. Que faisait-il ici ? Que cherchait-il dans cette vieille bicoque délabrée ?

Il pivota et, à pas lents, franchit l'ouverture cintrée donnant sur la salle à manger, où les fils électriques d'anciennes appliques hérissaient les murs. Il trouva son chemin vers la cuisine. Elle était sombre en cette fin d'après-midi. Les plans de travail étaient recouverts du même carrelage vert pâle, les murs du même papier imprimé de feuilles de lierre, jauni par les années et la nicotine. Les dalles du linoléum vert se recroquevillaient. Il se demanda si quelqu'un avait habité ici récemment.

Un grincement de porte, quelque part au fond de la maison. Des pas sur le plancher ancien. Mais peut-être était-ce son imagination. Il retint sa respiration.

« Monsieur Bowen ? »

Il ne bougea pas.

« Hou ! hou ! Il y a quelqu'un ? Monsieur Bowen ? »

Il soupira et revint au salon.

Une femme boulotte en manteau de fourrure était plantée au milieu de la pièce. Elle se retourna promptement en le voyant émerger de la pénombre.

« Mon Dieu, vous m'avez fait peur ! »

Elle s'avança, la main tendue.

« Jane Talley. Excusez-moi, je suis en retard. Une circulation infernale.

1. Talk-show politique. (N.d.T.)

Il lui serra la main, puis recula d'un pas pour mettre de la distance entre lui et le parfum de son interlocutrice.

« On pourrait penser qu'il n'y aurait personne sur les routes la veille de Thanksgiving », dit-elle en ôtant le foulard en soie rouge qui protégeait sa chevelure blonde semblable à un casque. « Ils sont tous dehors en train de faire leurs emplettes de dernière minute, je suppose.

– Merci d'être venue dans un si bref délai.

– Ce n'est rien. Vous n'avez pas eu de problème pour trouver la clé ?

– Non, elle était bien dans la boîte aux lettres, comme vous l'aviez dit.

– Tant mieux. »

Elle eut un grand sourire.

« Bon ! Si ça ne vous ennuie pas, nous ne nous attarderons pas. Je dois passer chercher ma fille à l'aéroport. Elle arrive de Dallas avec les gosses. Vous voyez ce que je veux dire, l'habituelle journée de fête, à s'empiffrer et à boire, à raconter les histoires de guerre familiale et à regarder les Lions prendre la pâtée. »

Comme lui ne souriait pas, elle détourna les yeux et observa le salon. Elle eut du mal à réprimer une grimace. Mais, quand elle se retourna vers lui, le sourire radieux était de nouveau plaqué sur sa figure.

« Bien ! Vous avez visité ?

– Un peu. »

Elle fit glisser de son épaule la bandoulière d'un grand sac en cuir qu'elle fouilla.

« Voilà l'annonce », dit-elle en lui tendant un feuillet.

Il le parcourut : 989 Strathmore, Détroit, Comté de Wayne, Michigan, deux niveaux avec une salle de bains à l'étage. Maison construite en 1945. Taxes foncières : deux mille trois cents dollars. Prix de vente : cent quarante-cinq mille dollars. Il y avait une photo en noir et blanc de l'extérieur. La brique de la bâtisse de style pseudo-Tudor était cachée derrière une végétation exubérante et il y avait des barreaux en fer aux fenêtres.

Une autre voiture brailant du rap roulait dans la rue. Il l'entendait approcher, la musique évoquant un hymne funèbre pour une vieille maison dans un quartier moribond. Il attendit que le bruit se taise avant de reporter son attention sur la femme de l'agence immobilière.

Elle le considérait, dans l'expectative, comme si elle souhaitait

partir. Ce qui était le cas, bien sûr. Il ferma les yeux, crispant les paupières, porta une main à sa tempe.

« Monsieur Bowen ? »

Des choses se formaient dans son esprit. Des images. Mais floues. Il savait que, s'il faisait un effort, il parviendrait peut-être à les rendre nettes. Cependant, il ne savait pas trop s'il était prêt à les affronter.

« Monsieur Bowen ? Vous ne vous sentez pas bien ? »

Péniblement, il rouvrit les yeux. Elle parut soulagée.

Il opina, empocha le papier. Elle passa devant lui, lui recommandant de faire attention où il posait les pieds car l'escalier n'était pas en parfait état, mais comment s'en étonner puisque l'endroit était inhabité depuis des années, bien que ç'ait été une jolie maison en son temps, avant que Détroit s'en aille à vau-l'eau et que le maire, qui ne voyait pas plus loin que le bout de son nez, laisse faire n'importe quoi.

– Pourtant tout le monde avait dit que les nouveaux casinos le long du fleuve et, dans le quartier grec, ne ramèneraient pas les gens dans le centre, mais c'était en 1998, après tout, et *qui* ne voulait pas s'installer en banlieue où, au moins, on pouvait marcher la nuit dans les rues et où vos gamins n'avaient pas à franchir un portique de sécurité à l'école...

Quand ils atteignirent le haut de l'escalier, il avait l'impression d'avoir un marteau-pilon sous le crâne.

« Mon Dieu, ce qu'il fait sombre ici, dit-elle, actionnant inutilement un interrupteur. »

Il se campa sur le seuil de la chambre la plus proche. Petite, elle avait été peinte en orange vif avec des décalcomanies.

– D'horribles fleurs. Mais il voyait la pièce telle qu'elle était autrefois. Maintenant il laissait les souvenirs remonter, il revoyait les images, il entendait les voix.

Le lit étroit, sa courtepoinTE en chenille havane. La bibliothèque et ses piles de bandes dessinées. Et le tapis bleu rugueux, sur lequel on déplaçait le plateau de Cluedo.

Le colonel Moutarde est dans la bibliothèque avec le revolver ! Ha ! J'ai encore gagné !

T'as triché, Stu.

C'est pas vrai !

Si, t'as triché.

Non. Bon, d'accord, on rejoue.

Non...

Richie, j'ai pas triché. Je t'assure. Allez, on rejoue.

Non, j'en ai marre de ce jeu.

Il retira ses gants en cuir et effleura le chambranle de la porte, trouvant sous ses doigts les fines encoches qui avaient mesuré sa croissance et celle de Richie.

« C'était ma chambre », dit-il.

La femme de l'agence immobilière le dévisagea.

« Votre... ?

– J'ai grandi ici », dit-il en tournant le dos à la pièce.

Les talons hauts de son interlocutrice, qui le suivait, résonnèrent sur le parquet. Il jeta un coup d'œil dans la chambre de maître, puis dans la petite salle de bains.

« C'est pour ça que vous voulez acheter cette maison ? » questionna-t-elle.

Muet, il pivota. Elle faisait une mine bizarre, celle qu'avait eue son épouse, Leslie, en apprenant qu'il comptait se rendre dans le Michigan la veille de Thanksgiving afin de revoir la maison.

« Mais pourquoi ? lui avait demandé Leslie.

– Il le faut.

– Mais, et notre dîner ? Et ta famille ? Je ne comprends pas, Stuart. Ne me fais pas ça. C'est Thanksgiving, bon Dieu. Nous devons être tous ensemble.

– C'est pour cette raison que je dois y aller. »

Il redescendit l'escalier, dédaignant la question de la femme de l'agence. Il n'avait nullement l'intention d'acquérir la maison. Il voulait juste la revoir une fois. Peut-être qu'ainsi, il réussirait à analyser ce qui s'était passé.

« Alors, monsieur Bowen, dit la femme qui le suivait toujours, à présent dans le salon. Quelle est votre profession ?

– Je suis enseignant.

– Vraiment ? Oh, comme c'est bien. Et qu'est-ce que vous enseignez ?

– La littérature. »

Il s'éloigna, se dirigea de nouveau vers la cuisine pour qu'elle cesse de l'interroger. Il refusait d'avoir à expliquer qu'il n'enseignait pas la « littérature ». Il était professeur de lettres classiques à l'Université de Miami, où il donnait des cours intitulés, par exemple : « La Morale et l'Education dans l'Antiquité. » Il était titulaire d'une chaire, avait une maison à Coconut Grove, une épouse qui faisait du bénévolat, un fils

qui ne se droguait pas. Il avait aussi une Volvo neuve, un teckel vieillissant, et un roman inachevé dans le tiroir de son bureau. Il avait enfin – ça, il l’admettait parfois, mais uniquement en son for intérieur – un problème avec l’alcool.

Pour quiconque le connaissait, il était la réussite incarnée. Lui savait, dans les plus profonds replis de son cœur, qu’il était un raté. Quelque part en chemin, sa vie avait dérapé et il s’était embourbé – lui et Leslie, et Ryan. Non, pas embourbé. Disloqué. Sa vie avait déraillé et, maintenant, voilà où ils en étaient, vautrés dans leurs souffrances respectives, désunis et ensanglantés, chacun feignant de ne pas entendre les cris des autres.

Tout cela, c’était sa faute. Il devait réparer d’une manière ou d’une autre, il en avait conscience. Voilà pourquoi il était revenu ici. Subitement, il en avait eu la certitude : il lui fallait revenir ici, dans cette maison, pour tenter de se sauver et de sauver sa famille. Pour faire table rase.

Il se tourna et vit la porte.

La femme de l’agence était campée près de lui.

« Ça, ce n’est que le sous-sol, dit-elle.

– Je désire le visiter. »

Elle jeta un coup d’œil à sa montre et poussa un soupir silencieux qui s’éleva en volute dans l’air glacial. Il lut dans son regard ce qu’elle pensait : qu’il n’était pas un acheteur potentiel, juste un vieil excentrique en pèlerinage.

« Euh... si ça ne vous ennuie pas, monsieur Bowen, il se fait tard, et l’aéroport...

– Je tiens à voir le sous-sol. »

Elle hésita, haussa les épaules.

« Comme vous voulez. »

Maintenant que l’espoir d’une vente s’envolait, elle n’en doutait plus, son charme aussi s’évanouissait.

« Ça ne vous dérange que j’attende ici, hein ? »

Quand il essaya de l’ouvrir, la porte résista, avant de céder en craquant. Il s’immobilisa en haut des marches, scrutant l’obscurité. Une bouffée d’air froid lui parvint, charriant une odeur d’humidité et de pourriture.

Il descendit les premières marches.

Ce n’est qu’en bas de l’escalier en bois qu’il s’aperçut qu’il retenait sa respiration. Il vida ses poumons, lentement, et regarda autour de lui. Son cœur se recroquevilla dans sa poitrine. Ils avaient tout laissé

s'abîmer, ceux qui avaient vécu là après lui. Ils avaient laissé la moisissure, la poussière et le temps prendre possession des lieux. Il le voyait bien, malgré la faible lueur que dispensaient les soupiraux. Il voyait bien que tout était en ruine.

Le bar était toujours là, celui que son père avait construit, mais il croulait sous les cartons avachis. Le lambris en pin nouveaux tapissait encore les murs, mais il était noir de crasse. Les étagères aussi étaient toujours là, sur lesquelles on rangeait autrefois les cartons de décorations de Noël et les confitures de sa mère, mais elles étaient cassées et saupoudrées de crottes de rats.

Il entendait un obstiné *flic-flac* d'eau, quelque part. Il entendait les voix, comme une chanson interrompue, oubliée.

Stu ? Stu, tu es en bas ?

Ouais, m'man !

Monte. Il faut que faille au A&P¹ avant que ça ferme.

Oh, m'man. Je veux pas venir. Je veux rester ici avec Richie.

Je te Fai dit, tu ne restes pas à la maison tout seul.

M'man, je peux ! J'ai presque treize ans. Allez, m'man ! On fait un truc important !

Stu...

On restera en bas, m'man. Promis.

Bon... d'accord. Je serai de retour dans une heure et, dès que votre père rentrera, on mange.

1. Chaîne de supermarchés. {N.d.T.)

Est-ce que Richie peut rester dîner ?

Non, pas tout le temps. Richie doit rentrer chez lui. Je crois que sa mère aimerait qu'il rentre, pour changer un peu.

Mais, m'man...

N'insiste pas, Stu. Pas ce soir.

Il y avait eu un vieux canapé au milieu du sous-sol. Il le voyait clairement, un divan bosselé avec un capitonnage rouge qui grattait, et des coussins dont Richie et lui se servaient comme de pierres pour bâtir leurs châteaux forts. Il y avait eu une table de bridge – son père y jouait au poker avec ses amis ; Richie et lui y étalaient leurs feuilles de papier et leurs crayons ; ils y complotaient, front contre front, en inventant leurs propres bandes dessinées. Leur super-héros, baptisé « le Cerveau », avait le pouvoir de tuer quelqu'un rien qu'en y pensant. Richie s'était chargé des dessins – des dessins superbes ! – et lui avait imaginé les histoires. Quand ils seraient grands, ils publieraient leurs BD. Ils le feraient ensemble, comme ils avaient toujours tout fait. Voilà quel était leur projet. Grandir, devenir célèbres et en remonter au monde entier. Prouver au père de Richie que le dessin n'était pas « un truc d'homo ». Enfoncer Nate Carson et ces crétins de l'école, les obliger à regretter leurs méchancetés. Grandir et devenir riches et célèbres. Grandir et oublier la fois où Nate avait poussé Richie sur l'asphale en le traitant de sale Polack – il lui avait brisé ses lunettes et mis le nez en sang. Grandir et oublier les filles qui les observaient en ricanant. Grandir et oublier comment il avait parlé de son chat et, deux soir après, l'avait découvert pendu, mort, à un panneau de stop. Grandir et leur faire regretter. Voilà quel était leur plan. Stuart Bowen et Richie Koweski, héros de BD.

Il lança un regard vers le coin le plus éloigné, le plus sombre du sous-sol. Il distinguait à peine la porte qui, il le savait, menait à la petite pièce. Il ferma les yeux, et les images le quittèrent. Mais pas les voix.

Richie ? Mais qu'est-ce que tu as, aujourd'hui ?

Rien.

Tu veux qu'on aille jusqu'au magasin de farces et attrapes ? J'ai vingt-cinq cents. On peut...

Non...

T'es malade, Richie ?

Non.

Alors, qu'est-ce que t'as ?

Rien, je te dis !

Comment ça se fait que t'étais pas à l'école, aujourd'hui ?

J'sais pas.

Bon... alors, qu'est-ce que tu veux qu'on fasse ?

J'sais pas.

On pourrait regarder Mr Wizard¹.

Humm...

Tu préfères qu'on travaille sur le Cerveau ?

Non.

Flûte, Richie, si tu veux rien faire, il vaudrait peut-être mieux que tu rentres chez toi.

J'veux pas rentrer chez moi. Mon père est là.

Eh ben quoi ?

Il boit de la bière.

Tu parles d'une affaire. Mon père aussi boit de la bière.

Ton père, il te bat pas. J'veux pas rentrer chez moi, Stu.

Ouais, mais si tu es enquiquinant comme ça, ben peut-être que tu devrais

1. Émission de télévision pour les enfants datant des années cinquante. Hebdomadaire, elle avait pour vedette Don Herbert qui interprétait Mr Wizard et traitait de sujets scientifiques simples et amusants. (N.d.T.)

Silence. Il entendait encore le silence. Le terrible silence qui envahissait le sous-sol, tandis que Richie était assis là, avachi sur le canapé rouge. Il se rappelait encore ce qu'il avait pensé à ce moment-là, que Richie ressemblait à un punching-ball, ceux sur lesquels étaient peintes des figures de clowns, un punching-ball percé et tout dégonflé.

Son regard glissa de nouveau vers la porte. Il devait s'en approcher et l'ouvrir, il le savait, mais il ne parvenait pas à ébaucher un mouvement. Il frissonnait, et quand il s'essuya le nez, sa main tremblait. Il avait parcouru des milliers de kilomètres. Il avait attendu quarante ans. Uniquement pour voir ce qui se trouvait dans cette pièce. S'il n'y pénétrait pas, s'il reculait maintenant, il n'y aurait pas de deuxième chance. Pas de deuxième chance pour lui, ni pour Leslie et Ryan. Plus rien.

Ses pieds bougèrent, le portèrent jusqu'à la porte, comme s'il était poussé en avant par quelque force extérieure. Lorsqu'il tendit le bras, il regarda sa main, les veines bleues saillantes sur la peau blanche et gercée, et il eut l'étrange impression de voir la main de quelqu'un d'autre. La poignée en métal était froide. Le battant pivota avec un sourd gémissement.

Une odeur infecte l'assaillit. La lumière grise de la fin d'après-midi qui se faufilait par une fenêtre cassée éclairait la minuscule pièce. Des étagères branlantes semées de vieux pots pour bébé remplis de clous rouillés. Un établi en bois vermoulu. Des flaques d'eau croupie sur le sol cimenté. Un rat en décomposition. La puanteur était simplement un brassage de tout ça, il le savait.

Pourtant, il y avait là-dessous une autre odeur, ancienne, comme métallique. Une odeur que jamais, jamais il n'avait réussi à laver. Une odeur qui s'accrochait à lui depuis des décennies. Qui, à présent, s'extrayait de cette pestilence pour la dominer et tout faire remonter dans son sillage.

Il était dans l'incapacité d'empêcher ça. Tout revenait à présent, et il n'y pouvait rien.

L'odeur métallique était partout. Le sang était partout. Richie gisait sur le ciment.

Richie ? Richie ? Richie !

Silence. Et ce relent de métal en suspens dans l'air.

Oh, mon Dieu, Richie !

Du sang. Le sang de Richie. Partout, jusque sur la loco du calendrier Chessie¹ qui en était éclaboussée. Et les lambeaux du cerveau de Richie. Il les vit, collés aux petits pots pour bébés et aux outils.

Il vit le revolver dans sa propre main.

M'man ! M'man ! Oh, non... Richie ! M'man ! Descends ! M'man... !

Mais personne n'accourut. Enfin il entendit une porte claquer, les pas de sa mère, le bruit des sacs de provisions qu'elle posait dans la cuisine, sa voix qui l'appelait. Il ne put répondre. Même quand elle descendit l'escalier du sous-sol, il ne put répondre. Il demeura là, tapi dans le coin, l'arme sur les cuisses, tandis qu'elle hurlait et hurlait.

Des inconnus envahirent la maison. Un gros type en bleu lui prit l'arme et le fit monter dans la cuisine. Un autre homme en bleu lava le sang qu'il avait sur lui. Quelqu'un l'obligea à enfiler des vêtements propres, ensuite on l'assit dans un fauteuil du salon et on lui dit de se tenir tranquille. Sa mère pleurait dans la cuisine.

Il resta assis, immobile, à écouter tout ça, à sentir son corps se pétrifier. Seuls ses yeux bougeaient. Ils se promenaient sur le papier peint bleu, sur les gravures, allant de l'une à l'autre, car il savait que, tant qu'il continuerait de regarder toutes ces gravures, il ne verrait pas la tête fracassée de Richie.

1. Calendriers publiés par la Chesapeake & Ohio Historical Society, représentant notamment des trains et des locomotives. (N.d.T.)

Puis, lorsque ses yeux se fatiguèrent, il en fixa une – celle, au-dessus de la télé, de Jésus touchant son cœur de lumière. Il contempla Jésus, et Jésus lui rendit son regard.

Puis, soudain, quelqu'un fut là, agenouillé devant lui. Livide, au bord des larmes. Son père ? Qu'est-ce que son père faisait à la maison ? Comment était-il rentré si vite ?

Stuart... il faut qu'on parle.

Je voulais pas. Je me suis juste mis en colère. On se battait pas vraiment. Je sais.

C'est juste que... c'est juste que... Richie, quelquefois...

Stuart, écoute-moi.

Je croyais pas qu'il se rappelait où c'était. On l'a regardé qu'une fois. Je te jure.

Quoi donc ?

Ton revolver. On n'a pas vraiment joué avec. Je l'ai juste sorti et montré à Richie. Je croyais pas qu'il se rappelait où c'était !

Son père jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Maintenant il y avait d'autres gens dans le salon, qu'il n'avait pas vus arriver. Quatre policiers en bleu. Un monsieur en costume marron qui écrivait dans un carnet. Le vieux prêtre chauve de St. Jerome dont l'haleine fleurait les pastilles Sen-Sen. Et d'autres visages, tous flous.

Son père le prit par les épaules.

Stuey, écoute-moi...

Je voulais pas...

Je sais.

Je crois qu'il était malade, papa. Il est pas allé à l'école aujourd'hui, et...

Stuey, calme-toi.

Je sais pas... je sais pas ce qui s'est passé !

Il sentit les mains paternelles se crispier sur ses épaules. Il sentit un souffle chaud sur sa figure.

C'était un accident, mon p'tit Stuey.

Quoi ?

Vous étiez en train de jouer avec le revolver. Tu le montrais à Richie, et le coup est parti tout seul. C'était un accident.

Mais, Richie...

Mon p'tit Stuey. Ecoute-moi. Voilà ce qui s'est passé. C'était un accident. Mais tout va s'arranger.

Son père le scrutait sans ciller. Brusquement, pourtant, il ne put soutenir son regard. Alors il leva les yeux par-dessus l'épaule paternelle, vers le prêtre et les policiers ensemble dans un coin. Il chercha la gravure de Jésus sur le mur, se concentra sur elle jusqu'à ce qu'elle se brouille. Après ça, tout se brouilla aussi. Il se souvenait clairement d'une seule chose : ses bandes dessinées qu'il avait emballées au moment de leur déménagement, un an plus tard. Il avait trouvé un des dessins du Cerveau réalisé par Richie et l'avait glissé dans un *Superman* pour ne jamais le perdre. Longtemps après, alors qu'il revenait de l'université pour Noël, il découvrit que sa mère avait jeté toutes les BD avec d'autres vieilleries.

« Monsieur Bowen ? »

Il rouvrit les paupières et, lentement, l'atelier redevint net.

« Hou ! hou ! Monsieur Bowen, vous êtes toujours en bas ? »

– Oui... »

Il s'éclaircit la gorge :

« Oui ! »

– Je suis vraiment obligée d'y aller.

– Je reste. Je fermerai.

– Monsieur Bowen, je ne pense pas que...

– Je laisserai la clé dans la boîte aux lettres. S'il vous plaît. Vous n'avez qu'à partir, je vous en prie. »

Longue pause.

« D'accord. Joyeux Thanksgiving, monsieur Bowen. »

Il renversa la tête, suivant des yeux le bruit des pas qui regagnaient le vestibule. Le claquement de la porte d'entrée, puis le silence que troublait seulement le *flic-flac* de l'eau. L'atelier semblait aussi sombre et clos que le confessionnal de St. Jerome.

Pardonnez-moi, mon père, car j'ai péché.

Pardonne-moi, papa, car j'ai pris ton revolver dans ta boîte à outils.

Pardonne-moi, maman, car je t'ai fait pleurer et que tu n'as plus jamais cessé de pleurer.

Pardonnez-moi, mon père, car j'ai péché. J'ai tué Richie.

Sa mère l'avait emmené à l'église une semaine après l'enterrement de Richie. Il voyait encore le crâne chauve du prêtre, d'un blanc qui luisait à travers la grille du confessionnal, il sentait son haleine parfumée aux pastilles Sen-Sen, il entendait les mots chuchotés : *mon fils, ce sont les pécheurs que, de nous tous, Dieu aime le plus. C'était un accident, mais tout ira bien. Dieu t'aime. Pour ta pénitence, tu feras...*

... quarante ans de pénitence. Quarante années à se réveiller en nage au milieu de la nuit, à sursauter à la moindre détonation, quarante ans à détourner la tête s'il croisait un garçon blond avec des lunettes noires, quarante ans à verrouiller son cœur parce que s'il laissait quelqu'un s'y enraciner, il souffrirait trop si ce quelqu'un mourait.

Le froid imprégnait le sous-sol. Il frissonnait. Il contempla une dernière fois l'atelier. Ici, il n'y avait rien pour lui, ni absolution ni salut. Pas de réponses à la question : que s'était-il passé ? Il sortit à reculons de la pièce, referma la porte.

Au rez-de-chaussée, il s'arrêta dans le salon. L'heure avançait, les ombres annonçaient le lugubre crépuscule hivernal qui ne tarderait plus. Il chercha ses gants dans sa poche, s'aperçut qu'il lui en manquait un. Il fouilla son autre poche, examina le parquet, retourna dans la cuisine, en vain. Ryan lui avait offert ces gants de cuir pour Noël, l'année précédente. Il ne voulait pas partir sans retrouver celui qui manquait, mais il n'avait pas non plus envie de redescendre au sous-sol.

Alors il réalisa qu'il avait retiré ses gants en haut, quand il avait touché le chambranle de la porte. Il remonta et repéra le gant noir sur le sol. Lorsqu'il se baissa pour le ramasser, quelque chose dans sa mémoire en fut ébranlé. Il se redressa avec précaution.

Il regarda la chambre. Soudain, ce fut comme si quelqu'un avait allumé une lampe, éclairant les recoins obscurs. Soudain, il se voyait. Il avait douze ans, de nouveau, il était à plat ventre sur la courtepoinTE en chenille, des bandes dessinées tout autour de lui. Et il l'entendit parfaitement, comme il l'avait entendu quarante ans plus tôt. Il entendit le *bang* ! qui provenait du dehors. Et il se rappela... Il se rappela ce qu'il avait pensé à cet instant – où s'était-on procuré des pétards en novembre ?

Maintenant, les souvenirs se bousculaient.

Comment avait-il compris que le son ne venait pas du dehors ? Qu'est-ce qui l'avait poussé à descendre, traverser la cuisine, retourner au sous-sol, ouvrir la porte de l'atelier paternel ?

Il ne s'en souvenait pas. Mais il se rappelait...

Oh, Seigneur.

Richie gisant là sur le ciment, l'arme à quelques centimètres de sa paume.

Et lui qui criait : *Richie ! Richie ! Qu'est-ce que tu as fait ?*

Subitement, tout était là dans son esprit, telle une bande magnétique qu'il avait crue depuis longtemps effacée. Il se souvenait

d'avoir traité Richie d'enquiquineur et lui avoir dit de rentrer chez lui. Il se souvenait d'être remonté dans sa chambre, d'avoir abandonné Richie au sous-sol. Ensuite... voilà. Il était de nouveau en bas, où il prenait le revolver pour l'écarter de Richie, pensant que, peut-être, il était encore vivant. Il se rappelait avoir contemplé la blessure dégoulinante de Richie et avoir vomi. Il se rappelait s'être assis là, sur le ciment glacé, pour que Richie ne soit pas tout seul. Il se rappelait avoir contemplé la rigole de sang qui rampait sur le sol gris vers la grille d'évacuation. Ensuite... ensuite, en haut dans le salon, la civière, avec la petite bosse sous la couverture bleue, qu'on évacuait de la maison. La forme du revolver paternel dans le sac en plastique que les policiers emportaient. Les sanglots de sa mère dans la cuisine et la voix calme du prêtre. Il entendait le prêtre parler au père de Richie. Il les voyait, tous groupés, serrés, qui le regardaient et chuchotaient.

Et puis... et puis, le visage de son père devant lui. Il sentait la pression de ses mains sur ses épaules et réentendait ses paroles : *Vous étiez en train de jouer avec le revolver. Tu le montrais à Richie, et le coup est parti tout seul. C'était un accident. Mais tout va s'arranger.*

« Non. »

Le son de sa propre voix le fit sursauter. La chambre vide redevint nette. Tout redevenait net.

Ils savaient. Tous, *ils savaient.*

Sa mère, les parents de Richie, la police, le prêtre, et son propre père. Ils savaient que Richie s'était suicidé. Tous, ils savaient ce qui s'était réellement passé, et ils lui avaient laissé croire que lui ne savait pas.

Il ne pouvait plus respirer. Son cœur était pareil à un animal agonisant dans sa poitrine, lourd de souffrance, luttant pour continuer à battre. Brusquement, il lui fallait sortir de la maison.

Il descendit d'un pas titubant l'escalier et traversa le salon. Dehors, il s'immobilisa sur le trottoir, se courba, en proie à la nausée. Il aspira une grande bouffée d'air froid, une autre. Enfin, quand il se sentit plus solide, il se redressa. Il se retourna vers la maison.

Les larmes lui picotèrent les yeux, il se passa une main tremblante sur la figure. Après quoi, lentement, il rejoignit sa voiture de location. Il se mit au volant, mais resta là, à regarder droit devant lui. Le grésil avait déposé du givre sur le pare-brise, si bien que les arbres noirs et nus semblaient onduler, irréels. Il était absolument immobile, les mains sur le volant, des panaches de buée s'échappant de sa bouche dans le froid giron de la voiture.

Pourquoi ? Pourquoi y avait-il eu cette conjuration des parents, de l'Église et de la police ? Toutes les personnes censées le protéger

l'avaient trahi. Et son propre père, à genoux devant lui, qui lui avait menti, disant que c'était un accident, qui l'avait laissé endosser la faute en lui promettant que tout irait bien.

Mais ce n'était pas un accident et rien n'allait vraiment bien.

Des larmes silencieuses roulaient sur ses joues. Engourdi, il ouvrit la boîte à gants. Le revolver était glacé quand il s'en saisit. Il le contempla un moment, le soupesant – comme il était léger par rapport à autrefois.

Nul ne se doutait qu'il l'avait en sa possession. Après la mort de son père en 1972, il avait aidé sa mère et déniché l'arme dans une boîte, dans le débarras. Le revolver avait été nettoyé, huilé, une balle était engagée dans une chambre. Il l'avait rapporté à l'université, enveloppé dans un vieux pull et caché dans un coffre fermant à clé. Ce coffre l'accompagna, lorsqu'il prit son poste en Floride et qu'il s'installa avec Leslie dans la maison de Coconut Grove. Après la naissance de Ryan, il sortit l'arme du garage et l'enferma dans une boîte à outils. Elle y était demeurée pendant les dix-sept dernières années. Jusqu'à la veille au soir, quand il l'en avait exhumée puis rangée soigneusement dans sa valise pour son retour dans le Michigan.

Les paupières closes, il referma ses doigts sur la crosse. Inutile de vérifier, il savait que la balle était toujours là.

La pluie tambourinait sur le pare-brise. Sa main tremblait et, soudain, le revolver fut lourd, trop lourd pour continuer à le tenir. Il le laissa tomber sur ses cuisses et appuya sa joue contre la vitre froide de la portière.

Combien de temps resta-t-il ainsi ? Plusieurs minutes, une heure ? Toujours est-il que, lorsqu'il rouvrit finalement les paupières, il vit un visage. Il dut cligner des yeux pour le distinguer vraiment, néanmoins quelqu'un l'observait depuis une fenêtre de la maison voisine. Cette figure n'était guère plus qu'une tache blanche à travers le pare-brise givré, mais il eut la certitude que le regard était rivé sur lui.

Il lui fallut quelques secondes supplémentaires avant que sa mémoire ne fasse le recoupement : la maison de Richie... c'était la maison de Richie. Il s'empessa de baisser sa vitre pour mieux voir, mais le visage avait disparu.

Il remonta la vitre, bondit hors de la voiture et voulut traverser la rue. Il se rendit compte qu'il tenait encore le revolver, qu'il glissa promptement dans la poche de son manteau. Tandis qu'il s'approchait du porche, un souvenir fugace lui passa par l'esprit – M. Koweski, tondant sa pelouse. La plus belle pelouse du quartier. Maintenant, il n'en subsistait que de la boue et des herbes mortes devant une maison délabrée avec des barreaux aux fenêtres et des sacs-poubelles en haut

du perron.

Il appuya sur la sonnette. Il frôla une poubelle en plastique bleu crasseuse débordant de bouteilles d'alcool vides. Il sonna une deuxième fois, puis ouvrit la porte-moustiquaire branlante et frappa au chambranle.

Au bout d'un long moment, la porte en bois s'entrebâilla, juste assez pour permettre à un homme de jeter un coup d'œil au visiteur.

« Ouais ? »

Sur le moment, il ne le reconnut pas. Il s'attendait presque à retrouver le colosse au torse massif et aux cheveux noirs et lisses, coiffés en arrière – celui qui, dans son souvenir, était le père de Richie. Or cet homme-là n'était qu'un vieillard au teint cendreuse, aux cheveux gris et sales. Mais les yeux... il se rappelait ces yeux noirs, perçants.

« Monsieur Koweski ?

– J'achète rien.

– Je n'ai rien à vendre... Monsieur Koweski, c'est moi, Stuart. Stuart Bowen.

– Quoi ?

– Stuart Bowen... J'habitais... »

Il hésita, montra l'autre côté de la rue.

Le vieil homme plissa les paupières.

« Bowen... Bowen. »

Alors les yeux noirs s'écarrillèrent.

« Stuey ? C'est bien toi, mon p'tit Stuey ? »

Il tiqua en entendant son ancien surnom, celui dont M. Koweski l'avait affublé, celui qu'il avait toujours détesté parce que ça faisait tellement... bébé.

« Oui, oui... c'est moi, le petit Stuey. »

Le vieillard était bouche bée. Un instant, il parut sur le point de s'effondrer, mais il s'agrippait au battant d'une main pareille à une serre. Puis il ouvrit.

« Eh ben, viens. Je chauffe pas les courants d'air, moi. »

Il pénétra dans la pénombre de la maison et referma la porte derrière lui. Il eut un vague aperçu de l'intérieur, tout en suivant M. Koweski jusqu'à la cuisine. Les silhouettes sombres de meubles avachis, des piles de journaux au papier jauni, des cendriers pleins de mégots. A la tristesse du décor s'ajoutait, agressive, une odeur nauséabonde, comme si le soleil ou d'autres êtres humains n'étaient pas entrés ici depuis longtemps. Il se remémora soudain que, quatre

ans environ après que sa propre famille avait déménagé, son père avait appris par la rubrique nécrologique du *Free Press* que M^{me} Koweski était décédée. *Crise cardiaque*, avait lu son père. *Cœur brisé*, avait rétorqué sa mère.

M. Koweski s'approcha de la cuisinière, saisit la bouilloire, la reposa sur le brûleur encrassé.

« Je suis en panne de café. Tu ne veux pas plutôt boire quelque chose ? »

– Non merci. »

Son hôte pointa le doigt vers la table.

« Assieds-toi donc. »

Il se glissa sur une des chaises en formica jaunes du box aménagé pour les repas. Il eut le souvenir fugace des sandwichs à la mortadelle mangés avec Richie à cette table, avec M^{me} Koweski tout près, pâle et sur ses gardes.

Le vieil homme prit place en face de lui. Il tenait un verre plein d'un liquide clair et resserra les pans de son peignoir taché sur sa poitrine.

« Le p'tit Stuey », murmura-t-il en secouant la tête.

Il ne répondit pas.

« On m'a dit que tu t'étais installé en Floride.

– Oui. Il y a longtemps de ça. »

Koweski but une gorgée, passa une main sur ses joues mal rasées.

« La vie t'a pas fait trop de misères ? »

N'obtenant toujours pas de réponse, le vieux but une autre lampée. L'odeur de gin était suffocante.

« Monsieur Koweski...

– Eh ben, t'as pas posé la question, mais pour moi, c'est pas fameux. D'ailleurs, tu peux t'en rendre compte par toi-même. Le quartier a périclité et j'ai attendu beaucoup trop longtemps pour vendre. La femme refusait mordicus... elle disait qu'elle voulait rester ici à tout prix. Ensuite elle est morte, et voilà où j'en suis. »

Le silence s'instaura dans la cuisine.

« Qu'est-ce que tu fous ici ? demanda brusquement Koweski.

– Pardon ?

– Pourquoi t'es revenu ?

– Richie. Je suis revenu à cause de Richie. »

Le vieillard le scruta un moment. Puis il but, détournant les yeux.

« Je sais ce qui s'est passé », monsieur Koweski.

De nouveau, le regard du vieux se fixa sur lui. Il ne bougea pas, pas un muscle, pas un cil. Pourtant quelque chose dans son regard sembla se rétracter, comme s'il attendait ce qui s'annonçait, tel un boxeur souffrant du syndrome punch-drunk¹ attend l'ultime coup.

« Ce n'était pas un accident. Ce jour-là, au sous-sol. Je n'y étais pour rien. »

Les yeux noirs restaient dans l'expectative.

« Richie s'est suicidé, monsieur Koweski. »

Le vieillard demeura un moment immobile avant de porter péniblement le verre à ses lèvres. Il tremblait. Il termina le gin, s'essuya la bouche d'un revers de main. Puis il se leva, s'appuyant lourdement contre la table, et alla poser le verre vide dans l'évier. Il se figea, tête basse, tournant le dos.

« Monsieur Koweski ? »

Pas de réponse.

« Je *sais* ce qui s'est passé. Vous m'entendez ? Je sais que Richie s'est suicidé. »

Le vieil homme pivota vivement.

« Tais-toi ! Ne parle pas de ça ! »

Une fraction de seconde, la stupéfaction le rendit muet. Quand il reprit la parole, il eut du mal à garder son calme : « J'ai besoin d'en parler, monsieur Koweski, et il n'y a plus que vous pour m'écouter. »

1. Ou encéphalopathie traumatique des pugilistes. (N.d.T.)

Les yeux noirs le transpercèrent.

« Non, j'en parlerai pas. Je veux pas parler de choses comme ça. Pas chez moi ! Tu es dans la maison d'un bon catholique, et c'est un péché. Ce que tu racontes sur Richie, c'est un péché ! »

Le mot, craché d'une voix sifflante, plana dans l'air froid de la cuisine obscure. Il ne put que dévisager le vieil homme. Un péché ? Tout se résumait donc à cela ? Voilà pourquoi ils s'étaient comportés comme ils l'avaient fait ? Les parents de Richie, le prêtre, son propre père – ils l'avaient laissé endosser la responsabilité afin de laver la souillure du suicide ?

Il plaqua ses mains sur son visage. Seul le bourdonnement du réfrigérateur troublait le silence.

« Stuey ? »

La voix du vieillard était un murmure implorant, cependant il se refusa à lui accorder un regard.

« Mon p'tit Stuey ? »

Quand il baissa les mains, il fut étonné de voir des larmes dans les yeux de Koweski.

« C'était juste un accident. Tu comprends pas ça, mon p'tit Stuey ? »

Il vit les larmes rouler sur les joues ridées. Alors, sans hâte mais résolument, quelque chose changea – la dernière pièce d'un puzzle trouvant sa place.

Des larmes dans des yeux noirs. Des mains sur ses épaules. Et cette odeur... un souffle sur sa figure, une haleine qui puait la bière.

Mon p'tit Stuey. Personne d'autre ne l'avait jamais appelé ainsi. Ce jour-là, ce n'était pas son père qui lui parlait, à genoux devant lui. Ce n'était pas son père qui avait mis toute cette machine en branle, ce n'était pas à cause de son père qu'il se méfiait de la vérité, de tous les gens en qui il croyait, et de lui-même. Dans son esprit embrouillé, tout cela n'avait été qu'un épais brouillard, et il réalisait à présent que son père, ce jour-là, n'était même pas là. Le père de Richie.

– C'était lui qui se trouvait dans la maison.

« *Un accident, mon p'tit Stuey.* »

Dans la poche de son manteau, il prit le revolver. En voyant l'arme, Koweski battit des paupières.

« C'était vous. »

Le vieil homme recula et heurta l'évier.

« Quoi ? »

– Je sais ce que vous m'avez fait, monsieur Koweski. »

Celui-ci regardait fixement le revolver.

« Mais maintenant, c'est fini. »

Le vieil homme leva vivement des yeux larmoyants, écarquillés de peur. Mais, dans ces yeux noirs, il voyait à présent d'autres émotions – la honte, le remords, la solitude et la lassitude, une lassitude aussi ancienne et lourde et douloureuse que la sienne.

Stuart Bowen se redressa.

« Je n'en ai plus besoin. »

Il posa le revolver sur la table en formica.

« Adieu, monsieur Koweski. »

Il quitta la cuisine, retraversa sans s'arrêter la maison obscure et retrouva l'air froid de novembre. Ce fut seulement dans sa voiture qu'il s'autorisa à pousser un long soupir. Il sentait les battements de son cœur dans sa poitrine, la chute libre, muette, de son existence. Il démarra et alluma le chauffage. Il resta là un moment, à attendre que la chaleur se répande dans l'habitable, tout en contemplant son ancienne maison.

Il ferma les yeux, souffla.

Le *bang !* le fit sursauter. Il rouvrit les paupières et observa la maison de Richie. Il n'y avait plus personne à la fenêtre.

Un instant – juste un instant – il songea à y retourner. Puis il accéléra et s'éloigna, sans un regard en arrière.

Traduit par Nicole Hibert

CYBERDATE. COM

TOM SAVAGE

BIENVENUE SUR CYBERDATE. COM, OÙ TOUS VOS RÊVES ROMANTIQUES SE RÉALISENT ! FAITES DES RENCONTRES, DES CONNAISSANCES, DANS LE CONFORT ET LA SÉCURITÉ DE NOS SALONS DE TCHAT ! POUR LA MODIQUE SOMME DE 1,25\$ LA MINUTE, VOUS TROUVerez L'AMOUR ET LE BONHEUR ! NOUS SOMMES LE SITE SYMPA DES JEUNES CÉLIBATAIRES DU TRI-STATE¹ SATISFACTION GARANTIE ! (RÉSERVÉ AUX PLUS DE 18 ANS ; SOUS CERTAINES CONDITIONS.) ALORS, QU'ATTENDEZ-VOUS ? INSCRIVEZ-VOUS ET CONNECTEZ-VOUS DÈS AUJOURD'HUI – L'AMOUR EST TOUT PRÈS, IL SUFFIT D'UN CLIC !!! (PRINCIPALES CARTES DE CRÉDIT ACCEPTÉES.)

SESSION # 1

DATE : 16 /10

DÉBUT DE CONNECTION : 21 : 12

FIN DE CONNECTION : 21 : 37

suzyq@connectme.com : salut.

littleboyblue@overlink. net : salut !

1. Zone comprenant New-York, le New Jersey et le Connecticut. (N. d. T.)

Suzy Q : comment va ?

Little Boy Blue : bien, merci. J'adore ta photo. Tu es très jolie.

SQ : merci. Tu n'es pas mal non plus. Ta bio dit que tu as 19 ans, mais sur la photo, tu fais plus jeune. Quel âge tu as ?

LBB : 19, comme c'est marqué.

SQ : mon œil ! Combien tu as « en réalité » ?

LBB : franchement ?

SQ : oui, s'il te plaît.

LBB : 16. Et toi, tu as dit que tu avais 21 ans, mais tu fais aussi plus jeune, sur la photo. Tu n'as pas vraiment 21 ans, je me trompe ?

SQ : non. J'en ai 15 – 16, le mois prochain. Ça ne t'embête pas ?

LBB : du tout. J'aime les femmes plus jeunes que moi.

SQ : très drôle.

LBB : je parie que, sur ce site, tout le monde a notre âge et qu'on ment tous parce qu'ils disent qu'il faut avoir 18 ans.

SQ : absolument. Ma copine Jane a rencontré son copain Biff sur ce site, ils sont ensemble depuis maintenant trois semaines.

LBB : wouah ! Ça a l'air sérieux. D'après ton profil, tu habites à New York. Où ça ?

SQ : Upper West Side – je ne t'en dis pas plus tant qu'on ne se connaît pas mieux. Alors, tu aimes le baseball et Les Lug Nutz. Je les trouve super cool.

LBB : ouais, j'ai tous leurs albums. Mon morceau préféré, c'est « Killer ».

SQ : pareil pour moi ! J'aime aussi Rat A Tat Tat. Leur musique du début, plus maintenant.

LBB : ouais, maintenant, c'est nul. Donc, on est tous les deux dans le punk, et moi je suis aussi à fond dans le blood rap. Death to White People, les meilleurs ! Ils sont géniaux, ces mecs. Et toi, Suzy Q ? Tu aimes DTWP ?

SQ : ils sont pas mal. Mais moi, mon chouchou c'est Ste-phen Sondheim.

LLB : qui ?

SQ : le roi de Broadway. Tu sais, les comédies musicales. Tu n'as pas lu mon profil, Blue Boy ? Hobbies : pom pom girl, discothèques, compagnie de théâtre. J'ai marqué « compagnie », parce que je voulais pas écrire la vérité – je fais partie du club de théâtre de mon lycée. J'avais peur qu'on devine mon âge et que les gens de cyberdate. com me virent. Je suis à fond, à fond dans la comédie musicale de

Broadway. Sondheim, Rodgers et Hammerstein, Jerry Herman, Kander et Ebb – tu sais, *Chicago*, le film avec Renée Z. et Catherine Z. J. C'est de Kander et Ebb. Tu aimes ce genre de chose ?

LBB : zzzzzz...

SQ : désolée. Ça n'a pas d'importance. Alors, il est où, ton lycée ?

LBB : rusée, ta question, Suzy Q ! Je suis aussi à Manhattan, mais je te dirai où quand toi, tu me l'auras dit. ©

SQ : oh, que c'est mignon. Des smileys, non mais ! Tu es sûr que tu as 16 ans et pas, mettons, 10 ? Ça fait bac à sable !

LBB : aïe ! OK, plus de smileys.

SQ : merci. C'est trop pour mes nerfs. Je suis « Suzy Q » parce que je m'appelle Suzy. Et toi, c'est quoi, ton prénom ?

LBB : Mike. J'ai pris « Little Blue Boy » comme pseudo, parce que je cherche l'amour. Et toi, Suzy Q ? Tu cherches l'amour ?

SQ : sans doute. Qui ne le cherche pas ? Tu avais déjà fait ça avant, Mike ?

LBB : quoi, cyberdate. com ? Non. Une fois, mon copain Josh et moi, on s'est connectés sur lovemeup. com, mais c'était un site porno.

SQ : berk. Ces sites devraient être interdits.

LBB : oh, je sais pas. Il n'y a rien de mal avec le sexe, non ?

SQ : non. Mais les gens devraient apprendre d'abord à se connaître, tu ne crois pas ?

LBB : OTAR.

SQ : qu'est-ce que tu racontes ?

LBB : je te dis : oui, tu as raison.

SQ : on commence pas avec ça. J'ai horreur de tous ces acronymes à la mode.

LBB : « ces acronymes à la mode » ? Tu n'as que 15 ans, Suze, tu en es sûre ? Tu parles comme si t'étais plus vieille que ça.

SQ : 15 de la tête aux pieds, et ne m'appelle pas Suze. Je déteste. Mon beau-père m'appelle comme ça.

LBB : oh, toi aussi, tu as un beau-père ? Le mien, je le hais. Mon père me manque.

SQ : le mien aussi. Il est à Seattle avec une nouvelle femme. Elle, disons que ça va. Mais ma mère a perdu la boule et elle s'est mariée avec ce salaud qui essaie sans arrêt de poser ses mains sur moi. Il vend des assurances.

LBB : zzzzzz...

SQ : d'accord avec toi, il n'a aucun intérêt. Donc, tu as aussi un

beau-père. Ça nous fait beaucoup de points communs.

LBB : ouais. Alors, tu veux qu'on se rencontre ?

SQ : je sais pas. Une fille n'est jamais trop prudente. Comment je peux savoir que tu es celui que tu prétends être ? Et si tu étais Jack l'Éventreur ?

LBB : Jack l'Éventreur ? Charmant. Je suis tout simplement un garçon, Suzy Q. Un gentil garçon à la recherche d'une gentille femme.

SQ : fille.

LBB : fille, oui. J'ai une vie sympa, beaucoup de copains sympas, et tout ça, mais il me manque quelque chose, tu vois ? Quelque chose de fondamental. Comme cette chanson de Death to White People « Shoot Me in the Heart¹ » où Rancid dit, « Peut-être je vais laisser tomber les armes et me trouver une nana ». C'est-ce que je ressens quelquefois. Un peu seul, même avec ma bande. Tes potes sont pas là 24 h sur 24, 7 jours sur 7, et tout devient noir et douloureux. C'est un vrai mot, douloureux ?

SQ : c'est un beau mot. Tu as l'air sympa, Mike. Poétique. Oui, je crois que tu as l'âme d'un poète. Et je comprends *complètement* à quoi tu fais allusion en parlant d'être seul parmi la foule. C'est-ce que dit Sondheim dans *Company*², « Ça me rappelle que je suis vivante. » Je ressens ça, disons, *tout le temps*.

LBB : ouais, enfin bref. Alors, qu'est-ce que tu en penses ? Tu as envie de rencontrer l'âme d'un poète, Suzy Q ? On pourrait se chanter nos chansons préférées. Ça me plairait. Et toi, ça te plairait ?

SQ : laisse-moi y réfléchir. Si on se retrouvait ici demain, même heure, 21 h ? On tchattera encore un peu.

LBB : tu me charries pas ?

SQ : CDB CDF SJM JVEE !

LBB : tu te mets aux acolytes, maintenant ?

SQ : acronymes.

LBB : comme tu veux. En tout cas, croix de bois, croix de fer, OK, mais s'il te plaît... ne va pas en enfer !

SQ : d'accord. Il faut que j'y aille. A +.

LBB : oui, à plus tard ! A demain, 21 h. Bye.

1. Tire-moi en plein coeur. (N.d.T.)

2. Comédie musicale des ann.es soixante-dix. (N.d.T.)

SESSION # 2

DATE : 17/10

DEBUT DE CONNECTION : 21 : 01

FIN DE CONNECTION : 21 : 49

littleboyblue@overlink. net : tu es là, Suzy Q ?

suzyq@connectme. com : salut, Little Boy Blue.

LBB : nous revoilà.

SQ : oui, nous revoilà. Comment va ?

LBB : tu veux vraiment que je te réponde ?

SQ : très drôle. Non ! Je n'étais pas sûre que tu serais là ce soir.

LBB : on est deux. Mais on est là.

SQ : oui, on est là. Tu as déjà dîné ?

LBB : ouais. Mac et fromage, comme d'habitude. Je ne suis pas... ma mère n'est pas très douée pour la cuisine, tu vois ?

SQ : je vois. Moi, j'ai mangé du pain de viande. Tu es allé au lycée, aujourd'hui ?

LBB : zzzzz. Ouais.

SQ : idem. On a eu interro d'algèbre. Berk ! Je m'en suis bien tirée, je crois, et ma copine Jane aussi. Notre copain Johnny a complètement loupé, mais il aura quand même une bonne note. Le prof est dingue de lui.

LBB : quoi, elle veut sortir avec lui ?

SQ : j'ai dit « le prof », c'est un homme. Et oui, il veut sortir avec lui.

LBB : Johnny est gay ?

SQ : métrosexuel.

LBB : oh, cool. Il va sortir avec le prof ?

SQ : peut-être. Ça t'est *déjà arrivé* avec une prof, Mike ?

LBB : non. Et toi ?

SQ : il faudrait que je te connaisse mieux pour répondre à ta question. Mais je ne suis pas des îles Vierges, si c'est-ce que tu demandes. Je parie que toi non plus. Tu sembles être un homme du monde. A propos, où est ton lycée ?

LBB : toi et tes questions fûtées, Suzy Q ! Tu le découvriras bien assez tôt. A part ça, qu'est-ce que tu as fait d'autre au lycée, aujourd'hui ?

SQ : répétition du numéro de pom pom girls. Si tu voyais nos nouveaux costumes ! Ma mère en aura une attaque ! J'espère qu'elle me laissera le porter.

LBB : j'aimerais beaucoup te voir dans ton costume.

SQ : du calme ! Je te rappelle qu'on en est encore au stade du tchat.

LBB : dacodac, je me calme. J'ai du mal. Je pense qu'on devrait se rencontrer quelque part.

SQ : ça te plairait, Mike ?

LBB : absolument, Suzy.

SQ : humm. J'ai parlé de toi à Jane, à la répétition. Elle dit que tu es sans doute un SVB, de quarante ans ou plus, qui drague les gamines. C'est vrai ? Tu es un sale vieux bonhomme, Mike ?

LBB : hahaha. Je suis un SJM, un sale jeune mec. 16 balais. 1,85 m et je grandis encore. De partout.

SQ : et tu es blond. J'aime bien ton bouc.

LBB : il risque de disparaître. Le principal m'a pris à l'écart et il m'a dit : pas de poils sur la figure. Je lui ai répondu d'aller se faire foutre.

SQ : faux ! Je parie que tu as répondu : « Oui, monsieur, tout de suite, monsieur ! »

LBB : eh oui, exactement. Je suis obligé d'être poli avec les autorités du coin. Mon beau-père a parlé d'école militaire.

SQ : ouille ! Tu poses donc tellement de problèmes, Michael ?

LBB : pas vraiment. Mais mon copain Josh, deux autres gars et moi, on s'est fait choper dans une discothèque avec de l'ecstasy, le mois dernier. Alors, je me tiens à carreau.

SQ : tu prends toujours de l'ecstasy ?

LBB : quelquefois. Quand je veux faire la fête.

SQ : super. Moi, avec ça, je me sens sexy.

LBB : je t'en apporterai.

SQ : on verra, Michael.

LBB : j'aime que tu m'appelles comme ça. Michael. Personne d'autre ne le fait.

SQ : tu as déjà eu des petites amies, je suppose ?

LBB : deux ou trois.

SQ : et comment elles t'appelaient ?

LBB : enfoiré. Non, je rigole ! Elles m'appelaient Cas.

SQ : Cas ? Pourquoi ?

LBB : Casanova.

SQ : oh, je vois. Tu es donc la vedette du campus.

LBB : je suis le mâle dominant du campus.

SQ : un homme du monde. Génial. Tu aimes beaucoup les filles ?

LBB : oh oui ! Et toi, tu aimes beaucoup les garçons ?

SQ : beaucoup. Je ne suis pas des îles Vierges, je te le répète. Il s'appelait Brad, il était arrière au foot. Un grand garçon, lui aussi. Blond comme toi. Mais on n'est plus ensemble.

LBB : qu'est-ce qui s'est passé ?

SQ : il préférerait les douches au terrain de foot. Il est sorti avec le coach.

LBB : bizarre.

SQ : pas vraiment. Qui sait, Michael ? Toi aussi, tu pourrais t'amuser avec un homme plus âgé.

LBB : oh que non ! Je m'en tiens aux filles, merci.

SQ : une fille en particulier ?

LBB : eh bien, c'est pour ça qu'on est là, non ? Décris-moi un peu mieux ton costume de pom pom girl.

SQ : hahaha. Très révélateur. Nul.

LBB : oooh. Ma dernière copine était pom pom girl. Et gymnaste. Spécialiste des barres parallèles. Une véritable athlète, si tu vois ce que je veux dire.

SQ : je vois. Que lui est-il arrivé ?

LBB : maintenant, elle sort avec un type de la fac.

SQ : donc on a tous les deux perdu notre moitié qui nous a préféré quelqu'un de plus âgé. On a vraiment beaucoup de points communs.

LBB : ouais. Mais je peux comprendre ça, Suzy. Les gars plus vieux ont davantage d'expérience. Ils savent ce qu'ils font. Tu es déjà sortie avec un gars plus vieux ?

SQ : une fois.

LBB : il avait quel âge ?

SQ : 17 ans.

LBB : c'est pas vraiment la vieillesse !

SQ : il avait quand même deux ans de plus que moi !

LBB : qui c'était, ce mec ?

SQ : le fils de mon portier.

LBB : un portier ? Alors tu es riche ?

SQ : pas vraiment. Mais j'avais un portier.

LBB : qui avait un fils.

SQ : oui. Superbe. Une belle bête, tu vois ? Mais ça n'a pas duré longtemps. Il voulait quelqu'un de plus jeune, quelqu'un de son âge.

LBB : il me semblait avoir compris que tu avais 15 ans.

SQ : excuse-moi, faute de frappe. Je rectifie : il voulait quelqu'un de plus âgé. De toute façon, pour moi, c'était moins sérieux avec lui qu'avec Brad.

LBB : alors comme ça, tu cherches une relation sérieuse ? Ou juste pour le fun ?

SQ : fais-moi une proposition. Non, je plaisante ! Je cherche ce qui se présentera.

LBB : moi aussi. Ce qui se présente.

SQ : oh, ça fait drôlement métrosexuel. C'est bien ce que tu es, Michael ?

LBB : ouais, je suis un homme métro. Et toi, tu es une femme métro ?

SQ : une fille. J'ai 15 ans, tu as oublié ?

LBB : non. On devrait se rencontrer, Suzy.

SQ : Halloween est dans deux semaines. On pourrait se masquer et se retrouver dans un boui-boui quelconque du Lower East Side. Tu te déguises en Tarzan et moi en Jane.

LBB : c'est-à-dire comme ta copine Jane, ou comme la Jane de Tarzan ?

SQ : la Jane de Tarzan, idiot ! Impossible de confondre les deux. Entre nous, ma copine Jane ferait craquer la liane. Et puis, elle est trop timide.

LBB : tandis que toi, tu n'es pas timide ?

SQ : non, je suis beaucoup plus mature qu'elle.

LBB : beaucoup plus ?

SQ : absolument. Et toi, tu es le grand mâle dominant du campus.

LBB : colossal.

SQ : nous parlons bien de taille, n'est-ce pas, Michael ?

LBB : tu verras.

SQ : peut-être que oui, peut-être que non. En quoi tu étais déguisé, l'an dernier pour Halloween ?

LBB : en moi. Je ne suis pas fana des soirées costumées. Je préfère être moi-même.

SQ : moi aussi, je suis pour la transparence. Mais, l'an dernier,

j'étais en Marilyn Monroe.

LBB : tu es blonde, de toute manière, comme moi. Et, sur ta photo, tu es aussi jolie que MM, du 1^{er} janvier au 31 décembre.

SQ : merci.

LBB : de rien. Comment tu as mis cette photo en ligne ? Moi, j'ai Scanner X511 et Photoshop. Et toi ?

SQ : j'ai un Mac. J'utilise Macscan et PhotoLab 3.7.

LBB : tu as un portier *et* un Mac ? Bon sang, tu *es* riche !

SQ : OK, je suis riche. L'idée de sortir avec une héritière te plaît, Michael ?

LBB : c'est pas désagréable. Mais je me fiche de tout ça – tu sais, les trucs matériels.

SQ : oui, ça ne compte pas. L'essentiel, c'est l'être humain.

LBB : exactement.

SQ : n'empêche, si quelqu'un t'offrait un paquet d'argent pour coucher avec toi... comment tu réagirais ?

LBB : ce quelqu'un, c'est un mec ou une nana ?

SQ : peu importe.

LBB : alors, ça dépendrait de la somme.

SQ : 1 000 \$?

LBB : un billet de mille ? Je sais pas. Peut-être. Avec ça, je pourrais me payer une tonne d'ecstasy.

SQ : sans aucun doute.

LBB : eh bien, pourquoi pas ? Je trouve cette discussion bizarre. Tu le ferais, toi ?

SQ : quoi donc ?

LBB : coucher avec quelqu'un pour 1000 \$?

SQ : c'est ta meilleure offre, Mike ?

LBB : hahaha ! Tu sais ce que je veux dire.

SQ : oui, je sais. Et oui, bien sûr, je le ferais. A condition qu'il soit cool – pas un vieux cochon. Mais s'il était mignon...

LBB : et tu coucherais avec une femme ?

SQ : pour combien, mille ?

LBB : ouais.

SQ : non. Mais toi, tu coucherais avec un mec pour cette somme, pas vrai ?

LBB : je n'ai pas dit ça.

SQ : si. Tu as demandé, « mec ou nana » et j'ai répondu « peu importe » et ensuite tu as dit « bien sûr ».

LBB : je n'ai pas dit ça.

SQ : oh que si. Tu as demandé « mec ou nana », moi j'ai répondu « peu importe » et toi, tu as dit « bien sûr ».

LBB : je n'ai pas dit « bien sûr », mais « peut-être ». Enfin bref, changeons de sujet.

SQ : d'accord. Tu as déjà eu des rapports sexuels avec un garçon ?

LBB : c'est ça, pour toi, changer de sujet ? ? ?

SQ : simple curiosité. Tu as l'air tellement blasé. Je parie que tu bois des Martini et que tu conduis une Porsche.

LBB : ça dépasse mes moyens. Pour moi, c'est Coors Light et métro.

SQ : zzzzzz.

LBB : hahaha ! Tu es vraiment très marrante, Suzy Q.

SQ : grâce à ma formation théâtrale.

LBB : si tu veux. Tu es très marrante – tu es jolie et rigolote, tu comprends ? Je parie que tu as de belles jambes.

SQ : certaines personnes le pensent.

LBB : on joue au jeu de la vérité ?

SQ : quoi ?

LBB : tu sais, tu réponds sincèrement à une question et puis tu poses une question.

SQ : OK, vas-y.

LBB : tu portes une petite culotte ?

SQ : oui.

LBB : de quelle couleur ?

SQ : ça fait 2 questions. Blanche. En coton blanc. A moi. Tu as été scout ?

LBB : louveteau, scout, totem : aigle. J'ai les insignes qui le prouvent.

SQ : vous faisiez du camping ?

LBB : évidemment.

SQ : toi et tes copains scouts, vous jouiez à des jeux cochons ?

LBB : ça fait 3 questions. Tu as un soutien-gorge ?

SQ : naturellement. Bon, ça suffit, Mike. On est horribles, on croirait ces vieux dégueulasses en imperméable qui s'assoient au dernier rang, au cinéma.

LBB : hé, certains de mes meilleurs potes sont des vieux dégueulasses en imperméable.

SQ : tiens donc. Et tu les laisses te tripoter ?

LBB : lequel de nous deux est horrible, maintenant ? Allez, on arrête ces conneries. Tu veux me rencontrer, oui ou non ?

SQ : doucement, Michael ! On se calme, on se calme !

LBB : désolé. Il m'arrive d'être un peu impatient. Alors, qu'est-ce que tu en penses, Suzy ? Tu aimerais qu'on se rencontre quelque part et qu'on fasse connaissance face à face ?

SQ : peut-être. Bon, il faut que j'y aille, il est presque 22 h. Voilà ce que je suggère, Blue Boy – tu proposes un jour et un endroit, et tu me retrouves sur ce tchat encore une fois, demain à 21 h. D'accord ?

LBB : OK Dis, tu ne me mènes pas en bateau, hein ? Si je te donne rendez-vous dans un endroit cool, tu viendras ?

SQ : CDB...

LBB : j'ai ta parole ?

SQ : croix de bois, croix de fer, etc.

LBB : super ! A demain soir 21 h. Bonne nuit, Suzy Q. Bye.

SQ : bonne nuit, Michael. Bye.

SESSION # 3

DATE : 18/10

DÉBUT DE CONNECTION : 20 : 56

FIN DE CONNECTION : 21 : 28

littleboyblue@overlink. net : Little Boy Blue appelle Suzy Q. Entrez, mademoiselle, je vous prie.

suzyq@connectme. com : hahaha. Salut, Michael.

LBB : salut, Suzy. Nous revoilà. Quoi de neuf ?

SQ : tout est vieux. Et pour toi ?

LBB : rien de neuf, toujours la même merde, toujours la même rengaine.

SQ : la même rengaine ?

LBB : ça, c'est pour te faire plaisir, **puisque** tu aimes Rodgers, Ebbstein et toute la clique.

SQ : Rodgers et Hammerstein, Kander et Ebb.

LBB : oui, eux aussi. Bref. J'ai loué le DVD de *Chicago*, puisque tu

avais dit que tu aimais.

SQ : vraiment ? Comme c'est gentil ! Qu'est-ce que tu en as pensé ?

LBB : pas mal. Mais toutes ces chansons, ces danses – je sais pas. Ringard.

SQ : ne sois pas puéril. *Chicago* a remporté l'oscar du meilleur film. C'est de l'art.

LBB : Death to White People aussi, c'est de l'art. A propos, j'ai leur nouvel album. Si tu veux, je te l'apporterai quand on se rencontrera.

SQ : oui, d'accord. Où et quand ?

LBB : vraiment ?

SQ : vite, avant que je change d'avis.

LBB : demain soir, 22 h, 3^e Rue & Avenue B. Au nord, à deux portes en allant vers l'Avenue C. Une vieille baraque super cool. Elle est vide pour l'instant, ils vont y construire un immeuble neuf. Il y a un petit jardin derrière, très romantique, surtout au clair de lune. Avec des petites fleurs blanches partout. T'aimerais pas voir ça ?

SQ : tu veux qu'on se retrouve dans une maison abandonnée de la 3^e Rue ?

LBB : tout juste. Tu as une meilleure idée ?

SQ : non. Mais ce n'est pas condamné ? Comment on entre ?

LBB : la serrure de la porte est pétée. J'y vais quelquefois quand j'ai besoin de solitude. Très cool.

SQ : comment tu connais cet endroit ? Tu y emmènes toutes tes copines ?

LBB : Non, je n'y suis jamais allé avec quelqu'un. C'est près de chez moi, voilà pourquoi je la connais, cette baraque. Je me suis dit que je pourrais apporter mon iPod demain soir – comme ça on écouterait mon nouvel album des DTWP. Tu aimes le vin rouge ?

SQ : oui.

LBB : j'en prendrai une bouteille. Et un peu d'ecstasy.

SQ : écoute, Michael, ça ne va pas être un traquenard, j'espère ? Je n'ai pas envie de me taper des kilomètres jusqu'à la 3^e Rue pour, par exemple, me bagarrer avec toi.

LBB : pas question ! On dansera dans le jardin au clair de lune. C'est tout. Juré.

SQ : humm. Tu as intérêt à être sincère.

LBB : parole d'honneur.

SQ : d'accord. Mais on pourrait se voir à 21 h ? Je suis attendue vers 23 h.

LBB : un autre rancard, Suzy ?

SQ : hahaha ! Je dois être rentrée à la maison vers 23 h. Le lendemain, j'ai cours au lycée, figure-toi. Je serai là à 21 h, mais promets-moi une chose, Michael.

LBB : tout ce que tu veux.

SQ : promets-moi de garder l'esprit ouvert.

LBB : je le savais ! Je *savais* que tu as plus de 15 ans.

SQ : il ne s'agit pas de ça.

LBB : tu n'es pas pom pom girl ?

SQ : oh si, je suis une pom pom girl. J'insiste juste là-dessus : garde l'esprit ouvert, par rapport à nous, d'accord ?

LBB : bien sûr.

SQ : OK Je compte sur toi pour te comporter en gentleman.

LBB : toujours, Suzy.

SQ : juré ?

LBB : croix de bois, etc. Et toi aussi, garde l'esprit bien ouvert. Ce sera super, je te jure. Très, très romantique.

SQ : OK

LBB : tu viendras, hein ?

SQ : oui, je serai là.

LBB : tu ne vas me poser de lapin, me laisser poireauter dans le jardin au clair de lune ?

SQ : je ne ferais jamais une chose pareille, Michael. Je ne suis pas ce genre de fille.

LBB : tant mieux ! Alors, à demain soir, 21 h. Je serai le gars avec la casquette des Mets¹².

SQ : hahaha ! Je suppose qu'il n'y aura pas foule ?

LBB : non, rien que moi. Juste toi et moi, Suzy Q. Juste nous deux contre le monde entier.

SQ : tu as décidément l'âme d'un poète.

LBB : eh oui. Et toi, tu es ma petite Suzy Q.

SQ : on verra. J'ai hâte de te parler de vive voix.

LBB : alors, à demain soir.

SQ : oui, à demain soir. Fais de beaux rêves, Michael. Bye.

LBB : bonne nuit, ma petite Suzy Q. Bye.

New York, 21 octobre – L'homme assassiné avant-hier soir dans un immeuble condamné de la 3^e Rue Est, près de l'Avenue B dans l'East Village, a été formellement identifié. Il s'agit de Harold Frobish, 29 ans, résidant 74^e Rue Ouest à Manhattan. Frobish a été poignardé à de multiples reprises au visage et à la poitrine, jeudi entre vingt et une heures et vingt-trois heures. Le cadavre, que l'on a au début pris pour celui d'une femme, dans la mesure où il portait des vêtements féminins et une perruque blonde, a été découvert par un sans-abri qui voulait passer la nuit au rez-de-chaussée du bâtiment abandonné.

Frobish, un acteur qui se produisait comme drag-queen dans des clubs du centre-ville, sous le pseudonyme « Suzy Q », a été identifié aujourd'hui par un ami et partenaire, Johnny Dillson, 26 ans, alias « Jane Doe¹ », également drag queen. Dillson et d'autres se sont alarmés quand Frobish n'est pas venu travailler deux nuits d'affilée au Cheerleaders², un club à la mode de Chelsea.

Frobish n'a pas de parents connus, mais d'après les archives de la police, il avait été arrêté à deux reprises pour sollicitation sexuelle, incitation à la débauche et attentat à la pudeur sur mineur. La première fois, les parents avaient retiré leur plainte, en revanche dans le second cas, le père du garçon concerné – le portier de Frobish – l'avait maintenue. Frobish avait été traduit en justice et condamné à six mois de prison.

Le SDF, qui a refusé de décliner son identité, aurait déclaré aux autorités avoir vu un homme sortir en courant de l'immeuble juste avant que lui-même n'y entre pour découvrir le corps de Frobish. Le fuyard serait un individu de type caucasien à la peau très blanche, 1,85 m environ, 100 kg, cheveux bruns et lunettes noires, entre 35 et 40 ans. Il portait un jean, une casquette de baseball à l'effigie des Mets de New York, et un sweat-shirt gris taché de sang, orné du logo du populaire groupe de rap Death to White People.

Quiconque détiendrait des informations concernant cette affaire est prié de contacter la police new-yorkaise...

1. Nom que l'on donne . un cadavre féminin dont l'identité. n'est pas connue. (N.d.T.)

2. Autre nom des pom pom girls. (N.d.T.)

BIENVENUE SUR INTERMEET. COM, LE SITE OÙ TOUS VOS RÊVES D'AMOUR SE RÉALISENT ! LIEZ CONNAISSANCE DANS LE CONFORT ET LA SÉCURITÉ DE NOS SALONS DE TCHAT PRIVÉS ! POUR LA MODIQUE SOMME DE 1,50 \$ LA MINUTE, VOUS TROUVEREZ L'AMOUR ET LE BONHEUR (RÉSERVÉ AUX PERSONNES DE 18 ANS OU PLUS, SOUS CERTAINES CONDITIONS.) QU'ATTENDEZ-VOUS ? (TOUTES LES PRINCIPALES CARTES DE CRÉDIT ACCEPTÉES.)

SESSION # 1

DATE : 04/12

DÉBUT DE CONNECTION : 9 : 15

FIN DE CONNECTION : 9 : 56

younggirl@compuline. com : salut.

littieboyblue@teklinc. net : salut !

Young Girl : comment va ?

LittleBoyBlue : bien, merci. J'aime beaucoup ta photo. Tu es très jolie. Mais je dois te demander quelque chose avant qu'on aille plus loin, Young Girl, et je considère comme absolument essentiel que tu me dises la vérité.

YG : d'accord. C'est quoi, ta question ?

LBB : mettons que c'est une question de vie ou de mort.

YG : OK, vas-y.

LBB : Young Girl, est-ce que tu es *vraiment* une jeune fille ?

YG : évidemment. Qu'est-ce qu'il y a – tu me croyais plus âgée ?

LBB : un truc dans ce genre, oui.

YG : dans mon profil, j'ai marqué 22 ans, mais en fait j'en ai 16. Ça te va ?

LBB : parfaitement, Young Girl. C'est parfait. 16 ans ? Oui, c'est exactement ce que je recherche...

Traduit par Nicole Hibert

LE RETOUR

CHARLES TODD

IL Y AVAIT quelqu'un dans la maison, lorsqu'elle franchit le seuil.

Eleanor le sentit. La densité de l'air semblait avoir changé.

« Hello ! » hasarda-t-elle, s'immobilisant près de l'escalier.
« Maddie ? » ajouta-t-elle après une pause.

Mais ce n'était pas le jour de Maddie qui venait faire le ménage le jeudi.

Elle ne s'était absentée qu'une heure, s'était arrêtée chez le primeur, à la poste, la boulangerie. Elle avait acheté des scones pour le thé. Harry en raffolait...

Un instant, son cœur s'emballa. Harry combattait en France ; s'il avait obtenu une permission, il lui aurait télégraphié.

On avait une permission quand on était blessé.

Elle refusait d'y penser.

« Il y a quelqu'un ? » dit-elle, ne sachant que faire.

Personne ne répondit.

Elle poussa un soupir, se morigéna d'être aussi nerveuse, et passa dans la cuisine pour ranger ses emplettes.

Ils n'avaient pas eu d'enfants, Harry et elle. Il était parti à la guerre avant qu'ils aient pu en avoir. Parfois, elle désirait ardemment un enfant, un être sur qui déverser son amour, quelqu'un qui mettrait de la vie dans la maison vide. Qui l'emplirait de ses rires.

Et de ses pleurs aussi, songea-t-elle. Le bébé de sa sœur pleurait sans arrêt, semblait-il, mais Sarah lui avait expliqué qu'il faisait ses dents.

Elle rangea les oignons et les carottes dans le bac à légumes, posa les scones sur une étagère, puis emporta au salon la seule lettre arrivée au courrier. Une lettre de sa mère. Elle la parcourut rapidement – ils allaient tous bien, ils étaient un peu las d'entendre, la nuit, le fracas des canons en France. Le Kent était trop proche de la fureur des combats, au gré de sa mère, mais son père était toujours dehors sur les falaises, à guetter les zeppelins. Il n'avait jamais vu de dirigeable ; on aurait dit que la bataille l'attirait, âgé comme il était, estropié comme il était. Comme un vieux cheval de guerre qui se souvient de l'appel du clairon.

Quand elle eut fini de lire la lettre, elle la rangea dans son bureau –

et pivota, surprise.

Elle avait l'impression que quelqu'un s'était assis dans le fauteuil près de la fenêtre...

Elle était certaine d'avoir aperçu quelque chose – une mèche de cheveux blond vénitien, la ligne d'une épaule...

Il n'y avait personne. Au moment où elle s'était retournée, elle aurait cependant juré que le fauteuil à bascule se balançait imperceptiblement.

Je ne comprends pas, se tança-t-elle, pourquoi tu es si agitée. On croirait que tu étais toi-même en quittant la maison et que tu es revenue dans la peau d'une autre.

Pourtant, rien ne s'était passé au village qui fut susceptible de la transformer. Elle était allée faire son marché comme à l'accoutumée, échangeant quelques mots avec des voisins et des amis, flânant dans la petite librairie. Elle achetait parfois quelques fleurs qu'elle disposait sur la table pour le thé. Certes, elle avait dans son jardin toutes les fleurs qu'elle pouvait désirer. Mais c'était la couleur qui la séduisait, le rouge flamboyant des glaïeuls, le blanc du lilas délicatement parfumé, le jaune des marguerites en bottes. Elle les achetait tout simplement pour en profiter, et tant pis si elle avait chez elle des glaïeuls saumon ou son propre lilas lavande, ou encore des zinnias quasiment du même jaune que les marguerites.

C'était un bel après-midi, aussi décida-t-elle de prendre son thé sur la petite terrasse que Harry lui avait construite juste après leur mariage. Il n'y avait de place que pour une table et deux fauteuils, avec vue sur le jardin. Elle l'avait adorée, poussant des cris de ravissement lorsque tous deux s'étaient installés pour contempler le coucher du soleil au-dessus des collines du Gloucestershire. Elle n'aurait pu imaginer rien de plus merveilleux.

Harry avait toujours eu le chic pour savoir ce dont elle rêvait, comme s'il l'avait étudiée avec l'attention nécessaire pour deviner ce qui lui plairait. La terrasse, la balancelle sous le pommier, le couple de cygnes en pierre blanche au bout de l'allée du jardin, ou la petite bibliothèque près de son lit, si bien qu'elle pouvait lire quand elle ne trouvait pas le sommeil. Mais avec Harry à son côté, elle avait toujours bien dormi. C'était maintenant, maintenant qu'il était loin, qu'elle en était venue à dépendre des livres, à s'en remettre à eux durant les interminables et sombres heures de la nuit, quand Harry lui manquait le plus. Comme s'il avait même deviné cela...

Après s'être préparé une théière et avoir disposé les scones sur l'assiette en porcelaine de Worcester – le cadeau de mariage offert par la sœur de Harry, elle emporta le plateau dans le jardin. Elle crut

soudain entendre quelque chose dans son dos, se tourna vivement.

Mais il n'y avait personne. Rien.

Le cœur battant toujours à se rompre, elle sortit d'un pas pressé et posa le plateau sur la table. Elle versa du thé dans une tasse, y ajouta du lait et du sucre et remua le tout avec sa petite cuillère. Elle aurait dû prévoir une autre tasse, songea-t-elle, pour Harry. Elle le faisait, parfois, juste pour éprouver – à la vue de deux tasses sur le plateau, comme avant – le sentiment d'être en sa compagnie.

Une légère brise effleura sa joue, et elle sourit. C'était ainsi que Harry la caressait, au passage. Il lui manquait tellement, elle avait pleuré des jours entiers après son départ. Elle ne comprenait pas pourquoi le meurtre d'un archiduc dans quelque ridicule ville des Balkans avait déclenché cette terrible guerre. Les Anglais ne l'avaient pas assassiné, l'Angleterre ne méritait pas d'être punie. L'Autriche aurait dû bombarder la Serbie – que les Anglais et les Allemands se battent en France à cause d'un principicule était absurde.

Harry lui avait expliqué ces histoires de traités. Mais c'étaient les hommes qui élaboraient des traités, avait-elle rétorqué. Aucune femme, aucune mère n'aurait accepté de partir à la guerre à cause d'un simple accord sur parchemin décrété par une poignée de nations. Elle ne saisissait pas que son mari lui fut enlevé parce qu'une tête brûlée avait eu le besoin pressant de tuer quelqu'un. N'avait-on pas abattu ce criminel sur-le-champ ?

Harry avait éclaté de rire.

« C'est bien plus grave que tu le penses.

– Pas vraiment, lui avait-elle répondu. Les hommes préfèrent tout bonnement défiler en uniforme et montrer leur bravoure. Quand il n'y a pas eu de guerre depuis un certain temps, n'importe quel prétexte est bon. »

Il l'avait embrassée.

Elle pivota d'un bond. Quelque chose, fugace, entrevu du coin de l'œil. La sensation d'une présence.

Mais ce n'était que son imagination, qui matérialisait Harry, parce qu'il lui manquait si atrocement. Elle essaya de rire, en vain...

Quelqu'un était *venu* ici. Elle ne perdait pas l'esprit, et elle n'était pas une petite sottise : elle était une femme mariée qui vivait seule, confortablement, depuis octobre 1914, ce qui faisait à présent presque deux ans.

Elle reposa sa tasse, alla jusqu'à l'angle de la maison puis regarda dans la cuisine. Insatisfaite, elle rentra et, pour la première fois, verrouilla la porte du vestibule.

« Il y a quelqu'un ? » dit-elle, observant le palier de l'étage.

Pas de réponse.

Ensuite il y eut le chien du voisin. Elle l'aperçut au milieu des buissons, un éclair – la queue ou le mouvement brusque d'une tête.

Regagnant la terrasse, elle prit un scone et commença à le manger, savourant le goût subtil du petit pain, tout en se rasseyant dans son fauteuil.

« C'est la mauvaise période du mois, se dit-elle. Je suis nerveuse. Voilà tout. »

Mais, à présent, le jardin était hanté, et tandis que le rouge-gorge, le pinson et la fauvette voletaient parmi les plantes, elle les suivit du regard, attendant qu'ils se perchent dans le pommier, effarouchés par... quelque chose.

Elle ne s'attarda pas dans le jardin, pourtant il n'y faisait pas chaud en ce début du mois d'août, on y était bien, à l'ombre de la maison. Dès qu'elle eut terminé son thé, elle remporta précipitamment le plateau à l'intérieur.

La soirée fut épouvantable. Elle sentait une présence, elle sentait du mouvement et, quelquefois, le voyait à demi, sans jamais réussir à déterminer ce qui la perturbait. *Mes yeux*, pensa-t-elle, fixant les aiguilles de la pendulette qui se déplaçaient lentement pour marquer dix heures, *je vais devoir aller en ville faire examiner mes yeux*.

Il ne faut pas que je devienne aveugle, comment je me débrouillerai, seule ici ? Je ne veux pas mes parents ici, je ne veux pas Sarah et son enfant ici. Je ne veux pas d'une infirmière. C'est ma maison, pas la leur, ils y seraient mal à l'aise et j'aurais le sentiment qu'ils ont pitié de moi...

Néanmoins, les pages du livre qu'elle choisit de lire, assise dans son lit, étaient parfaitement claires. Elle n'avait aucun problème avec les lignes imprimées.

Epuisée, tant elle s'était forcée à se détendre sans résultat, elle finit par s'assoupir. Le livre lui glissa des mains et tomba bruyamment sur la carpeste.

Cela la réveilla en sursaut et, alors qu'elle essayait de comprendre où elle se trouvait et ce qui s'était passé, elle sentit une chaleur dans le lit, près d'elle. Cela la terrifia, elle repoussa violemment le drap, se leva d'un bond et scruta le lit.

Il n'y avait rien, hormis l'empreinte de sa tête sur l'oreiller. Elle se pencha, certaine qu'elle allait de nouveau sentir la chaleur, promena sa main sur les draps. Mais ils étaient tout frais, sauf là où elle s'était allongée.

Elle rejeta en arrière ses cheveux noirs qui balayaient son visage.

« Mais je deviens folle ! » dit-elle à voix haute.

Une idée effrayante, qui Pébranla jusqu'au tréfonds de son être. Elle n'avait rencontré qu'une seule folle, la vieille grand-mère d'une camarade d'école, qui avait parlé aux fauteuils dans sa chambre et s'était querellée avec son armoire, contre le mur, comme si le meuble abritait des gens et non son manteau, ses robes et chaussures.

Incapable de se rendormir, Eleanor prit son oreiller et sa couverture, descendit au rez-de-chaussée et s'étendit sur le canapé, le corps raide comme un bout de bois et les yeux grands ouverts. Ce ne fut qu'après l'aube, quand le soleil estival se faufila par la fenêtre, qu'elle sombra dans un sommeil troublé.

La journée fut cauchemardesque. Elle avait peur de sortir, peur de se ridiculiser au village en hurlant à cause d'une ombre. Elle avait tout aussi peur de rester à la maison et de se dire qu'elle n'était pas seule. Elle regardait droit devant elle, tellement elle appréhendait de voir, du coin de l'œil, une chose terrible, démente, issue des abîmes d'un esprit tourmenté.

A l'heure du thé, elle fut dans l'incapacité de manger, et elle emporta la théière au jardin, sans une assiette de scones ou de ces minces sandwichs au concombre dont elle raffolait en été. Elle but son thé sucré comme s'il s'agissait d'une bouée de sauvetage susceptible de lui épargner la noyade. Il lui semblait avoir la gorge à vif, brûlée par du poison. Ce n'était que la brûlure des larmes qu'elle redoutait de verser, au risque de basculer dans la folie et de ne plus jamais cesser de pleurer.

Quand la nuit tomba, elle était terrifiée par son lit, terrifiée par la maison – tout son calme, sa sérénité brisés en sombres éclats par un phénomène qu'elle ne réussissait pas à comprendre, sur lequel elle n'avait aucune prise. Elle aurait tant voulu que tout soit de nouveau tranquille. Harry près d'elle ou affairé ailleurs dans la maison, ses cheveux blond vénitien (sa sœur le traitait de rouquin, mais Eleanor répétait que non, il était blond vénitien) brillant à la lumière, tandis qu'il arrachait les mauvaises herbes ou penchait la tête pour remonter la pendulette.

Elle commença une lettre pour lui, qu'elle déchira de crainte qu'il ne lise entre les lignes et ne se rende compte qu'elle n'était plus elle-même, qu'elle allait affreusement mal. Elle en commença une autre destinée à sa mère, pour demander si la folie ne serait pas une tare familiale, puis la déchira également. Sa mère arriverait par le premier train, exigerait des explications.

Et pourtant ce quelque chose était toujours là, pesant, tout proche, à portée de main parfois, et presque perceptible. Mais elle ne

parvenait pas à rompre la barrière de sa démenche et pactiser avec ce phénomène.

Le lendemain matin de bonne heure, elle se promena pieds nus sur la pelouse humide de rosée, sans se soucier de ce que ses voisins penseraient s'ils l'apercevaient dehors en robe de chambre. Elle alla juSQu'aux cygnes et au banc, au fond du jardin. La fauvette, perchée dans le pommier, la salua de quelques notes moqueuses. En principe, Eleanor s'amusait à lui parler pour l'inciter à chanter, mais ce matin elle était bien au-delà de l'amusement, tout lui était indifférent.

Pivotant pour regarder la maison, elle déclara, assez nettement, ne réussissant qu'à peine à maîtriser le chevrotement de sa voix :

« Allez-vous-en. Je ne veux pas de vous ici. *Partez et laissez-moi en paix !* »

Encore cette pesanteur, la sensation qu'il y avait quelque chose.

« Je ne veux vraiment pas de vous ici ! répéta-t-elle. *Partez et laissez-moi tranquille !* Pour l'amour du ciel, allez-vous-en ! »

Ses larmes coulaient pour la première fois depuis le début de cette longue épreuve, elle balbutiait : « Pour l'amour du ciel... »

Ce fut le sifflement de la bouilloire qui, finalement, la ramena dans la maison, de crainte que toute l'eau ne s'évapore et que le métal noircisse.

Elle prit la bouilloire sur la cuisinière et lança un regard à la théière ; elle ne l'avait pas encore préparée, trop pressée de courir à travers le jardin et de défier sa folie.

Elle but sa première tasse là, dans la cuisine. Elle n'avait pas envie de s'installer au salon ou sur la terrasse. Le thé fort, amer, sembla se répandre en elle, réchauffer son cœur glacé.

Tendant l'oreille, elle attendit. Et cette fois, il n'y eut rien.

Avec circonspection, elle fit le tour – le salon, la chambre, et enfin la terrasse dans le soleil matinal.

Rien.

La folie ne disparaît pas comme ça, objecta la part rationnelle de son esprit. Elle ne se dissipe pas comme un lambeau de brume automnale.

Pourtant la maison était libérée. Eleanor pouvait inspirer profondément, écouter, aiguïser tous ses sens, il n'y avait plus rien.

La maison était délivrée.

Riant à s'en étourdir, elle grimpa l'escalier juSQu'à sa chambre, ouvrit l'armoire d'un geste brusque, en sortit une robe qu'elle aimait particulièrement et retira sa chemise de nuit. *Une fête*, se dit-elle. *Oui*,

ça se fête.

Elle s'immobilisa un instant, sûre d'avoir entendu le portillon. Oui, on était jeudi ; ce devait être Maddie qui arrivait. Elle se hâta d'enfiler la robe par-dessus sa combinaison, chercha une paire de bas dans un tiroir.

C'était comme si on lui avait enlevé un poids des épaules...

Mais si cela recommençait ?

La porte du vestibule s'ouvrit et se referma.

Maddie.

Non, cela ne recommencerait pas. Il ne s'agissait que d'un avertissement : elle était seule depuis trop longtemps et avait besoin de remettre un peu de lumière et de plaisir dans son existence, de combattre les ténèbres qui rôdaient alentour. Plus jamais. Elle y veillerait.

Elle trouva ses chaussures et passa sur le palier.

« Maddie ? C'est vous ? »

Un son lui parvint. Un gémissement.

Soudain terriblement effrayée, elle descendit l'escalier à toute allure et, sur le deuxième palier, s'arrêta si brutalement qu'elle manqua basculer en avant et dévaler les dernières marches.

Maddie était immobile, adossée à la porte, le visage tiré et gonflé, la bouche grande ouverte dans un cri muet, comme si elle n'avait plus de mots.

Eleanor eut la sensation de se faner.

« Maddie... pas votre fils... pas *Bill*... »

Elle acheva de descendre les marches et étreignit la femme mûre qui entretenait la maison depuis le jour où ils s'y étaient installés.

Cependant Maddie tendit la main, ses doigts crispés sur un télégramme froissé.

« Seigneur, non. Je refuse d'y croire », s'écria Eleanor qui avait peur de saisir le télégramme et de le lire.

Bill n'avait que dix-sept ans, seulement *dix-sept ans* !

Maddie inspira, et des larmes, du chagrin plein la voix :

« Je leur ai dit que je vous l'apporterai. Je leur ai dit que vous préféreriez ça... »

Elle tendait le télégramme. Qu'on n'avait pas ouvert.

Eleanor l'arracha des doigts calleux et déchira l'enveloppe cachetée – elle faillit presque, du même coup, déchirer le contenu.

Dépliant le feuillet, elle s'efforça de déchiffrer les mots, en vain. Ils

se brouillaient devant ses yeux.

Maddie eut la bonté de le lui reprendre.

« C'est M. Harry, dit-elle. Il est mort. Dans la Somme. »

Eleanor crut hurler de douleur. Mais il n'y eut aucun son. Seulement l'horreur qui la frappait, lui lacérait le cœur.

« Non, il est vivant... j'ai reçu une lettre de lui... elle était datée du 1^{er} juillet... »

– C'est une terrible boucherie, là-bas. Des milliers de... »

La voix rauque s'étrangla.

« Suivez-moi, venez. »

Maddie conduisit sa patronne dans le salon puis s'éclipsa. Quelques minutes plus tard, elle revenait avec une tasse de thé qui sentait fortement le whiskey de Harry.

« Buvez, ordonna Maddie. Il faut tout boire. »

Eleanor essaya, ses mains tremblant si fort que la tasse cognait contre ses dents. La première gorgée lui coupa le souffle. Maddie n'avait pas lésiné sur le whiskey. Harry n'aurait pas apprécié que...

Mais Harry était mort.

Peu après, la maison se remplit de gens. Le vicaire et la postière et les voisins, et même la dame de la librairie, et James du pub, et ensuite elle perdit le compte de toutes ces personnes et des plats que Maddie, la figure barbouillée de larmes, remportait dans la cuisine.

Quelqu'un proposa de rester pour la nuit, mais cette idée lui fut intolérable. Quelqu'un lui apporta de la nourriture, elle s'efforça de manger, puis elle remercia tout le monde et repoussa son assiette.

Vers neuf heures du soir, la maison fut de nouveau sienne.

Silencieuse. Déserte. Elle entendait la pendulette tictaquer sur le palier. Harry la lui avait offerte pour leur mariage. « Pour qu'elle vieillisse avec nous », avait-il dit.

Mais Harry ne l'entendrait plus jamais. Harry ne reviendrait plus jamais...

Oh, mon Dieu !

Elle se leva, laissa tomber le plaid dont on lui avait enveloppé les jambes quand elle s'était mise à frissonner.

« Harry ? appela-t-elle dans le vide. *Harry, c'était toi ?* »

Elle attendit.

« Harry – oh, je t'en prie, reviens, Harry – je n'avais pas compris ! Je ne savais pas ! Harry, *par pitié*, je n'ai jamais voulu te chasser... *Harry !* »

Elle patienta toute la nuit, vainement. Pas la moindre sensation d'une présence, aucun bruit, pas de frôlement sur sa joue, pas de silhouette à l'orée de son champ de vision.

Exténuée, elle regarda le soleil poindre. Il n'y avait malheureusement plus rien dans la maison pour la réconforter.

Désespérée, meurtrie et perdue au point de ne plus pouvoir supporter le vide, elle sortit dans le jardin et longea l'allée jusqu'au banc. C'était là qu'elle l'avait chassé – là qu'elle réussirait peut-être à le ramener.

Elle murmura son nom, suppliant et s'évertuant à ne pas pleurer. Elle pria, promit à Dieu n'importe quoi pourvu qu'il lui rende Harry.

Mais elle ne sentit rien, sinon l'isolement – une solitude si absolue qu'elle en était douloureuse.

Je ne peux pas vivre avec ce que j'ai fait, se dit-elle au bout d'un très long moment. Je trouverai un moyen de me tuer et de le rejoindre. Je ne peux pas supporter ça !

Enfin, les jambes flageolant de fatigue et de chagrin, auxquels se mêlait la conscience de sa propre stupidité, elle remonta à pas lents l'allée du jardin vers la maison, et pénétra dans la cuisine. La fauvette s'époumonait, cependant Eleanor n'y accorda pas d'attention. Désormais, tout lui était indifférent.

« Harry, pardonne-moi. Seigneur, pardon ! »

Elle prit dans le tiroir le coutelas qu'elle utilisait pour découper le poulet.

La fauvette plongeait furieusement à contre-jour, tantôt une ombre, tantôt une boule luisante de plumes, juste à l'extérieur des fenêtres de la cuisine.

Distraite, Eleanor l'observa un instant.

Le chien du voisin aboyait.

La fauvette aurait-elle perdu un de ses petits ? Elle avait abandonné Harry, elle n'avait pas le droit d'abandonner aussi la pauvre fauvette. Le chien débusquerait les oisillons et les tuerait. Elle ne pouvait pas ignorer les cris de la fauvette – mourir tranquillement et la laisser se débrouiller seule. Pas après trois ans passés à l'écouter chanter dans le jardin. Alors...

Reposant un moment le couteau, elle s'approcha de la porte de derrière, regarda dehors. Les aboiements du chien provenaient du jardin voisin. Sur ce point, tout était donc normal. La fauvette, en voyant Eleanor, se réfugia précipitamment en haut du pommier et entama une véhémence protestation.

Eleanor s'immobilisa un instant.

« Harry ? » demanda-t-elle, haletante, tenant la porte entrebâillée.

Mais il n'y eut pas de réponse. Elle attendit, puis décida d'aller sur la terrasse calmer la passerinette. Ce serait affreux de mourir avec ces trilles familiers à son oreille.

Dehors le soleil était tiède sur son visage, annonciateur de chaleur pour l'après-midi.

Un bruit lui parvint, qu'elle ne réussit pas à situer.

Le petit de la fauvette, celui pour qui la mère s'inquiétait tant. Tombé du nid prématurément et égaré.

Harry et elle n'avaient jamais eu d'enfants. Ils n'en auraient jamais...

Elle chercha sous la table, d'où lui semblait venir le son que, de fait, elle entendit de nouveau.

Un faible cri effrayé.

Tirant son fauteuil, elle ne vit rien.

Elle tendit le bras vers le fauteuil de Harry et, stupéfaite, faillit le renverser sous l'effet de la surprise.

Un chaton s'était pelotonné sur le siège, le dos rond, affolé par les assauts furieux de l'oiseau.

Les yeux clos, tremblants, il n'était plus qu'une boule dans le soleil qui le baignait.

Un chat roux... mais d'où sortait-il ? Les voisins n'étaient pas amateurs de félins, tous avaient des chiens. Et on était trop loin du village pour qu'il se soit aventuré tout seul jusQu'ici.

Fâchée contre le jeune animal qui la distrayait de l'acte qu'elle s'appropriait à commettre, elle faillit le chasser du jardin, ne fut-ce que pour apaiser la fauvette. S'il avait parcouru tant de chemin par ses propres moyens, il n'aurait pas de mal à...

Eleanor sentit soudain quelque chose se tordre en elle. Tombant à genoux près de la table, elle prit le chaton et le serra doucement sur sa poitrine, pour le réchauffer.

Au soleil, sa fourrure avait la couleur des cheveux de Harry...

Elle se redressa, aveuglée par les larmes qui ruisselaient sur ses joues.

« Oh, Harry, Harry ! s'exclama-t-elle. Merci, mon Dieu... »

D'un pas vif, elle rentra dans la maison pour verser du lait dans une soucoupe.

Et la maison, quand Eleanor se pencha pour déposer le chaton par terre, devant son offrande, sembla revivre, habitée désormais par

l'âme de Harry.

Traduit par Nicole Hibert

LA MASSEUSE

Brève histoire d'un détective TIM WOHLFORTH

TERESA se penchait sur moi, étendu sur la table de massage. Des cheveux raides et noirs qui me frôlaient presque le torse. Des yeux bruns écarquillés, en transe. De ses lèvres pleines, naturellement colorées, s'échappait un sourd fredonnement tandis que ses longs doigts puissants pétrissaient mes épaules. Je m'imprégnais de son visage sans défaut, de son teint délicatement hâlé de Philippine. Elle me massait en profondeur.

Avais-je réellement besoin d'un massage ? Peu importait. J'adorais mon heure avec Teresa. Qu'une belle femme se consacre à votre corps pour une raison quelconque est sacrément agréable. Et elle avait cette façon de m'étreindre quand je partais, de presser ses seins fermes et son corps mince contre moi. Mes moments avec Teresa étaient devenus un phare dans une existence plutôt vide. Cependant, le massage de cette semaine avait été spécial. Le pétrissage particulièrement profond, le frôlement de sa peau, particulièrement doux.

Elle passa de mes épaules à ma tête. Ses doigts glissèrent sur mes sourcils, mes joues, mes lèvres. Soulevant mon crâne à deux mains, elle travailla ma nuque. Ses cheveux me balayaient la figure. Le chantonnement se fit plus intense, comme si elle priait quelque esprit de la chair.

Je connaissais sa manière de procéder. Elle n'était plus loin de terminer, mais je ne voulais pas qu'elle s'arrête. Teresa dut deviner mes sentiments, car elle s'assit au bord de la table et continua à effleurer les traits de mon visage. Puis elle s'interrompit et plongea son regard dans mes yeux mi-clos.

« Réveillé ? me demanda-t-elle de sa voix mélodieuse, sans accent.

– A peu près. »

Je jetai un coup d'œil circulaire dans la petite pièce avec sa vue sur le lac Merritt d'Oakland. J'avais l'impression d'être dans un sanctuaire consacré au corps. Une photo d'une femme indienne gourou ornait l'un des murs. Des sachets d'herbes exotiques recouvraient une petite étagère. Sur une autre étaient disposées des pierres de lune. Le parfum ambiant, mélange de lotion de massage et d'herbes, me décapait les sinus.

« Il faut que nous parlions, dit-elle.

– Magnifique. »

J'avais l'habitude de bavarder énormément avec elle durant nos séances. Je lui avais relaté mon divorce par le menu, sans lui épargner un seul coup bas. Comme une nana dans un salon de beauté. Et mon boulot. Elle trouvait mon boulot de détective privé fascinant. Pour moi, la plupart du temps, c'était assommant. J'étais l'un des deux patrons d'une agence bicéphale spécialisée dans la sécurité des sociétés. Quand je ne triais pas des tonnes de documents pour découvrir qui volait quels secrets, je poireautais dans une voiture, à siroter du café froid, à scruter la porte d'une entreprise high-tech, à attendre que le voleur en émerge avec la preuve dans son portable. Généralement en rapport avec la biotechnologie.

Cela n'ennuyait pas Teresa. Du moins, l'affirmait-elle. Pour ma femme, c'était mortellement barbant. Tellement qu'elle avait résolu de passer ses nuits de liberté, pendant que je furetais dehors, à coucher avec mon partenaire. Il m'avait fallu un moment pour comprendre pourquoi mon associé tenait tant à ce que je me charge des surveillances nocturnes.

Un détective privé aussi perspicace que moi, ça ne se trouve pas sous le sabot d'un cheval, hein ?

Maintenant, du coup, je n'avais plus ni associé ni femme. L'associé, je ne le regrettais pas. Ce salaud, ce traître. Mais pour la femme, c'était une autre paire de manches. Pas ma femme en particulier. Une femme. Je ne suis pas constitué comme Sam Spade, Mike Hammer ou Philip Marlowe. J'avais besoin d'une compagne. Et pas seulement pour le sexe. Je détestais rentrer dans une maison vide. Mais, au moins, j'avais Teresa.

Elle me posait des questions sur moi, mais ne disait jamais rien sur elle. Et je ne l'interrogeais pas. Ça me rappelait trop le boulot. Récemment, j'avais même laissé tomber le bavardage. Je préférais me perdre dans mes rêves, au rythme de son fredonnement pareil à une sérénade. La plupart des masseuses passaient des CD de musique planante style New Age. Teresa chantait.

« J'ai une proposition à vous faire, dit-elle.

– De quel genre ?

– Inhabituel. Je propose de conclure entre nous un arrangement rentable pour vous comme pour moi. »

Ça paraissait bizarre. Allait-elle demander un prêt ? Est-ce que je la connaissais assez bien pour lui faire confiance ? Elle promena sa main sur mon visage et ma poitrine.

« Que de tension. Vous devez apprendre à éviter la tension. Ce que j'ai à dire ne vous menace pas. Et vous pouvez refuser.

– Quoi donc ?

– L'arrangement. »

Elle me sourit.

« Laissez-moi vous expliquer. J'aime mon activité de masseuse. Mais ça ne rapporte pas des fortunes. J'ai l'impression de ne pas avancer. Toujours à racler les fonds de tiroir à la fin du mois pour payer mon loyer. Alors j'ai décidé de me lancer dans une nouvelle carrière.

– Je regretterai ces massages.

– Je vous offre beaucoup plus qu'un massage. Je dois arrêter de travailler pour me former à une nouvelle profession. Il me faudra un endroit où loger, de quoi manger, un peu d'argent de poche. J'ai pensé... puisque vous êtes célibataire, à présent, vous avez peut-être de la place chez vous. Ce serait un marché équitable. Je suis une excellente cuisinière. Cuisine française, italienne, thaïe – pas seulement philippine. J'aiderais au ménage. Et j'assouvirais vos besoins sexuels, ainsi d'ailleurs que les miens. Je promets que vous serez satisfait. »

Elle prit sous la table son flacon de lotion, en versa dans sa main qu'elle glissa sous le drap. Elle entreprit de masser la partie de mon corps qu'elle n'avait jamais touchée auparavant. Seigneur, c'était merveilleux. Je n'arrivais pas à y croire. Elle entra de nouveau en transe et se remit à fredonner.

« Bien sûr – elle émergea de sa transe tout en poursuivant le massage – j'exigerais de vous que vous me combliez aussi. Ça ne devrait pas être un problème. Je vous trouve attirant et je vous enseignerai ce qu'il faut faire. Vous devrez-vous sentir libre de m'expliquer vos besoins. Comment vous sentez-vous, maintenant ?

– Fabuleux.

– Rien ne presse – elle ralentit le mouvement de sa main. Nous prendrons toujours notre temps. L'amour est un art, une activité spirituelle. »

J'avoue que Teresa se révélait être une dame extrêmement convaincante. J'étais quasiment prêt à lui tendre les clés de ma maison sur-le-champ. Mais elles étaient dans mon pantalon, sur un fauteuil, dans un coin de la petite pièce.

« Il y a un point très important à préciser, dit-elle, et elle interrompit le massage. Je ne propose pas une relation. Simplement un arrangement.

– Je ne suis pas certain de saisir la nuance.

– C'est d'une importance cruciale. Nous n'allons pas nous lier affectivement. Je ne veux pas savoir si vous voyez d'autres femmes, je ne veux rien savoir de votre vie en dehors de ce qui sera

provisoirement notre maison. Et je refuse que vous fourriez votre nez dans mon existence. Ce n'est pas une histoire d'amour mais de satisfaction réciproque. Comme de la bonne cuisine. Pas de complications sentimentales. N'importe lequel de nous deux peut tout arrêter sans préavis à n'importe quel moment. Suis-je bien claire ? »

Je me surpris à répondre :

« Absolument.

– Alors, marché conclu ?

– Marché conclu. »

Cette belle créature désirait vivre avec moi sans engagement. C'était un arrangement idéal. Qu'est-ce qu'un homme pouvait demander de plus ? Mais n'était-ce pas trop parfait ?

« Bien, dit-elle en me souriant. Je ne vais pas vous laisser comme ça. La tension n'est pas bonne pour vous. »

Et sa main glissa de nouveau sous le drap.

Le lendemain, j'aidai Teresa à emménager. Cela n'eut rien d'une corvée. Elle ne possédait pas grand-chose. Deux valises et un sac de voyage, un carton plein de produits de beauté et de toilette. Elle déballa immédiatement ses affaires, trouva une place pour ses quelques possessions sans déplacer aucune des miennes. On aurait cru qu'elle n'était pas là. Et, cependant, elle était partout. Un léger parfum dans l'air. Un ordre qui manquait lorsque je vivais seul. Je percevais sa présence dans chaque pièce. Une agréable sensation.

Teresa me tendit une liste de courses. Je me penchai pour l'embrasser sur la joue. Elle accepta mon baiser, sans toutefois me le rendre. Puis elle me serra dans ses bras. L'étreinte qu'elle réservait à ses clients à la fin d'un massage. Amicale, mais distante.

Je revins avec des champignons exotiques, des viandes, des fromages et des produits bio. Elle me chassa de la cuisine. Je m'assis dans le salon et tentai de lire mon journal. Tout cela était si étrange, trop pour s'y habituer. Bientôt des odeurs affriolantes s'échappèrent de la cuisine.

« Mettez la table, George ! » dit-elle.

Teresa apporta des plats fumants. Filet mignon nappé de roquefort fondu, de cèpes en fines lamelles et relevé d'une goutte de cognac. Pommes de terre émincées dans une sauce au beurre et à la crème. Bébés carottes et brocolis à la vapeur. Un excellent cabernet Jordan. Pas un dîner de régime, mais tant pis. Mon meilleur repas depuis des années.

Teresa se montra une compagne de table idéale qui posait des questions polies sur mon travail. J'étais au beau milieu d'une affaire

rasante au possible concernant un brevet sur une séquence du génome. J'avais tendance à piquer du nez devant mon ordinateur. J'eus un mal de chien à lui expliquer les détails. Néanmoins, je me mis bientôt à jacasser. Et, en fait, elle paraissait intéressée.

Je sentais la tension quitter mon corps. Je me régalaïs de regarder son joli visage animé, les éclairs malicieux dans ses yeux, le léger balancement de ses cheveux raides et noirs, la caresse cadencée de ses bouts de seins contre le tissu tendu de sa blouse blanche quand elle inspirait et expirait.

Elle toucha ma main.

« Laissons la vaisselle pour plus tard. Je m'en occuperai... »

Puis elle m'entraîna dans la chambre.

« Enlevez vos vêtements, dit-elle, comme si vous alliez-vous faire masser. »

J'obéis et m'approchai d'elle.

« Soyez patient, nous avons toute la soirée. Asseyez-vous sur le lit. »

Debout près du lit, Teresa retira ses chaussures. Elle dégrafa son jean qu'elle ôta, déboutonna son corsage, découvrant un petit soutien-gorge en dentelle blanche transparente. Ses mamelons bruns saillants se pressaient contre la dentelle. Comme si ses seins luttèrent pour se libérer de leurs entraves, dont ils n'avaient d'ailleurs nul besoin. Puis, les mains derrière le dos, elle défit le soutien-gorge. Deux globes parfaitement lisses, ronds, fermes. Je voyais la chair délicatement hérissée des aréoles. Un tatouage rose en forme de cœur décorait son sein gauche. Elle enleva son slip en dentelle et se tint devant moi, toute nue.

« Maintenant allongez-vous, commanda-t-elle. Vous allez avoir le massage que j'ai toujours voulu vous faire. »

Une fois de plus, j'obéis sans protester. Teresa, de ses doigts longs et sensuels, ces doigts que je connaissais si bien après une centaine de massages, caressa lentement tout mon corps. Qui répondit. Oh, ça oui.

« Pas encore », dit-elle avec un sourire.

Elle s'étendit près de moi, se colla contre moi et plaça ma main sur sa poitrine. Mais elle ne m'embrassa pas. Elle roula sur le dos, dirigea ma tête vers le bas. Elle appuya sur ma nuque. Puis elle releva doucement ma tête et me guida sur elle.

« Prenez votre temps », me souffla-t-elle à l'oreille.

Fantastique. Il n'y a pas d'autre mot pour décrire ça. Je la pris sur moi et me couchai sur le dos. Je voulus parler.

« Je... »

Elle me coupa la parole, un doigt léger sur mes lèvres.

Les règles. Ces foutues règles.

Ma vie s'organisa selon un schéma, un schéma agréable, un magnifique schéma. Teresa était beaucoup plus que ce qu'elle avait promis. Une déesse au lit, une compagne paisible. Elle fournissait la liste de courses, cuisinait tous les soirs, ne laissait traîner aucune de ses affaires, s'occupait même un peu des miennes, et faisait l'amour à la demande. Parfois c'était elle qui demandait, parfois moi. Je n'avais jamais été aussi heureux.

Nous mettions au point nos petits rituels. Teresa comprit que je n'aimais guère discuter boulot pendant le dîner, quoique affamé de conversation. Remarquant que je dévorais les journaux, elle commença à lire également la presse. J'appréciais la politique et les actualités internationales. Elle ne lisait, selon son expression, « que les entrefilets ». Des histoires sur des gens, des enfants perdus, des animaux exotiques, ou un crime à sensation. Nous nous les résumions mutuellement en dégustant des scampis au basilic et à la citronnelle, des brochettes d'espadon grillé accompagnées de risotto au safran. Elle regardait peu la télé, préférait les épais thrillers. Les jours devinrent des semaines, et les semaines des mois. Teresa avait un caractère admirablement équilibré. Jamais un froncement de sourcils, un sarcasme, un mot cruel. Était-elle seulement capable d'avoir la migraine ?

Durant notre premier mois de vie commune, elle ne réclama pas d'argent pour ses frais personnels. Elle devait avoir dépensé ses gains antérieurs pour ses cours, ses manuels, l'essence. Ensuite ses exigences furent modestes.

« Je note tout, disait-elle. Je vous rembourserai.

– Ne vous inquiétez pas de ça.

– Pour moi, c'est une question de principe. »

Et nous en restâmes là.

Je n'étais pas satisfait. A cause des règles du jeu. Même après des mois de cohabitation, je ne savais rien d'elle. Chaque matin, elle quittait la maison à l'heure où j'allais travailler. Je supposais qu'elle se rendait à ces cours qui la préparaient à une nouvelle carrière. Mais elle n'en disait rien. Un jour, j'aperçus un bouquin sur la banquette arrière de sa voiture. Un bouquin de chimie. Suivait-elle une formation pour devenir infirmière ? Je ne pouvais malheureusement pas l'interroger à ce sujet, je le savais.

En quatre mois, elle ne m'avait pas une seule fois embrassé sur la bouche. La traditionnelle accolade quotidienne, avant de partir et en rentrant le soir. C'était tout. Et, bien sûr, nous faisions l'amour

presque chaque nuit. Mais il ne s'agissait pas de tendresse. C'était du sexe, effréné, brûlant, excitant et jouissif. Et rien que du sexe. Ça aurait dû suffire, bon sang, pourtant ça me laissait sur ma faim. Faim de quoi ? D'elle. Elle m'offrait son corps, mais se gardait pour soi.

Qui était cette femme ? Avait-elle une famille ? Pas un mot là-dessus. Aucun appel téléphonique. J'étais devenu détective privé parce que j'ai toujours été curieux, j'ai toujours cherché des réponses, voulu résoudre des énigmes. A présent, j'affrontais le plus grand mystère de ma vie – Teresa.

J'appris à supporter ma frustration. Les récompenses étaient bien trop formidables pour prendre le risque d'une brouille.

Un jour, presque cinq mois après le début de notre cohabitation, je rentrai à la maison après le travail et sentis aussitôt que quelque chose clochait. Une impression de vide. J'allai dans notre chambre et ouvris les tiroirs de Teresa. Rien. Je vérifiai la penderie. Il n'y avait plus rien du côté qui lui était réservé. Le placard de la salle de bains avait été débarrassé de toutes ses affaires. Je courus frénétiquement de pièce en pièce, en quête d'une trace de son existence. Rien. Pas même un cheveu. Elle avait dû passer la journée à faire ses bagages, nettoyer et récurer. On aurait cru qu'elle n'avait jamais mis les pieds chez moi.

Je me précipitai dehors, m'engouffrai dans ma voiture et fonçai vers son ancien salon non loin du lac Merritt. L'une de ses collègues aurait peut-être un numéro de téléphone, une adresse, le nom d'un parent. Je me garai près du lac, traversai et m'approchai du bâtiment de deux étages en stuc. Naguère, lorsque j'arrivais pour ma séance, je la voyais immobile, qui m'attendait derrière la grande vitrine blindée face à l'eau. Je ne vis rien. Je me hâtai de longer la rue et de monter l'escalier menant au studio. Un écriteau « À LOUER » sur la porte. Je frappai au battant. Pas de réponse. Je frappai plus fort. Pas de réaction. Puis je me penchai par-dessus une balustrade et jetai un œil par une fenêtre. L'endroit était désert.

Je m'effondrai devant la porte, comme si la vie elle-même m'avait quitté. Peu à peu, je recouvrai la raison. Elle m'avait averti que notre arrangement aurait une fin. Et si, par hasard, je l'avais retrouvée ? Que serait-il arrivé ? Elle ne m'aurait pas repris. J'avais violé les règles en allant à sa recherche. Rien à faire, à part rentrer à la maison. Et espérer. Espérer quoi ? Que sa fichue nouvelle profession ne se passerait pas comme elle l'avait prévu. Qu'elle me reviendrait la queue entre ses jolies jambes. Mais elle n'avait pas de queue. Et Teresa était quelqu'un qui réussirait si elle décidait de réussir. Je devais regarder cette réalité en face. C'était fini. Pour de bon.

Un mois plus tard, à mon retour chez moi, je découvris une enveloppe et la clé de Teresa sur la table de la salle à manger. Je

déchirai l'enveloppe. Des billets et des pièces de monnaie se répandirent sur le sol. Deux cent soixante-douze dollars et trente-six cents. L'argent que je lui avais donné pour ses dépenses personnelles quand elle habitait avec moi. Teresa avait tenu ses comptes, exactement comme elle s'y était engagée. Je ramassai l'enveloppe et l'examinai en tous sens. Pas d'adresse. Tellement anonyme... Je titubai jusqu'à une chaise et m'y écroulai. Avoir de nouveau un contact avec Teresa réveillait la douleur.

Je devais la trouver. Éventuellement la surveiller à distance. Pour la surveillance, j'étais doué. Je ne la filerais pas, mais j'avais besoin de la revoir. Ça me permettrait peut-être de tourner la page.

Par où commencer ? Je ne savais rien d'elle. Elle n'avait laissé aucune trace dans la maison. Son lieu de travail était depuis longtemps fermé. Il me fallait repenser à l'époque où nous étions ensemble. Elle avait sans doute fait un lapsus, lâché quelque indice susceptible à présent de m'aider à la localiser.

Je me remémorai un détail. Un matin, comme à notre habitude, je lui tendis, après l'avoir parcourue, la première partie du *New York Times*. Elle la prit pour lire les entrefilets.

« Oui, c'est le bon endroit, dit-elle à voix haute, se parlant à soi-même.

– L'endroit pour quoi faire ?

– Oh, rien, George. Je rêve.

– C'est où ? »

Elle me décocha un regard sévère. J'avais enfreint les règles. Elle se leva et quitta la table en emportant le journal– ce qu'elle ne faisait jamais et raison pour laquelle, je suppose, je me rappelais l'incident.

Voyons, quel jour était-ce ? Le lendemain de Halloween. Je m'en souvenais parce que nous avions passé la veille au soir à redouter une invasion des gamins du quartier quêtant des bonbons. J'avais oublié de nous ravitailler en friandises. J'étais responsable de cette mission, aussi pensais-je qu'elle serait fâchée contre moi. Au lieu de quoi, Teresa avait transformé en jeu notre embarras. Elle m'avait ordonné d'éteindre la lumière du porche et toutes les lampes du salon. Nous nous étions cachés dans notre chambre et nous avions fait passionnément l'amour. Une façon sympa de passer Halloween.

Je devais retrouver le journal. Internet ne réglerait pas mon problème, puisque j'avais besoin de voir la première page de la version imprimée du *Times*. Je me rendis donc cahin-caha à la bibliothèque principale d'Oakland et me plongeai dans le fonds de microfilms. Et c'était là. Un entrefilet sur Seattle, sur des fêtards de Halloween qui avaient salopé Pioneer Square et brisé la vitrine d'une

librairie.

Je téléphonai à Alaska Airlines pour réserver un billet.

Je m'installai à l'hôtel et, le lendemain matin, entamai mon périple. La piste que j'avais était si mince... Pourtant je m'étais convaincu que, si je m'acharnais, je la retrouverais. Je suis un bon professionnel. Et, nom d'un chien, j'étais motivé. Il me fallait rattraper tous ces mois durant lesquels je n'avais pas enquêté sur elle, alors qu'elle vivait sous mon toit. D'une manière ou d'une autre, je devais la retrouver. Et je réussirais.

J'entrepris la tournée des hôpitaux. Elle avait étudié la chimie. Il était possible qu'elle ait décroché un poste quelconque de technicienne médicale. Elle n'avait pas eu assez de temps pour devenir infirmière. Je fis chou blanc. Je visitai ensuite les laboratoires médicaux de la ville. Puis les centres de recherche en biotechnologie. Je renonçai alors aux métiers en rapport avec la médecine. Ses projets professionnels avaient sans doute capoté, et elle avait repris son travail de masseuse. Ou du moins, elle pratiquait un peu, au noir. Je m'aperçus bientôt que Seattle comportait presque autant de salons de massage que de cafés. Nouvelle impasse. Et si elle avait décidé de poursuivre ses études ? Je me renseignai à l'université, en vain.

Trois jours après, j'eus une idée. J'interprétais peut-être mal l'article. Imaginons que Pioneer Square en soi ait une signification spéciale pour Teresa... Elle pouvait avoir découvert cet endroit pendant des vacances et en être tombée amoureuse. Chacun a un lieu cher à son cœur, où il va siroter un café, écouter de la musique, manger. Pioneer Square jouait éventuellement ce rôle-là dans la nouvelle vie de Teresa. Je n'avais qu'à surveiller la place, patienter. Quelques jours.

Situé près du bord de l'eau, le secteur fourmillait d'une clientèle en mal de divertissement qui fréquentait clubs de jazz, discothèques, restaurants et cafés. Un bon point de départ.

J'entrai dans la boutique Pioneer Books. C'était peut-être là que Teresa venait acheter ses thrillers. Le magasin possédait une large vitrine donnant sur la rue – sans doute celle qui avait été fracassée durant la bagarre relatée dans l'article du *Times*. Je pouvais sans difficulté me planter devant cette vitrine, feindre de butiner parmi les bouquins, tout en observant le flot des passants et de la circulation. Et c'est ainsi que je passai les trois soirées qui suivirent. Sans résultat.

Le samedi soir arriva. Je commençais à ne plus rien voir à force de fixer la bruine. Je m'obligeais à continuer. Il n'y avait quasiment pas un chat dehors. Mon voyage était un échec. Que Teresa soit à Seattle n'était qu'une simple supposition de ma part. Je décidai de retourner à

San Francisco dès le lendemain matin. Au moins, il y aurait du soleil.

J'avisai soudain un homme et une femme qui marchaient très lentement dans la rue. Ils passèrent sous un réverbère. La femme, c'était Teresa. Je l'aurais reconnue n'importe où : ses cheveux, sa silhouette, ses jambes. Mentalement, je la vis nue, marchant sous la pluie, des gouttelettes d'eau glissant de ses mamelons dressés, sur ses seins, ses jambes fuselées avançant d'un pas assuré, ses cheveux dansant sur ses épaules lisses, couleur café au lait.

Elle se baladait, habillée de pied en cap, pendue au bras d'un type. Un sale con qui n'était pas moi. Je me ruai hors de la librairie. Je savais que je n'aurais pas dû, mais il fallait que je la suive, que je découvre qui était ce type, que j'apprenne ce qu'était sa vie à présent. Sa vie sans moi.

Je relevai le col de ma veste pour me protéger de la pluie, courbai le dos et, plaqué dans l'ombre des immeubles, je les filai. Ils étaient presque hors de vue. Puis la lumière d'un réverbère dessina leurs silhouettes. J'accélérai l'allure. J'entendais des bribes de musique flotter dans l'air. Du Dixieland. « *When the saints go marchin'in...* » J'eus un frisson. Ma veste était imbibée d'eau comme une éponge.

Je gagnais du terrain sur eux. Je dépassais l'entrée du New Orléans Jazz Club. Les trompettes rugissaient, une clarinette planait, un trombone grondait. « *I want to be in that number...* » JuSQu'ici, Teresa n'avait pas jeté un regard en arrière. Parfait.

Elle entraîna son compagnon vers la droite. Où l'emmenait-elle ? Il n'y avait pas de porte, de café, de restaurant. Une ruelle. Pourquoi l'attirait-elle dans une ruelle ? Pour une étreinte ? Peut-être plus ?

Ne la suis pas, me dis-je. *Tu vas juste te torturer en regardant ça*. Mais je fis la sourde oreille. Il fallait que je voie.

J'atteignis la ruelle, m'y engageai et m'adossai contre le mur de brique froid et humide, en espérant que l'ombre me cacherait. Teresa et son copain étaient maintenant au milieu du passage. Comme mes yeux s'habituèrent à l'obscurité, je la vis l'embrasser. Sur les lèvres, la garce. Elle était donc capable d'avoir ce genre de contact intime avec un homme.

Elle l'attira contre elle d'une main tandis qu'elle plongeait l'autre dans son sac à bandoulière en cuir marron. Qu'allait-elle faire ? Lui tendre un préservatif et baiser là, dans cette ruelle ?

Les phares d'une voiture qui passait dans la rue projetèrent un fugace trait de lumière dans le passage. Du métal luisant. Une arme. Petite mais pourvue d'un long canon. Un silencieux. Teresa appuya le canon contre la tempe de son compagnon. J'entendis un bruit sourd. Semblable à celui d'un livre qu'on referme. L'homme s'affaissa sur le

sol. Elle se pencha, plaça carrément le canon de l'arme sur le front du type et tira de nouveau. Puis elle leva les yeux. Elle me vit.

« Vous n'auriez pas dû me suivre, dit-elle d'une voix neutre, dénuée d'émotion, tout en s'avançant vers moi. Vous avez enfreint toutes les règles. Pourquoi ?

– Je... je n'ai pas pu m'en empêcher.

– Alors, maintenant vous savez.

– Qu'est-ce que je sais ?

– A quoi je me formais quand j'habitais avec vous.

– Vous parlez sérieusement ?

– Ça paie mieux que les massages, beaucoup mieux. J'ai appris que la qualification majeure pour ce métier, c'est un certain détachement. Ma force. Notre arrangement m'a donné l'opportunité de me documenter sur les armes, de m'entraîner dans un stand de tir, d'étudier la médecine légale à l'université, les dernières techniques en matière d'analyses d'ADN, de fragments de tissus, de poussière.

– Ma maison... Vous l'avez laissée extraordinairement propre.

– Aucune empreinte, pas un seul cheveu, pas une fibre. »

Je n'aimais pas l'expression de son regard. La froideur.

Cette totale vacuité. Elle n'avait pourtant pas changé. Je l'avais parée d'une image romantique de mon invention.

« J'ai commis une erreur, dit-elle. Je vous ai mal jugé. Je vous ai cru aussi détaché que moi. Les hommes prétendent toujours vouloir du sexe sans complications. C'est exactement ce que je vous ai offert. Mais vous désiriez davantage. Et maintenant ça complique les choses.

– Qu'est-ce que vous allez faire ?

– Je suis une professionnelle. »

Teresa pointa son arme vers ma tête et ébaucha le geste d'appuyer sur la détente.

La rage domina la peur. Bon Dieu ! Elle allait me tuer parce que je l'aimais. Mais pas sans que je me batte. A l'armée, j'avais fait partie de la police militaire, puis dans le civil de la police municipale. Je connaissais les flingues. Le sien était un pistolet de précision calibre 22. Vitesse subsonique. Excellent pour les meurtres à bout portant, mais la détente était un peu lente. J'avais moins d'une seconde.

Je lui assénai un coup sur la main pour l'écarter, et me courbai. Elle tira. Me loupai. Elle avait commis deux erreurs. Je lui tordis le bras en arrière jusqu'à ce que l'arme tombe par terre. Après quoi, je lui flanquai un coup de poing en pleine figure et l'assommaï. Je ramassai son pistolet, le lui collai sur la tempe.

« Quel effet ça fait ?

– Emoustillant. »

Le premier signe d'une véritable émotion que j'aie jamais vu chez cette dame. Secouant la tête, je me redressai et m'éloignai. Quant je fus au bout de la ruelle, je me retournai. Elle n'était plus là. J'aurais dû signaler le crime à la police, je le savais, dénoncer Teresa. C'est-ce qu'elle aurait fait si ça l'avait arrangée. Elle était indifférente. Je ne l'étais pas. Nous ne nous ressemblions pas.

Je traversai la rue, me dirigeai vers le rivage, essayai la détente du pistolet et le jetai dans le Puget Sound.

Traduit par Nicole Hibert

RÉPARATIONS

JEFF ABBOTT

Frank savait qu'il n'était pas un bon fils. Son père n'était pas un bon père. Pourtant il était là, dans la chambre d'hôpital du vieil homme, prêt à dire bonjour et au revoir. Le désinfectant, le savon délicatement parfumé à la rose qu'utilisait l'infirmière et l'odeur âcre du vieillard à l'agonie imprégnaient fortement l'atmosphère. Il plongeait le nez dans le bouquet que sa sœur avait exigé qu'il apporte et respira le parfum des roses, car il avait brusquement la tête qui tournait.

« Regardez qui est là ! » dit l'infirmière avec un faux entrain, et Frank comprit qu'il avait été le sujet de discussions – ou de récriminations.

Elle se précipita sur le lecteur de CD, interrompit les douces notes trillées d'un violon classique. Frank ignorait totalement qui avait composé la musique, mais il avait la certitude que c'était son frère, Greg, qui jouait de l'instrument.

« Salut, l'Enquiquineur », dit le père, appelant Frank par son ancien surnom, comme si cinq longues années ne s'étaient pas écoulées.

« Salut, papa. »

Frank posa les fleurs sur la table, ôta sa casquette de baseball, la tritura entre ses doigts.

« Bon Dieu, dit le père. Je ne suis pas encore au salon funéraire. Remets ta casquette. »

Il tendit le bras pour que son fils lui serre la main. Frank toucha la paume fraîche et sèche du vieil homme, remit sa casquette.

« Je vous laisse un peu tranquilles, Roger, pour que vous puissiez bavarder », dit l'infirmière.

Avant de sortir, elle tapota le bras de Frank.

« Merci, Therese », dit le père.

Frank joignit les mains derrière son dos, puis croisa les bras, puis fourra les mains dans les poches de son jean. Le père jeta un regard à sa casquette.

« Dieu merci, tu es encore un fan des Cowboys.

– Ouais. Encore. Toujours. C'est Greg qui joue ? » demanda Frank, montrant de la tête le lecteur de CD silencieux. « Je ne crois pas avoir entendu ce morceau.

– Tu ne te tiens pas au courant de sa carrière ?

– Il ne se tient pas au courant de la mienne, répondit Frank.

– C'est le *Concerto n° 3* de Mozart. Le Philharmonique de Sidney. Pourquoi il ne pouvait pas l'enregistrer avec un bon vieil orchestre américain, j'en sais rien. Payer des musiciens de chez nous. Le CD sera en vente en décembre prochain. Seigneur, aide-moi à tenir le coup, je lui dis, pour que je le voie dans les magasins, mais maintenant j'ai entendu la musique – ce n'est plus la peine que je voie tous ces jolis disques à la noix.

– Je sais que tu es très fier de lui, dit Frank, faisant attention à gommer toute amertume de sa voix. Moi aussi, je suis fier de lui. »

Offre le premier rameau d'olivier, se dit-il.

« Je serais plus fier s'il avait participé à une course de la NASCAR¹ ou à une mi-temps du Super Bowl, rétorqua le père avec un rire convulsif. Joue du bluegrass ou du western swing au lieu de cette musique d'Européens en queue-de-pie – je lui dis ça exprès, parce qu'il sourit et, en même temps, se tortille comme un ver, et que ça m'amuse. »

1. National Association for Stock Car Auto Racing. (N.d.T.)

Il fronça le sourcil.

« Tu restes debout, à me contempler comme si j'étais dans mon cercueil. »

Frank s'assit dans le fauteuil, dans le coin de la pièce.

« Tu peux t'approcher, dit le père. Je suis pas contagieux. »

Frank souleva son postérieur, tira le fauteuil jusqu'au lit, les pieds du siège grinçant sur le carrelage, et se rassit.

« Comment ç'a été pour toi ? »

Frank faillit répondre : *les cinq dernières années ont été bourrées de surprises, papa, mais est-ce que ça fait jamais intéressé ?*

« Très bien.

– Tu es encore avec Michelle ?

– Oui. Elle va bien, ajouta-t-il, avant que le père n'oublie de poser la question.

– Vous comptez avoir des gosses avant que je meure ?

– Non. Désolé. Pour le moment, nous aimons être en tête à tête.

– Dommage. Les enfants sont une telle bénédiction. »

Frank ne répliqua pas. Un rameau d'olivier de la part de son père, mais pour lui cingler le visage.

« Je vais mourir, Frank. Etre fâchés l'un contre l'autre, ça n'a plus beaucoup de sens, maintenant, fiston. »

Fiston.

« J'ignorais que, brusquement, j'étais une bénédiction.

– Tu l'es. Bon sang, Frank. J'étais furieux contre toi, je n'ai pas cessé de t'aimer.

– Je ne crois pas t'avoir jamais entendu dire que tu m'aimais.

– Les mots n'ont pas d'importance. Je t'ai habillé, nourri, et bien élevé, non ? »

Le père ferma les paupières. Il parut à Frank, littéralement, la moitié de l'homme qu'il était avant, enfoncé dans le lit, les yeux chassieux, la chair flasque et ne tenant plus aux os, la peau de la couleur d'une vieille pomme.

« M'en vouloir d'épouser Michelle, voilà ce qui n'avait pas de sens, papa.

– Absolument. Tu es toujours marié avec elle, tu le seras toujours quand je serai mort. Mais j'étais furieux contre toi pour d'autres raisons. Parce que tu avais laissé tomber la fac, que tu te droguais, que tu me piquais mon argent. Un jour, j'ai fait une liste de tous tes crimes

contre moi. Au cas où j'aurais l'Alzheimer et que je commencerais à perdre la mémoire. »

Frank encaissa sans réagir.

« Michelle et moi, on est clean. Depuis deux ans. On travaille. Elle a un job dans le télémarketing. Et moi, j'entretiens des jardins. »

Frank parlait à toute vitesse, comme si son père risquait de fermer les yeux et de mourir là, devant lui, avant que tous les mots ne soient prononcés.

« Et je fais de l'intérim, et j'essaie de reprendre mes études. De production graphique. »

– Je ne m'excuserai pas de t'avoir coupé les vivres quand tu te camais, ah non, mais pour Michelle, j'avais tort. Elle a l'air de bien s'entendre avec toi. Je suis désolé. »

Le père joignit les mains sur le drap.

« Eh bien, je... merci. »

– Désolé, c'est désolé, Frank. Je l'ai dit le premier. Quelquefois pour parler et surmonter la peine, quelques petites réparations suffisent pour rafistoler une relation. J'ai fait la première en te demandant de venir me voir.

– Tu as regardé ces psy de la télé ?

– Non. Etre en sursis te donne des perspectives infinies, dit le père.

– OK. Je suis désolé de... ne pas t'avoir parlé.

– Personne n'aime beaucoup me parler ces temps-ci. »

Le père eut un sourire d'épouvantail. Il souriait souvent.

Il n'était pointant pas joyeux, pensa Frank, et cela le rendit nerveux.

« Ben, maintenant je suis là. »

– Oui. Il faut que tu m'aides, Frank. Je ne peux m'adresser à personne d'autre. »

Le père se redressa dans le lit.

« Ferme la porte, tu veux ? Thérèse a l'oreille fine. »

Frank ferma la porte.

« Je vais mourir, tu le sais. »

– Oui.

– Il me reste peut-être un an. Six mois, peut-être.

– Oui.

– J'espère que ce sera six mois. La douleur sera infernale. Je ne le supporte pas. J'ai besoin de toi.

– Tu veux que je te trouve un autre docteur ?

– Non, répondit le père. Je veux que tu... m'aides à ne plus souffrir. »

Les genoux de Frank flageolèrent.

« Pour mon retour au bercail, c'est agréable.

– Je ne peux pas le demander à Greg ou Laura. Ils ne le feront pas.

– Tandis que moi, je t'aiderais à te tuer. Charmant compliment.

– C'est une charmante réalité. Tu pourrais te procurer toutes les pilules qu'il me faudrait. Suffisamment pour avoir la certitude que ça marche. »

Le père s'interrompt, secoué par une quinte de toux.

« Je ne me drogue plus.

– Tu sais comment en obtenir, Frank. J'imagine que c'est comme la bicyclette, ça ne s'oublie pas.

– Je pourrais simplement t'abattre dans ton lit. Ou t'étouffer avec ton oreiller. »

Le père sourit.

« Eh ben, l'oreiller est là et mon fusil est sous le lit, où il a toujours été. Je te donnerai une clé de la maison.

– Tu es sérieux.

– Absolument.

– Mais je suis incapable de te tuer.

– Pendant toutes ces années, Frankie, tu n'as jamais souhaité ma mort, pas une fois ? Allons, je ne te crois pas.

– Papa, on se réconcilie et maintenant tu veux que je te tue ? Qu'est-ce que c'est que ce bordel ?

– Je te le répète, il m'est impossible de le demander à Greg ou Laura.

– Parce qu'ils sont tes deux préférés. Ceux dont tu t'occupais quand j'avais besoin de toi, quand j'étais à la rue...

– Tu as fait des choix qui t'ont mis dans le pétrin. Ne rejette pas la faute sur moi. Jamais je ne t'ai planté une foutue aiguille dans le bras. Jamais je ne t'ai fourré de la coke dans le nez.

– Et moi je n'ai pas fumé toutes ces clopes qui t'ont refilé ton cancer inopérable.

– A ce propos, si tu pouvais m'en apporter un paquet en douce avec les pilules, j'apprécierais énormément.

– Je ne ferai pas ça.

– La seule fois où j'ai besoin de toi et tu refuses. Je suppose que

c'est bon de se venger.

– Sans doute.

– Ecoute. Ils me donnent de l'Oxycontin. Trouve-moi suffisamment de pilules, ils croiront que j'en ai mis de côté. Il m'en faut beaucoup parce que j'ai développé une tolérance au médicament. Mais je les écraserai au lieu de les avaler tout rond, comme ça il n'y aura pas de libération lente, ça agira d'un seul coup, et ce sera fini.

– Non.

– Il n'y a aucun danger pour toi. »

Pour Frank la situation était aussi claire que de l'eau de roche.

« C'est pour cette raison que tu ne le demandes pas à Greg ni à Laura. Ils sont trop précieux pour toi. Moi, je ne suis qu'un camé, un embarras.

– Greg a une carrière qu'il ne peut pas compromettre. Laura a trois enfants. Pour toi, il n'y a pas de problème.

– Ni pour toi – tu seras mort et moi, dans les emmerdes jusqu'au cou avec la police. Non, non. Oublie.

– Je ne t'ai jamais rien demandé. Pas même d'être un homme convenable. Mais là, j'insiste, Frank. Aide-moi. Je t'en prie, aide-moi. »

Frank se leva.

« Je regrette que tu sois à l'article de la mort. Je regrette encore plus que tu veuilles que je te pousse de l'autre côté.

– Ne pars pas.

– Je crois que c'est préférable. »

Le père chercha la main de Frank, mais celle-ci était trop loin, et Frank ne la lui tendit pas. La main du père retomba sur le drap.

« Alors, il vaut mieux que tu t'en ailles. De toute façon, c'est bientôt l'heure de mon émission.

– Ton émission.

– *Le Juste Prix*. Thérèse m'a refilé le virus.

– Je suis content que tu profites au maximum de tes journées.

– Ouais, j'ai la nette impression que j'ai encore toute une année à tirer. Merci, Frank, d'être passé. Et merci pour les fleurs. »

Frank resta là un instant, silencieux, à regarder son père qui ne le regardait plus. *Quelques petites réparations*, avait-il dit. Mais Frank ne pouvait pas arranger ça. Non.

« Je te reverrai plus tard si ça ne t'ennuie pas.

– La porte est toujours ouverte. »

Le père suivait des yeux un concurrent du jeu qui galopait en hurlant depuis le public en liesse juSQu'au plateau.

Frank sortit sans se retourner, dépassa à toute allure la souriante Thérèse pour se retrouver dans l'aveuglante lumière matinale du parking de l'hôpital.

« Comment c'était ? »

Sa sœur Laura, assise en face de Frank dans la salle du Starbucks, décocha un regard sévère à ses trois garçons qui se trémoussaient à une table d'angle en sirotant des sodas italiens et en coloriant un livre de guerriers ninjas.

Frank posa devant elle un café à quatre dollars. Jamais il n'avait mis les pieds dans un de ces lieux élégants, bondés – à dix heures et demie du matin – de clients aux yeux rivés sur l'écran de leur ordinateur portable. Et il s'interrogeait : *qu'est-ce qu'ils fabriquent exactement, tous ces gens ?*

« Ça s'est bien passé.

– Ne mens pas. Je suis sûre du contraire. J'aurais dû t'accompagner, je te l'avais dit.

– Non. Il s'est excusé. En quelque sorte. »

Frank but une gorgée de son café.

« C'est un pas, Frank. Pour papa, c'est un grand pas. »

Laura souffla pour repousser une mèche blonde depuis peu qui lui balayait le front, pointa l'index vers son aîné, lui signifiant ainsi qu'il devait partager ses crayons.

« Sans doute.

– Et un grand pas pour toi. Parce que vous êtes aussi têtus l'un que l'autre.

– Il veut que... »

Il avait envie de partager le terrible secret, ce que son père lui avait demandé. Mais il se tut. Laura ferait ligoter le vieux à son matelas. Ou le bouclerait dans un service psychiatrique. Il but une autre gorgée de café.

« Quoi donc ?

– Je crois qu'il souhaite mourir vite. Il a peur de souffrir. Ou il a peur d'attendre la mort. Tu sais que la patience n'est pas sa vertu principale.

– Il se battra juSQu'au bout. Il ne lâchera pas la vie facilement. Hunter ! s'exclama Laura, écarquillant les yeux. Donne à Tyler ce crayon bleu. N'oblige pas maman à se lever. »

La querelle au sujet du crayon bleu se termina.

« Je ne pense pas qu'il se battra, Laura. Il capitulera. »

Il se demandait à présent comment s'y prendrait son père. Enrôler un autre complice dans son propre meurtre. Pas Laura. Il comprenait clairement, en la voyant surveiller ses enfants, que leur père était désormais à la lisière de son existence. Il ne comptait plus pour elle. Il n'était plus qu'une entité dont elle attendait la fin.

Les sourcils froncés, Laura sirota son cappuccino.

« Il n'a jamais été du genre à baisser les bras.

– Ça pourrait être pour lui l'occasion de commencer », dit Frank.

– Ton père a téléphoné, annonça Michelle, dès qu'il eut franchi la porte à son retour du travail.

Elle s'habillait et s'apprêtait à partir à son boulot – appeler les gens pendant leur pause repas pour leur vendre des packages de rachats de crédits. Elle avait pris du poids depuis qu'ils s'étaient désintoxiqués, mais ça lui allait bien. En l'observant, il se revit avec elle une nuit, deux ans plus tôt, en train de sommeiller dans une ruelle, appuyés contre une poubelle qui empestait le poulet *kungpao* pourri, malades tant ils avaient besoin d'un fix. Il l'entourait de son bras et pensait : *elle n'est plus qu'un Squelette, il ne reste plus rien de nous, on a nous-mêmes creusé notre tombe*. Dieu merci, cette époque-là était depuis longtemps terminée.

« Tu lui as parlé ? demanda Frank.

– Évidemment, j'ai décroché le téléphone.

– Non, je veux dire : tu as eu une conversation avec lui ?

– Oui. Il s'est excusé de m'avoir critiquée. »

Elle tamponna son rouge à lèvres.

« Qu'est-ce que tu lui as répondu ?

– Merci, et que j'étais navrée qu'il soit si malade. J'ai été un vrai bonbon au miel. Bien qu'il t'ait traité comme de la crotte.

– Nous étions de la crotte.

– On ne l'a pas été pendant des siècles. Je ne suis pas dupe, Frank. Ton père n'a jamais levé le petit doigt pour faire la paix jusqu'à maintenant, maintenant que tout le monde peut le plaindre et n'ose plus le critiquer.

– Il voulait juste dire qu'il était désolé, rétorqua Frank.

– Tu as accepté ses excuses ?

– Oui. Il m'a demandé de l'aider à mourir. De lui procurer une overdose d'antalgiques. »

Elle le regarda fixement.

« J'ai refusé, ajouta-t-il.

– Il a du culot, dit-elle après avoir longuement scruté la figure crispée de Frank. Ou peut-être qu'il perd simplement la boule à cause de la douleur.

1. Dés de poulet sautés avec du piment sec et des cacahuètes. (N.d.T.)

– Tu ne crois pas qu’il cherche à me faire un coup tordu, hein ? A me mettre dans le pétrin si je lui fournis les cachets ?

– Tu racontes n’importe quoi.

– Il ne m’a jamais aimé comme Laura et Greg.

– Non, pas de la même manière, mais j’imagine qu’il t’aime autrement.

– Il a besoin de moi. Ça me sidère.

– Et si tu considérais que c’est simplement une façon supplémentaire de te culpabiliser avant sa disparition ? Il est impuissant à contrôler la mort, mais il peut encore tenter de contrôler ses enfants. »

Il la serra dans ses bras, et elle inclina la tête en arrière pour ne pas lui tacher sa chemise de maquillage. Il enfouit son visage dans l’épaisse chevelure de Michelle qui sentait bon le shampoing.

« Je lui dirai non. Enlève-toi ça de l’esprit. »

Michelle était au travail, interrompant des dîners sur la côte Est, et Frank n’avait pas envie de regarder la télé. Il se leva du canapé élimé, se campa devant la fenêtre. Il se représenta Laura, mangeant avec sa magnifique petite famille, en banlieue, ses garçons grimaçant devant leur assiette de brocolis. Il imagina Greg, endormi à Berlin ou Londres ou Oslo, consacrant ses journées à réfléchir aux airs de compositeurs morts au lieu de penser à son père toujours vivant. Il songea à son père, qui attendait la fin dans ce lit froid, qui faisait signe à Frank d’approcher le fauteuil. Qui demandait à son fils le seul et unique service qu’il lui ait jamais demandé.

Frank savait qu’il valait mieux pour lui rester à la maison. Rôder dans les endroits que l’on fréquentait avant, ça attirait les ennuis, on vous le répétait dans les réunions de groupe. Pourtant, il saisit ses clés de voiture, et les anciennes émotions, les anciennes peurs lui serrèrent le cœur. Il roula, décrivant une lente et tentante orbite, passant par les lieux qu’il hantait quand il était défoncé : une rue étroite non loin de Guadalupe près du campus de l’Université du Texas, un quartier au nord-est d’Austin – là, à l’extrémité d’une boucle, se trouvait le paradis d’un accro aux pilules, une luxueuse maison de Westlake Hills où une ancienne reine de beauté blasée, qu’il connaissait sous le nom de Gillian Pillian¹⁷, distribuait des produits pharmaceutiques.

Je ne devrais pas être ici, pensa-t-il en bifurquant dans la petite rue de Gillian.

C’est une mauvaise idée, pensa-t-il en coupant le moteur de la voiture.

Il t’a demandé ça pour des mauvaises raisons, pensa-t-il encore en

appuyant sur la sonnette.

Gillian était là ; elle entrebâilla la porte et il prononça une ancienne formule pour avoir le feu vert :

« J'ai oublié mon téléphone portable.

– Pas de visite, pas de coup de fil depuis longtemps, donc pas d'empettes. Il me semble que je ne vous connais plus.

– J'ai besoin de ton aide.

– Qui n'en a pas besoin ? »

Elle ouvrit la porte, il entra.

« Tout le monde revient en rampant chez Gillian quand la vie est moche. »

Elle parlait avec la supériorité, la tranquille assurance que, selon lui, elle avait sans doute acquise lorsqu'elle était la reine du lycée.

Il décida de ne pas signaler que les drogues n'étaient pas pour lui.

« Tu veux un verre ? proposa Gillian – elle tenait une petite bouteille de champagne avec une paille qui dépassait du goulot.

– Non merci. Tu as l'air en pleine forme.

– Vraiment ? Tu es tellement adorable. J'ai supprimé la caféine. Je ne suis pas totalement dépourvue de self-control. »

Elle rit, joua avec la paille.

« Félicitations.

– Alors, quel poison veux-tu ? » demanda-t-elle – une question qui ébranla Frank.

« Oxycontin. Mettons une vingtaine de pilules. Combien tu peux en avoir et combien ça coûtera ? »

Gillian, le sourcil froncé, sirota son champagne.

« Les pilules de quarante milligrammes, c'est dans les trente dollars. »

Six cents, se dit-il.

« D'accord.

– Je passe deux ou trois coups de fil. Tu peux attendre ?

– Je n'en ai pas besoin avant demain. Je n'ai pas l'argent sur moi. Il fallait simplement que je sache si tu pouvais m'en procurer. »

Gillian sourcilla de nouveau.

« Je ne suis pas une liste de tarifs, Frankie.

– J'achète. Mais pas avant demain. »

Elle planta la paille tout au fond de la petite bouteille.

« Voilà le marché. Tu n'as pas été un client régulier, et je veux être sûre que tu te pointeras ici demain, après que j'aurai déboursé le fric pour les sucettes. »

Jamais elle ne disait *pilules* ; c'était toujours *sucettes* ou *pommes d'api* ou *bonbons*, une friandise enfantine.

« Je suis réglo. Je ne t'ai jamais snobée.

– Tu n'as pas fait grand-chose pour moi ces derniers temps. »

Il ôta son alliance, la lui tendit.

« Tiens. Mais je te jure, je suis réglo. »

Elle prit l'anneau.

« Reviens demain à treize heures. J'ai un dîner le soir et je n'ai rien de prévu pour l'après-midi, à part me reposer. »

Les visites étaient terminées, mais Thérèse n'était pas à cheval sur le règlement, pas quand il s'agissait d'un fils qui n'avait pas vu son père pendant cinq ans. Elle interrogea son malade, et autorisa Frank à entrer ; le père regardait une rediffusion de *New York Police Blues*.

« Salut, l'Enquiquineur. »

Frank éteignit la télé.

« Je croyais que tu écouterais le nouveau CD de Greg.

– Il ne faut pas abuser de Mozart.

– J'ai reconsidéré ta demande. »

Le père ralluma le téléviseur.

« Je ne tiens pas à ce qu'on nous entende.

– Tu es censé être mon père. Celui qui prend soin de moi, et pas l'inverse. Pourtant quand j'ai eu besoin de toi, tu m'as tourné le dos. Je refuse catégoriquement de te pardonner pour ça, mais je suppose que j'y suis obligé, parce que, sinon, je ne vaudrais pas mieux que toi. Or je dois être meilleur que toi. Ça implique de t'aider même si tu ne m'as jamais aidé.

– Tu ne vaudrais pas mieux que moi. Tu es exactement comme moi.

– Tu veux mon aide, oui ou non ? Ne m'insulte pas, papa.

– Je ne veux pas que tu me tues si tu y prends plaisir, répondit le père avec un petit sourire. Ça ne va pas du tout.

– Tu me reparles enfin après cinq ans de silence, et c'est pour me demander de t'aider à mourir. Explique-moi : à ton avis, j'étais censé me sentir comment ?

– Aimé », dit le père.

Frank se laissa tomber dans le fauteuil.

« Il m'est impossible de le demander à Laura ou Greg. D'abord, Greg n'est jamais là. J'ai renoncé à la bière pour payer toutes ces leçons de musique, et qu'est-ce que j'en ai retiré ? Un fils qui se soucie davantage du reste du monde que de son propre père. Laura, elle n'agit pas. Elle rabâche à t'en assommer. Tu la vois avec ses garçons ? Ils la piétineront quand ils seront plus âgés, et elle leur en sera reconnaissante, elle le considéra comme une marque d'attention. Ça me rend malade. »

Le père rouvrit les yeux.

« Mais toi... tu me comprends.

– Je ne crois pas. Je ne crois pas que ce soit dans mes possibilités, dit Frank d'une voix rauque. Ça t'ennuie que je regarde la télé avec toi ? Juste un petit moment ?

– Bien sûr que non. Approche le fauteuil. »

Il extorqua les six cents dollars à Laura en lui racontant qu'il avait envie de couvrir leur père de cadeaux.

« Tu lui as fait un cadeau en venant le voir », mon grand, répliqua Laura.

Son mari, Bred, opina – c'était apparemment sa manière de répondre à la moindre déclaration de son épouse.

« J'ai manqué cinq anniversaires, cinq fêtes des pères et j'ai loupé cinq fois la Noël, alors je veux juste lui trouver un joli cadeau. Je te rembourserai, promis. Je me suis déniché un autre boulot d'entretien. Je commence lundi. »

Il ne mentait pas. Le job n'était que temporaire, mais cela lui permettrait de rembourser Laura en liquide, par petites sommes. Michelle ne s'en apercevrait peut-être même pas.

« Je sais que tu te débrouilles très bien, dit Laura – Brad opina. Hunter ! Pose ce bâton ! hurla-t-elle par-dessus l'épaule de Frank. S'il te plaît, tu ne fais pas semblant de tuer ton frère ! Maman n'aime pas ça du tout. Tu as besoin des mesures de papa ? ajouta-t-elle en souriant à Frank. Brad et lui sont à peu près de la même taille. »

Brad opina encore.

« Oui, Laura, répondit Frank. Bonne idée. »

« *Shiny... happy... people*¹ », fredonnait Gillian en laissant tomber les comprimés d'Oxycontin, quelques-uns à la fois, dans une sorte de bol en papier aluminium. Sur les médicaments, elle déposa un muffin aux myrtilles, replia le papier sur le gâteau et l'overdose du père.

« Voilà, tu peux y aller, dit-elle.

– Merci. »

Il lui tendit l'argent ; elle le compta et recompta, très vite, en humectant son doigt sur sa langue. Elle le rangea dans la poche arrière de son jean qui portait la marque d'un couturier.

« Tu me permets de te poser une question ? dit-elle d'une voix soudain basse, soudain timide.

– Oui.

– Tu es resté longtemps Mister Clean. Pourquoi tu es retombé ? »

Il lui fallait mentir. A cause de la célébrité de son frère, les journalistes parleraient de la mort du père, qui s'appelait Montgomery – un patronyme pas si courant que ça. Mais Gillian ne ferait pas le rapprochement entre lui et un vieillard décédé nommé Roger Montgomery.

« La vie n'est jamais tout ce qu'on vous a dit qu'elle serait, répondit-il, se remémorant les paroles de son père. Quelquefois on a besoin – il agita le sac – de quelques petites “réparations”. »

Il s'arrêta près du magasin, acheta des cigarettes et un paquet de six puddings au chocolat. Il savait que son père préférait le caramel, mais les comprimés réduits en poudre se verraient davantage dans un gâteau de couleur plus claire. Il mit les pilules dans la poche droite de son jean, transporta le pudding et les cigarettes dans un sac en papier kraft.

1. Chanson, dont le refrain est : « *Shiny happy people holding hands, shiny happy people laughing.* » (N.d.T.)

Le père était en train de lire le journal et d'écouter Greg jouer du Vivaldi sur le CD de l'année précédente. Il referma son journal à l'entrée de Frank.

« Allons-nous promener, dit celui-ci.

– D'accord. »

Frank installa son père dans le fauteuil roulant et sortit du bâtiment. Le soleil flirtait avec de légers nuages pareils à des rubans. Il faisait frais et le vieil homme frissonnait dans son coupe-vent rouille.

« J'ai tes quelques petites réparations, annonça Frank.

– Ah. C'est une manière de les considérer. Merci.

– Et aussi tes cigarettes.

– Je ne sais pas trop de quoi je te suis le plus reconnaissant. Allume-m'en une, tu veux, fiston ? »

Frank alluma une cigarette, la tendit à son père.

« Thérèse n'est pas là aujourd'hui, dit le père. A la place, on a une ex-nazie, une dénommée Bernice. Elle nous abattra tous les deux si elle me surprend en train de fumer.

– Ce serait une autre solution à ton problème. »

Le père souffla la fumée, toussa, les yeux larmoyants.

« Bon Dieu, ça c'est du bon. »

Il cracha dans l'herbe.

« Je veux que tu saches une chose : de mes trois enfants, c'est toi mon préféré. Je vous aime tous autant. Mais tu es mon préféré.

– Tu ne me l'as jamais dit.

– Ce n'est pas une vérité qu'on clame sur les toits. Être en phase terminale vous donne certains passe-droits.

– Papa... Pourquoi tu n'es jamais venu m'aider ? »

Le père exhala un panache de fumée.

« Il fallait que tu décides toi-même de te sauver. Rien de ce que j'aurais dit ne t'aurait tiré du caniveau.

– On n'en sait rien. »

Mais l'amertume que Frank éprouvait s'était évaporée, tel un nuage par un jour d'été.

« Tu me vois dans ce lit, tu n'ignores pas que ce sera mon lit de mort et tu as pitié de moi. Tu ne veux pas me regarder souffrir, parce que ça te fait mal. Eh bien, je ne pouvais pas non plus te regarder te détruire. Je suis faible.

– Quand prendras-tu les pilules ?

– Ce soir. Après minuit. Bernice la nazie retourne dans sa caverne.
– Ils risquent de me soupçonner de t’avoir filé un coup de main.
– Je laisserai une lettre. J’expliquerai clairement que je suis seul responsable. Personne ne te reprochera rien.

– Ne fais pas ça, dit Frank.
– Tu me perdras tôt ou tard, et plus ça durera plus ce sera douloureux.

– Mais j’aurai un peu de temps. On aura un peu de temps à passer ensemble. »

Il toucha l’épaule de son père. Il ne savait pas que faire d’autre.

« D’accord, l’Enquiqueur. »

Le père saisit le poignet de Frank, contemplant le ciel en clignant les paupières.

« J’attendrai. J’attendrai un moment, pour toi. »

Ils mangèrent le pudding au chocolat sur l’esplanade et fumèrent une autre cigarette, puis Frank, poussant le fauteuil roulant, ramena son père à l’hôpital. Ensuite il rentra chez lui avec les pilules dans sa poche.

Six semaines plus tard, la douleur fut victorieuse. Une douleur qui brisait les os, faisait bouillir le sang, court-circuitait le cerveau. Une nuit, Frank revint avec du pudding et les pilules.

Il s’assit près de son père et écrasa les cachets dans l’épais gâteau.

« Du chocolat pour mon dernier repas, dit le père. Ç’aurait pu être pire. Si quelqu’un pose des questions, ajouta-t-il en fermant les yeux, je t’ai demandé d’apporter le pudding. Pour les pilules, tu n’étais pas au courant.

– Je sais », rétorqua Frank qui remua l’espèce de mélasse dans une tasse en plastique – l’odeur du chocolat lui donnait la nausée.

La voix du père évoquait un murmure rauque émanant d’une fissure dans la roche.

« Dis à tout le monde que j’étais heureux la dernière fois que tu m’as vu.

– Oui. »

Le père ferma les yeux.

« Si tu laissais tout ça sur le plateau, fiston... »

Comme s’il s’agissait d’un vulgaire dessert qu’il n’était pas résolu à terminer.

« Oui. Tu peux le faire ? Seul ? »

Le père rouvrit les paupières.

« Tu vas me pousser de l'autre côté ? C'est gentil de ta part.

– C'est juste que... »

Frank se tut. Il aurait voulu être égoïste, dire : *s'il te plaît, non, non, s'il te plaît, ne fais pas ça.*

Le père lui tendit deux pilules.

« Je les ai escamotées cette semaine. Planque-les dans mon tiroir à chaussettes. Thérèse et le toubib penseront que je me préparais mon overdose depuis un moment. »

Frank glissa deux pilules sous la pile de chaussettes paternelles. Il eut la sensation de déposer des fleurs sur une tombe, sa main trembla. Il se rassit dans le fauteuil.

« OK, dit le père. Je suis prêt pour mon casse-croûte. Il vaudrait mieux que tu partes.

– OK », dit Frank – mais il ne bougea pas.

Le père lui prit la main.

« Sois courageux, maintenant, mon garçon. »

Frank se redressa, vacillant. Il se pencha et embrassa son père sur le front puis la joue. La peau était déjà plus froide qu'elle n'aurait dû l'être.

« Frank.

– Oui.

– Tu es un fils sacrément bien.

– Papa...

– Ne le dis pas. On sera tous les deux tristes et ça ne servira qu'à rendre les choses plus difficiles.

– D'accord.

– Il vaut mieux que tu t'en ailles, l'Enquiqueur. »

Il lâcha la main de Frank, et celui-ci se leva, franchit la porte, longea le couloir, passa devant Teresa qui lui adressa un au revoir souriant, et sortit sous la pluie fraîche et vivante de la nuit.

Frank revint chez lui et attendit. Ce soir, Michelle était de service « contact-dîner », elle appelait la côte Ouest. Frank supposait que l'hôpital allait lui téléphoner, surtout si Thérèse avait fait une incursion dans la chambre de son père et surpris ce dernier en train d'ingurgiter sa pharmacopée personnelle. Néanmoins, le téléphone demeurait muet.

Puis ce fut le journal télévisé de vingt-deux heures dont le titre principal concernait Gillian Pillian. On montrait son arrestation, comment, détournant la tête, elle se laissait entraîner hors de son

appartement de fille riche, menottes)

aux poignets. Le reporter, en voix off, annonçait que Gillian, Burke, ancienne finaliste au concours de Miss Texas, avait été appréhendée et mise en examen pour vente illicite de narcotiques, essentiellement des antalgiques. Elle était déterminée à coopérer pleinement avec les autorités, et on suspectait que M^{lle} Burke était en mesure de fournir des preuves contre un grand nombre d'utilisateurs drogués aux médicaments, y compris des personnes honorablement connues à, Austin. Elle était une amie de l'épouse du gouverneur ; toutes deux avaient participé ensemble aux défilés, une dizaine d'années auparavant.

Frank s'assit, il lui semblait que ses os s'étaient liquéfiés.

Gillian parlerait. Elle hurlerait chaque nom inscrit dans son petit carnet noir parce qu'elle était toujours la reine du lycée -ses clients étaient les perdants, pas elle. Il s'assit sur le bord, du lit, se demanda ce qu'il raconterait à Michelle. Pourquoi avait-il fait ça ? Parce que l'amour, ce n'était pas simplement soutenir quelqu'un. L'amour était un sacrifice. L'amour imposait quelques petites réparations lorsqu'elles s'avéraient nécessaires.

Deux heures plus tard, on frappa à la porte à l'instant même où le téléphone sonna. Frank se leva. Un coup à la porte. Une sonnerie. Un coup. Une sonnerie.

Frank saisit le téléphone, décrocha tout en se dirigeant vers la porte-moustiquaire. Il voyait les policiers immobiles de l'autre côté et, quand il tourna la poignée, il entendit sa sœur sangloter à son oreille.

Traduit par Nicole Hibert

LA SOLUTION DE CHELLINI

JIM FUSILLI

CHELLINI était beaucoup plus jeune qu'il n'en avait l'air. Une femme sicilienne, de bouillonnantes jumelles de six ans et des pieds qui le faisaient continuellement souffrir concouraient à lui ôter cette arrogance caractéristique des hommes de la région des Pouilles, en Italie. Sans parler de ses formes arrondies, de ses jambes légèrement arquées et de la moustache grise et tombante qu'il s'était laissé pousser sitôt après avoir quitté l'armée de Pair américaine, en 1946. A cette époque, il y avait seulement sept ans de cela, la moustache était châtain foncé.

Chellini faisait de son mieux pour prendre la vie avec désinvolture, comme il seyait à un homme originaire d'une région ensoleillée du Sud, même si la vie dans l'Amérique de l'après-guerre était peut-être un peu trépidante à son goût, surtout quand on avait comme lui une femme à la langue acérée, des filles malicieuses et un travail de serveur dans un restaurant italien situé près des studios de la National Broad-casting Company au Rockefeller Center. Au milieu de ce tohu-bohu, il parvenait à rester calme et recherchait ce qu'il appelait une vie sans histoires. Il n'avait pas d'ambition, mis à part le désir que ses filles connaissent un bonheur immense et que sa femme, Lydia, l'aime à nouveau comme autrefois.

Chellini avait un chien, Ambrose, avec lequel il marchait du même pas, lent et pénible. Tous les soirs, après un dîner bruyant au cours duquel Ava et Rita s'amusaient entre elles pendant que Lydia lui rappelait la vie ennuyeuse qu'il lui faisait mener, Chellini déambulait dans les rues pavées de sa petite ville du New Jersey en quête de sérénité et d'équilibre. Avec Ambrose à ses côtés, il prenait plaisir à se laisser dériver dans ses propres rêves, qui ne consistaient en guère plus que ceci : il se voyait assis sous un olivier, à Bovino, un brin de paille entre les dents ; un troupeau de chèvres dociles broutait à proximité, les fleurs blanches des amandiers au bord du pré avaient éclos, et sa petite famille vivait heureuse dans la maison en pierre de son enfance.

Il lui arrivait souvent de perdre la notion du temps durant ses périple nocturnes, et, quand il rentrait chez lui, Lydia dormait déjà, le dos tourné à son côté du lit. Tandis qu'Ambrose lapait bruyamment son eau, Chellini marchait sur la pointe des pieds jusqu'au lit de ses filles, dans le séjour, il les embrassait sur la paume de la main, puis il refermait leur poing pour qu'elles aient à leur réveil un témoignage de son dévouement. Enfin, se retirant dans sa chambre qu'il espérait

baignée de clair de lune, il aspirait à des rêves tranquilles où Lydia serait toujours la jeune fille de Raguse aux yeux étincelants qui avait timidement accepté son invitation à danser.

Un soir, il n'y avait pas longtemps de cela, Chellini s'aperçut qu'il était revenu dans le quartier italien beaucoup plus tôt qu'il ne l'avait prévu, et il passa devant chez Tartuffo, le bureau de tabac où les hommes des alentours avaient l'habitude de se rassembler. Par une soirée si agréable, si estivale, une foule de voyous misérables de toutes sortes, à la peau tannée, s'asseyait devant le magasin pour jouer au rami à deux sous la mise en fumant des cigarillos. Contrairement à Chellini, tous ces hommes louches étaient arrivés aux États-Unis après la guerre ; certains avaient servi dans l'armée de Mussolini, d'autres étaient restés chez eux où ils avaient volontiers souffert le déshonneur de l'occupation allemande.

Chellini préférait les éviter, car en plus d'être enclins aux disputes, ils étaient amers. Il les considérait comme d'éternels mécontents paresseux : ils proclamaient leurs grands projets, mais quand il fallait agir, ils ne faisaient rien, ce qui avait permis aux nazis de leur voler leurs maisons, leurs femmes et leur fierté.

Une voix parvint à Chellini de l'autre côté de la rue étroite :

« Chellini, *dovè vai ?* »

Bien entendu, c'était l'homme qu'il respectait le moins qui lui avait adressé la parole.

« Chellini, c'est à toi que je parle », fit Emilio Marzano, dont les intonations révélaient l'origine ligurienne, même s'il essayait de passer pour un dur à cuire sicilien. « Qu'est-ce que tu crois ? Je veux parler à ton chien ? »

Les autres hommes éclatèrent d'un rire sombre et supérieur.

Sous la terne lumière violacée du réverbère, Chellini s'arrêta, inclina son chapeau mou et reprit sa marche, Ambrose haletant à ses côtés.

Les hommes chuchotèrent entre eux comme s'ils partageaient un secret. Tartuffo, le propriétaire incroyablement gras du bureau de tabac, chef de la loterie clandestine locale, agita son pouce avec dédain en direction de Chellini tout en secouant sa tête de mastodonte.

« Hé ! toi, le héros de guerre ! fit Marzano sur un ton de dérision. Attends ! »

Marzano se leva de sa chaise et, bien qu'il semblât coulé dans le même moule trapu que Chellini, il essaya de se pavaner. Sur sa tête trônait une casquette marron ornée d'insignes bigarrés des différents

syndicats et organisations sociales avec lesquels il était associé. Il avait une affaire de transport, et les choses dont on voulait se débarrasser finissaient dans son camion brinquebalant pour un dernier voyage à la décharge de la ville. On racontait que cet enragé de Benny, le chien de M^{me} Feduza, et ce voleur de Stucchi, le livreur de glace, avaient fait le voyage.

« Chellini, qu'est-ce qui se passe avec toi ? Tu ne peux pas être un ami ? »

Ambrose renifla les chaussures souillées de Marzano d'un air réprobateur, et Chellini haussa les épaules.

« Ecoute-moi. C'est au sujet de Lydia. Ta femme. »

Chellini se gratta sous le menton. Lydia, il le savait, achetait ses nombreux magazines de cinéma à la confiserie, ainsi que ses Chesterfield. Sa sociabilité n'ayant d'égale que l'asociabilité de son mari, elle était sûrement connue de Tartuffo, Marzano et les autres.

Marzano se décala pour que ses associés ne perdent rien du spectacle. « C'est pas agréable ce que j'ai à dire. »

Chellini commença à s'éloigner, Ambrose dans son sillage.

Alors Marzano, un ricanement dans la voix, reprit : « Tu ne veux pas savoir qui c'est ? »

Le lendemain matin, après avoir déposé ses filles à St Francis, Chellini retourna dans le quartier italien et s'assit dans Columbus Park au lieu de prendre le métro pour aller travailler. Tandis que les pigeons picoriaient le biscuit pour chiens qu'il avait émietté pour leur plaisir, il contempla la façade délabrée de l'immeuble dans lequel il vivait et envisagea une stratégie.

Pour lui, il n'y avait aucun doute que Marzano disait la vérité. Chellini avait connu, dans la soixante-quatrième escadre de chasse, quelques escrocs sans jugeote qui retiraient un plaisir malsain du malheur des autres – bien plus que d'une bonne blague. Les mafiosi de second rang qui s'asseyaient sur des chaises de cuisine devant le bureau de tabac ne semblaient guère différents de ces petits malins, et ils ne valaient sûrement pas mieux, tous italiens qu'ils fussent.

Quelques minutes avant dix heures, l'homme qui allait se révéler être Hans Koppel arriva, et il grimpa les marches avec une confiance indiquant que ce n'était pas la première fois qu'il venait. Un instant plus tard, peut-être deux, Lydia, toujours revêtue de la confortable robe d'intérieur dans laquelle elle prenait leurs petits déjeuners pleins de rancœur, baissa les stores de la fenêtre du deuxième étage donnant sur le parc miniature. LorSQu'elle reparut, une demi-heure plus tard, elle portait une combinaison inconnue de Chellini, qui contenait à peine sa poitrine généreuse. Sa chevelure noire et ondulée était

complètement ébouriffée, et Chellini crut deviner, sous le vernis de prudence de son épouse, un soupçon d'infâme satisfaction, qui trahissait peut-être un sentiment de revanche.

Tandis que les pigeons mangeaient gaiement, Chellini parvint à la conclusion qu'il fallait agir – et ce, d'une façon qui résoudrait complètement le problème inattendu auquel il était confronté. Au moment où son rival sortit de l'immeuble, Chellini avait conçu un plan.

Quittant le parc, il emboîta le pas à Koppel, un homme mince aux cheveux blonds lissés vers l'arrière, qui portait des lunettes à monture métallique, un costume croisé marron magistralement coupé et une cravate en soie rouge cerise. Avant de faire signe à un bus qui le ramènerait à la gare routière de Port Authority, à Manhattan, Koppel s'arrêta brièvement dans un magasin dont la vitrine affichait un autocollant d'une compagnie d'assurances et dont la porte était équipée d'une clochette. Il fut chaleureusement accueilli par un homme à la tenue similaire, le propriétaire du lieu, Aichberger, sans aucun doute, qui lui remit un porte-documents accordéon bourré de papiers. Une plaisanterie du propriétaire marqua la fin de la conversation, et tous deux se mirent à rire tandis que la blonde secrétaire habillée en vert pomme ricanait en rougissant.

Lorsque Koppel prit place dans le bus pour New York, Chellini était assis quelques rangs derrière lui. Quand Koppel prit le métro en direction du centre, Chellini était dans le même wagon que lui.

Lorsque Koppel quitta la station, Chellini écouta le bref échange, entièrement en allemand, qu'il eut avec un couple âgé. Ayant traversé la 86^e Rue, Koppel salua, toujours en allemand, l'homme aux yeux craintifs qui servait au comptoir du restaurant où il prit pour déjeuner deux œufs sur le plat, une saucisse allemande et du chou rouge, le tout arrosé d'une bière Schlitz et d'un café noir, pendant que Chellini attendait, caché derrière le capot d'une Buick Super 1949 bleu clair.

Et maintenant, alors que Koppel payait sa note, Chellini hochait la tête d'un air entendu et partait, calculant au plus juste son retour à la station de métro Herald Square, afin d'être sûr qu'il arriverait chez lui comme tous les jours, à la même heure et par le même itinéraire, pour soulever Ava et Rita qui se jetteraient dans ses bras en criant : « Papa ! Papa ! », la première fois plus fort que la seconde.

« Quoi ! pas de pourboires ? » s'écria Lydia.

Chellini n'avait pas passé la porte depuis deux secondes qu'il avait déjà commis sa première erreur. La liasse de billets et la menue monnaie qu'il déposait dans le bocal à biscuits n'étaient pas plus conséquentes que le matin, elles étaient même amputées du prix du

ticket de bus, du hot dog et de l'orangeade qu'il avait pris chez Nedicks, sur la 34^e Rue, et de quelques *cents* dépensés ici et là.

La joyeuse ruée des jumelles épargna à Chellini la peine d'échafauder un mensonge.

« Je sais bien que tu ne joues pas, Chellini », reprit Lydia en italien, les poings sur ses hanches généreuses, les pieds nus fermement campés sur le linoléum. « Tu ne supporterais pas l'excitation. »

« Papa ! Papa ! », crièrent gaiement les fillettes.

Chellini s'éloigna pour examiner les dessins qu'elles avaient faits à l'école.

« C'est ça, hurla Lydia. Va ! Après tout, pourquoi pas ?

Pourquoi est-ce que tu me parlerais ? Je ne suis que ta femme. La mère de ces deux... De ces deux, là ! Va, Chellini ! Va ! »

Les côtes de porc panées qu'elle laissa tomber dans son assiette ce soir-là étaient particulièrement coriaces, et le chianti, sur le point d'achever sa transformation en vinaigre. Par bonheur, le pain était frais et il avait encore ses deux croûtons, ce qui permit de contenter les deux filles.

Mais pas Lydia.

« Chellini, je veux aller au cinéma vendredi soir », annonça-t-elle.

Chellini avait changé de maillot de corps et appliqué de la pommade sur les blessures laissées par le tir de mitraillette qu'il avait reçu au-dessus de l'Adriatique.

« Kirk Douglas, Lana Turner, Gloria Grahame, Gilbert Roland. Dick Powell. *Les Ensorcelés*. Chellini. »

Celui-ci haussa les épaules. Peut-être n'était-ce pas le bon moment pour dire à sa femme que l'acteur Dick Powell venait des studios de la NBC pour manger à l'une de ses tables au moins deux fois par semaine. Il donnait des pourboires comme s'il venait de gagner le gros lot. Les grosses boulettes de viande et les saucisses insipides le faisaient sourire.

« Chellini ! J'ai vingt-quatre ans, et je ne suis pas née pour trimer dans la cuisine. Je veux vivre, Chellini. Vivre ! »

La voix de Lydia fit tinter les verres, et lorsqu'elle cria, les veines de son cou menacèrent d'éclater.

Pendant ce temps, Rita fronça les sourcils d'un air sévère, comique, et mima la diatribe de sa mère en hochant la tête et en agitant silencieusement la mâchoire. Ava se mit les mains devant les yeux pour s'empêcher d'éclater de rire.

« Chellini, si tu n'as rien de mieux à m'offrir dans la vie, je m'en

vais te montrer quelque chose que tu n'es pas près d'oublier ! »

Des morceaux de panure brûlée collaient à la surface de la poêle à frire qu'elle avait dans la main.

« Chellini ! Parle-moi ! »

Chellini haussa les épaules. Il n'avait rien à dire. Ce qu'il avait appris le plaçait en position de faiblesse.

Résignée, Lydia reprit ses tâches ménagères, saupoudrant du détergent sous le jet d'eau puissant. Chellini repoussa son assiette et jeta le reste de vin aigre.

A ce signal, Ambrose se leva, s'ébroua pour se réveiller et partit récupérer sa laisse en se dandinant.

Caché dans l'ombre du viaduc, Chellini regarda Marzano sauter de son camion pour ouvrir les portes de son garage, remonter au volant du véhicule vide et le manœuvrer pour le garer correctement.

Tandis qu'il avançait, Ambrose trotinant à ses côtés, il se demandait si le sang du disparu Stucchi avait autrefois taché le sol en béton.

Marzano fut plus que surpris de découvrir un visiteur dans l'obscurité. « Sainte Mère de Dieu ! cria-t-il en italien. Chellini, tu m'as fait une de ces peurs ! »

Un grognement monta du ventre d'Ambrose.

« Et ton chien ! Quel sale caractère ! Misérables ! »

Marzano tourna le dos à Chellini pour tirer le verrou et donna un coup sec au bouton de porte pour faire bonne mesure.

Pas franchement Port Knox, question sécurité, pensa Chellini.

Après avoir remis sa casquette en place et remonté son pantalon trop large, Marzano fourra les mains dans ses poches et se mit en route vers le sud et le quartier italien, à six rues de là.

Chellini resta immobile, Ambrose aussi.

Marzano s'arrêta. « Tu veux parler, Chellini ? »

Chellini fixa les détritiques sous ses pieds.

Se retournant, Marzano inclina la tête. « Est-ce que ça a un rapport avec Lydia ? »

Chellini opina du chef.

Marzano passa le revers d'une main crasseuse sur ses lèvres tannées.

« Alors quoi ? »

– *Gruppo Azione Patrioti*, fit Chellini.

– *gruppo azione patrioti*, répéta l'autre, fronçant les sourcils. Le GAP ? »

Hochant la tête, Chellini vit que Marzano commençait à comprendre.

« Tu veux dire que ce fils de pute est un nazi ? » demanda-t-il tandis qu'il pénétrait dans la zone obscure où Chellini et Ambrose se tenaient à présent, au milieu des relents d'urine et d'essence.

Chellini haussa les épaules.

S'il avait fait plus clair, Chellini aurait pu voir que le nez et les oreilles de Marzano avaient viré au rouge vif. Son cœur battait violemment.

« Les nazis, dit-il, ils ont violé ma sœur. »

Chellini jugeait cela peu probable, même si c'était une histoire que Marzano répétait dans le quartier à qui voulait l'entendre. Sa sœur avait sans aucun doute eu un amant nazi, ne serait-ce que pour la nourriture et la sécurité qu'il pouvait lui apporter. Malheureusement, beaucoup de jeunes femmes troublées avaient fait de même, et ce, pas seulement à San Remo, la ville natale de Chellini, son ancienne patrie.

« Ils nous ont bafoués », continua Marzano, plantant un doigt tendu dans sa poitrine avant de le pointer vers le ciel.

Ambrose, occupé à renifler la saleté, exhumait les messages laissés par les innombrables congénères qui l'avaient précédé sur les lieux.

Marzano plaça sa main droite sur son cœur. « J'ai prêté allégeance au GAP », déclama-t-il, avant d'ajouter : « Même si j'étais trop jeune pour participer. »

Ça aussi, c'était faux. Marzano avait au moins trente-cinq ans, voire quarante. Le GAP, une unité du mouvement des partisans italien, faiblement organisé, avait recruté des adolescents, quand cela avait été nécessaire, pour résister à l'occupation nazie. Marzano devait avoir une bonne vingtaine d'années à l'arrivée de l'occupant.

« Et maintenant, ce porc impie est ici ! Il recommence à nous prendre nos femmes ! Et qui sait combien ? »

Chellini haussa les épaules, mais cette fois-ci, le mouvement suggérait que Marzano avait résumé la situation avec une perspicacité admirable.

« Laisse-moi faire, dit Marzano en donnant une tape sur l'épaule de Chellini. Ce sera un plaisir. Bon sang, je te le fais gratis. »

Chellini hocha la tête, mais comme Marzano s'éloignait, il le rappela.

Encore une fois, Marzano s'arrêta et scruta l'obscurité.

Chellini dit : « *Avrete bisojjno Ai una lama, splenAida.* »

Marzano se frotta le menton : « Un couteau superbe, hein ? » Il

sourit d'un air entendu. « Un petit souvenir de la guerre, hein, Chellini ? Tu es malin, toi ! »

Le lendemain matin, Chellini prit le métro pour Christopher Street, à Greenwich Village, et marcha jusqu'à Canal Street en prenant soin d'éviter Little Italy, au cas où quelqu'un reconnaîtrait en lui le bombardier qui était retourné dans les Pouilles pour abattre les Allemands.

Il ne comprit pas un traître mot de ce que lui raconta le barbier qui lui rasa la moustache, un Chinois. Mais l'homme connaissait son métier, et Chellini s'en alla satisfait, la peau nue de sa lèvre supérieure enduite d'une mystérieuse lotion orientale astringente qui le picotait.

A un surplus de l'armée, non loin de Baxter Street, il acheta une baïonnette qui avait appartenu à un membre des troupes fascistes de Mussolini. Un magasin de fournitures pour restaurants de la Bowery en affila volontiers la lame comme un rasoir, pour une somme modique, sans compter la conversation étourdissante d'un Juif polonais qui essaya de lui vendre un énorme réfrigérateur. Vaincu par le silence de son client, le vendeur insistant le pressa de révéler l'origine de la casquette marron que l'italien avait placée sur le comptoir, et la signification de sa panoplie d'insignes bigarrés.

S'esquivant sans un mot, Chellini jeta son vieux couvre-chef sous une Oldsmobile déglinguée, dans Delancey Street, et les badges absurdes achetés la veille à Herald Square partirent par une grille de métro rejoindre des emballages de chewing-gum, des capsules de bouteilles de bière et, à ce qu'il semblait, des milliers de mégots de cigarette.

Le métro et le bus déposèrent Chellini au restaurant avec quelques minutes de retard, mais la disparition de sa moustache sembla fournir une excuse suffisante, surtout quand ses collègues se mirent à le taquiner gentiment à ce propos, et son accordéoniste de patron ne dit rien. La baïonnette cachée dans son casier, Chellini se mit au travail, et bientôt la salle fut pleine de touristes venus du Wisconsin, de Pennsylvanie et même de Californie, dont aucun ne semblait savoir que ce qu'ils mangeaient avec entrain n'avait rien à voir avec ce qu'on servait dans les différentes régions d'Italie.

Vers la fin de son service, l'acteur Dick Powell arriva. Il complimenta Chellini sur son changement d'apparence. D'une voix familière à tous les spectateurs de cinéma et, désormais, à tous les fans de la série radiophonique *Richard Diamond, Private Detective*, Powell déclara à Chellini qu'il avait l'air d'un homme nouveau, plus jeune.

Le pourboire traditionnellement généreux de Powell fit bien plus que couvrir le coût du barbier, de la baïonnette, de l'affilage et des

trajets supplémentaires.

« Papa ! Pa... »

Ava et Rita s'arrêtèrent, pétrifiées. Elles fixèrent le visage de leur père. Jamais jusqu'alors elles ne l'avaient vu sans moustache.

Lydia, quant à elle, regarda Chellini et fut plutôt impressionnée. Il avait l'air presque beau, et en tout cas, plus jeune. Mais elle ne voulut pas l'admettre.

« Quelle grande expérience ! » murmura-t-elle en italien. Ambrose ouvrit un œil et, impassible, le referma immédiatement.

Chellini déposa l'argent dans le bocal et se mit à genoux pour que ses filles puissent examiner son nouveau visage. Ce qu'elles firent avec des doigts chauds et curieux.

Un instant plus tard, Chellini se leva. « Je sors », fit-il en se dirigeant vers la chambre.

La voix de Lydia le suivit tandis qu'il cherchait sa boîte à outils, entreposée au fond de sa penderie.

« Quelle extravagance, Chellini ! Un nouveau visage, et voilà que tu te mets à parler ! Mais, Chellini, la porte est dans l'autre direction, si tu dois sortir. »

Il avait maintenant, cachés dans son veston, un tournevis, une baïonnette, quelques bouts de papier, et il fut heureux que ses filles ne demandent pas à l'accompagner. Elles étaient trop occupées à discuter de sa physionomie. Rita semblait y être favorable, Ava opposée.

« Va, Chellini ! Va avant de changer d'avis ! » ajouta Lydia.

Chellini sortit.

Chellini se rappelait rarement ses années passées dans l'armée de l'air américaine, même s'il avait servi avec une bravoure qu'il jugeait commune à tous les hommes de la soixante-quatrième escadre de chasse stationnée à San Severo. Ses bombes frappaient des ports, des abris pour sous-marins, des ponts, des trains, des dépôts de carburant – un travail d'équipe, bien sûr – et il avait eu l'épaule déchirée par un tir de mitraillette en provenance d'un Messerschmitt BF 109. Mais ses blessures étaient bénignes, et il ne se considérait pas comme un héros. Son copilote avait été tué lors de ce vol fatal : un gars chaleureux originaire de l'Iowa, Leonard McMillan, avec lequel il avait pris le café avant le début de la mission. Eh bien, Chellini considérait que le roux McMillan, lui, était un héros : il souffrait de sueurs nocturnes, il était tétanisé au moment du décollage, et pourtant il combattait avec courage et férocité pour sa patrie et sa famille restée au pays.

C'est lorsque les hommes et les femmes des Pouilles apprirent que Chellini, l'un des leurs, se battait pour les protéger et leur rendre leur

terre natale, que naquit la légende du héros de San Severo. L'armée en entendit parler et, tandis que Chellini se rétablissait de ses blessures, on fit venir sa mère de Bovino ; elle resta à son chevet et lui servit des fanes de navets, le plat qu'il préférait quant il était petit garçon. Une photo, fournie par le service des Relations publiques de l'armée, parut dans le *Journal-American*, et bientôt Chellini, décharné, emmaillotté de bandages, fut célèbre outre-Atlantique aussi, ne serait-ce que chez les natifs d'Italie qui vivaient à New York ou à proximité.

A présent, alors qu'il approchait du garage de Marzano, Chellini se souvenait que Lydia avait placé l'article de journal dans son coffre à trousseau. Elle l'avait reçu du père Gregorio, celui qui les avait présentés l'un à l'autre au bal de St Francis. Tout en sortant son tournevis cruciforme de sa poche, Chellini se demanda si l'article de journal jauni était toujours là, rangé entre les sous-vêtements de Lydia et la dentelle blanche de sa robe de mariée d'occasion.

Quelques tours de poignet suffirent, et Chellini pénétra dans l'obscurité du garage. Il détermina à quel endroit la lumière des phares du camion allait se poser, accrocha la baïonnette au mur – ce qui fut tout aussi aisé, car un clou qui dépassait lui permit de suspendre l'arme à hauteur de regard. Enveloppé par l'odeur d'huile et le grondement des voitures sur le viaduc, Chellini ensevelit alors dans une poubelle remplie à ras bord les tickets de caisse du surplus de l'armée et du magasin de fournitures pour restaurants. Puis, à la lueur du crépuscule, il revissa la serrure et partit, en s'époussetant les mains. Malgré ses pieds douloureux, l'allure à laquelle marcha Chellini aurait mis Ambrose à rude épreuve s'il l'avait accompagné dans sa mission.

On découvrit Hans Koppel la gorge tranchée – « d'une oreille à l'autre », selon un compte rendu macabre publié en page 5 de l'édition matinale du *Daily News* – dans son appartement de la 89^e Rue, entre la Première Avenue et l'avenue York. Le sang de l'Allemand avait suinté à travers le plancher et imbibé le plafond de l'appartement en dessous. La police de la ville de New York fut informée après que les voisins de Koppel eurent trouvé des taches rouge vif sur la fourrure blanche de leur chat angora, Geli.

Le soir même, le titre « Un combattant de la résistance italienne arrêté » s'étalait à la une du tabloïde, qui évoquait une dénonciation anonyme reçue par la police. On découvrit les tickets de caisse dans le garage de Marzano, et les vendeurs du surplus de l'armée et du magasin de fournitures pour restaurants se rappelaient un Italien trapu, au visage glabre, qui portait une casquette marron ornée d'insignes.

On trouva les empreintes de Marzano sur la baïonnette, qu'il gardait stupidement dans son appartement. Le sang de Koppel avait en outre

giclé sur les chaussures déjà souillées de l'italien.

Marzano déclara aux policiers qu'il ne regrettait rien. Il avait tué l'Allemand, rapportait le *Daily News*, pour restaurer l'honneur de toutes les femmes italiennes. Il affirma qu'il avait combattu dans les rangs de la résistance à San Remo, où les Allemands souillaient et violaient les femmes, et que sa soif de vengeance ne s'était pas apaisée avec l'armistice.

Cela semblait expliquer, du moins aux yeux du quotidien, pourquoi il avait gravé les lettres « GAP » sur le front de Koppel.

Vers la fin de l'article, le journal supposait qu'une faction de la communauté italienne de New York allait élever Marzano au rang de héros pour le courage intrépide dont il avait fait preuve, et suggérait que Koppel avait pris une part active au mouvement qui s'efforçait de faire renaître le *Bund* germano-américain dans le quartier où les chemises brunes avaient autrefois défilé.

Le héros de Torkville, songea Chellini. Emilio Marzano.

L'homme avait servi ses desseins. *Laissons-le savourer sa gloire, pourvu qu'il reste derrière les barreaux.*

Plus tard ce soir-là, sous un ciel sans étoiles strié de nuages pourpres, Chellini, accompagné d'Ambrose, termina sa promenade en passant devant le bureau de tabac. Regardant, de l'autre côté de la rue, la populace occupée à jouer aux cartes en buvant du vin de table et en évitant de parler de Marzano, l'homme que tous nieraient désormais avoir connu, Chellini condescendit à poser ses yeux fatigués sur ce gros escroc de Tartuffo.

Après un instant de réflexion, Tartuffo inclina son énorme tête.

Chellini accepta le geste en silence, après quoi l'homme et le bulldog se remirent en route, un imperceptible élan de fierté dans la démarche.

Si Lydia avait pu croire que le meurtre de Koppel par Marzano était une coïncidence, cette illusion s'était totalement dissipée à l'heure où Chellini rentra.

Bien qu'il fût plus de onze heures, la cafetière était sur la cuisinière et, dans un plat posé au milieu de la table, il y avait des biscuits italiens saupoudrés de sucre. Quant à la nappe à fanfreluches, cela faisait des années que Chellini ne l'avait pas vue.

« Chellini ? » fit Lydia, pleine d'espoir.

Pendant qu'Ambrose buvait son eau, Chellini se rendit auprès de ses filles, refermant doucement leur poing sait son baiser. Un instant, il s'abandonna au plaisir que lui procurait la pensée qu'il avait sauvé sa famille.

A son retour, une petite tasse d'un café riche et aromatique l'attendait devant sa chaise.

Chellini s'assit à sa place. D'un ample geste de la main, il invita sa femme à se joindre à lui.

Ce qu'elle fit, avec humilité.

« Chellini. »

Il ne retirait aucune satisfaction de sa peur – dans son esprit, l'amour n'était pas possible quand régnait l'appréhension – mais il ne répondit pas tout de suite.

Au-dessus d'eux, le néon circulaire tremblotait, et bientôt ils l'entendirent tous les deux bourdonner.

Chellini but une petite gorgée d'espresso.

Il hocha la tête en signe d'approbation et fit un geste en direction de son épouse pour qu'elle se serve du café à son tour.

« *Grazie*, Chellini », dit-elle en remplissant sa tasse, sans une seule fois quitter des yeux ceux de son mari.

Chellini attendit.

« Lydia », lâcha-t-il enfin, une main dans la poche de son veston.

Il en retira un bout de papier et le fit glisser vers sa femme, dont la solennité emplissait la petite pièce.

Elle déplia la feuille.

« *Lydia*, était-il écrit, *votre mari vous aime.* »

Chellini la regarda lire la formule de politesse et la signature :

« *Votre ami, Dick Powell.* »

Il prit un biscuit.

« Ce film que tu veux voir vendredi, fit-il. A quelle heure y allons-nous ? »

Stupéfaite, Lydia ne put répondre.

Tandis qu'elle contemplait le petit mot, le jeune Chellini passa la main sous la table.

Ambrose lécha joyeusement le sucre sur les doigts de son maître.

Traduit par Esther Ménévís

LE GRAND AMOUR

LAURA LIPPMAN

D'ABORD son visage ne lui dit rien. Lui non plus ne reconnut sans doute pas son visage à elle. Ce n'était pas un business centré sur la physionomie, bizarrement. Les premiers temps, dans la rue, elle s'était fait un devoir d'étudier la figure des hommes, pour se protéger. Non qu'elle pensât se rendre un jour dans le centre-ville pour désigner un suspect parmi une rangée de personnages alignés par les flics. Au contraire. Si elle n'était pas prudente, si elle ne les jaugait pas en amont, elle se retrouverait sur une civière à la morgue et tout le monde s'en ficherait. A commencer par Val, même s'il serait vexé sous prétexte qu'on le dépouillait de quelque chose qu'il considérait comme sa propriété. Quant à Brad, il croyait l'aimer, mais quand on était mort, on était mort. Qui avait besoin d'un amour *post mortem* ?

Par conséquent, elle avait appris à soupeser ses clients potentiels. Parfois ce simple et intense examen suffisait pour que l'homme se démonte et passe son chemin – preuve paradoxale que c'était quelqu'un de bien. D'autres soutenaient son regard, l'accueillaient, le provoquaient. Les individus de cet acabit la pétrifiaient. On voulait un peu d'inquiétude, mais pas trop ; le moindre signe de mépris de soi était un gros pourboire. Au bout du compte, elle avait probablement refusé plus d'amateurs inoffensifs que dangereux, de types dont les problèmes se bornaient à une carte perdante dans la grande loterie de la génétique – des lèvres gercées, un œil mort, ou cette peau affreuse qui semblait toujours signaler un être infâme, peut-être à cause de tous ces navets où le méchant a de l'acné. Belle preuve du savoir des cinéastes : la figure de Val n'aurait pu être plus lisse. Néanmoins, jamais elle ne regretta sa vigilance, même si elle l'avait ponctuellement payée, encaissant les coups qui lui étaient dus quand elle ne faisait pas le quota imposé par Val. Mais elle était vivante et plus personne ne levait la main sur elle, hormis si on déboursait une coquette somme pour obtenir ce privilège. Elle en avait parcouru, du chemin.

Quarante-trois kilomètres, pour être précise, la distance qui séparait l'endroit où son fils avait été conçu – dans un motel où l'on payait les chambres à l'heure – et le terrain de football de banlieue où son fils jouait maintenant comme avant-centre pour le Sherwood Forest Robin Hoods. Il était bon, et pas seulement aux yeux pleins de fierté d'une mère, mais vraiment doué, agile et rapide. Au fil des ans, elle s'était persuadée qu'il ne ressemblait pas du tout à son père, une illusion qui lui permettait d'aimer inconditionnellement ses longues jambes, ses

cheveux d'un roux flamboyant et ses taches de son. Scott était Scott, son Scott à elle. Elle ne l'étouffait pas, loin de là. Mais quand il était là, personne d'autre ne comptait pour elle. Le week-end, pendant les matchs, elle se focalisait sur lui. C'était effrayant, selon elle, que certains autres pères et mères suivent à peine le jeu, qu'ils utilisent leur téléphone portable ou bavardent entre eux. Et à la mi-temps, quand elle essayait de lier conversation avec eux, leurs propos étaient d'une banalité insupportable. Elle voulait parler de ce qu'elle lisait dans *The Economist* ou écoutait sur NPR¹⁹, des choses qu'elle devait connaître pour rester au niveau de sa clientèle. Les autres, eux, ne causaient que de pucerons et de restaurants. C'était un soulagement quand le match reprenait et qu'elle n'avait plus à faire semblant.

Jamais elle n'aurait remarqué le père, de l'autre côté du terrain, si son fils n'avait pas percuté Scott, l'un de ces moments où le cœur cesse de battre, où le temps se fige, où une part de votre cerveau vous répète que tout va bien alors que l'autre part vous débite les pires scénarios. Points de suture, commotion, paralysie. Il y eut un arrêt de jeu, et elle s'élança sur le gazon encore humide de rosée. L'adrénaline semblait aiguïser tous ses sens, l'extraire d'elle-même, si bien qu'elle était consciente de ce dont elle avait l'air. Elle avait également conscience de la mère blonde, grosse et mal fagotée, qui chuchotait à une femme aux cheveux queue de vache : « Vous vous rendez compte qu'elle porte des mocassins Tod's et un pantalon Prada pour voir des gamins jouer au foot ? » Mais elle n'était pas du genre à se balader en caleçon de yoga et survêtement, même si elle pratiquait le yoga et joggait chaque matin.

Scott allait bien, Dieu merci. L'autre garçon aussi. Leur ego étant plus amoché que leur carcasse, ils chancelèrent avec une certaine ostentation, exagérant leurs blessures pour épater leurs coéquipiers.

La moindre des politesses exigeait qu'elle se présente au père. Elle lui tendit la main :

« Heloise Lewis.

– Bill Carroll. Eloise ?

– Heloise. Comme dans « Les Conseils d'Heloise¹ ». »

Il lui serra la main. Elle l'avait reconnu à la seconde où il avait prononcé son nom, car c'était un client qui réglait par carte de crédit, William F. Carroll. Il avait eu besoin d'un instant supplémentaire – à l'époque il la connaissait sous l'identité de Jane Smith. Pas follement original, mais ça faisait l'affaire. Quelqu'un devait bien s'appeler Jane Smith, et ça faisait tellement bidon que, du coup, ça paraissait encore plus vrai.

« Heloise, répéta-t-il. Eh bien, c'est un plaisir de vous rencontrer,

Heloise. Votre garçon va à Dunwood ? »

Ses voyelles étaient toutes rondes de fausse sincérité – un mauvais signe. La plupart de ses réguliers étaient des menteurs convenables ; ils y avaient intérêt pour jongler avec les vies compartimentées qu'ils s'étaient construites. Quant à elle, elle était une superbe menteuse. Bill Carroll n'était même pas médiocre.

1. Rubrique qui paraît dans de nombreux journaux et autres revues
aux USA. (*N.d.T.*)

« Nous vivons à Hamilton Point, mais il fréquente une école privée. Est-ce que vous habitez... »

– Je suis divorcé, coupa-t-il d'un ton bref. Le soldat du week-end, je me tape la route depuis Washington un samedi sur deux, spécialement pour cette corvée. »

Cela expliquait tout. Elle ne s'était pas plantée. Simplement, son système n'était pas aussi parfait qu'elle le pensait. Avant que la société d'Heloise ne prenne un nouveau client, elle effectuait toujours une recherche approfondie, se renseignait auprès du service des immatriculations de véhicules, répertoriait les divers domiciles (et si on ne trouvait aucune adresse, elle refusait le job). Un homme qui résidait dans son secteur, ou même un secteur voisin, était rejeté d'un revers de main, bien qu'elle puisse l'affecter à l'une de ses associées.

Elle n'avait pas pris en compte le facteur divorce. Peut-être était-ce une omission que seules pouvaient commettre celles qui n'avaient jamais été mariées.

« Enchantée de vous rencontrer, dit-elle.

– Enchanté de vous *rencontrer* », répliqua-t-il en ricanant.

Ça, c'étaient des emmerdements. De quel genre, elle ne le savait pas trop, dans l'immédiat ; mais des emmerdements, ça elle en était sûre.

Quand Heloise décida de s'installer en banlieue, peu après la naissance de Scott, cela paraissait pratique et malin, voire même dans le sens du courant. N'était-ce pas ce que faisaient tous les parents ? Elle n'avait pas imaginé combien il était étrange pour une femme seule d'acheter une maison dans l'un des plus beaux culs-de-sac d'une des plus belles parties du comté d'Anne Arundel – le style de maison qu'une mère célibataire vendait, en principe, après un divorce, n'ayant pas les moyens de racheter les cinquante pour cent qui revenaient au mari. Heloise avait choisi la propriété pour le terrain, un demi-hectare qui offrait le maximum d'intimité, sans jamais penser aux prix. Ensuite elle inscrivit Scott dans une école privée, un autre drapeau rouge : à quoi bon vivre ici si on pouvait payer une école privée ? Les voisins avaient commencé à cancaner, presque immédiatement, et leurs conjectures inspirèrent l'histoire dont elle avait besoin. Une veuve – oui. Un abominable accident, qu'elle n'avait toujours pas la force d'évoquer. Elle était reconnaissante à son défunt mari, un homme pragmatique et prévoyant en matière d'assurances, mais... elle préférerait l'avoir à ses côtés. Bien sûr.

Bien sûr, répétaient ses nouvelles confidentes, même si certaines paraissaient fort peu convaincues. Elle voyait quasiment tourner les rouages de leurs petites cervelles : *pour moi, si je perdais le mari et gardais la maison, ce ne serait pas si terrible*. C'était la cerise sur le

gâteau de la vie de divorcée dans ce cul-de-sac, perdre le mari et conserver la maison. (Le secteur scolaire de Dunwood était moins convoité et donc moins onéreux, ce qui expliquait comment l'ex de Bill Carroll pouvait y rester.) Heloise n'avait tout bonnement pas songé que son existence personnelle susciterait un examen aussi minutieux.

Elle avait tablé sur sa capacité à élaborer une fable sur son travail qui engourdirait quiconque poserait des questions, encore que peu de ces mères au foyer semblaient intéressées par le travail.

« Je suis une lobbyiste, disait-elle. "Le Réseau du plein emploi des femmes", c'est moi. Je travaille à Annapolis, Baltimore et Washington. Partout où c'est indispensable, je défends la parité et la totalité des bénéfices pour ce qui est traditionnellement considéré comme le métier des femmes. Les cols roses, selon l'expression consacrée.

« Et qu'en est-il du salaire et des bénéfices pour ce que nous faisons ? demandaient inévitablement ses voisines. Y a-t-il quelqu'un qui trime plus dur qu'une maman au foyer ? »

Les terrassiers, pensait-elle. Les portiers et les gardiens. Les jardiniers. Les releveurs de compteurs électriques. La fille qui reste plantée du matin au soir à côté d'une friteuse, uniquement pour s'enorgueillir de toucher le salaire minimum. Les travailleurs à la journée, les hommes qui font la queue sur les trottoirs et acceptent ce qu'on leur propose, n'importe quel job. Les centaines de personnes à qui on lance un coup d'œil jour après jour, que l'on qualifie à peine d'humains. Les prostitués.

« Nul ne travaille plus dur qu'une mère, répondait-elle invariablement avec un grand sourire franc. Je souhaiterais qu'il soit possible pour moi de nous organiser, d'établir notre valeur pour la société en espèces sonnantes et trébuchantes. Un jour, peut-être. »

Jouer son rôle de parent était plus dur que le genre de prostitution qu'elle pratiquait maintenant. Elle définissait ses propres horaires. Elle gagnait un argent fou. Elle était son propre patron et une excellente gestionnaire. Avec l'aide d'une nounou exceptionnellement tolérante, elle avait été en mesure d'organiser son existence afin de ne jamais manquer un match de football ou un concert de l'école. S'il fallait pour ça coucher avec les maris d'autres femmes, eh bien d'accord. Elle ne concevait pas de meilleure carrière professionnelle pour une mère célibataire.

Pendant huit ans, les choses avaient fonctionné à merveille, ses deux vies ne se chevauchant jamais.

Et puis voilà que Scott percute le fils de Bill Carroll pendant le match de foot. Il n'y eut pas d'os brisés, pas de plaies, pourtant il fut

clair pour elle qu'elle subirait le contrecoup de cette collision pendant un certain temps.

« Il faut que nous parlions le plus vite possible », disait la voix sur son téléphone portable, dont elle ne se servait jamais pour joindre quiconque – cet appareil était strictement réservé aux messages qu'on lui laissait, ce qui lui donnait la ressource plausible de nier si jamais un de ces messages était intercepté.

Il s'exprimait sèchement, comme si elle l'avait délibérément contrarié.

Non, non, pensa-t-elle. On oublie. Je sais et tu sais. Je sais que tu sais que je sais. Tu sais que je sais que tu sais. On n'a vraiment pas à discuter.

Cependant elle le rappela.

« Il y a un Starbucks près de mon bureau, dit-il. Rencontrons-nous là, par hasard, dans une heure environ. Tu vois le style – *Vous n'êtes pas la maman de Scott ? Vous n'êtes pas le papa de Billy Jr. ?* Blablabla.

– Je ne crois pas que nous ayons vraiment besoin de parler.

– Moi, si. »

Il était étonnamment autoritaire dans sa vie sociale, vu ses préférences en privé.

« Il nous faut mettre quelques petites choses en ordre et, ma foi, si nous jouons cartes sur table, peut-être que je te refilerai quelques petites affaires.

– Je ne travaille pas de cette façon, je ne t'apprends rien. Quelqu'un qui m'est recommandé par un client, je ne le prends pas. Des clients qui se connaissent, ce n'est pas sain.

– Oui, bon, c'est une des choses dont on va causer. Ta manière de travailler. Et comment tu vas travailler à partir de maintenant. »

Il n'était pas son premier souteneur. Cet honneur revenait à son père, qui la battait quand il se fatiguait de frapper sa mère. « Comment tu peux rester avec lui ? » avait-elle souvent demandé à sa mère. « On n'a qu'un seul grand amour dans sa vie », répondait sa mère, sans jamais préciser clairement si son grand amour était le père d'Heloise ou un homme depuis longtemps parti qui l'avait livrée à ce sinistre destin.

Puis il y avait eu le petit ami d'Heloise, au lycée, celui qui la persuada d'abandonner l'université pour le suivre à Baltimore, où, très vite, il la laissa tomber. Elle avait décroché un job de danseuse dans un des clubs les plus chics du Block, mais s'était enfoncée jusqu'au cou dans les dettes en s'évertuant à trouver un équilibre entre travail et études universitaires. Cela avait amené Val dans sa vie. Elle avait turbiné pour lui pendant presque dix ans avant de pouvoir s'installer à

son compte, et pour ça, il avait fallu beaucoup de chance. Beaucoup de chance et une sacrée entourloupe.

Les gens qui croyaient tout connaître, ceux qui jacassaient dans les talk-shows, les charlatans avec de faux diplômes, avaient un tas de conseils à donner concernant les brutes. *Les brutes reculent si vous les affrontez. Les brutes, en leur for intérieur, sont des froussards.*

Des bobards. Si Val avait la frousse en son for intérieur, alors son extérieur le dissimulait extraordinairement bien. Il l'avait envoyée deux fois à l'hôpital, et elle avait la certitude que, la troisième fois, il l'aurait liquidée pour de bon si elle avait eu la bêtise de lui chercher des noises. Affronter Val aurait été inutile. Jouer les sournoises, en revanche, traficoter derrière son dos tout en lui souriant par-devant, avait superbement fonctionné. C'avait été sa première double vie – souriante princesse consort de Val, informatrice secrète de Brad. En comparaison, ce qu'elle faisait maintenant était de la gnognote.

« Un moche blanc », dit-elle à la serveuse, au comptoir du Starbucks de Dupont Circle.

La fille était ravissante avec sa peau brune et ses yeux verts. Elle aurait pu avoir bien mieux qu'un job dans un café, même si ça lui payait son assurance maladie. Heloise offrait l'assurance maladie à celles qui acceptaient de figurer sur les listings du Réseau du plein emploi des femmes. Elle s'acquittait de leurs cotisations en matière de Sécurité sociale, et tout ce qu'exigeait la loi.

« Vous n'êtes pas tentée par un muffin ? » rétorqua la fille.

Tout dans la suggestion, une bonne technique de vente. Elle-même s'y prenait sensiblement de cette façon dans ses affaires.

« Non merci. Juste un grand moche blanc.

– Heloise ! Heloise Lewis ! C'est *drôle* de vous voir ici. »

Son talent d'acteur ne s'était pas amélioré depuis soixante- douze heures, depuis qu'ils s'étaient rencontrés sur le terrain de foot. Il l'inspecta avec un rictus, très fier de lui, son expression claironnant : *je sais à quoi tu ressembles quand tu es à poil.*

Elle en savait autant sur lui, bien sûr, mais ce n'était pas une image sur laquelle elle souhaitait s'appesantir.

Heloise, pour ce rendez-vous, ne s'était pas changée. Elle ne s'était pas non plus maquillée et n'avait pas défait la queue de cheval qu'elle arborait le jour. Elle espérait que son costume d'Heloise remémorerait à Bill Carroll qu'elle était une mère, responsable d'un enfant, quelqu'un comme lui. Elle ne le connaissait pas bien, en dehors de la liste de préférences qu'elle avait cataloguées dans un index soigneusement codé. Malgré son ton brusque au téléphone, il était

peut-être plus sympa qu'il ne le paraissait.

« A mon avis, dit-il, et il s'installa dans un fauteuil rembourré, lui laissant un inconfortable siège en bois, tu as plus à perdre que moi.

– Ni toi ni moi n'avons rien à perdre. Je n'ai jamais dénoncé un client et je ne le ferai jamais. Commercialement, ce serait absurde. »

Il jeta un regard circulaire, mais le Starbucks était relativement vide et, d'ailleurs, il ne semblait pas apte à chuchoter.

« Tu es une putain, décréta-t-il.

– Je n'ignore pas de quelle manière je gagne ma vie, merci.

– C'est illégal.

– En effet – pour nous deux. Qu'on paie ou qu'on soit payé, on enfreint la loi.

– Eh bien, tu viens de perdre un client payant. »

Tel était donc l'objet de ce rendez-vous ? Ce type n'était peut-être pas aussi crétin qu'il en avait l'air.

« Je comprends. Si tu souhaites travailler avec une de mes associées...

– Non, tu ne saisis pas. Je ne paie plus. Maintenant que je sais qui tu es et où tu vis, j'estime que tu devrais t'occuper de moi gratis.

– Et pour quelle raison ?

– Parce que sinon, je dirai à tout le monde que tu es une putain.

– Ce qui reviendrait à dire que tu es mon client.

– Et alors ? Je suis divorcé. D'ailleurs, comment tu prouveras que j'étais un client ? Je peux te dénoncer sans risque.

– Il y a tes relevés de cartes de crédit. »

La Platinum American Express, celle qui vous permet d'accumuler les miles. Heloise était plus douée pour se souvenir des cartes de crédit que des hommes eux-mêmes. Les cartes étaient tangibles, concrètes. Les cartes étaient des individualités, tandis que les hommes...

« Frais professionnels. Honoraires de consultation, n'est-ce pas ? C'est-ce qui est indiqué sur la note.

– Pourquoi un avocat spécialisé dans la défense des victimes d'accidents corporels aurait-il besoin de consulter le Réseau du plein emploi des femmes ?

– Pour évaluer grosso modo les gains amassés par des femmes blessées dans les métiers traditionnels de la catégorie « cols roses ». »

Il affichait un sourire triomphant, affreux et triomphant. Il avait, à l'évidence, beaucoup réfléchi à cette réponse et était ravi d'avoir l'opportunité de la servir si vite. Mais ensuite, il sourcilla, ce qui

rétrécit encore ses petits yeux. Comparer sa tête à celle d'un cochon, avec ses petits yeux et son nez rosâtre, très large à la base et très nettement retroussé, n'était que justice.

« Comment tu as su que je suis avocat spécialisé dans la défense des victimes d'accidents corporels ?

– Je fais des recherches minutieuses sur mes clients.

– Eh bien, il est peut-être temps que quelqu'un fasse aussi des recherches minutieuses sur toi. La police. Un procureur en quête d'un dossier de premier ordre. La call girl du cul-de-sac... Un gros titre croustillant.

– Bill, je t'assure, je n'ai pas l'intention de parler à quiconque de notre relation professionnelle, si c'est ce qui te préoccupe.

– Ce qui me préoccupe, c'est que tu es ruineuse, et que ça ne m'ennuierait pas de te rayer de mon budget. Ton heure coûte plus cher que la mienne. Où tu vas, à réclamer autant ?

– Mais je te suis. Tu vois, là tout de suite, je te mets le petit doigt...

– *La ferme.* »

Sa voix était si tonitruante qu'elle fit voler en éclats la rêverie de la serveuse, au comptoir, qui sursauta et échangea un regard inquiet avec Heloise. Un moment plus tôt, Heloise s'était apitoyée sur son sort, et maintenant la fille se tracassait pour Heloise. Une situation pouvait se transformer à une vitesse inouïe.

« Écoute, voilà ma proposition. J'ai des séances gratuites à vie ou je fais en sorte que tout le monde sache ce que tu es. Tout le monde. Y compris ton mignon petit garçon. »

Glisser Scott dans la discussion, c'était judicieux de sa part. Scott était le point faible d'Heloise, son unique vulnérabilité. Avant sa grossesse, quand elle n'avait qu'elle sur qui veiller, elle avait salement foiré. Son fils avait tout changé, même avant d'être une réalité de chair et de sang. Elle ferait n'importe quoi pour le protéger, n'importe quoi. Demander un service à Brad, si nécessaire, et pourtant elle détestait s'appuyer sur Brad.

Elle pourrait même s'adresser au père de Scott, encore qu'il ignorât totalement être son père, et qu'elle n'avait aucune intention de l'en informer un jour. Mais elle n'aimait pas lui demander de faveurs, en aucune circonstance. Le père de Scott estimait lui être redevable. Et elle devait maintenir l'équilibre que créait ce mensonge.

« Je ne peux pas me permettre de travailler pour des prunes.

– Ce ne sera pas toutes les semaines. Je n'exige évidemment pas de passer avant les clients qui paient. Je dis juste qu'on continuera comme avant, une ou deux fois par mois, mais que je ne déboursrai

plus un centime. Ce sera une espèce de rendez-vous, sans toutes ces politesses assommantes. Comment disent les jeunes, déjà ? Un rancard, voilà.

– Il faut que j’y réfléchisse.

– Non, inutile. Je te vois mercredi prochain. »

Il n’avait même pas réglé la note ni proposé de lui offrir un muffin.

Elle appela d’abord Brad, mais à l’instant où elle l’aperçut, qui attendait dans le vieux restaurant de Eastern Avenue, elle réalisa que c’était une erreur. Brad avait juré de servir et protéger, cependant ce serment concernait ceux qui respectaient les lois, et non ceux qui les violaient sans vergogne. Il avait déjà fait pour elle plus qu’elle n’était en droit de l’espérer. Il ne lui devait rien.

Néanmoins, il était difficile pour une femme, quelle qu’elle soit, de ne pas exploiter l’amour fidèle d’un homme, de ne pas revenir vers lui et vérifier si l’on pouvait encore le mettre à contribution. Brad la connaissait, et il l’aimait. Enfin... il croyait la connaître, et aimait la personne qu’il croyait connaître. Ce qui n’était pas tout à fait la même chose.

« Tu es superbe », dit-il – sincèrement, elle n’en doutait pas : Brad avait toujours préféré Heloise diurne à la version nocturne.

« Merci.

– Pourquoi voulais-tu me voir ? »

J’ai besoin de conseils pour me débarrasser d’un parasite, un cynique, un vrai crampon. Mais elle n’irait pas tout de suite droit au but. Ce serait grossier.

« Il y a trop longtemps qu’on ne s’est pas vus. »

Il posa les mains sur les siennes, les tint sur la table en formica, toute fraîche, oubliant le café qu’il avait commandé. Ici, le café était infect, il l’avait toujours été. Elle n’était pas du genre à considérer ces vieilles gargotes comme des lieux romantiques. Starbucks se répandait à travers le monde en offrant un produit supérieur, et modifiait la notion qu’avaient les gens de ce qu’ils méritaient et de ce qu’ils pouvaient s’acheter. Dans ses rêvasseries, elle s’imaginait être le Starbucks du sexe rémunéré – qualité garantie pour les hommes d’affaires voyageant partout. Non, elle ne baptiserait pas son entreprise Starfucks, encore qu’elle ait trouvé ce calembour sur Internet. D’abord, ça aurait l’air d’un de ces services de transformistes, sosies de célébrités. En plus, ce n’était pas élégant. Elle voulait un mot ou une référence dénués de sens précis dans la culture, pour l’amener à signifier : sexe satisfaisant, libre, moyennant une certaine somme. Comme... *zéphyr*. Non, pas *zéphyr*, car ce terme évoquait un coup de

vent, or elle voulait vendre le sexe comme un service de spa pour hommes, une journée ou une nuit à se faire chouchouter, avec une longue liste d'options et de suppléments. Donc, pas *zéphy*, mais un mot dans ce style, cool et raffiné, doté d'une signification réelle qui soit virtuellement inconnue et donc malléable dans l'imagination du public. Amazon. com était un autre bon exemple. Ou eBay. Familier, et pourtant nouveau.

Malheureusement ce rêve semblait plus que jamais inaccessible. Maintenant, elle se contenterait de garder la vie qu'elle avait déjà.

« Sérieusement, Heloise. Qu'est-ce qui se passe ?

– Tu me manquais. »

Une réponse peu brillante, mais pas inexacte. L'adoration de Brad, qui semblait ne jamais s'essouffler, lui manquait. Longtemps, elle s'était attendue à ce qu'il en épouse une autre et fonde la famille classique qu'il affirmait vouloir fonder avec elle. Cependant, à présent que tous deux frisaient la quarantaine, Heloise commençait à penser que Brad appréciait la situation telle qu'elle était. Tant qu'il se consumait pour une femme qu'il ne pourrait jamais avoir, il n'était pas forcé de se marier ou d'avoir des enfants. Naguère, lors de la naissance de Scott, Brad avait eu l'audace de croire que c'était son fils. Il s'était même porté volontaire, plein d'espoir, pour passer un test ADN. Elle avait dû lui avouer, avec beaucoup de douceur, qu'il n'était pas le père, et qu'elle refusait catégoriquement qu'il fasse partie de la vie de Scott même comme oncle ou « ami de maman ». Pas question de risquer que Scott ait le moindre contact avec le passé de sa mère, fût-il distant ou anodin.

« Tout le monde va bien ? Toi, Scott ? Melina ? »

Melina était la nounou, la seule personne essentielle au service d'Heloise. Les filles, ça allait et venait, peu importait, mais il serait impossible de faire tourner la machine sans Melina.

« Nous allons tous très bien.

– Alors pourquoi ce rendez-vous ?

– Je te le répète, tu me manquais, répondit-elle, cette fois avec plus de conviction.

– Weezie, Weezie, Weezie », murmura-t-il – lui seul avait la permission d'utiliser ce surnom affectueux qui rappelait fâcheusement une vieille sitcom¹. « Pourquoi les choses n'ont pas marché entre nous ?

– D'après moi, parce que je voulais continuer à travailler après le mariage.

– Eh bien oui, mais... je n'étais pas opposé par principe à ce que tu

travaillés. Seulement... un flic ne peut pas être marié avec une prostituée, Weezie.

– C'est ma carrière. »

Sa carrière et son excuse. Peu importait sa vocation. Brad n'aurait jamais été l'homme qu'il lui fallait. Il avait pris soin d'elle dans la rue, sans rien demander en retour, et elle l'avait mis dans son lit une ou deux fois, reconnaissante de tout ce qu'il faisait.

1. *South Park.* {N.d.T.)

Mais jamais ça n'avait été pour elle une passion dévorante. A vrai dire, ç'avait plutôt été une sorte d'échantillon gratuit, le genre de geste qu'a une entreprise pour s'attirer les bonnes grâces du public. Un échantillon gratuit à quelqu'un qu'elle aimait sincèrement, mais une faveur tout de même, comme une petite boîte de détergent qu'on trouve dans sa boîte aux lettres. A la rigueur, vous vous en servez une fois pour laver vos vêtements, néanmoins, à long terme, vous ne changez pas pour autant de lessive.

Ils se tenaient les mains, contemplaient Eastern Avenue. On avait récemment nettoyé cette zone, dit Brad, et le trafic avait périclité. Tous deux savaient pourtant que c'était temporaire. Un jour ou l'autre, filles et garçons rappliquaient, et les macs n'étaient jamais loin derrière. Ils rappliquaient tous, poussaient comme des champignons après l'averse.

Sa rencontre avec le père de Scott, au parloir de Super-Max¹, fut encore plus brève que son rendez-vous avec Brad. Le père de Scott ne fut pas particulièrement surpris de la voir ; elle avait mis son point d'honneur à venir plusieurs fois par an, pour entretenir la fable selon laquelle elle n'était pour rien dans son emprisonnement. Ses cheveux roux semblaient plus ternes après tant d'années à l'ombre, ou peut-être était-ce dû au contraste avec l'orange pétant de l'uniforme du DOC². Elle se contraignait à ne pas retrouver son garçon en cet homme, à ne remarquer aucune ressemblance. Car si Scott était pareil à son père extérieurement, il pouvait bien l'être aussi intérieurement, et ça, elle n'aurait pas la force de le supporter.

1. Nom donné à une prison, ou unité d'une prison, de très haute sécurité, où les détenus sont soumis à un régime très dur : confinement solitaire, brèves sorties d'une heure par jour, menottés et fers aux pieds, etc.

2. Department of Corrections. (*N.d.T.*)

« La fidèle Heloise, railla Val.

– Je suis désolée. Je sais que je devrais te rendre visite plus souvent.

– Dans le Maryland, il faut longtemps pour mener un type à la mort, mais ils finissent toujours par se décider. Quand je m'en irai, je parie que tu me regretteras.

– Je ne veux pas qu'on te tue. »

Juste que tu restes bouclé à double tour jusqu'à la fin du monde. Seigneur, je vous en prie, quoi qu'il advienne, il ne doit jamais sortir. Un regard sur Scott, et il saurait. Le mac, j'ai déjà eu suffisamment de mal à m'en dépêtrer. Le père, imaginez ce que ce serait. Il prendrait Scott uniquement parce qu'il en a le droit, parce que Val n'a jamais renoncé volontairement à quelque chose qui lui appartenait.

« Enfin bref... tu sais comment c'est quand on travaille pour soi. On est toujours pressé, on accepte toujours plus de boulot qu'on peut en assumer.

– Comment ça marche ? Combien de filles tu as engagées ? »

Contrairement à Brad, Val s'intéressait à son business – c'était de lui qu'elle tenait sa perspicacité, il le sentait. Toutefois, s'il n'avait pas été en taule, jamais elle n'aurait eu la possibilité de se mettre à son compte. Voilà ce qui arrivait quand le requin à qui vous aviez emprunté du fric devenait votre maquereau. Vous restiez le bec dans l'eau. Au propre et au figuré.

Mais à présent que Val n'était plus en mesure de la contrôler, il était d'accord pour qu'elle se contrôle toute seule. Il n'aurait pas toléré qu'elle soit sous la houlette d'un autre.

« Ça marche. A mon avis, j'ai cinq ans devant moi pour faire la transition et ensuite m'occuper de la gestion à plein temps.

– Dix... tu continues à prendre soin de toi. Tu es vraiment bien pour ton âge.

– Merci. »

Elle battit des cils, machinalement – sa vieille habitude de flirter pour l'apaiser.

« Il y a quand même un truc... un type qui me cause des ennuis. Il essaie de m'extorquer de l'argent. On s'est croisés dans la vraie vie et, maintenant, il dit qu'il me dénoncera si dorénavant je ne le baise pas gratis.

– Du bluff. Des conneries du style guerre froide.

– Quoi ?

– Ce mec a autant à perdre que toi. Il te baratine. C'est comme s'il était l'URSS et toi les USA dans les années quatre-vingt. Peu importe

qui frappe le premier, vous explosez tous les deux.

– Il est divorcé. Et c'est un avocat spécialisé dans la défense des victimes d'accidents corporels, alors j'ignore jusqu'à quel point il tient à sa réputation. Peut-être même qu'il serait content d'avoir de la pub.

– Non... là-dessus, fais-moi confiance. Il joue au con avec toi, ça va pas plus loin. »

Val ne savait pas pour Scott, évidemment, et si cela ne tenait qu'à elle, il ne saurait jamais. Mais cela compliquait les choses – comment justifier sa panique, s'il lui était interdit de mentionner Scott ?

« J'ai un mauvais pressentiment, insista-t-elle. Il est imprévisible. Je me suis toujours dit que les types qui s'adressaient à moi devaient avoir une certaine dose de mauvaise conscience. Lui, pas du tout.

– Alors donne-moi son nom, je m'arrangerai pour qu'il lui arrive quelques petits pépins.

– Tu peux faire ça d'ici ? »

Il haussa les épaules.

« Je suis dans le couloir de la mort. Qu'est-ce que j'ai à perdre ? »

C'était ce qu'elle voulait, le motif de sa visite. Elle ne lui aurait jamais demandé une pareille faveur, mais si Val la lui accordait – eh bien, qu'est-ce qu'il y aurait de tellement répréhensible ? Pourtant, à la seconde où elle l'entendit formuler son offre, elle ne put l'accepter. Elle s'était mise à l'épreuve, avait marché jusqu'au bord de l'abîme qu'était Val, lui avait permis de la tenter avec la pire facette de sa personnalité.

En outre, si Val était capable, depuis cette prison, de faire abattre un client quelconque, un quidam, il était par conséquent en mesure de... non, elle refusait d'y songer.

« Non, non. Je trouverai une solution. »

Ce n'est pas le visage de mon fils, se dit-elle en se penchant pour l'embrasser sur la joue. *Ce ne sont pas les taches de rousseur de mon fils. Ce n'est pas le père de mon fils.* Mais il l'était – jamais elle ne réussirait à changer ça. Et si elle visitait Val en partie pour le convaincre qu'elle n'avait absolument rien à voir avec les poursuites judiciaires engagées contre lui avec succès – quand Brad Stone, l'agent des narcotiques infiltré, avait, inexplicablement, découvert l'arme ayant servi à tuer un jeune homme -, elle venait aussi parce qu'elle lui était reconnaissante pour ce cadeau : Scott. Elle le haïssait de toutes les fibres de son être, mais s'il n'avait pas existé, elle n'aurait pas eu Scotty. Elle n'aurait pas eu Scott sans Val.

Après tout, peut-être qu'elle n'était pas complètement ignorante en matière de divorce.

Cinq jours s'écoulèrent, des journées laborieuses. Le Congrès était de nouveau en session, ce qui impliquait invariablement un redoublement de travail. Elle commençait à se résigner à l'idée de ne pas contrarier Bill Carroll. Il n'était pas l'URSS et elle n'était pas les USA. L'époque des guerres froides appartenait à un lointain passé. Il était un terroriste dans une république en déroute, déterminé à obtenir coûte que coûte le statut qu'il revendiquait. Il était un homme de parole et ses paroles étaient odieuses, incendiaires, dangereuses. Elle le rejoignit dans un hôtel de Washington, comme il l'exigeait, régla la note qui était en principe à la charge de ses clients. Il laissa deux dollars sur la commode.

« Pour la femme de ménage, pas pour toi », dit-il avec un rire cruel – oh, il prenait son pied.

Heloise s'offrit elle-même le room-service, puis rentra chez elle en voiture avec la peur au ventre, alluma la radio – WTOP¹, pour avoir des nouvelles de la circulation qui d'habitude, à cette heure tardive, n'était pourtant pas problématique. On venait juste de découvrir un cadavre dans Rock Creek Park, une jeune femme. Le compte rendu était insipide, d'où Heloise déduisit qu'il s'agissait d'une personne sans importance, une SDF ou une prostituée. Elle eut du chagrin pour la pauvre victime, car elle flaira aussitôt que cette affaire ne serait jamais résolue. Ç'aurait pu être une de ses filles. Ç'aurait pu être elle-même. On s'efforçait d'être prudente, mais ça ne suffisait pas. La preuve : le pétrin où elle s'était fourrée avec Bill Carroll. Impossible de prévoir toutes les éventualités. Là avait été son erreur : se croire capable de contrôler les choses de A à Z.

Bill Carroll.

Une fois à la maison, elle appela sa fille la plus intelligente, Trini, une étudiante de l'Université George Washington qui empocha son argent sans poser de questions. Trini apprit son rôle par cœur, très vite ; moins d'une heure après, elle déclarait à la police avoir vu une Mercedes bleue s'arrêter dans le parc et un cadavre tomber de la voiture. Oui, il faisait sombre, mais elle avait distingué la figure de l'homme éclairée par la lumière du plafonnier, or dans de pareilles circonstances, ce n'était pas une figure qu'on oubliait. Trini indiqua une partie de la plaque d'immatriculation – la totalité, ç'aurait été suspect, si bien qu'il fallut une seule journée à la police pour mettre la main sur Bill Carroll et l'amener au poste afin de l'interroger. Entre-temps, Heloise avait fait des recherches sur Google, trouvé une photo de Bill sur Internet et l'avait envoyée par courriel à Trini qui, en conséquence, n'eut aucune difficulté à l'identifier.

1. Station de radio de Washington, exclusivement consacrée à l'information. (NTD)

Dès le début, Bill Carroll affirma qu'Heloise Lewis lui fournirait un alibi, cependant il n'ajouta pas que leur rendez-vous était autre chose qu'un rendez-vous galant entre deux adultes. Ce qui, au fond, n'était pas faux. Pas d'argent en jeu, ainsi qu'il l'avait voulu. Peut-être pensait-il qu'il serait mal venu d'avouer une relation avec une prostituée, alors qu'on l'interrogeait sur le meurtre d'une autre putain. En tout cas, Heloise confirma sa version des faits. Elle raconta à la police qu'ils s'étaient retrouvés dans un hôtel du coin. Non, la réservation était à son nom à elle. Enfin, pas son vrai nom, mais celui de « Jane Smith ». Mère célibataire, elle s'efforçait d'être discrète. Le Dr Laura²⁴ ne répétait-elle pas que les parents célibataires devaient mettre de la distance entre leurs histoires amoureuses et leurs enfants ? En effet, il n'y avait que « Jane Smith » inscrite sur le registre de l'hôtel. Il l'avait voulu comme ça. Non, elle ne savait pas trop pourquoi. Non, elle ne pensait pas qu'un membre quelconque du personnel l'ait vu aller et venir ; elle avait commandé une tasse de thé au room-service après qu'il était parti, voilà pourquoi elle était seule dans la chambre à vingt-trois heures. Elle s'exprimait avec moult hésitations et silences, elle disait la vérité et pourtant ne paraissait pas sincère. Heloise était une menteuse hors pair. Elle avait la faculté de donner à la vérité la résonance du mensonge, au mensonge celle de la vérité.

Néanmoins, sa version était assez solide pour empêcher la police d'inculper Bill. Après tout, il n'y avait aucune preuve tangible dans sa voiture, et on n'avait relevé que deux lettres de sa plaque d'immatriculation. Les témoins commettaient des erreurs, même les témoins qui s'exprimaient avec la clarté et la conviction de la jeune et fraîche étudiante de GW. Ce fut à ce moment qu'Heloise annonça à Bill qu'elle était prête à se rétracter et avouer aux flics qu'elle avait menti pour couvrir un client de longue date.

« Je leur dirai que c'était du bidon, que j'ai raconté cette histoire pour te rendre service, sauf si tu promets de me laisser tranquille à partir de maintenant. »

Ils étaient de nouveau au Starbucks de Dupont Circle, mais c'était le jour de congé de la jeune fille. Ou alors, elle avait démissionné.

« Mais, dans ce cas, ils sauront que tu es une putain.

– Une putain capable de te fournir ton alibi.

– *Je n'ai rien fait.* »

Sa voix était geignarde, il s'estimait lésé. Évidemment, il se retrouvait impliqué dans un crime qu'il n'avait pas commis, sa mauvaise humeur était compréhensible.

« Il paraît que la police a un témoin qui t'a identifié. Et une fois que

j'aurai révélé que je me prostitue... eh bien, ça prouvera que tu fricotes avec les putains. Ça ne sera pas un bon point pour toi. En réalité, je dirai à la police que tu voulais m'obliger à faire une chose que je refusais, une chose tellement dégradante et affreuse que je ne peux même pas en parler. Bref, on s'est disputés et tu es parti en claquant la porte. Tu étais furieux, frustré. Peut-être que cette pauvre fille morte a payé le prix fort pour ton agressivité et ta haine. »

Il se rangea rapidement à son point de vue. Il marmotta, ronchonna, mais quand il eut quitté le Starbucks, elle fut sûre de ne plus jamais le croiser sur son chemin. Pas même en banlieue, car elle avait inscrit Scott en section sport-études football, après s'être assurée que le fils de Bill Carroll n'avait pas le talent nécessaire pour y être admis. Cela lui réclamerait beaucoup plus de temps mais, n'est-ce pas, elle avait toujours eu du temps pour Scott. Elle avait organisé sa vie afin d'être toujours là pour son garçon. S'il existait une plus belle mission pour une mère célibataire, qu'on lui explique de quoi il s'agissait.

Elle n'avait qu'un regret – la fille morte. Les dettes d'Heloise envers les morts ressemblaient à une sorte de mauvais karma, s'additionnant d'une manière qui, un jour, devrait être rectifiée. Il y avait eu ce gars que Val avait trucidé car il avait ri de son prénom, Valéry – un crime impardonnable. Le gars était un dealer, Heloise lui avait confié le grand secret, il l'avait laissé échapper, alors Val l'avait tué. Il l'avait tué, puis s'en était allé au volant de sa voiture, juste parce que la bagnole était là et qu'il en avait l'opportunité. C'était le vol de la voiture qui, dans le Maryland, lui avait valu la peine capitale. Et alors même qu'Heloise rassurait Val et trimbalait des boîtes à chaussures bourrées de fric chez divers avocats, faisant jouer la concurrence autant qu'elle l'osait, elle livrait à Brad le tuyau qu'il leur fallait pour boucler Val à tout jamais. Elle s'était servie d'un mort pour se forger une nouvelle vie, sans regarder en arrière.

Et maintenant il y avait cette fille anonyme, qui n'était pas si différente d'elle, dont le décès resterait un mystère. A Baltimore, Heloise aurait pu s'appuyer un peu sur Brad, insister pour savoir quelles pistes suivait la Criminelle. Mais on était à Washington, ici elle n'avait pas de relations, pas dans la police, et les rapports du Congrès avec la ville étaient, de notoriété publique, houleux. Le Réseau du plein emploi des femmes offrit une récompense pour toute information susceptible de mener à une arrestation dans cette affaire – en vain.

Enfin, il y avait toutes ces petites morts, comme disaient les Français, tous ces hommes épuisés qui retombaient lourdement, en soupirant, sur le lit – ou le tapis, ou dans le fauteuil, ou la baignoire –, momentanément repus, un instant inoffensifs, car nul n'était aussi désarmé qu'un homme qui venait de jouir. Même Val était inoffensif

pendant les quelques minutes qui suivaient l'orgasme. Combien d'hommes cela faisait-il après huit ans avec Val et neuf ans toute seule ?

Elle refusait de compter. Heloise quitta son bureau et, quand elle fut de retour à la maison, entra dans la chambre de son fils. Elle le regarda dormir, heureuse d'avoir trouvé son grand amour.

Traduit par Nicole Hibert

NANA

R. L. STINE

TOUT LE MONDE savait que Frank aimait Ruby plus que tout au monde. Il était tellement entiché de cette chienne que je l'appelais toujours Nana. C'était vraiment comme s'ils étaient mari et femme, ou un truc dans le genre.

Pour être honnête, moi, je préfère les chats. Je n'aime pas les gros chiens. Et Ruby, justement, en est un – un mélange de labrador noir et de chien de berger, grand et baraqué, avec une tête joufflue et une longue queue touffue. Elle aboie beaucoup, et puis elle adore donner des coups de tête et, si elle vous repère dans votre jardin, elle vous fonce dessus, elle prend son élan et vous fait tomber à la renverse, et elle vous barbouille le costume avec ses pattes d'éléphant. Et puis après, elle vous lèche et vous inonde la figure d'une substance collante.

Alors vraiment, non, je n'aimais pas Ruby.

Mais quand j'ai appris que Frank me la léguait dans son testament, j'ai failli pleurer.

Voyons les choses en face, je suis facilement ému. Maman disait toujours : « Jake, tu es plus tendu qu'un ressort de tapette à souris. » Qu'est-ce que ça veut dire, hein ? Rien. Mais maman en avait des tonnes, des répliques comme celle-là, destinées à me rabaisser.

Trop passionné. Voilà ce qu'elle disait toujours de moi. Elle ne comprenait pas que la passion, c'est-ce qui permet de réussir dans la vie. « Jake, va donc jouer dans le mixer ! » Ça, c'était quand je me jetais contre les murs. Peut-être qu'elle voulait plaisanter.

Les femmes m'ont souvent accusé de ne pas avoir le sens de l'humour. Comme si c'était une tare. Je leur réponds toujours que si je ne rigole pas toutes les dix secondes, c'est juste que je prends les choses trop à cœur. Essayez d'expliquer ça à certaines femmes.

Essayez d'expliquer ça à Sonya Gordon. Elle a choisi. Elle a préféré Frank, si facile à vivre.

Facile à vivre... vivre... mourir.

Je n'ai pas versé une seule larme pour Sonya, croyez-moi. Mais quand j'ai reçu la lettre des avocats de Frank, quand j'ai vu le solennel en-tête en relief – Dunville, Mahoney et Berg – et que j'ai parcouru les trois ou quatre premiers paragraphes de foutaises légales jusqu'au passage du testament où j'étais mentionné... Alors là, oui, j'ai été vraiment ému.

Après tout, Frank et moi, on était potes. C'est vrai, on habitait quasiment à côté, dans cet Enfer de banlieue qu'on admettait aimer tous les deux. Et on bossait ensemble. On était de jeunes architectes prometteurs, même si aucun de nous ne semblait tenir ses promesses. La construction de nos immeubles avançait, mais notre carrière, elle, plafonnait. Enfin, côté financier, ça allait plutôt bien. On avait la chance de ne pas être propriétaires du cabinet. Et on faisait ce qu'on aimait.

Moi, du moins. Je participais aux réunions de travail et je faisais pas mal de dessins. Frank se farcissait les demandes d'autorisation, les pots-de-vin à verser aux bons types pour obtenir les permis de construire, les heures d'attente dans les bureaux municipaux pour retirer les licences et toute la paperasse administrative. C'est aussi ça, vous savez, être un jeune architecte prometteur. C'est le Côté Obscur.

Toujours est-il qu'on était souvent fourrés ensemble, Frank et moi. On partageait beaucoup de choses. Le trajet en voiture pour aller bosser, presque tous les matins, par exemple. Et, souvent, la pause déjeuner. Sans oublier Sonya, si on peut dire.

Alors bien sûr, j'ai eu la larme à l'œil quand j'ai appris que Frank m'avait inclus dans son testament. Quelques jours plus tard, j'étais assis dans une séduisante salle de conférences – table en chêne cirée, fauteuils design, bibliothèques en acajou sur toute la hauteur des murs, somptueux tapis vert foncé. Riche sans être prétentieux. J'y aurais mis un peu plus d'éclat, peut-être. Plus de neuf. Mais personne ne me demandait mon avis.

L'avocat n'a pas tardé à apparaître. Dans les deux mètres, des cheveux à la Poil de Carotte dressés sur une tête qui semblait couronner une épingle, même si je dois avouer qu'il portait un splendide costume italien à fines rayures. Il s'est présenté. J'ai tout de suite oublié son nom.

Il a soupiré sa sympathie au sujet de Frank. Puis il a ouvert un dossier et fouillé dans une liasse de papiers. Quand il m'a annoncé que Frank m'avait légué Ruby, je me suis étranglé et j'ai cru que j'allais effectivement verser quelques larmes sur la table cirée.

Tout le monde savait que Frank adorait cette chienne. Du coup, le fait qu'il me la donne montrait à tout le monde que j'étais forcément son meilleur ami, que j'étais forcément le type le plus fiable, digne de confiance, régulier et sympathique du monde.

J'avais encore le cœur tout palpitant quand j'ai serré la main de l'avocat et que je me suis retourné pour partir. Je pensais encore à la gentillesse de Frank dans l'ascenseur qui descendait vers le hall, et là, devinez sur qui je tombe, toute renflante, un mouchoir posé sur la

figure : Sonya en personne !

Comment était-elle ? Pas trop miteuse. Sonya savait faire bonne figure, même dans la peine. Elle seule pouvait se permettre une coupe de cheveux si courte. Avec ses pommettes hautes, avec ses grands et ronds yeux verts, elle n'avait pas besoin de cheveux ! Elle portait des bagues en plastique, des pendentifs rouges aux oreilles, et toujours ce minuscule diamant au bout de son petit nez pointu.

Comment était-elle habillée ? Je n'ai pas eu l'occasion de le remarquer, vu qu'elle s'est jetée sur moi comme pour un plaquage et m'a serré dans les bras, sa figure chaude et mouillée pressée contre la mienne. Je suppose que les hoquets qui l'agitaient signifiaient qu'elle sanglotait, ou quelque chose dans le genre.

Au bout d'une minute ou deux, je l'ai décollée et lui ai dit à quel point j'étais désolé pour Frank.

« C'était mon meilleur ami, après tout.

– A moi aussi », a-t-elle répondu, et les larmes se sont remises à couler à flots.

Elle m'a demandé si je voulais déjeuner avec elle. « Est-ce que ça t'aiderait d'en parler, Jake ? » Elle était cramponnée à la manche de mon costume, qu'elle tortillait dans sa main mouillée.

Non, je ne voulais pas en parler. Je lui ai dit qu'il fallait que j'aille chercher Ruby. La pauvre bête était enfermée dans un chenil à Scarsdale. J'ai dit combien j'étais touché que Frank m'ait laissé Nana. J'ai commencé à m'enfuir. Sonya, portant la main à son oreille, a fait le signe du téléphone avec son index et son petit doigt, et a murmuré :

« Tu m'appelles ?

– Bien sûr. »

J'ai agité la main et j'ai décampé, en regardant l'emplacement mouillé sur ma manche. Est-ce que Sonya pensait se remettre avec moi illico ? Intéressant...

J'ai repris ma voiture au garage d'en face et j'ai suivi la Henry Hudson vers le nord. Même s'il était une heure de l'après-midi, il y avait des embouteillages. On se serait cru en pleine heure de pointe. En avançant au pas, j'ai eu beaucoup de temps pour penser.

Non, je ne pensais pas au chien. Je n'avais pas encore réalisé que prendre en charge un gros chien comme Ruby, c'était une lourde responsabilité qui allait changer ma vie.

J'étais encore reconnaissant à mon vieux copain Frank d'avoir pensé au bon ami que j'avais toujours été.

Quand je l'avais tué, j'étais loin de m'imaginer qu'il me laisserait Ruby. Qui aurait cru qu'il allait lui-même m'aider en me faisant passer

pour un si bon bougre ? C'est vrai, quoi ! Vous ne laisseriez pas votre toutou adoré au type qui vous a tué, si ?

Voyons les choses en face, il *fallait* que je tue Frank. Ce n'était même pas pour des raisons personnelles. C'était à cause du boulot.

Oui, j'étais fou de rage. Le genre de fureur qui me faisait faire des colères à me jeter contre les murs, à déchirer mes vêtements et à virer au violet quand j'étais petit.

« Jake ! Retiens ta respiration ! disait maman. Retiens ta respiration et compte juSQu'à un million. Ça va te calmer. »

Merci du conseil, maman. Un peu hostile, peut-être. Retenir ma respiration et compter juSQu'à un million ? Je ne pense pas que ça aurait sauvé Frank.

Bon alors, écoutez, voler ma copine ? D'accord. J'encaisse. J'ai encaissé. Je ne dis pas qu'il n'y avait pas un peu de rancœur qui bouillonnait tout au fond de moi. Mais j'ai encaissé.

Voler Sonya, donc : d'accord. Mais me voler mes *dessins* ?

Alors là ! Et faites-moi confiance, il n'y avait aucun doute là-dessus. Bien sûr, Frank et moi, on avait discuté du projet d'immeuble d'habitation de Tucson. Des discussions informelles au déjeuner et au bureau. Et, c'est vrai, on avait jeté sur le papier quelques idées vagues, ensemble.

Mais les dessins qu'il a présentés à Graver et Robinson, c'étaient les miens ! Il a saisi le bon moment pour filer les voir et leur montrer, et il a réussi. Oh ! oui, ils ont adoré le style et la pureté des lignes. Et ils ont été soufflés par l'idée du parking en hauteur.

Tout ça, c'était de moi !

Frank avait même apposé au bas de chaque dessin cette signature de pédé cinglé qu'il trouvait si originale. Il a signé mes dessins, à moi !

Qu'est-ce qu'il s'imaginait ? Il savait bien qu'il ne s'en tirerait pas comme ça, non ? On savait tous les deux que c'était une super-opportunité de faire admirer notre boulot. Son besoin de reconnaissance était-il désespéré au point de passer sur le corps de son meilleur ami ? *Que Jake aille se faire foutre. C'est mon tour, et je ne le laisserai pas passer.*

Moi, j'ai du vocabulaire. Et je connais le mot *trahison*.

Quand Graver s'est précipité dans mon bureau pour me montrer les dessins sensationnels « de Frank », je me suis contenu. Je ne lui ai pas montré que j'étais sous le choc. J'ai agrippé mon bureau si fort que je me suis cassé le petit doigt ! Oui, la douleur était vive, elle remontait le long de mon bras, mais ce n'était rien à côté de la douleur que j'éprouvais dans le cœur.

Graver était là, attendant ma réaction. J'ai joué l'indifférence, même si la figure me brûlait. Et je n'ai pas lâché le bureau, pour qu'il ne voie pas mes mains trembler. J'ai vaguement dit que j'étais impressionné et que je voulais en voir davantage. Et, comme je l'ai déjà dit, j'ai su qu'il fallait que je tue Frank.

Est-ce que j'avais le choix ? A vingt-huit ans, j'ai passé l'âge de faire des colères à me jeter contre les murs.

Était-ce un meurtre prémédité ? Appelez ça comme vous voudrez. Je savais que j'allais le tuer, mais je n'ai pas vraiment prémédité la façon dont j'allais le faire. J'ai bu environ un demi-litre de Johnny Walker en guise de dîner, alors je n'avais pas les idées aussi claires que j'aurais dû. En traversant le jardin pour aller chez Frank, ce soir-là, je me disais que j'allais prendre un truc, comme une lampe ou un vase, et le frapper à mort.

C'est assez facile de tuer quelqu'un quand on est si furieux qu'on peut à peine respirer. Sur le chemin qui longe les plantations de tomates des Heimer, j'ai jeté un œil à leur maison. Tout était sombre, et c'était tant mieux. Ça voulait dire que

Heimer et sa femme n'étaient pas chez eux, et qu'ils ne pourraient pas venir au secours de Frank ou appeler les flics dans le cas où il crierait beaucoup.

Heimer est propriétaire de la maison entre la mienne et celle de Frank. C'est un vieux grincheux qui échappe à sa vieille grincheuse de femme en descendant des litres de Budweiser et en passant tout son temps sur ses tomates, dans son jardin.

Heimer se montre toujours très méfiant à notre égard : deux célibataires qui vivent en banlieue, je sais qu'il nous prend pour des homos. Il se plaint toujours de Ruby auprès de Frank, et il menace d'appeler la police parce que, de temps en temps, la chienne se plaît à creuser des trous dans ses plantations.

Frank a un jardin, lui aussi. Avec des fleurs – principalement des glaïeuls, des pétunias, et quelques rosiers. Du perron, à l'arrière de la maison de Frank, j'ai entendu de la musique à l'intérieur, les Grateful Dead, je crois, ou alors une de ces impros à la manière de Phish, interminables et assommantes, qu'il aimait.

Bien sûr, ce n'était pas à ses goûts musicaux que je pensais. Je pensais à la lampe en étain qui se trouve à côté de son fauteuil. Elle était lourde, de forme allongée, et comme qui dirait parfaite pour lui défoncer le crâne jusQu'à ce qu'il ait une jolie consistance pâteuse.

J'avais des élancements dans la tête. Le dîner liquide avait été une mauvaise idée. J'ai regardé par la fenêtre. Au-delà de la cuisine plongée dans l'obscurité, dans le séjour, je voyais Frank, avachi dans

son fauteuil, Ruby étendue à ses pieds comme une ombre.

Le voir assis là, confortablement, ça m'a fait exploser. Comme un volcan entrant en éruption dans mon ventre. J'ai presque enfoncé le poing à travers la contre-porte en verre. Enfin, je me suis arrêté et, en baissant les yeux, j'ai aperçu une paire de gants par terre. Des gants de jardinage épais, rêches, blancs avec des taches vertes et marron.

Je les ai enfilés. Ils m'allaient bien. Et puis, vous connaissez la suite.

J'ai couru dans le séjour. Ruby a levé les yeux et, voyant que c'était moi, a reposé la tête par terre. Frank a laissé tomber son magazine et s'est levé pour m'accueillir. « Hé ! Jake... » C'est tout ce qu'il a pu dire. Je ne me suis pas embarrassé de la lampe. J'ai juste enroulé mes mains gantées autour de son cou et j'ai appuyé très, très fort sur son larynx avec les pouces.

Il n'a pas eu le temps d'avoir l'air surpris, il n'a pas beaucoup lutté. Il n'a même pas réveillé Ruby. J'ai serré fort et j'ai entendu un craquement à l'intérieur de son cou. Toute couleur s'est retirée de son visage, et pendant un court instant, il a fait une sorte de « Hah, hah ». Ensuite ses yeux se sont fermés, son corps s'est affalé, et moi, je le maintenais en l'air – par la tête.

Frank est mort prématurément ; je l'ai reposé dans son fauteuil et j'ai remis le magazine sur ses genoux. Faisant volte-face, j'ai vu Ruby, assise maintenant, tête baissée, yeux grands ouverts, qui me regardait fixement, sans bouger ni rien, qui ne faisait que me fixer, un peu essoufflée, les lèvres légèrement retroussées pour que j'aie un aperçu de ses dents.

Avait-elle l'intention de m'attaquer ? Pris de vertige, j'ai chancelé en arrière et me suis affalé sur les genoux de Frank. Sa tête, en tombant en avant, m'a cogné dans le dos. Je me suis retrouvé agrippé à ses mains molles et mortes, mais je n'ai pas bougé. Ça devait avoir quelque chose de comique, de nous voir assis comme ça tous les deux.

Ruby a continué de me fixer quelques secondes, avant de se lever et d'aller du côté des étagères, la queue entre les pattes. J'ai commencé à me sentir mieux, assez calme pour me mettre debout. J'ai traversé la pièce pour arrêter le lecteur de CD. Il n'était pas question que Heimer vienne se plaindre que la musique était trop forte.

Le Johnny Walker ne m'aidait pas à reprendre mes esprits. Mais cette idée m'est venue tout à coup que je devrais faire passer ça pour un cambriolage. Je me disais que la chienne allait péter les plombs si je cassais les vitres, alors je me suis contenté de remonter la fenêtre du séjour le plus haut possible. Et puis j'ai foutu le bazar dans la pièce, sans faire de bruit pour ne pas énerver Ruby. J'ai renversé une colonne de CD, j'ai ouvert un tas de tiroirs. Peut-être que j'aurais

vraiment dû voler quelque chose, mais je n'y ai pas pensé.

J'ai mis le bazar, c'est tout. Après quoi, j'ai silencieusement refermé la porte de la cuisine derrière moi et j'ai filé chez moi à travers les jardins. En mettant la main sur la poignée de la porte de derrière, je me suis aperçu que je n'avais pas enlevé les gants de jardinage. *Bon, ai-je pensé, je les emporterai en ville demain, en allant au boulot. Je les mettrai dans une poubelle. Pas de problème.*

Fritzi, ma chatte, m'attendait dans la cuisine. Elle a treize ans, la pauvre chérie, et elle perd la vue et la mémoire. Mais s'il y a une chose qu'elle n'oublie pas, c'est son dîner, alors elle était là, et elle me grondait pour mon retard. « Pardon, Fritzi, ai-je fait en enlevant les gants. C'est vilain ce que j'ai fait. C'est vilain, je sais. »

Une semaine plus tard, en pénétrant dans le chenil pour prendre Ruby, je me demandais comment Fritzi allait s'adapter à l'arrivée d'un nouveau membre dans la famille. Sans doute en s'enroulant sur elle-même et en se rendormant, je me disais. C'était comme ça qu'elle passait le plus clair de son temps, maintenant. Ç'avait été une si gentille bête, je l'aimais vraiment beaucoup, et j'étais désolé de la voir partir de cette façon, petit à petit. On s'attache tellement à un animal.

Les murs de la salle d'attente étaient couverts de photos de chiens et de chats. J'étais un peu tendu. Je ne savais pas ce qui m'attendait. Quand le gardien a amené Ruby, elle a couru droit à la porte d'entrée vitrée. Excitée, haletante, elle a regardé tout autour d'elle, remuant frénétiquement la queue. Je savais ce qu'elle faisait. Elle cherchait Frank.

« Tout va bien, ma belle, ai-je dit en me penchant pour enrouler mes bras autour de son cou. Tout va bien. Je suis là maintenant. Je vais bien m'occuper de toi. » Le gardien a souri, mais Ruby, elle, n'a pas du tout réagi. Elle restait là, plus ou moins raide, tête baissée, oreilles en arrière, à me considérer d'un regard sombre et mélancolique.

Je l'ai attachée pour la conduire à ma voiture, ma nouvelle BMW gris métallisé, que j'avais depuis un mois seulement. L'air plutôt calme, elle a sauté sur la banquette arrière sans hésiter. Tout en conduisant, je lui parlais, je lui disais des paroles de réconfort, j'essayais de la rassurer. J'avais prévu de m'arrêter à un supermarché pour acheter un paquet de croquettes et quelques biscuits pour chiens. Mais ça faisait seulement quelques kilomètres qu'on était partis quand, jetant un œil à mon rétro, je l'ai vue accroupie sur le siège en cuir. « Hé ! Arrête ! Ruby ! Bon sang ! » Elle avait fait une énorme merde sur la banquette arrière de ma voiture.

Ça devait faire plusieurs jours qu'elle se retenait, bordel ! J'ai un

estomac délicat qui ne supporte pas les mauvaises odeurs, et ouvrir les fenêtres n'a servi à rien. Alors disons que cet après-midi-là, Nana n'était pas le membre de la famille que je préférais.

J'imaginai que Ruby serait affamée après la semaine au chenil, mais elle n'a pas voulu manger le bol de Friskies que je lui ai servi. Fritz se cachait quelque part ; je ne l'avais pas vue depuis que Ruby était arrivée. « Allez ! Mange ! ai-je insisté. Ruby, faim ! »

Mais la chienne m'a regardé avec une expression mélancolique, la queue serrée entre les pattes. A la voir, on aurait pu croire qu'elle était presque intelligente. On aurait dit qu'elle voulait me dire quelque chose.

C'est plus tard seulement que j'ai compris ce que c'était.

J'avais dormi comme un bébé depuis que Frank était mort dans ces tragiques circonstances. Mais cette nuit-là, je n'arrivais pas à m'endormir. Le plan de l'immeuble de Tucson posait un problème, et je n'arrêtais pas de le tourner dans ma tête pour le résoudre. Et je n'arrêtais pas de penser à Sonya Gordon, me demandant combien de temps je devais attendre avant de l'appeler.

J'ai entendu des bruits de pas. Dans le couloir. Ma tête s'est dressée sur l'oreiller. Gros bruits sourds sur la moquette. J'ai cherché le cordon de la lampe de chevet. Impossible de le trouver. La porte de ma chambre a claqué contre le mur. Je me suis assis tant bien que mal. Bruits de pas qui courent, et – aïe ! – quelqu'un m'empoignait par le torse et me poussait en arrière.

Me tortillant pour me dégager, j'ai vu une faible lueur, deux yeux qui me fixaient. J'ai cherché à tâtons le cordon de la lampe. J'ai allumé. Et là, j'ai vu Ruby, pattes plaquées sur ma poitrine, qui me fixait de ses yeux de marbre noir, respirant bruyamment, la langue pendante, et qui me fixait, qui n'arrêtait pas de me fixer.

Oh ! Bon sang ! Ça m'a pris un moment, mais j'ai fini par comprendre ce qui arrivait à ce chien.

Les flics avaient été si minutieux. Des heures d'interrogatoire, pour moi, tous les collègues, la famille de Frank, ses amis. Mais ils n'avaient pas parlé au seul et unique témoin, celui qui avait vu le meurtre depuis *l'intérieur de la pièce*.

Ruby. Elle m'avait regardée faire. Elle avait tout vu. Et elle voulait me le faire savoir, maintenant. Je comprenais ce regard. Je voyais son expression. Tout à coup, j'ai pigé ce qu'elle essayait de me dire. Elle savait tout. Elle voyait tout. Et elle n'allait pas me laisser oublier.

J'ai senti des picotements dans ma nuque. Étendant le bras, j'ai pris le museau de Ruby dans la main, et j'ai dit doucement : « Hé, Ruby. On est tous les deux maintenant. Juste toi et moi. Alors laisse

tomber. » J'ai serré un peu plus fort, pas assez pour lui faire mal, mais pour lui montrer qui était le chef.

Elle a gémi, je me suis senti bête. Je me suis souvenu du dresseur qui s'occupait de notre épagneul quand j'étais gamin. Un certain Pete-quelque-chose. Il m'avait raconté que les chiens ont une capacité d'attention de dix secondes.

Au bout de dix secondes, leur esprit se vide et ils passent à autre chose.

Alors pourquoi est-ce que ça me démangeait tant ? Ruby avait ce qu'on appelle un regard vide. Il n'y avait pas une seule pensée dans sa petite cervelle. Je l'ai repoussée, puis je me suis glissé sous les couvertures et j'ai fermé les yeux.

Le lendemain matin, on était samedi, et j'étais en train de finir mon café, en lisant le *Times*, quand Ruby s'est mise à aboyer et à sauter partout en entendant frapper à la porte. J'ai ouvert la porte à une jeune fille, de dix-huit, vingt ans peut-être, jolie, frisée, avec des mèches blondes, un front large et des yeux bleu clair. Elle portait un jean à taille basse, ce qui me laissait voir quelques centimètres de peau lisse sous un soyeux chemisier violet. Joli.

J'étais sur le point de lui demander ce qu'elle voulait quand Ruby, gémissant, remuant la queue à toute vitesse, m'a poussé sur le côté et a bondi sur la fille. Quelle excitation ! La chienne se jetait sur l'inconnue, lui léchant frénétiquement la figure.

La jeune fille s'est mise à genoux pour enlacer la chienne. « Tu vas bien, ma belle ? Tu es contente de me voir ? Je me suis fait du souci pour toi. » lorsQu'elle s'est penchée, j'ai aperçu une fleur tatouée au dessus de son sein gauche. Elle a caressé Ruby et m'a souri. « Elle a l'air d'aller bien. Je suis Cindy. C'est moi qui promène la chienne. »

Je l'ai fixée. C'était elle qui *quoi* ?

Elle s'est relevée, ramenant ses cheveux en arrière. « Je promenais Ruby tous les après-midi quand Frank était au travail. Je me disais que vous voudriez peut-être m'embaucher aussi.

– Oh ! Oui. »

Je n'avais pas pensé qu'il fallait promener Ruby l'après-midi. Je me suis rendu compte que je n'avais pas tout organisé dans les moindres détails.

« Super, Cindy, je vous embauche.

– Frank était tellement génial. Il était si gentil. Je... J'ai fini par le connaître un peu. On se parlait pas mal. On était assez intimes. »

Je me suis demandé si Frank la baisait. Je parie que oui.

« La chienne a l'air de beaucoup vous aimer », ai-je dit.

Cindy a souri à Ruby. De toutes ses dents. C'était plutôt sexy. « Il y a quelque chose entre Ruby et moi. C'est bizarre. On communique vraiment. C'est comme... enfin, c'est comme si elle me parlait pour de vrai. »

Ruby, lui parler ? Il n'était *pas question* que Ruby lui parle !

Cindy s'est penchée, de sorte que j'ai pu une nouvelle fois admirer son tatouage, et elle a posé les mains de part et d'autre de la tête de Ruby. Sans bouger, la chienne l'a regardée avec ses grands yeux de vache.

« Elle est triste, m'a dit Cindy. C'est normal, hein ? Et... elle est très tendue. Très tendue, et inquiète, peut-être d'avoir déménagé.

– Peut-être.

– Je suis hyper-télépathe ! Je lis dans les pensées des animaux. Pour de vrai. »

J'avais beau savoir que cette fille était toquée, ça me mettait mal à l'aise. Je lui ai dit que j'étais un peu occupé. Je lui ai donné la clé de la maison et une avance d'une semaine, à vingt dollars la promenade.

Avant de repartir, elle a de nouveau enlacé Ruby. « Salut Ruby. Ne sois pas triste. On aura tout notre temps pour parler, lundi. » Dès que la porte s'est refermée sur Cindy, la chienne a baissé la tête et la queue, et elle a repris son ancienne personnalité, me gratifiant de regards mornes.

J'ai pointé un doigt sur elle. « Tu ferais mieux de ne pas lui parler », j'ai dit. Vous imaginez un peu ? Moi, donner un avertissement à un chien stupide ? Peu importe, j'ai fini par trouver Fritz à l'étage, cachée derrière un canapé dans mon bureau. Je l'ai portée en bas pour lui donner à manger. Plus tard, j'ai surpris Ruby en train de lécher la gamelle du chat avec voracité. Soyons réalistes, les chiens sont des bêtes.

Dimanche après-midi, je prévoyais de faire un peu d'exercice, d'aller au practice taper dans quelques balles, quand deux flics se sont pointés. Je les ai reconnus d'une visite antérieure. Ils ont dit qu'ils avaient d'autres questions à me poser. On s'est assis dans le séjour, et Ruby n'a pas arrêté une seconde de les regarder. J'étais mal à l'aise. C'était comme si la chienne voulait se mettre à parler et me balancer !

Mais les flics ont remarqué que Frank m'avait laissé son toutou adoré. Ça m'a donné l'occasion d'en rajouter sur l'amitié qui existait entre nous, et de dire combien il nous manquait, à Ruby et à moi. J'ai cru qu'ils avaient gobé. Sincèrement.

Ce soir-là, j'ai donné un biscuit de plus à Ruby. Mais le lendemain matin, je l'ai regretté. Le réveil a sonné à sept heures. Je me suis levé

avec difficulté et je suis descendu dans la cuisine, clignant les yeux et bâillant, pour mettre en route la cafetière. J'ai marché sur un truc froid et dur.

Bon Dieu ! Mon cœur a fait un bond. C'était Fritzzi, étendue raide morte sur le sol. Pauvre vieille chatte. J'ai poussé un soupir. Ça faisait longtemps que je m'y attendais. Je me suis accroupi pour me rapprocher d'elle. Son cœur avait dû lâcher, ai-je décidé.

Je l'ai ramassée, bercée dans mes bras – et là, j'ai senti que ça mouillait et que ça collait au niveau de la gorge. « Hé !... » J'ai repoussé doucement sa tête en arrière : il restait une grosse traînée de salive sur ses poils.

Sans avoir besoin de réfléchir, j'ai su ce qui s'était passé. D'ailleurs, Ruby se tenait à quelques pas, sur le sol de la cuisine, assise sur son arrière-train, tête baissée, à me regarder froidement. Cette fichue chienne me parlait, vu ? Et je la comprenais on ne peut plus clairement.

Jake, tu as tué Frank, alors moi, fait tué Fritzzi. Exactement pareil.

J'ai délicatement reposé la chatte par terre. Puis j'ai marché juSQu'à Ruby et je lui ai balancé un bon revers de main en pleine tête. Elle n'a pas hurlé : elle était coupable, et elle le savait. Elle a gémi doucement, c'est tout, et puis elle s'est retournée pour sortir, la queue coincée entre les pattes.

« Toi, t'es de l'histoire ancienne ! lui ai-je crié. T'es de la viande froide. Tu m'entends ? De la bouffe pour asticots ! » J'ai crié longtemps, et je me suis calmé. Je ne pensais pas à Heimer qui pouvait m'entendre de chez lui. Il fallait que je fasse sortir ma colère.

Chaque fois que je me représentais Fritzzi étendue morte sur le sol, étranglée par cette chienne, une nouvelle vague de rage me dévorait la poitrine. J'ai décroché le téléphone. Il fallait que j'appelle les renseignements, que je sache où se trouvait la fourrière la plus proche. Mais je me suis arrêté.

Ruby était le seul témoin de la mort tragique de Frank, et elle voulait que je le sache. Elle prenait à cœur son rôle de Nana. Mais voyons les choses en face, il fallait que je m'accroche à elle quelques semaines de plus, juSQu'à la fin de l'enquête. Elle m'était utile vis-à-vis de la police. Je le savais.

J'ai traîné une pelle depuis le garage et j'ai enterré Fritzzi sous le grand sassafras au fond de mon jardin. Ruby me regardait par la fenêtre de la cuisine, et ça me rendait à nouveau complètement furieux.

Cette nuit-là, j'ai fait un rêve ridicule qui m'a donné des sueurs froides. Je rêvais que Ruby était l'invitée d'une espèce de talk-show à

la télé et que, assise sur un divan, elle parlait, d'une voix aiguë de petite fille, pour raconter comment j'avais assassiné Frank.

Je me suis réveillé tout tremblant. Non, attendez. Ce n'était pas une voix aiguë de petite fille. C'était la voix de Cindy, la jeune fille qui promenait la chienne. J'ai allumé la lumière. Ma gorge me donnait l'impression d'avoir avalé des lames de rasoir. Et bien sûr, Nana était là, la tête à quelques centimètres de ma figure, un regard accusateur braqué sur moi.

« Sors de là ! Merde ! Sors de là ! » Je l'ai chassée de la chambre puis j'ai claqué la porte. Je n'arrivais pas à stopper. La douche m'a fait un peu de bien. J'ai bu deux tasses de café noir en m'habillant, puis j'ai pris les clés de la BMW, et j'allais partir par la porte de derrière... quand je me suis souvenu des gants. « Sur le banc de devant », je me suis rappelé. Aujourd'hui les gants, demain la chienne, et l'avenir de Jake s'annonçait aussi radieux que le ciel matinal.

J'ai trotté jusQu'au banc qui se trouvait dans l'entrée, j'ai ramassé un gant. Un gant. Je l'ai regardé, puis j'ai regardé le banc. L'autre gant. Où était l'autre gant ?

Tombant à genoux, j'ai cherché sous le banc. J'ai bondi sur mes pieds, fait demi-tour et jeté un coup d'œil sur le plancher. Non. Rien. Le sang battait contre mes tempes tandis que je montais deux à deux les marches de l'escalier. Je me suis mis à vider le tiroir de la commode, à tout entasser par terre. Est-ce que j'avais laissé un gant dans le tiroir ?

Non. Pas de gant. Coup d'œil à l'horloge. *Bon, d'accord. Je vais à cette réunion, et après je rentre et je trouve l'autre gant. Pas de problème.*

Pendant le trajet, j'ai gardé le gant sur le siège passager. J'avais tout le temps de réfléchir, et je me suis concentré sur Ruby. Je l'avais laissée dehors toute la nuit, et je ne l'avais pas vue le matin. Est-ce qu'elle avait emporté le gant avec elle ? J'avais droit à trois réponses. J'ai imaginé Ruby faire du porte-à-porte, le gant dans la gueule, pour montrer aux voisins avec quoi j'avais assassiné Frank.

J'ai garé la voiture dans le parking de la 42^e Rue, jeté le gant dans la première poubelle venue, et j'ai filé à la réunion. Ça s'est très bien passé. Les clients – un homme d'âge mûr qui venait de reprendre l'entreprise de confection de son père et sa pétillante jeune épouse destinée à épater la galerie – ont eu l'air de m'apprécier, moi et la plupart de mes idées. Graver m'a même souri. J'ai regretté de ne pas avoir mon appareil photo.

Après le déjeuner, j'ai dit à mon assistant que j'avais une affaire importante à régler chez moi, ce qui était vrai, et je suis parti. En m'arrêtant dans l'allée, à peine plus d'une heure plus tard, j'ai trouvé

Ruby qui m'attendait sur le perron de derrière. J'ai fermé la portière de la voiture avant de marcher lentement jusqu'à elle. Elle n'a pas remué la queue ni fait celle qui était heureuse de me voir. Grande surprise.

« Où est-il, Ruby ? ai-je demandé d'une voix douce et calme. Tu es une brave fille. Montre-moi le gant. Où est-il ? »

Elle m'a fixé. Je savais qu'elle comprenait, mais c'était comme ça qu'elle entendait mener l'affaire.

« Où est-il ? ai-je répété en tirant sur son collier. Lève-toi. Montre-moi. Où est le gant, ma belle ? Où l'as-tu caché ? »

A ma grande surprise, elle a filé à grandes enjambées à travers mon jardin, en direction de la maison de Frank, la tête baissée et la queue relevée, ondulant comme un fanion. La maison de Frank. Bien sûr. Je savais que j'allais y trouver le gant. J'aurais dû deviner.

Mais, au beau milieu du jardin de Heimer, je me suis arrêté. Et j'ai regardé le petit monceau de terre vaguement tassée au bord des plantations de tomates. La chienne aussi s'est arrêtée. Elle a regardé le nouveau monticule, puis elle a trotté jusqu'à lui et l'a reniflé, poussant la terre avec son museau.

Elle a enterré le gant.

Il n'était pas question que je le laisse là. A la vue de tous. Là où Heimer pouvait tomber dessus. Est-ce que c'était ça, le plan de Nana ?

Tant pis. Il fallait que je le déterre. J'ai jeté un œil à la maison. Pas de signe des Heimer. Je me suis faufilé jusqu'à son petit abri de jardin, je me suis glissé à l'intérieur. Oui, il y avait une pelle posée contre le mur. Je l'ai traînée jusqu'à l'emplacement des tomates, plongée dans le monceau de terre molle et, m'appuyant dessus, j'ai commencé à creuser.

Il n'a pas fallu plus d'une minute pour déterrer le gant. Je me suis alors retourné pour chercher Ruby, sans résultat. Je voulais crier victoire. Son plan était définitivement fichu.

Laissant tomber la pelle, je me suis penché pour ramasser le gant.

J'avais commencé à le brosser quand j'ai entendu un cri derrière moi : « Ah ! Vous voilà ! Je ne vous trouvais pas ! » C'était Cindy, qui arrivait en courant, Ruby à ses côtés. (Est-ce que la chienne la conduisait jusqu'à moi ?) « Je suis venue promener Ruby... », a-t-elle dit. Elle n'a pas fini sa phrase. J'ai vu qu'elle regardait le gant que j'avais à la main.

« Le gant, a-t-elle fait, le montrant du doigt. Le journal local, ce matin... La police a dit qu'on avait étranglé Franck avec des gants de jardinage. Ils... ils ont trouvé des fibres sur sa gorge, et... et... Vous V

enterrez, c'est ça !

– Non. Pas du tout », ai-je commencé, avant de me rendre compte que je n'avais pas d'explication.

« Si... vous alliez l'enterrer ! a-t-elle crié. C'est vous qui l'avez tué ! »

Pas de réflexion. Pas d'hésitation. Je me suis relevé, j'ai attrapé la pelle et je l'ai balancée sur la tête de Cindy. Un coup de maître. En s'abattant sur sa joue et sa tempe, l'outil a fait un bruit sourd étonnamment fort. Les yeux de Cindy ont gonflé, sa bouche s'est ouverte pour laisser échapper un faible grognement, ses genoux se sont pliés, puis elle est tombée. Sa tête a cogné violemment contre terre, et elle s'est plus ou moins enroulée sur elle-même.

Et maintenant ? Je n'ai pas eu le temps d'y penser. En entendant la chienne aboyer, je me suis retourné et j'ai vu deux policiers qui la suivaient en trottant sur la pelouse. « Votre voisin nous a appelés il y a environ une demi-heure, a fait l'un d'eux. Il s'est plaint que votre chien était en train de déterrer ses plants de tomates. »

C'est comme ça que ça s'est passé. Les flics ont vu la fille étendue par terre, le gant du meurtre dans ma main, la pelle à côté de moi – tout ça, grâce à Ruby. Ruby, la chienne qui parle.

Tout ça, c'est la faute de la chienne, vu ? Je n'invente rien.

C'est la chienne qui a tout fait. Cette fichue chienne.

Mon avocat dit que je n'aurai pas à passer en jugement. Il me dit que je n'ai qu'à continuer à parler de Ruby sans arrêt. Qu'il a une ligne de défense parfaite pour moi. C'est pour ça que je suis dans cet hôpital, et pas dans une cellule.

Je suis plus tendu qu'un ressort de tapette à souris. Mais je ne sais pas très bien ce que mijote mon avocat. Tout ce que je sais, c'est que quand je ressortirai, je m'en irai donner à cette chienne un sujet de conversation.

Traduit par Esther Ménévis

TOMBÉE OU TOMBEUSE

JAY BRANDON

FIELLEUX, FIELLEUSE, ADJ. : *Littér. ou style soutenu.*

Plein de fiel. Haineux, méchant.

(*Le Grand Robert de la langue française*)

Sitôt après leur mariage, tout partit à vau-l'eau.

Sur le paquebot, chaque matin, Walt se réveillait tout aussi perdu, se demandant où il était et pourquoi il y avait quelqu'un d'autre dans son lit. Walt n'était pas homme à s'adapter facilement au changement, et Sharon, qui lui en imposait sans arrêt, ne l'aidait pas.

N'importe qui se serait senti perdu : sa vie avait tellement changé, et si vite. Aujourd'hui, par exemple, Walter aurait dû être au travail, dans son box au vingt-deuxième étage d'un gratte-ciel imposant et sans caractère du centre de Dallas, sur le réconfortant territoire de la compagnie d'assurances pour laquelle il travaillait depuis qu'il avait obtenu son diplôme d'université, quatre ans plus tôt. Walter était si routinier qu'il pouvait se retrouver à son bureau, au milieu de la matinée, sans se rappeler clairement son réveil le matin même. Cette voie toute tracée – douche, café, voiture, bureau – était agréable à suivre, mais il devait éprouver au moins un semblant d'insatisfaction, sans quoi il ne serait jamais allé à ce pique-nique de la PAL, deux mois plus tôt.

Bien que Walter ne fut pas membre de la PAL – la Paralegal and Associates League – il avait reçu une invitation. Ce pique-nique était un peu une campagne de recrutement. Walter n'était pas assistant juridique, même s'il effectuait des recherches légales pour sa compagnie. « Alors vous feriez partie des « associés », lui avait appris l'hôtesse souriante en accrochant son badge de visiteur sur sa chemise. « Nous aimons nos associés. » Peut-être bien, mais Walter soupçonnait que cette catégorie de membres avait été ajoutée uniquement pour l'amour d'un bel acronyme.

Le pique-nique avait eu lieu le dernier jour de mai, après le travail. Memorial Day était passé, et les habitants de Dallas étaient plus consternés que ravis à la perspective du long été qui régnerait bientôt sur la ville. Trois fois déjà la température avait atteint 35°C. Mais le crépuscule qui avançait subrepticement sur le parc donnait l'illusion d'un soulagement. Walter déambulait, une bière à la main, desserrant son nœud de cravate avant de l'enlever. Il devait y avoir une

cinquantaine de personnes dispersées sur le demi-hectare où se tenait le pique-nique. Les hommes ressemblaient à Walter : timides, silencieux, leur jeunesse gâchée par leurs routines de quadragénaires. Les femmes, plus enclines à espérer, avaient l'air plus ouvert, souriaient aux inconnus. Walter leur retournait leur sourire, mais ne s'arrêtait pas : il ne savait pas entamer la conversation.

Ils étaient dans un grand jardin public, à côté de la piscine. Certains invités avaient apporté leur maillot de bain et se joignaient aux baigneurs. Walter se dirigea vers le bassin, regarda l'eau froide avec nostalgie. Il y avait peu de personnes dans la piscine ; la plupart se laissaient flotter, quelques-unes nageaient nonchalamment. Walter s'apprêtait à faire demi-tour lorsqu'il entendit un plouf et vit qu'une jeune femme avait plongé. Elle refit surface au quart de la longueur, souleva un bras, puis l'autre, nageant si vite qu'elle créait une vague miniature. Walter la regarda nager jusqu'à l'autre bord, faire un virage-culbute et repartir dans l'autre sens. Sans réfléchir, il marcha lentement vers le bord dont elle était partie et vers lequel elle retournait. Il s'y trouvait donc lorsqu'elle sortit de l'eau. Sans y penser, il lui tendit son verre de bière tiède.

« Non merci », dit-elle, d'un ton qui n'était pas inamical. Elle s'assit sur le bord du bassin, à peine essoufflée, ôta son bonnet de bain et secoua sa chevelure châtain clair qui lui descendait jusqu'aux épaules. Puis, retirant ses pieds de l'eau, elle dévoila ses palmes : c'est-ce qui lui avait permis de nager si vite.

« Vous êtes une professionnelle », fit Walter.

La jeune femme lui lança un regard dur, puis fit un petit sourire en voyant son expression. « J'avais juste envie de me baigner. Il fait si chaud. »

Walter hocha la tête. Il resta à côté d'elle tandis qu'elle se levait. Les yeux de la jeune femme arrivèrent à hauteur des siens. C'était une fille sans charme particulier, à part un joli petit nez, mais, bonté divine ! quelles jambes ! Walter resta où il était pour pouvoir admirer, en la regardant s'éloigner, ces longues jambes fuselées. Il la fixa avec un tel aplomb que lorsqu'elle lui renvoya son regard, la jeune femme avait l'air un peu nerveuse.

Pour la première fois, une pensée effleura l'esprit de Walter, la pensée qu'il n'était peut-être pas tout à fait celui qu'il avait toujours cru être : un homme doux comme un agneau, un gentleman si parfait qu'il sortait rarement avec des femmes. La jeune femme en maillot lisait autre chose dans son visage, une chose qui l'effrayait. Walter s'effrayait lui-même. Lorsqu'il la vit passer les doigts sous son maillot et le rajuster sur ses fesses, il aurait tout donné pour être à la place de ces doigts.

Il tomba de nouveau sur elle une demi-heure plus tard. Le short et le débardeur qu'elle portait étaient secs, ce qui signifiait qu'elle avait enlevé son maillot : elle avait trouvé un endroit dans le parc pour se changer. Walter eut une vision fugitive de la jeune femme nue dans une voiture ou dans les toilettes pour dames, mais cette fois-ci, son visage ne dut rien laisser paraître, car elle lui sourit.

« Ah ! Vous êtes au pique-nique, vous aussi !

– Oui, répondit-il sur un ton courtois. Je songe à adhérer à la PAL.

– Vous devriez. Nous avons besoin de sang neuf. Merci, cette fois-ci je veux bien. »

Elle but une petite gorgée de bière de son verre. Walter ne s'était même pas aperçu qu'il le lui avait de nouveau tendu.

« C'est Sharon.

– Pardon ?

– Sharon. Vous essayiez de lire mon nom sur le badge, non ?

– Oh ! si. Merci.

– Et vous, vous êtes... »

Comme il s'était mis à faire nuit, elle examina attentivement ce que l'hôtesse avait griffonné sur son badge.

« Walt...

– Walt ! Quel joli nom ! », l'interrompit-elle.

Voilà, le plus simplement du monde, qu'elle lui avait de nouveau imposé un changement.

« Vous êtes assistante juridique ? demanda-t-il.

– Oui, je travaille pour Jim Thornton. L'avocat, vous savez ? »

Walt connaissait le nom. Dans les compagnies d'assurances comme la sienne, les grands noms du barreau qui défendaient les plaignants étaient invoqués sur le même ton que celui de Satan dans les rassemblements de chrétiens charismatiques.

Il ne parla pas longtemps avec Sharon, mais suffisamment pour se décider à devenir un membre de la PAL. Il revit la jeune femme au rassemblement suivant. Elle se montra plutôt amicale, mais lui jeta des regards où perçait encore une pointe d'inquiétude, si bien que Walt se sentit viril et dominateur, juste assez pour lui demander de sortir avec lui.

C'est après deux rendez-vous, deux seulement, que Walt se présenta un jour à son bureau pour l'emmener déjeuner. Ç'avait été des rendez-vous ordinaires : un dîner pour raconter à l'autre la banale histoire de sa vie, un film pour se tenir l'un contre l'autre dans l'obscurité. Les deux rendez-vous s'étaient terminés par un baiser sur le pas de la

porte de Sharon : le premier baiser bref et maladroit, le second plus long, interrompu par un geste de la jeune femme, qui avait posé la main sur la poitrine de Walt comme si elle était obligée de l'arrêter.

Ils avaient convenu de déjeuner ensemble, et Walt, passé la prendre au cabinet de Thornton, l'avocat des plaignants, se sentait un peu comme un espion en territoire ennemi. Il la trouva dans un bureau deux fois plus spacieux que son box, mais en grande partie occupé par des classeurs à tiroirs et des étagères. En l'apercevant, Sharon eut un sourire épanoui, mais à part ça, elle semblait un peu distraite. « Sortons d'ici », dit-elle, avant de s'arrêter à la porte de son bureau et de jeter un coup d'œil au-dehors. « Oh ! Mince... Attends ! »

Elle fit alors une chose très surprenante. Ayant attiré Walt dans le bureau, elle le serra contre elle, l'enlaça et colla ses lèvres sur les siennes. Elle appuya sa cuisse contre celle du jeune homme. En l'espace de deux secondes, ils avaient pénétré dans une zone de passion si intense que Walt se sentit perdu. Mais il enlaça à son tour Sharon, sentit combien elle était menue, combien il l'enveloppait. Ses lèvres moulèrent les fines lèvres de la jeune femme. Il pouvait faire d'elle ce qu'il voulait.

Ils se séparèrent. Sharon soupira, le regarda d'un air songeur, puis l'inquiétude reparut sur son visage. Postée dans l'embrasure de la porte, elle regarda à gauche et à droite.

« C'est bon. Il est parti.

– Qui ça ? », demanda Walt.

Sharon se contenta de secouer la tête sans rien dire. Elle refusa de répondre tant qu'ils ne furent pas installés dans la voiture de Walt.

« Mon patron, lâcha-t-elle alors.

– Monsieur Thornton ? Qu'est-ce qui se passe ? Est-ce qu'il... »

Sharon haussa une épaule.

« Oh ! Il... m'embête un peu parfois. Ce n'est rien, vraiment. »

Elle posa la main sur l'avant-bras de Walt, comme s'il avait soudain eu un air assassin et qu'elle était obligée de le retenir.

« C'est une chose à laquelle toutes les femmes qui travaillent doivent apprendre à faire face, dit-elle dans un autre soupir. Je me suis dit que s'il me voyait avec un autre homme, il comprendrait peut-être... Oh ! Walt, je suis désolée, je me suis servie de toi. »

Une femme s'était servie de lui ! Waouh ! Walt exultait. Il venait d'échanger le meilleur baiser de sa vie. C'était peut-être à cause de sa soudaineté, parce qu'il n'y était pas préparé, mais l'espace d'un instant, une sorte d'obscurité les avait enveloppés, les avait enlevés au monde ordinaire – à tel point que Walt n'avait même pas entendu

l'avocat passer puis s'en aller. Le souvenir du baiser s'attarda dans son esprit tout le long du repas. Il pensa qu'il en était de même pour Sharon : elle avait détourné les yeux en surprenant son regard posé sur elle, mais son sourire répondait au sien. Il se sentait si proche d'elle qu'il répugnait à la laisser retourner travailler. Il insista pour la raccompagner dans l'hôtel particulier qui servait de cabinet à l'avocat, jusqu'à son bureau. Il était gonflé à bloc, torse bombé et biceps contractés. Au contraire, Sharon sembla rétrécir lorsqu'ils pénétrèrent dans le bâtiment. Elle baissa la tête, répondant à peine aux salutations, et rentra les épaules alors qu'elle approchait de son propre bureau. Elle ouvrit la porte et inspecta l'intérieur avant de se retourner vers Walt.

« Merci, Walt. Merci pour tout. »

Seuls ses yeux, grands et marron, n'avaient pas rétréci. Ils étaient fixés sur lui. Peut-être la grandeur de ces yeux s'expliquait-elle par toutes les larmes qu'elle n'avait pas versées. Elle serra les lèvres.

« Je vais rester ici, déclara Walt. Je devrais peut-être lui parler.

– Oh ! non, fit-elle, criant presque. Ne fais pas ça, Walt. Ça va aller. Après tout, il faut bien que je travaille.

– Non. »

Sharon le regarda.

« Bien sûr que si. Sinon, comment... »

Il l'interrompt :

« Viens avec moi. »

Il passa le bras autour de sa taille. Il se sentit tout à coup plus excité qu'il ne l'avait jamais été. Il se rendit compte que le bâtiment autour d'eux n'était qu'une coquille, un décor en carton-pâte. Il ne tenait qu'à lui et à Sharon de sortir en passant à travers murs. Eux seuls étaient réels. Le souvenir de la cuisse de la jeune femme appuyée contre la sienne rappela un autre souvenir, celui de ses jambes extraordinaires. Il ne les avait pas revues depuis le jour du pique-nique.

Le souffle coupé, Sharon demanda : « Qu'est-ce que tu veux dire, Walt ? Est-ce une demande en...

– ... mariage, oui », conclut-il à sa place.

Il était aussi surpris qu'elle. Il sentit son cœur gonfler. Encore un changement. Walt n'avait jamais été impulsif. Mais à cet instant précis, il adorait ça.

Sharon lui sourit, d'un sourire qui laissait encore deviner la crainte, comme si elle se demandait en quoi Walt allait se changer.

Deux semaines plus tard, ils étaient sur le paquebot. Le mariage

avait été étonnamment facile à organiser, aucun d'eux n'ayant d'amis proches. Les parents de Walt, visiblement un peu perdus, et une amie de bureau de Sharon étaient les seuls témoins de la cérémonie, qui avait eu lieu dans le cabinet d'un juge, au palais de justice. Sharon était magnifique dans une tenue blanche qui tenait davantage du costume que de la robe. Tandis qu'elle embrassait son amie, la mère de Walt avait chuchoté à son fils : « Est-ce que tu es sûr ? » Walt se sentait énergique et déterminé. Les autres manquaient tellement de confiance. Lui seul et Sharon en avaient.

Dans un hôtel de luxe de Dallas, ils avaient passé une nuit de nocce tellement arrosée de champagne que Walt ne s'en souvenait pas très bien, excepté des jambes de Sharon enroulées autour de lui. Le lendemain, elle avait un air timide mais malicieux, et lui, un mal de crâne que le vol pour Miami n'avait rien fait pour arranger. « J'ai toujours rêvé de faire une croisière, pas toi ? » avait dit Sharon, révélant à Walt ce désir secret que lui-même ignorait posséder. De l'eau, l'océan, des deux étrangers, une cargaison d'inconnus et une jeune et magnifique épouse.

Ce n'était pas juste de dire que Sharon avait changé après le mariage : il ne la connaissait pas assez pour dire qu'elle était différente maintenant. Mais vivre avec quelqu'un au jour le jour nécessitait un ajustement difficile. Le soir, elle passait tant de temps dans la salle de bains que, lorsqu'elle venait se coucher, il était déjà à moitié endormi, bercé par le roulis du bateau. Un matin, il trouva sa brosse à dents par terre. Elle était sans doute tombée sous l'effet du tangage, mais Walt éprouva un sentiment exagéré de violation. « Quelque chose ne va pas ? » demanda Sharon. Il secoua la tête, agacé par le ton inquiet de sa question.

Sharon s'avéra matinale. Il l'était aussi, en temps normal, mais il aurait espéré plus de nonchalance pendant la croisière. Sans doute avait-il aussi des habitudes qui irritaient Sharon. A n'en pas douter, elle le traitait avec froideur lorsqu'il sortait la chercher après s'être réveillé seul et de mauvaise humeur.

Un matin, il la trouva dans la piscine. A son arrivée sur les lieux, elle nageait sous l'eau, les bras le long du corps, faisant d'amples mouvements de jambes. Depuis une semaine qu'il la voyait tous les matins au réveil, Walt était revenu à l'idée que Sharon n'était pas particulièrement jolie, mais dans l'eau, elle était saisissante. Deux hommes la contemplaient, se parlant à voix basse. Un autre se glissa dans l'eau et nagea dans sa direction. Walt rougit.

Sharon sortit de la piscine et, les yeux fermés, se passa les mains sur la figure pour en enlever l'eau et les cheveux. Elle s'était acheté un nouveau maillot deux pièces pour le voyage. La coupe n'était pas

particulièrement osée, mais à cet instant, Walt pensa qu'il montrait plus de chair qu'une femme ne devrait en dévoiler à tout homme autre que son jeune époux. Sa femme n'avait pas beaucoup de poitrine, mais lorsqu'elle se leva, ses jambes semblèrent monter à n'en plus finir, et son maillot dévoila ses cuisses presque jusqu'à la taille. Tandis qu'elle s'avançait vers Walt, elle passa les mains derrière son dos, pour rajuster son slip. De l'autre côté du bassin, les hommes regardaient.

« Bonjour, chéri », fit-elle en lui donnant une petite tape sur le torse alors qu'elle rejoignait une chaise où l'attendait un verre de jus d'orange.

Walt la saisit par le bras et l'attira contre lui. « Bonjour », dit-il sur un ton lourd de sens, avant de l'embrasser.

« Juste ciel ! fit-elle au bout d'une minute.

– Rentre à la cabine. »

Elle ne fit pas comme si elle ne comprenait pas ce qu'il voulait dire.

« Mais chéri, je suis toute mouillée ! protesta-t-elle avec douceur.

– Ce n'est rien si je me mouille. Je n'ai pas encore pris ma douche.

– Ça, je l'avais remarqué. »

Elle passa la paume de la main sur la joue rugueuse de Walt.

« Je suis venu te chercher dès que je me suis réveillé. Tu n'es jamais là.

– J'ai attendu, fit-elle en haussant les épaules, mais tu étais si long à te réveiller...

– Rentre », insista-t-il.

De nouveau, il la serra contre lui, et il glissa les doigts sous son maillot, au niveau de la taille. Sharon fit un bond en arrière, manquant de se dénuder devant toutes les personnes présentes.

« Walt ! haleta-t-elle.

– Nous sommes en lune de miel ! » répondit-il, trop fort.

Il se sentait observé.

Rougissante, Sharon attrapa son peignoir et se dépêcha de partir. Walt se retourna et vit les deux hommes qui regardaient, un sourire entendu sur les lèvres.

Par la suite, lorsqu'elle se blottissait contre lui la nuit, il avait tellement sommeil qu'il trouvait son contact plus irritant qu'excitant. De la même façon qu'il était contrarié quand elle disparaissait sur le bateau, l'avoir tout le temps à ses côtés lui tapait sur les nerfs. Après des années de célibat, Walt n'en finissait pas de se surprendre : il avait cru qu'il se fondrait plus facilement dans le mariage.

« Est-ce qu'il faut être habillé ?

– Walt », fit Sharon sur un ton de reproche.

Elle portait une longue robe noire avec un enchevêtrement de bretelles qui laissait ses épaules quasiment nues, et une fente sur le côté remontant à mi-cuisse. Il haïssait qu'elle lui parle sur ce ton.

« Si tu voulais passer ton temps en tee-shirt et en bermuda, on aurait pu se contenter d'aller à la plage. Une croisière, c'est aussi l'aventure. »

Il céda :

« Bon, d'accord. »

Sharon était debout devant le miroir. Il alla se placer derrière elle et l'aida à attacher son collier de fausses perles. Puis il l'embrassa sur la nuque et l'enlaça, se pressant contre elle. Elle se blottit à son tour, lui caressant la joue, avant de se libérer habilement et de s'éloigner. Il aurait voulu la tuer. Le sourire interrogateur qu'elle lui adressa en se retournant ne fit qu'attiser ce sentiment.

Au casino de Freeport, il y avait bien, en fait, des clients en short et en chemise hawaïenne. Walt se trouvait trop habillé, même s'il y avait d'autres couples sur leur trente et un, et quelques vieux débiles en smoking. Sharon se dirigea vers eux, entraînant Walt dans son sillage. Lorsque, se tournant vers lui, elle lui sourit avec enthousiasme, on lui aurait donné seize ans. Walt ne put s'empêcher de retomber amoureux.

Mais elle vieillit considérablement, affectant une sophistication qui l'agaça, quand elle discuta avec les couples élégants et demanda langoureusement à Walt d'aller leur chercher des chips.

« Ne vous en faites pas, ma chère », fit un homme bien habillé mais pas aussi vieux que les autres, et qui n'était pas accompagné, du moins pour le moment. « Laissez-moi jouer pour vous.

– D'accord, répondit Walt, je vais chercher des chips.

– Juste un jeton », insista suavement l'homme à la face hâlée.

Pour Walt, l'intrus aurait aussi bien pu demander : « Juste une caresse » ; mais Sharon lança à Walt un regard implorant sa permission, et il l'accorda d'un léger mouvement de la tête et des épaules, puis resta planté là, les mains dans les poches, tandis que Sharon et Visage Brun se concentraient pour savoir quelle couleur et quel numéro choisir.

Il détesta cette soirée. Il n'avait jamais été mondain, mais jamais non plus il ne s'était senti aussi mal à l'aise que ce soir-là. Au lieu de chercher à égaler le raffinement superficiel de la foule élégante, il se sentait poussé, à l'exact opposé, à jouer les rustres. Il serrait les

poings. Le fait que Sharon s'accordait parfaitement aux autres aggravait encore la situation.

Lorsqu'il essaya de l'embrasser, derrière un pilier, mais devant quelques témoins, elle le maintint à distance. Dans le taxi qui les reconduisait au bateau, sans même se soucier de savoir si le chauffeur parlait anglais, il hurla presque sur Sharon. Le visage en feu à cause de la trop grande quantité d'alcool qui coulait dans ses veines, il fit un geste en sa direction et se mit à crier : « Tout ça, ces habits, ce maillot de bain, tu les portes devant tout le monde, et après tu ne veux pas que je te touche ! »

Sharon le regarda, horrifiée. En voyant l'expression de son visage, Walt se démonta. Il n'était pas lui-même. Il était en train de se transformer en monstre.

Décontenancée, sans le regarder, Sharon expliqua : « J'ai acheté ces vêtements parce que, pour la première fois de ma vie, je voulais être séduisante. Et je veux aussi... qu'on me fasse la cour.

– Génial », fit Walt, avec un surcroît de mauvaise humeur.

Alors comme ça, il était censé faire en permanence la cour à sa propre femme, jouer le jeu subtil de la séduction encore et encore.

Il n'était pas fait pour ça. Il savait qu'il aurait dû s'excuser, mais il n'était pas fait pour ça non plus. Il regarda à l'autre bout de l'étroite banquette du taxi, sachant que c'était le souvenir qu'il garderait de la glorieuse croisière, et vit que Sharon avait besoin d'être consolée, mais ne ressentit rien pour elle. Elle était trop différente, trop compliquée. Il n'avait pas envie d'avoir à creuser trop profondément pour l'atteindre. Walt voulait retrouver sa vie d'avant plus qu'il ne la voulait, elle. C'est à ce moment-là qu'il décida de demander l'annulation du mariage.

C'était tout ce qu'il envisageait, jurerait-il plus tard : l'annulation.

Le lendemain, après une nuit passée dos à dos, Walt était plus triste que furieux. Absorbé dans l'apitoiement de lui-même, il s'était replié sur lui, mais Sharon le harcelait : « Walt », disait-elle d'une voix cajoleuse, devinant qu'il lui cachait quelque chose.

Elle le suivit lorsqu'il sortit sur le pont, alors que tout ce qu'il voulait, c'était être seul. Cela faisait bien longtemps, lui semblait-il, qu'il était toujours entouré de monde. « Ça va », répétait-il sans arrêt, et lorsque Sharon finit par lui prendre le bras, il le retira brusquement et fit volte-face, prêt à en découdre avec elle. C'est seulement lorsqu'il lut la terreur sur son visage qu'il se rendit compte qu'il serrait de nouveau les poings.

Il la revit plus tard, assise sur un transat, en grande discussion avec une des femmes plus âgées, au bord des larmes. Il s'apprêtait à aller la

retrouver, mais les deux femmes levèrent les yeux vers lui. Leur regard était un mur infranchissable.

C'était leur dernière journée à bord ; en fin d'après-midi, ils seraient de retour dans le port de Miami. Les préparatifs avaient mis le navire en ébullition. Beaucoup de passagers restaient sur le pont, dans l'attente. Walt était l'un d'eux. Sharon le rejoignit au bastingage tard dans l'après-midi. Elle portait un sac à main de la taille d'une petite valise, comme si elle était déjà prête à débarquer.

« Dis-moi ce que tu penses, insista-t-elle.

– Je veux rentrer chez moi, c'est tout.

– C'est plus difficile que nous ne le pensions, hein ? »

Il regarda son visage, son joli petit nez, ses yeux sombres que l'inquiétude semblait rapprocher. Elle ne vieillirait pas bien, il le voyait. Il opta pour une franchise brutale. « Sharon, nous avons fait une erreur. »

Elle parut choquée.

« Et ce serait à moi de payer ! fit-elle avec amertume.

– Qu'est-ce que tu racontes ? Nous n'avons qu'à reprendre chacun... »

Elle parla d'une voix basse et pleine de venin. Ce fut le tour de Walt d'être choqué. Elle déversa un torrent de rage contre les hommes en général, et Walt en particulier.

« Je croyais que tu étais mon sauveur, mon héros. Je n'arrive pas à croire que tu puisses être aussi lâche en fin de compte.

– Mais non ! répondit-il, plus certain que jamais de l'erreur qu'il avait faite lorsqu'il s'était mis à la fréquenter.

– Je te prendrai tout ce que tu as, dit-elle amèrement. Tu n'as pas fini de me payer. »

Walt recula, déconcerté.

« Je vais juste m'en aller.

– Pas question ! »

Elle l'empoigna. Walt essaya de se dégager, mais elle lui tenait solidement le bras au niveau des biceps. C'était vraiment ridicule. Mais Sharon le serrait fermement, elle le pinçait. Levant brutalement les bras, il lui fit lâcher prise. Elle haleta, chercha de nouveau à l'attraper. Il ne se laisserait pas faire. Toute la rage accumulée envers elle revint d'un seul coup. Il posa les deux mains sur sa poitrine et poussa.

Sharon cria, tomba dos au bastingage et passa par-dessus bord. Son sac tomba à l'eau. Elle était toujours là : elle avait réussi à s'agripper à

la balustrade, et elle était suspendue dans le vide, se retenant avec difficulté. Walt se précipita vers elle, pensant qu'il était encore temps, et parvint à toucher la main de Sharon juste au moment où elle lâchait prise. Dans sa chute, elle poussa un nouveau cri.

Walt se retourna, horrifié ; au lieu de l'aide qu'il cherchait, il trouva tous les regards braqués sur lui. Quelques hommes se précipitèrent jusqu'au bastingage, mais la plupart des passagers ne faisaient que regarder, pétrifiés. Au premier pas qu'il fit, ils s'écartèrent de lui, comme si une bête sauvage avait atterri parmi eux.

Le gros policier en costume marron tout froissé déclara :

« Des témoins affirment que votre femme aurait pu s'en tirer, qu'elle se tenait au bastingage, mais que vous avez couru vers elle et que vous avez frappé ou arraché sa main pour lui faire lâcher prise.

– Non, répondit Walt, j'essayais de la sauver.

– Donc, vous avez eu des remords. »

Le visage de Walt marqua l'étonnement, mais avant qu'il ait pu apporter un démenti horrifié, il comprit que le policier lui posait une de ces questions du genre : *Est-ce que vous avez arrêté de battre votre femme ?* Walt regarda de plus près son interlocuteur : il avait un visage large et ouvert cent pour cent américain – mais derrière ce visage, il y avait une intelligence. Après tout, c'était un inspecteur, pas un simple agent de police.

Les deux hommes étaient seuls dans un petit salon, au deuxième niveau de la gare maritime. Un petit balcon donnait sur le paquebot. Quand Sharon était passée par-dessus le garde-corps, le navire était sur le point d'arriver au port. Walt avait été confiné dans sa cabine par l'équipage, puis des agents de la police de Miami l'avaient emmené, mais pas trop loin. La police voulait relever les noms des témoins et les interroger avant qu'ils s'éparpillent sur tout le territoire américain. L'inspecteur avait décidé de garder Walt à sa disposition pour le mettre en présence des témoignages. Il voyait dans le suspect un petit homme apeuré qui avait fait quelque chose de terrible et allait se mettre à pleurer d'un instant à l'autre. Il s'attendait à recueillir des aveux avant de quitter le salon.

« Je ne l'ai pas tuée, fit Walt.

– Vous voulez dire qu'elle s'est suicidée ? demanda l'inspecteur, déconcerté.

– Non, répondit Walt en essayant de garder son calme. Je dis que je ne voulais pas lui faire de mal, je ne l'ai pas poussée fort. »

Il se retrouva en train de faire la démonstration, les mains devant lui à hauteur de poitrine. Le policier regarda son geste d'un air

impassible, puis il lui tendit un document et demanda :

« Est-ce que vous reconnaissez ceci ? »

Walt faillit ne pas répondre, car il voyait ce qui se profilait.

« C'est une police d'assurance, fit-il d'une voix blanche.

– Sur votre femme.

– Sur nous deux. C'était l'idée de Sharon. Une sorte de cadeau de mariage. Elle disait qu'elle n'avait pas beaucoup d'argent, mais qu'elle voulait me rapporter quelque chose. »

Walt essaya de sourire. Le papier se froissait dans sa main. Le policier regardait.

« Vous l'avez signée.

– Oui.

– Est-ce que ce n'est pas la compagnie d'assurances pour laquelle vous travaillez ?

– Si, mais...

– Mais c'est votre femme qui a tout arrangé ? »

Walt se tut et, au bout d'un moment, l'inspecteur abandonna son air amical. Sale petite mauviette de mari qui bat sa femme et se dégonfle sitôt qu'il est en présence d'un homme ! L'inspecteur fut d'avis qu'un autre que lui pouvait terminer l'interrogatoire. Il se dirigea vers la porte du salon.

Walt s'empara d'une chaise en bois légère, la souleva plus facilement qu'il ne s'y attendait et l'écrasa sur le crâne du policier, qui tomba à genoux. D'ici quelques secondes le passage serait obstrué par d'autres flics. Walt fit demi-tour, se précipita sur le balcon et, au milieu des cris qui fusaient derrière lui, prit le même chemin que Sharon, par-dessus la rambarde.

Dans une succursale de sa banque, Walt vida son compte-chèques. Chaque fois qu'il se retournait, il s'attendait à voir des policiers débouler dans la salle. Il essaya de rester dehors le plus possible et fut extrêmement heureux lorsque la nuit tomba. Ayant décidé qu'il ne pouvait pas s'aventurer dans un aéroport ou une agence de location de voitures, après plusieurs heures d'angoisse, il fit quelque chose qu'il n'avait encore jamais fait, du stop. Il fut plutôt surpris que quelqu'un s'arrête pour le prendre, et encore plus que ce soit une femme.

Elle était camionneur sur de longues distances, un peu grosse, mais elle avait une très jolie voix, peu usée. Elle lança un regard pénétrant à Walt quand il monta dans la cabine, puis laissa pendant plusieurs kilomètres la main gauche sur le côté du siège, où elle gardait certainement de quoi se protéger. Elle avait raison de se méfier de lui.

Mais elle se sentait seule, aussi. Elle était prête à compromettre sa sécurité pour un peu de compagnie. Walt faisait des réponses courtes, sans relief. Depuis la minute où il l'avait vue, il n'avait pour ainsi dire pas cessé de trembler. Il n'avait pas peur qu'elle s'aperçoive qu'il était en fuite. Il avait peur de lui-même.

Admettons qu'il aime cette femme ? Qu'ils commencent à bavarder, qu'ils soient attirés l'un par l'autre ? Il avait assez d'imagination pour se représenter au moins un week-end de bonheur féérique. L'amour, la luxure et une chance d'être heureux.

Mais admettons qu'elle fasse quelque chose qui le rende fou ?

« Je ne l'ai pas tuée !

– Quoi ? »

La femme avait l'air plus déconcertée qu'alarmée. Walt se rendit compte qu'il avait marmonné à voix haute.

« Oh ! Pardon. Rien. Je disais que j'étais exténué. »

La main de la conductrice retomba sur le côté du siège. Il faisait nuit noire dehors ; on ne distinguait nettement l'autoroute que dans les îlots de lumière fugitifs projetés par les phares du camion. Dans la cabine, ils étaient très au-dessus de la chaussée, et lorsque Walt regarda en bas, il eut l'impression qu'ils vacillaient sur une hauteur. Il étendit les bras pour retrouver l'équilibre. Ses mains, en s'abattant sur le tableau de bord, firent cliqueter le cendrier.

Le camion le déposa à La Nouvelle-Orléans, sa prétendue destination. Il avait fait la moitié du chemin jusqu'à chez lui. Mais à quoi bon ? Il n'avait plus de chez-lui.

Dans un journal de Miami, Walt lut le bref récit d'une lune de miel qui s'était terminée tragiquement. L'histoire lui semblait lointaine. Mais il glana au moins une information : le corps de Sharon n'avait pas été retrouvé.

Pour se débarrasser de l'odeur de la rue, il s'acheta une chemise aux couleurs vives. Dans son ancienne chemise, il retrouva la police d'assurance avec laquelle le flic de Miami l'avait confondu, et il la fourra dans la poche arrière de son pantalon. Il se sentait en sécurité dans la grande ville, assez pour acheter un ticket de car qu'il paierait en liquide. Même s'il ne pouvait pas retourner à Dallas, il prit la direction du Texas. C'était un grand Etat : il pouvait y disparaître.

Mais à quoi cela lui servirait-il ? Même s'il parvenait à échapper aux conséquences de son crime et à repartir de zéro, il ne pourrait plus mener une vraie vie.

Il s'endormit dans le car et rêva du meurtre. Il avait des mains gigantesques – elles recouvraient presque entièrement le corps de

Sharon, qu'elles poussaient par-dessus le bastingage. Son regard suivait la chute de la jeune femme qui hurlait de terreur, puis tout devenait silencieux tandis qu'elle plongeait dans l'eau. Elle continuait à tomber, mais lentement, elle enlevait ses habits, se retournait avec grâce, aussi aisément qu'elle l'avait toujours fait.

Walt se réveilla en sursaut, dans l'obscurité et l'odeur de sa propre sueur. Il sortit à tâtons la police d'assurance de sa poche, alluma la veilleuse et éplucha le document d'un œil exercé. Il trouva rapidement son propre nom, mais ce n'était pas ce qu'il cherchait. Dans le paragraphe suivant, il en trouva un autre, un nom qu'il n'avait jamais entendu.

Le document tremblait dans ses mains. Sans doute Walt ne se connaissait-il pas très bien, mais il ne connaissait pas du tout Sharon. Et si c'était elle, qui avait été très différente ? Walt était passionné de lecture. Dans l'obscurité, hanté par son rêve, le souvenir d'une phrase qu'il avait lue quelque part s'empara de lui : « Poursuivi par une puissance fielleuse. » Ces mots semblaient appropriés à sa situation de fugitif. A l'époque, il avait dû chercher la définition de l'adjectif dans le dictionnaire. Il signifiait : *plein de fiel, haineux, méchant*. Sharon avait-elle été plus fielleuse qu'il n'aurait pu le soupçonner ?

Il descendit à l'arrêt suivant et changea de direction.

Debout de l'autre côté de la rue, Walt la regarda et sourit. La peur s'envola. Il sentit l'image qu'il avait de lui-même se recomposer.

Il se trouvait dans la charmante petite ville de Fredericksburg, commune rurale et piège à touristes de la Texas Hill Country. C'était là qu'habitait la bénéficiaire alternative de l'assurance vie de Sharon – une prétendue sœur du nom de Karen, dont Walt n'avait jamais entendu parler : Sharon lui avait dit qu'elle était seule au monde. Walt regarda « Karen » entrer dans un drugstore à l'ancienne. C'était une jeune femme d'apparence banale, même si c'était difficile à dire à cause du chapeau et des grandes lunettes de soleil rondes qu'elle portait. Walt pouvait voir, toutefois, qu'elle avait un joli petit nez.

En attendant qu'elle réapparaisse, Walt imaginait sa conversation avec le policier de Miami. « Je savais que je ne l'avais pas poussée assez fort pour la faire basculer par-dessus le garde-corps. Elle l'a fait exprès. C'est comme ça qu'elle a simulé sa mort. Vous n'avez pas retrouvé son sac à main, je parie. Je sais ce qu'il y avait dedans – des palmes et un gilet de sauvetage. Karen aurait très bien pu regagner la rive à la nage, croyez-moi. En laissant derrière elle une foule de témoins de sa « mort » pour pouvoir toucher l'assurance. »

Telle était la réponse à une question imaginaire de l'inspecteur :

« Alors elle vous aurait choisi vous, entre tous les hommes habitant

à Dallas ? Elle vous aurait piégé ?

– Vous ne voyez donc pas que c'est-ce qui fait la beauté de la chose ? murmurait Walt. Ça n'avait pas à être moi, ça aurait pu être n'importe qui. N'importe quel homme qui se serait senti attiré par elle, n'importe quel homme qu'elle aurait pu appâter avec son numéro de femme sans défense. Peut-être qu'elle avait déjà essayé mais qu'elle n'était pas allée assez loin. Ça aurait pu être n'importe qui, parce qu'elle ne courait pas après l'argent d'un millionnaire, elle courait après le versement d'une assurance dont bénéficierait cette sœur imaginaire – qui n'était autre qu'elle-même. »

C'était ce que Walt voulait croire à tout prix. Il n'avait pas nourri secrètement une haine assez forte pour le conduire au meurtre. Il se rappelait, au contraire, combien il avait envie de protéger Sharon au début. Pendant la croisière catastrophique, elle l'avait méthodiquement poussé à commettre le seul acte odieux de sa vie. Mais c'est sur sa gentillesse qu'elle avait compté.

Sa théorie chancela un peu quand il interrogea la caissière du drugstore : « Pardon, mademoiselle, mais il me semble que je viens de voir quelqu'un que je connais sortir d'ici. Est-ce que c'était bien Karen Miller ? »

La caissière, à peine sortie de l'adolescence, ne lui jeta même pas un regard soupçonneux.

« Oui, c'était elle.

– Je l'ai rencontrée à Dallas quand elle rendait visite à sa sœur, Sharon », tenta Walt.

Mais cette question amena la caissière à le regarder plus attentivement.

« Je ne lui connais pas de sœur, répondit-elle. Et ça fait quelques années que Karen habite ici. Je me souviens qu'elle faisait des remplacements quand j'étais au lycée. »

Walt marcha plus lentement sur le trottoir, dans la direction qu'avait prise la jeune femme. La femme qui s'appelait réellement Karen Miller.

Il passa le reste de la journée à la suivre, jusqu'au soir, où elle se rendit au cottage qu'elle habitait seule à la périphérie de la ville. Karen Miller menait une vie tranquille, une existence limitée à l'essentiel : le strict minimum d'argent, d'abris, de gens. Walt l'étudia de loin, craignant qu'elle ne le remarque s'il approchait trop. Elle avait à peu près la même taille que Sharon et, pour autant qu'il pouvait en juger, le même visage. Sa démarche était différente – il aurait aimé voir ses jambes dans toute leur gloire, il aurait été fixé – mais elle avait comme Sharon l'habitude de baisser la tête quand quelqu'un lui

adressait la parole.

Walt trouva un *bed & breakfast* pour la nuit, et se réveilla en plein milieu, sa théorie réhabilitée.

Il reprit sa filature le lendemain matin. La jeune femme passa la moitié de la matinée attablée derrière une fenêtre lumineuse à l'avant de son cottage, occupée à coudre les petites poupées qu'elle vendait aux si jolies boutiques de cadeaux qui bordent la rue principale de Fredericksburg. De temps à autre, elle fermait les yeux et se dégourdisait la nuque en se penchant en arrière. Walt s'imaginait debout derrière elle, lui massant les épaules. Il lui fallait un compagnon. Le petit cottage, du moins ce qu'il en voyait, était si quelconque. Les rideaux de la fenêtre avaient été lavés si souvent qu'il pouvait voir au travers. Le jardin devant le cottage était si étroit qu'il n'y avait guère la place que pour un massif de fleurs que la jeune fille devait avoir plantées elle-même.

Mais en se rappelant qui elle était, Walt cessa d'avoir pitié d'elle. Il imagina ses mains enroulées autour de son cou dans une intention différente.

Plus tard, elle sortit faire sa tournée des boutiques et s'arrêta dans un salon de thé où elle ne prit rien d'autre que du thé. C'était l'heure du déjeuner, mais elle n'avait pas les moyens de manger à l'extérieur. *Bien sûr*, pensa Walt, *il faut qu'elle se fasse connaître dans la ville*. Le salon de thé était grand, il y avait même un rayon cadeaux. A travers la salle, Walt vit Karen pencher la tête sur le côté, puis en arrière. Elle avait enlevé ses lunettes de soleil mais pas son chapeau, qui cachait la moitié de son visage. Elle écoutait les conversations autour d'elle, une petite moue mélancolique sur les lèvres. Walt avait vécu des déjeuners de ce genre, où, pour échapper à sa propre solitude, il considérait les inconnus comme des acteurs chargés de le divertir.

Il s'arma de courage. Voilà comment Sharon l'avait attiré : en jouant les femmes seules, pour séduire l'homme seul qu'il était. Avec une détermination soudaine, il traversa le salon de thé et s'assit en face d'elle. La chaise était si vieillotte qu'elle faillit s'effondrer sous son poids. Elle eut le souffle coupé.

Walt se pencha par-dessus la table et lui enleva son chapeau, libérant une chevelure châtain clair qu'il se rappelait si bien.

Mais les yeux effrayés fixés sur les siens étaient d'un bleu qu'il ne connaissait pas. Les yeux de Sharon étaient marron.

« Pardon, fit-il. Je croyais... »

Il la regarda. Il y avait une ressemblance – elles étaient sœurs, visiblement –, mais Karen était plus jeune et plus douce que la femme de Walt. Sa lèvre inférieure tremblait. C'était incroyable qu'elle ne

hurle pas, vu la peur qu'il lui avait faite.

« Pardon, répéta-t-il. Je vous ai prise pour quelqu'un d'autre. Quelqu'un que je connaissais à... » Il faillit dire Miami. « ... Dallas. »

Il ne savait pas pourquoi il se risquait à en dire plus. Peut-être à cause de la façon dont Karen le regardait, parce que ses yeux avaient l'air de moins en moins effrayés à mesure qu'il s'expliquait. Elle continua de le regarder jusqu'à ce qu'il ajoute :

« Elle s'appelait Sharon Miller.

– Ma sœur, sourit-elle.

– J'ai lu ce qui lui est arrivé. Je suis navré.

– Merci », fit-elle, le visage contracté par la douleur.

Il ne pouvait pas partir à ce moment-là – pas après lui avoir rappelé le drame qu'elle avait vécu. Il resta à sa table et, lorsque la serveuse débordée apparut, il commanda à déjeuner pour deux, passant outre les protestations de Karen, et veilla à ce qu'elle mange sa soupe et sa moitié de sandwich. Il cherchait encore des traces de Sharon dans son visage, mais il devenait de plus en plus évident que Karen était une personne différente. A mesure que sa théorie se désagrégeait, sa crainte refaisait surface, ainsi qu'un nouveau sentiment. Il reconnaissait la tranquillité de Karen et les sentiments contradictoires que cachait son sourire timide. Il reconnaissait sa propre vie.

Il s'inventa un rapport quelconque avec Sharon pour questionner Karen sur leur vie. Elles avaient perdu leurs parents à l'adolescence, et Sharon avait été pour Karen une mère autant qu'une grande sœur, même si elles n'avaient que trois ans de différence. Puis Sharon était allée à Dallas pour trouver du travail. Elle avait demandé à sa sœur de l'accompagner, mais celle-ci avait eu le bon sens de préférer Fredericksburg à Dallas.

« Pourquoi n'avez-vous pas passé un diplôme d'enseignement plutôt que de vous contenter de faire des remplacements ? » demanda Walt.

Karen le regarda bizarrement, et il se rendit compte qu'elle n'avait pas parlé de ses remplacements occasionnels. Elle répondit quand même :

« C'est juste que je ne me suis jamais vraiment... fixée sur ce que je voulais faire, vous voyez ? »

Oh ! oui. Il voyait très bien. « Je n'ai pas encore décidé... », commença-t-il, avant de s'apercevoir qu'elle disait exactement la même chose. Ils rirent.

Il paya l'addition et sortit avec elle, puis continua sur le trottoir. Karen ne fit pas d'objection. Il sentait son épaule toute proche. Il surprit un regard en coin de la jeune fille. Elle rougit. Mais sa timidité

n'éveillait en Walt aucun sentiment de domination, comme cela s'était produit avec Sharon. Il avait seulement envie de prendre Karen par la main, tel Hansel prenant la main de Gretel dans la forêt, pour qu'ils se fraient ensemble un chemin dans le monde.

L'idée de la prendre par la main lui rappela ses propres mains. Elles étaient lourdes. Walt ne pourrait jamais se frayer un chemin. Même si par miracle il avait une chance de faire sa vie avec Karen, il ne pouvait pas prendre ce risque. Son épouse défunte lui avait appris qu'une bête féroce sommeillait en lui, qui pouvait bondir à tout moment.

Si seulement il avait d'abord rencontré Karen.

Des gens les bousculaient, leur souriaient, quelqu'un parfois marmonnait ses condoléances à Karen. Ils tournèrent dans une rue déserte, la rue où habitait Karen. Comme elle ralentissait le pas, Walt la regarda avec curiosité : elle avait l'air triste, mais pas l'air affligé que quelqu'un devrait avoir en apprenant la mort de sa sœur bien-aimée.

Arrivés au cottage, ils marchèrent jusqu'à la véranda, mais Karen s'arrêta là et ne lui proposa pas d'entrer. Elle s'adossa à la porte, le regarda d'un air franc et lui demanda :

« C'est vous, n'est-ce pas, le mari de Sharon ? »

Il ne lui vint guère à l'esprit de nier. Depuis qu'il avait vu que Karen n'était pas Sharon, comme il se l'était imaginé, il savait que sa vie était finie. Cela ne changeait rien que la police l'arrête ou qu'il retourne se cacher.

« Est-ce que je peux vous expliquer ? Nous pouvons rester dehors. Je n'ai aucune raison de vous faire du mal.

– Je sais », fut-il surpris de l'entendre dire.

Il vit dans ses yeux que si Karen était triste, c'était en partie pour lui.

Il raconta brièvement son histoire, en insistant sur le fait qu'il s'était vite aperçu de son erreur. Oui, il était devenu fou de rage après Sharon, mais...

« Je sais comment elle pouvait être », fit tranquillement Karen.

Alors voilà pourquoi elle le regardait comme ça ! Stupéfait, Walt croisa le regard de la jeune fille. Il y trouva de la sympathie.

Il lui parla de la théorie selon laquelle Sharon avait survécu et avait fait d'une sœur imaginaire l'autre bénéficiaire de l'assurance vie – que Walt ne pourrait pas toucher puisqu'il avait causé la mort de Sharon. Il n'eut pas à expliquer pourquoi sa théorie était fausse.

« Alors après je me suis dit, peut-être que ce n'est pas la sœur qui

est imaginaire, peut-être que c'est Sharon elle-même. Peut-être qu'elle avait continué à être Karen ici, pendant qu'elle cherchait quelqu'un à Dallas... » Une victime pour son plan. Ce n'était pas idiot. Karen menait une vie tellement à part qu'elle pouvait s'absenter des jours, ou même des semaines d'affilée sans que cela se remarque. Il s'était assis à sa table, convaincu qu'en lui enlevant son chapeau il découvrirait les yeux de Sharon – une Sharon qui aurait découvert comment être sa propre bénéficiaire.

Au lieu de cela, il était tombé sur un regard qu'il avait eu d'emblée le sentiment de connaître. Quand l'espoir fit bondir son cœur, Walt était devenu assez intrépide pour saisir sa chance. Le souffle court tout à coup, il prit la main de la jeune femme. « Karen, venez avec moi. Je suis tellement désolé. Si je pouvais tout effacer, je le ferais. Tout, depuis le jour où j'ai rencontré votre sœur. Si seulement j'avais pu vous rencontrer, vous, à la place... Je sais que c'est fou, mais si vous ressentez la même chose... »

C'était le cas. A sa façon de le regarder, il en était certain. Mais c'était vraiment fou. Comment pouvait-il lui demander de s'enfuir avec l'assassin de sa sœur ? Comment pourrait-elle – ou il – oublier ce qu'il était ?

Ils avaient tous les deux si peu à perdre dans la vie que, l'espace d'un instant, cela sembla possible. Mais c'était faux. Tandis que Karen le regardait avec tristesse, Walt entendit un bruit de pneus. Ce fut presque un soulagement quand, se retournant, il vit la voiture de police se garer contre le trottoir.

Walt ne fit pas d'histoires, et l'arrestation fut rapide. « Je suis désolé », cria-t-il lorsque l'un des deux flics lui fit passer la tête sous le montant de la portière pour l'installer à l'arrière de la voiture. L'autre flic termina l'interrogatoire de Karen, puis rejoignit son coéquipier. Les deux agents en uniforme continuèrent à discuter tranquillement à côté de leur véhicule en attendant que Karen rentre dans le cottage.

Elle aussi était désolée. Désolée pour Walt. Elle seule savait ce qu'il avait enduré. Elle avait presque la sensation de l'avoir suivi de loin, tandis qu'il se rapprochait d'elle peu à peu, pensant qu'elle était quelqu'un d'autre. Elle aussi avait senti une affinité quand leurs yeux s'étaient rencontrés.

Karen laissa tomber son chapeau sur une chaise. Elle n'alluma pas la lumière. Il faisait sombre dans le petit cottage l'après-midi. Il y régnait une fraîcheur secrète et cloîtrée, qui émanait des deux chambres à l'arrière. Debout, indécise, Karen sentait cette fraîcheur se poser furtivement sur elle, presque aussi tangible que les mains qui agrippèrent ses épaules un instant plus tard.

« Il a failli comprendre, dit Sharon. Failli seulement. » Tout en maintenant sa sœur en place, elle lui lécha le lobe de l'oreille avec espièglerie.

Karen regarda dehors la rue inondée de soleil, à l'emplacement où il n'y avait plus de voiture de police. Son cœur se dessécha.

Traduit par Esther Ménévis

L'IMPOSTEUR

HARLAN COBEN

« Mon mari a disparu », dis-je.

J'attendis la réaction de l'inspecteur Harding, mais il avait l'air davantage préoccupé, pour ne pas dire fasciné, par le croissant à moitié mangé qu'il tenait dans sa main droite.

Il avait la cinquantaine, estimai-je. Son costume semblait sortir d'un panier de linge sale où il aurait été entreposé depuis l'affaire du Watergate. A dire vrai, lui aussi.

Avec un soupir, Harding posa son croissant et prit un crayon. Le sourire dont il me gratifia découvrit des dents d'un jaune éclatant. « A nous deux ! »

Je fis de mon mieux pour ne pas tomber en pâmoison.

« Depuis quand votre mari a-t-il disparu, madame... ? »

– Kimball. Jennifer Kimball. Mon mari s'appelle Edward, et cela fait deux jours qu'il a disparu. »

Le policier prit note, jetant à peine un regard à son calepin.

« Votre adresse ? »

– 3, Markham Lane.

– Markham Lane ? C'est là qu'on vient de construire les nouvelles résidences de luxe, non ? »

J'acquiesçai, tout en ajustant le bracelet en or autour de mon poignet – un cadeau d'Edward, puis je croisai les jambes. Une lueur apparut dans les yeux du flic, qui suivirent mon mouvement, rampant le long de ma chair tels des vers de terre.

« Mon mari et moi avons emménagé dans le New Jersey la semaine dernière, expliquai-je. Nous habitons en Arizona, tout près de Phoenix. »

Il sembla surpris. « Vous êtes de là-bas, mon chou ? »

A part peut-être « ma jolie » et « ma chatte », il y a peu de choses qui me ravissent plus qu'être appelée « mon chou » par un beau mec charismatique doué de cette rare qualité de posséder à la fois des fringues de premier choix et une hygiène dentaire hors pair. « Pourquoi auriez-vous donc besoin de... »

– Écoutez, madame Kimball, je suis de votre côté. » Il parlait de ce ton condescendant que certains hommes prennent avec moi. « Moi aussi, je veux découvrir ce qui s'est passé, OK ? Mais mettez-vous à ma

place : vous quittez Phœnix pour emménager ici et, un ou deux jours plus tard, votre mari disparaît. Je dois envisager l'éventualité d'une petite querelle d'amoureux, ou...

– Il n'y a pas eu de querelle d'amoureux, l'interrompis-je. Mon mari a disparu. Sa voiture n'est plus là.

– Quel genre de voiture ?

– Une Mercedes 500 bleue, année 1997. Intérieur bordeaux. Flambant neuve. »

Il émit un petit sifflement. « Une 500, hein ? Immatriculée dans le New Jersey ou en Arizona ?

– Dans le New Jersey. AYB 783. »

Il nota le numéro. « Et que fait votre mari, madame Kimball ?

– Edward est dans l'import-export, répondis-je vaguement. Mais il n'a pas encore eu le temps de louer des bureaux ici.

– Est-ce qu'il a des amis ou de la famille dans le coin ?

– Non.

– Avez-vous une photo de lui ? »

Je fouillai maladroitement dans mon sac à main pour en ressortir une petite photo d'Edward.

« Bel homme », remarqua Harding.

Je ne dis rien.

« Ça fait combien de temps que vous êtes mariés ?

– Six mois. »

Son téléphone sonna. « Harding à l'appareil. Quoi ? Ah ! bien. Très bien. » Il reposa le combiné et se leva. « Bon, madame Kimball, nous allons faire une petite vérification et voir ce que nous trouvons. »

Je fus congédiée.

J'avoue que j'ai le goût du luxe. Ce n'est pas un crime, si ?

Ma voiture – mon petit chaton – est une Jaguar. Une machine puissante et sexy. Edward voulait que je prenne une Mercedes comme lui – elles sont plus fiables, disait-il – mais il n'y a pas eu moyen de me dissuader.

Je remontai notre allée en arc de cercle et garai ma voiture à côté de l'entrée. Mais en introduisant ma clef dans la serrure de la porte, je vis qu'elle n'était pas fermée.

Bizarre.

J'ouvris délicatement la porte. Si j'avais essayé de ne pas faire de bruit, eh bien, j'avais lamentablement échoué. La porte grinça comme un jouet pour chiens. Lorsque j'entrai, mes talons claquèrent

bruyamment sur les dalles de marbre. Je regardai autour de moi. Rien. C'était presque littéralement vrai. Très peu de nos affaires avaient été livrées. Le grand vestibule était pour ainsi dire vide.

C'est alors que j'entendis des bruits de pas venant d'une autre pièce. Je tressaillis et me repliai vers la porte, prête à piquer un sprint.

« Jen ? Est-ce que c'est toi ? »

Il déboula dans le vestibule, tout souriant. « Ma chérie, où étais-tu passée ? » Il mesurait environ un mètre quatre-vingts et avait des cheveux noirs ondulés. Assez banal côté physique – ni laid, ni beau. C'était aussi un parfait inconnu. Je n'avais jamais posé les yeux sur cet homme de toute ma vie.

La logique aurait sans doute exigé que je parte en courant, mais la fuite, ça n'avait jamais été mon style.

« Qui êtes-vous ? » demandai-je sèchement.

L'homme me regarda, déconcerté.

« Tu plaisantes ? »

– Dans deux secondes, je hurle. Qui êtes-vous ?

– Est-ce que tu te sens bien, Jen ?

– J'ai dit : Qui êtes-vous ? »

Son regard déconcerté fit place à un sourire las.

« D'accord, Jen, parlons-en.

– De quoi ?

– Pourquoi est-ce que tu m'en veux encore ? Je pensais que tout était arrangé entre nous.

– J'appelle la police. »

Il me regarda me diriger vers le téléphone, sans rien faire pour m'arrêter.

« Alors, tu ne plaisantes pas ? »

– Bien sûr que je ne plaisante pas. Qui êtes-vous ? »

Il me considéra avec ce qui semblait être une inquiétude sincère.

« Jen, je crois que tu ferais mieux de t'asseoir. »

Fallait-il que je prenne la fuite ? Au diable la fixité. J'allais appeler l'inspecteur Harding et voir la réaction du bonhomme. Je saisis le combiné, sans quitter le type des yeux. Lui continua de m'observer avec un mélange de perplexité et d'inquiétude. J'avais commencé à composer le numéro quand mon regard tomba sur la table. J'eus le souffle coupé.

« Chérie, qu'est-ce qu'il y a ? »

Je l'entendis à peine. Ma main se baissa pour ramasser un porte-clefs en argent – celui d'Edward.

« Ce sont seulement mes clefs, Jen », dit l'homme.

Je fis volte-face.

« Où les avez-vous eues ?

– Vas-tu arrêter à la fin ? Cesse de faire semblant que tu ne connais pas ton propre mari ! »

Mon mari ?

Je laissai tomber le porte-clefs et fonçai dehors. « La fuite, ce n'était pas mon style », la bonne blague ! L'imposteur me suivit, m'appelant d'une voix douce, suppliante. Je tournai à gauche en direction du garage. Lorsque je regardai à l'intérieur, quelque chose dans mon cerveau se figea.

Une Mercedes 500 bleue, année 1997. Flambant neuve. Je vérifiai la plaque d'immatriculation. New Jersey. AYB 783.

L'homme arriva derrière moi.

« Ce n'est que ma voiture. »

Je me retournai vers lui.

« Je ne sais pas qui vous êtes ni quel coup...

– Quel coup ? Bon sang, de quoi est-ce que tu parles ?

– Comment vous êtes-vous procuré sa voiture ?

– La voiture de qui ?

– Celle d'Edward !

– Jen, arrête, s'il te plaît ! Tu me fais peur !

– J'appelle la police. »

Il secoua la tête dans un mouvement qui ressemblait à de la résignation. « Très bien. Vas-y. Peut-être qu'ils pourront m'apprendre quel extra-terrestre a embrouillé la cervelle de ma femme. »

A grandes enjambées, je retournai dans la maison, suivie à quelques pas par l'homme. Je n'arrêtais pas de regarder derrière moi, me demandant quand il allait attaquer, prête à réagir à son assaut imminent. Mais il n'y eut pas d'assaut. Il n'allait certainement pas me laisser le temps de téléphoner. Si je parlais à la police, le pot aux roses, comme on dit, serait découvert.

Je décrochai, ma main tremblant comme si elle tenait un marteau-piqueur. L'homme se rapprocha, mais lorsque je fis un pas pour m'éloigner, à ma grande surprise, il leva les mains en signe de capitulation et battit en retraite. « Quoi que j'aie pu faire, Jen, je suis désolé. Crois-moi. »

A l'autre bout de la ligne, on répondit :

« Commissariat de Livingston.

– L'inspecteur Harding, s'il vous plaît. De la part de Jennifer Kimball.

– Ne quittez pas. »

J'entendis le téléphone sonner à nouveau, puis :

« Harding à l'appareil.

– Inspecteur Harding, c'est Jennifer Kimball.

– Bonjour, madame Kimball. Vous avez retrouvé votre mari ? »

J'avais l'impression bizarre d'être une rapporteuse qui vient juste d'appeler la maîtresse. Je m'attendais à ce que la petite brute parte en courant maintenant qu'un adulte arrivait. Mais Edward l'imposteur ne bougea pas plus qu'une statue de Rodin.

« Non, répondis-je lentement. Mais un inconnu s'est introduit chez moi.

– Est-ce qu'il est encore là ?

– Il est juste devant moi. Il dit qu'il est Edward.

– Votre mari ? Je ne pige pas.

– Moi non plus, inspecteur. Il a les clés d'Edward, il a la voiture d'Edward, et il prétend qu'il est Edward. »

Silence.

« Eh bien, que fait-il ?

– Ce qu'il fait ?

– Est-ce qu'il cherche à s'échapper ?

– Non. »

J'imaginai à quel point tout cela devait paraître cinglé à Harding, alors je ne pouvais pas le blâmer le moins du monde. Mais bien sûr, je ne m'en privai pas.

« Madame Kimball, est-ce que ça vous ennuerait de me le passer ?

– Non. »

Je tendis le téléphone au mystérieux inconnu.

« Il veut parler avec vous.

– Bien, fit-il, prenant le combiné. C'est bon, la blague est terminée, dit-il au téléphone. Qui êtes-vous ? »

J'entendais à peine la voix grêle de Harding dans l'écouteur ; les mots de l'imposteur, eux, étaient on ne peut plus clairs : « Quoi, la police ? Oh ! Ça suffit ! La plaisanterie est allée trop loin. » Silence. « D'accord. Ne quittez pas. » Il mit l'appel en attente et composa un

autre numéro.

« Qu'est-ce que vous faites ? » demandai-je.

Les traits de l'imposteur restèrent figés.

« Ton ami au bout de la ligne, commença-t-il en appuyant sur les touches, prétend être l'inspecteur Ronald Harding, du commissariat de Livingston. Alors j'appelle moi-même le poste de police, pour mettre fin une fois pour toutes à cette petite comédie. »

J'étais stupéfaite. Jusqu'où ce type irait-il ?

Il resta silencieux le temps que la connexion s'établisse avec le poste.

Puis : « Je voudrais parler à l'inspecteur Harding, s'il vous plaît. » Silence. « Quoi ? Alors vous êtes bien de la police ! Bon sang ! Je vous demande pardon, mais quelque chose de très étrange... Oui, bien sûr que je suis Edward Kimball. Non, je ne comprends rien à ce qui se passe. Ma femme est partie ce matin et puis... Elle a dit que j'avais quoi ? » Se tournant vers moi, il me regarda tendrement. Je lui lançai en retour mon plus furieux regard de créature infernale. « Ecoutez, je ne sais pas ce qui se passe ici... Oui, nous nous sommes un peu disputés mais... Bon, c'est une bonne idée. Jen, il veut te parler. » Il me tendit le téléphone.

« Oui, inspecteur ?

– J'arrive tout de suite, répondit Harding. Voulez-vous rester en ligne avec un autre agent le temps que j'arrive ?

– Je vais mettre le haut-parleur. » J'appuyai sur le bouton avant de raccrocher. « Dépêchez-vous.

– Je suis en route.

– Il va arriver dans quelques minutes, dit l'imposteur. Essaie de ne pas t'en faire, d'accord ?

– Changez de disque, dis-je en soupirant. Et arrêtez de m'appeler comme ça.

– Comment ?

– Jen. C'est comme ça qu'Edward m'appelle.

– Écoute, ma chérie, je sais que ce déménagement a été éprouvant, mais... »

Tandis qu'il poursuivait son discours, une idée me vint à l'esprit. Vous comprenez, la plupart de nos affaires n'étaient pas encore arrivées d'Arizona, mais quelques-unes, si – notamment un carton d'objets personnels d'Edward. Et qu'est-ce qu'Edward avait immédiatement sorti du carton pour le poser sur la table de chevet à côté de son lit ? Notre photo de mariage !

Ce serait la preuve irréfutable que ce type était un imposteur. Affaire classée. Qu'on l'enferme pour avoir pénétré chez moi par effraction, et peut-être bien pire encore.

« Jen ? »

Je tentai de sourire.

« Je vais monter quelques minutes, euh, mon chéri. »

Faire semblant, jouer le jeu, c'était mon nouveau credo.

« Bien ! répondit-il. Et si tu te passais de l'eau sur la figure, peut-être que ça t'éclaircirait les idées ?

– Oui, je vais le faire. »

J'avais les jambes en coton tandis que je gravissais les marches du majestueux escalier. Il était impossible que cet homme s'imagine qu'il allait s'en tirer impunément en prenant la place d'Edward ! *Il doit être fou*, pensai-je. *Échappé d'un hôpital psychiatrique...*

Oh ! Mon Dieu ! C'est peut-être ça. Il croit peut-être réellement qu'il est Edward. Il a peut-être volé le portefeuille d'Edward, il y a eu une espèce de court-circuit dans son cerveau, et maintenant il pense qu'il est mon mari.

Garde ton sang froid, me dis-je. Ne le contrarie pas. S'il est vraiment instable, qui sait quelle sera sa réaction si tu continues à l'affronter ? L'inspecteur Harding sera bientôt là. Reste calme.

« Jen, est-ce que ça va ? »

Sa voix me fit sursauter.

« Beaucoup mieux, chantai-je, dans mon meilleur numéro de fée du logis sous euphorisants. Je descends dans une minute. »

Sur la pointe des pieds, je me dirigeai vers la table de chevet d'Edward. Une vague de soulagement me submergea à la vue du cadre familial en argent. Mais lorsque j'eus la photo de mariage dans les mains, mon cœur fit un bon dans ma poitrine. Je fermai les yeux, les rouvris, en vain : rien n'avait changé.

J'étais bien là, vêtue de blanc et de dentelle, ressemblant à tout ce à quoi un homme peut rêver que sa femme ressemble le jour de son mariage. Et debout à mes côtés, visage hâlé, sourire aux lèvres, portant un smoking noir agrémenté d'une cravate blanche et d'une large ceinture, se trouvait l'imposteur.

« Jen ? »

Je laissai tomber le cadre et l'entendis se briser. L'homme était appuyé au chambranle de la porte, les bras croisés, l'air décontracté comme s'il posait pour une pub. « Eloignez-vous, dis-je.

– C'est bon, Jen. L'inspecteur Harding est là. »

Harding surgit de derrière la porte comme s'il venait d'être annoncé sur le plateau du Leno Show. « Bonjour, madame Kimball, fit-il en écartant les mains. Alors, qu'est-ce qui ne va pas ? »

– Cet homme prétend qu'il est Edward.

– Oh ! Arrête un peu, rétorqua l'homme. Ça a assez duré. »

Harding se tourna vers l'imposteur. « Où étiez-vous ces deux dernières heures ? »

– Ici même, pour l'amour du ciel ! Jen et moi étions en train de déballer nos affaires. Nous venons de déménager d'Arizona. Écoutez, inspecteur, je suis désolé pour tout ce qui arrive. Nous avons eu un petit différend ce matin, mais je pensais que c'était réglé. Tenez..., dit-il en marchant jusqu'aux morceaux du cadre, voici notre photo de mariage. » Harding examina la photographie. « Est-ce la vôtre, madame Kimball ? »

Je secouai la tête. « Il a dû y faire quelque chose. Un montage ou je ne sais quoi. Il a à peu près la même taille qu'Edward, mais à part ça, ils ne se ressemblent pas du tout. »

Le faux Edward fit un pas en avant. « Sois réaliste, Jen, dit-il d'une voix apaisante. Est-ce que j'aurais aussi truqué toutes ces pièces d'identité ? » Il tendit à Harding un portefeuille Fendi – le portefeuille Fendi d'Edward. Je le lui avais offert pour son anniversaire. Il y avait trois pièces d'identité. Toutes étaient au nom d'Edward Elaine Kimball. Toutes portaient la photo du mystérieux inconnu.

Harding examina attentivement les cartes, puis me regarda.

« Ce sont des feux, dis-je. Toutes ! »

L'inspecteur hocha la tête, mais maintenant c'était pour m'amadouer. « Monsieur Kimball, cela vous ennuerait-il de me laisser seul une minute avec votre femme ? » Autrement dit : *Laisse-moi m'occuper de cette blonde hystérique, mon gars. Ça fait partie du boulot.*

Ma voix était forte, mon ton mesuré : « Ce n'est pas Monsieur Kimball, et je ne suis pas sa femme. »

Ignorant mon accès de colère, Harding ne détacha pas ses yeux d'« Edward », qui acquiesça d'un signe de tête avant de quitter la pièce. Une fois seul avec moi, l'inspecteur ferma la porte, prit une profonde inspiration et se frotta la figure.

« Vous savez l'impression que donne toute cette affaire, n'est-ce pas, madame Kimball ? »

– Que je suis folle à lier, répondis-je posément. Mais je ne le suis pas. Il n'est pas Edward. Ses pièces d'identité sont des faux, il a trafiqué notre photo de mariage. Je suis sûre que c'est une espèce de cinglé. Je suis sûre... »

Harding plaça quelque chose devant mon visage et mes paroles s'évanouirent. La réalité, cette chose qui avait jusqu'alors été si solidement ancrée dans mon esprit, vacillait. « Non...

– Voici la photo d'Edward que vous m'avez donnée il y a moins d'une heure, dit Harding. Regardez-la. »

Je secouai la tête.

« Regardez-la, madame Kimball. »

Je regardai. C'était une photo de l'imposteur.

La tête me tourna. Je me sentais défaillir, même si ça ne m'était jamais arrivé de la vie. C'était impossible, tout bonnement impossible...

« Je vois deux explications, continua le policier, à ce qui se passe ici. Primo, c'est que vous avez des problèmes de santé. Deuzio, vous êtes une sale gosse gâtée en manque d'attention. Et laissez-moi vous dire, mademoiselle, que je n'apprécie pas du tout votre façon de mêler la police à votre petit mini-drame. » Il lança la photographie sur le lit sans dissimuler son dégoût. « Consultez un spécialiste, madame Kimball, moi, j'ai d'autres chats à fouetter. »

Il sortit en trombe de la pièce. J'étais incapable de bouger. Quelque part au loin, j'entendis une porte se fermer, puis : « Jen ? Est-ce que tu vas bien, ma chérie ? »

La tête n'arrêta de me tourner que lorsque, par bonheur, je perdis conscience.

J'ai toujours beaucoup rêvé. Depuis toute petite, le sommeil m'emmène dans des voyages nocturnes aux sensations intenses qui ne s'effacent pas au réveil. Je me rappelle tout, ce qui n'est pas toujours une bonne chose. Je ne prétends pas être prophète, et je ne crois pas que les rêves nous montrent l'avenir, mais enfin, laissez-moi vous raconter ce que j'ai vu.

Je me voyais, debout dans une allée. Je me regardais de loin, comme James Stewart dans *Fenêtre sur cour*, incapable d'empêcher les horreurs qui pourraient survenir à mon autre moi. La puanteur des déchets pourris était intolérable. Des morceaux de parpaings, des poubelles renversées et des bris de verre gisaient à terre comme des blessés. Le seul éclairage provenait d'une unique ampoule, placée au bout de l'allée. Je faisais un pas en avant.

Plus loin, j'apercevais la Mercedes d'Edward. Encore un pas, et j'en voyais beaucoup plus. Reposant sur le volant, il y avait la tête d'Edward – ou, du moins, ce qu'il en restait. Du sang maculait ses épaules et dégoulinait du tableau de bord, formant une flaque trouble à ses pieds.

A présent je voyais quelqu'un à côté de lui dans la voiture. Mais qui ? En plissant les yeux, je le reconnaissais. Pas franchement surprenant. Edward l'imposteur. Il plongeait la main dans la poche du costume anglais sur mesure d'Edward et en sortait son portefeuille. Il prenait l'argent, vérifiait les pièces d'identité, puis, se retournant, me regardait – droit dans les yeux – et me souriait.

Je me redressai dans le lit, respirant à grandes goulées. Ma peau était couverte d'un léger voile de sueur.

« Tu te sens mieux ? »

L'imposteur se tenait debout dans l'embrasure de la porte, les lèvres figées dans cet affreux sourire de rêve.

Je me levai et fis quelques pas chancelants dans sa direction.

« S'il vous plaît, dis-je, furieuse après moi d'avoir l'air si faible. Dites-moi ce que vous voulez. Je ferai tout ce que vous dites. Mais arrêtez... »

Il avança vers moi, mais lorsqu'il me vit reculer, il soupira et secoua la tête.

« J'ai du travail, fit-il sur un ton de capitulation. Je suis en bas, dans le bureau. »

C'est à ce moment-là que ça m'apparut. Je compris soudain comment je pouvais prouver qu'il était un imposteur : grâce à la tante d'Edward.

Rose Kimball était le seul parent vivant d'Edward. La vieille bique avait plus de soixante-dix ans et vivait à Boston, mais elle saurait en deux secondes que ce type n'était pas le vrai Edward. Rose et moi, pour être honnête, n'avions jamais été très proches. Plus précisément, la vieille bique me détestait. Comme beaucoup de gens qu'il m'est arrivé de rencontrer, elle assimilait beauté et chasse au millionnaire, et m'avait donc tout de suite prise en grippe.

Mais maintenant, Rose était ma planche de salut. Elle connaissait Edward mieux que quiconque et serait capable de dire rien qu'à l'entendre que cet homme était un imposteur. J'attrapai le téléphone à côté du lit et composai vite son numéro. Au bout de quatre sonneries, quelqu'un répondit : « Allô ?

– Bonjour, Rose.

– Bonjour, Jennifer. » Sa voix aurait glacé un gâteau de mariage. « Que puis-je faire pour vous ? »

Pour une fois, sa condescendance ne me dérangeait pas. Ce qui m'importait, c'était qu'elle avait tout de suite reconnu ma voix.

« Il y a quelqu'un qui veut vous parler, dis-je avant de poser la main sur le micro. Edward ! Ta tante au téléphone ! »

L'imposteur décrocha le combiné au rez-de-chaussée.

« Allô, Rose ? C'est toi ? »

Il connaissait donc son prénom.

« Ah ! Edward ! Je suis contente que tu appelles. »

L'espoir sur lequel je planais fit un piqué.

« Ce n'est pas Edward ! criai-je.

– De quoi donc parlez-vous ? répondit sèchement la tante.

– Ne t'en fais pas, tante Rose, intervint l'imposteur sur un ton d'un calme à me rendre folle. Jen traverse une période un peu difficile ces derniers temps.

– Je ne traverse pas une période difficile ! Et vous n'êtes pas Edward ! Dites-lui, Rose ! Dites-lui que vous savez qu'il n'est pas le vrai Edward !

– Je n'en ferai absolument rien, souffla-t-elle. Edward, je t'avais mis en garde à son sujet.

– Ça va s'arranger, tante Rose. Je pense que c'est le déménagement. Et toi, comment vas-tu ? »

Ils bavardèrent quelques minutes avant de se dire affectueusement au revoir. J'étais assise, le téléphone dans la main, bouche bée. La voix de l'imposteur ne ressemblait même pas à celle d'Edward !

J'avais l'impression que ma tête se fendait en deux ; plus rien n'avait de sens. Avant mon coup de téléphone à Rose, j'arrivais à voir comment toute l'affaire était possible, sinon rationnelle. Vous comprenez, mon rêve m'avait fourni une explication : l'imposteur avait tout simplement poussé le corps d'Edward hors de la voiture et décidé de prendre sa place. Il avait je ne sais comment trafiqué la photo de mariage et peut-être même soudoyé Harding pour échanger les photos du portefeuille. Je ne veux pas dire que c'était sensé, remarquez, mais au moins, ça appartenait au domaine des possibles.

Plus maintenant. Tante Rose n'aurait jamais été d'accord avec un tel plan. On ne pouvait pas l'acheter (la vieille bique était plus riche que Dieu lui-même) et, surtout, elle aimait Edward sans réserve. En aucun cas elle n'aurait accepté de tremper dans ce genre de combine, en aucune manière, à moins que...

Non, c'était impossible – impossible, irrationnel, complètement ridicule. Mieux valait ne pas y penser... Ne me restait donc plus qu'une possibilité, une possibilité qui ne cessait de me turlupiner : j'avais peut-être effectivement perdu la raison.

Je faisais peut-être une sorte de dépression nerveuse. Ce n'est pas le genre de chose qu'on peut regarder avec objectivité, mais il aurait

fallu être complètement fou pour ne pas commencer à douter de sa propre santé mentale après ce qui venait de se passer.

« Edward ? » appelai-je doucement. Donna Reed d'une voix sucrée.

« Oui, chérie ? »

– Je vais prendre un long bain chaud. On pourra parler après, d'accord ?

– Volontiers. Ne t'inquiète pas, mon cœur. Tu vas te remettre. Je vais prendre soin de toi. »

Oui, bien sûr. Je me rendis à la salle de bains et ouvris le robinet. Je n'avais aucune intention, pourtant, de prendre un bain. Je descendis les escaliers sur la pointe des pieds, passai devant la porte du bureau, avant de me diriger vers le jardin. Une minute plus tard, j'étais dans le garage, penchée sur la voiture d'Edward. Je ne sais pas très bien ce que je cherchais – des taches de sang, peut-être. Un indice quelconque. Mais je n'ai rien trouvé. Le siège avant était immaculé, dans le même état qu'Edward l'avait toujours laissé. Il y avait seulement un petit problème.

La couleur n'était pas la même.

Edward avait un modèle spécial avec un intérieur bordeaux. Cette voiture – celle de l'imposteur – avait un intérieur gris.

Je faillis pousser un cri. Ce n'était pas la voiture d'Edward, et je n'étais pas folle ! L'homme dans ma maison n'était pas Edward. Une part de moi fut soulagée. L'autre part sentit monter la terreur. Cela me ramena à une autre peur, une peur qui avait déferlé sur moi lorsque Rose avait soutenu que l'imposteur était bien son neveu. Il n'y avait qu'une manière d'expliquer que Rose ait accepté un tel mensonge : c'était qu'Edward le lui ait demandé.

Voilà, c'était dit. Je savais, bien sûr, que ce n'était pas possible. J'aimais autant croire que Rose pouvait être achetée que croire qu'Edward était derrière tout ça. Et pourtant, plus j'y pensais, plus cette histoire me contrariait. Si j'éliminais l'impossible, que restait-il ?

J'ouvris la porte de ma Jaguar sans un bruit et me glissai sur le siège. En sortant de l'allée, je jetai un coup d'œil derrière moi. Par la fenêtre du bureau, je vis l'imposteur qui parlait au téléphone, et qui me regardait.

Il me fallut une demi-heure pour trouver la ruelle – surtout parce que je devais m'assurer que je n'étais pas suivie. A mon arrivée, tout était exactement comme dans mon rêve – l'obscurité, l'ampoule nue, la puanteur qui aurait paralysé un zèbre.

Retenant ma respiration, je marchai rapidement vers le grand bac à ordures. Ceux qui me connaissent auraient trouvé le spectacle peu

banal : Jennifer Kimball à quatre pattes dans une ruelle crasseuse, en train de fouiller sous une poubelle au milieu d'un essaim de mouches bourdonnantes. Mais ils ne savent pas ce que Jennifer Kimball a enduré dans le passé. Plus maintenant. Plus jamais.

Je cherchai à tâtons jusqu'à ce que ma main tombe sur un objet métallique et le porte à ma vue. Un revolver – un Smith & Wesson, en fait, calibre 38. J'ouvris le barillet. J'étais certaine qu'il y aurait des balles à blanc. C'était la seule façon d'expliquer ce qui se passait. Je vidai les cinq chambres restées intactes. Les balles étaient réelles. Pas de balles à blanc.

Je laissai tomber le revolver comme s'il brûlait. Encore une fois, c'était insensé, absolument insensé. Tout se passait comme si je m'étais réveillée, un matin, et que les lois de la nature avaient été changées. E n'égalait plus MC². L'océan Atlantique était un continent. La terre était plate. Et la frontière nette entre la vie et la mort était soudain très trouble.

En tournant au coin, je fus accueillie par une autre surprise, qui s'en prit à ma santé mentale de ses griffes acérées : une Mercedes 500 bleue, année 1997, flambant neuve, immatriculée dans le New Jersey, AYB 783. A l'endroit précis où elle se trouvait dans mon rêve.

Je m'approchai de la voiture et regardai attentivement à travers le pare-brise arrière. Un corps était affalé sur le siège avant, la tête posée sur le volant.

Avec un sentiment plus fort que l'horreur, je m'aperçus que j'avais la main sur la poignée. La portière s'ouvrit lentement. La gorge nouée, je me penchai pour tirer la tête en arrière. Au dernier moment, tandis que je regardais les taches de sang séché sur le revêtement bordeaux, j'eus une seconde pour me demander pourquoi, si Edward était derrière tout ça, il n'avait pas laissé l'imposteur utiliser sa propre voiture. Et, durant cette fraction de seconde, la réponse m'apparut : la Mercedes d'Edward était une pièce à conviction, elle devait servir à un autre plan.

La tête sur le volant se redressa brusquement et me fit un sourire. « Bonjour, madame Kimball. »

En bondissant en arrière, je trébuchai sur une boîte de conserve et me retrouvai par terre. Je me relevai péniblement tandis que l'homme sortait de la voiture pour me faire face. Tout prenait sens tout à coup. Toutes les pièces se mettaient en place. Et le tableau n'était pas joli, joli.

« Ce n'est pas possible ! » criai-je, même si en vérité je savais qu'il ne pouvait pas en être autrement. C'était la seule solution. Vous comprenez, Edward n'était pas derrière tout ça. Edward était bel et

bien mort.

« C'est fini, madame Kimball. »

L'inspecteur Harding sortit de la Mercedes à l'instant où une voiture de police s'arrêtait derrière nous. Deux hommes en descendirent, leurs armes braquées sur moi. L'un d'eux était Edward l'imposteur.

Je retournai la tête vers Harding. « Je ne...

– ... comprends pas ? continua-t-il pour moi. Je pense que si. Nous avons trouvé le corps de votre mari ici la nuit où il a été assassiné. »

C'était le moment de jouer à la Créatine. « Assassiné ?

– Vous l'avez tué, madame Kimball, tout comme vous avez tué votre premier mari. »

À la Veuve Éplorée, maintenant. Je fis apparaître une larme au coin de mon œil.

« Gary est mort dans un accident de voiture.

– Sa voiture a basculé dans un ravin, accorda Harding, mais c'est vous qui l'avez poussée. Et vous avez touché l'assurance vie de votre mari, soit un demi-million de dollars. »

Choquée. Insultée. Troublée. « Qu'est-ce que vous voulez dire ?

– Quand nous avons trouvé le corps d'Edward Kimball, commençait-il, il y avait toujours votre adresse dans l'Arizona sur ses pièces d'identité. Le seul numéro à appeler en cas d'urgence était celui de M^{me} Rose Kimball, une tante domiciliée à Boston. Quand nous lui avons appris la nouvelle, elle vous a tout de suite soupçonnée. Moi, des vieilles dames bizarres, j'en ai souvent entendu, alors je n'y ai pas fait beaucoup attention, jusqu'à ce que j'effectue une petite recherche d'antécédents. Edward Kimball avait récemment souscrit une assurance vie d'un montant de trois millions de dollars. Imaginez un peu ! »

J'avais été roulée. Moi. « Ça ne prouve rien.

– Bien répondu, continua-t-il. Vous avez été très maligne sur ce coup. Vous saviez que votre mari, dans l'import-export, était en fait un trafiquant de drogue et que, logiquement, son meurtre passerait pour un règlement de comptes. Mais moi, comme Rose Kimball, je soupçonnais autre chose. Alors on a eu l'idée de créer un autre Edward.

– Je ne comprends...

– Vous aviez raison, bien sûr. Pour la photo de mariage, on a procédé à un petit trucage. Les papiers d'identité étaient des faux fabriqués par la police. On a pris une autre Mercedes, mais comme on n'en trouvait pas avec un intérieur bordeaux, on a pris un intérieur

gris.

– Alors vous vouliez me faire croire qu’Edward était vivant ? »

Il haussa les épaules. « On jouait à un petit casse-tête, c’est tout. Vous saviez que vous aviez-vous-même abattu votre mari d’une balle dans le crâne. Mais avec tout ce qui s’est passé, vous avez commencé à avoir des doutes. Vous avez commencé à vous demander si Edward n’avait pas survécu, s’il n’avait pas découvert votre plan et ne vous avait pas doublée – en échangeant les balles réelles contre des balles à blanc, par exemple, en utilisant un peu de ketchup pour que tout ait l’air bien sanglant. Et que peut-être maintenant il se vengeait de vous avec cet imposteur. C’est ce que vous avez pensé, non ? »

J’étais trop occupée à chercher une échappatoire pour répondre.

Il avait l’air sacrément content de lui. « Alors vous êtes revenue ici pour voir s’il y avait des balles à blanc dans le revolver et vous prouver qu’Edward était bien vivant, pour-suivit-il. Et à l’instant où vous avez tourné dans cette ruelle, madame Kimball, vous vous êtes trahie. Il n’y avait qu’une manière d’expliquer comment vous saviez où se trouvait l’arme, et l’existence de cet endroit. C’est que vous l’avez tué. »

J’entrevis un rayon de lumière. « Puis-je vous demander une cigarette, inspecteur ? »

Il me lança un paquet de Marlboro. J’en pris une et l’allumai. Je croyais que j’allais m’étouffer et me mettre à tousser frénétiquement – je n’avais jamais goûté à la cigarette – mais finalement je trouvai ça plutôt agréable et un peu réconfortant. « Supposez que je n’aie pas pensé qu’Edward était derrière tout ça, fis-je.

– Je vous demande pardon ?

– Supposez, repris-je, qu’au lieu de douter de la mort d’Edward, j’aie commencé à douter de mes propres facultés. Supposez qu’avec votre plan impitoyable, vous ayez poussé à bout ma raison déjà fragile. »

Harding me regarda, un peu perdu à présent.

Je me tournai alors vers l’imposteur. « Edward, tu veux bien me ramener chez nous maintenant ?

– Hein ? »

Eh oui, le moment était venu de jouer à Madame Irresponsabilité Pénale. De me présenter en Victime d’un Excès de Zèle Policier. Les jurys adoraient ça. Je passai mon bras autour de celui de l’imposteur. « L’inspecteur Harding veut m’enfermer, Edward. Il pense que je t’ai tué. Mais tu es bien là, vivant, sain et sauf. Tu sais que je ne te ferais jamais de mal. Je t’aime. Tu es mon mari. Ils croient que je t’ai fait

quelque chose d'atroce. Eh bien, il ne nous reste plus qu'à engager le meilleur avocat de tout le pays... »

Traduit par Esther Ménévis

LES AUTEURS

Ridley Pearson, avec vingt romans à son actif, a conquis le succès grâce à ses histoires qui frappent l'imagination, privilégient le crime high-tech et la police scientifique, et, trop souvent, imitent la vie. Ridley fut le premier auteur américain à recevoir, en 1991, le Raymond Chandler-Fulbright Fellowship décerné par l'Université d'Oxford. Élevé à Riverside, Connecticut, Ridley partage aujourd'hui son temps entre les Rocheuses du Nord et le Midwest. Il vit avec sa femme Marcelle et leurs deux filles, Paige et Storey.

Né en 1954 à Coventry, en Angleterre, Lee Child passe sa jeunesse non loin de là, dans la ville de Birmingham. Il fait des études de droit à Sheffield puis, après un travail à temps partiel dans le théâtre, il rejoint la chaîne de télévision Granada Télévision à Manchester. C'est le début d'une carrière de dix-huit ans en plein « âge d'or » de la télévision britannique, pendant lesquels la chaîne produit les séries *Bri-deshead Revisited*, adaptation du roman de Evelyn Waugh, *The Jewel in the Crown*, *Prime Suspect* et *Cracker*. En 1995, à la suite de restructurations, il est licencié. Plutôt que d'y voir une épreuve, Lee Child, grand lecteur depuis son enfance, décide d'y voir une opportunité. Il achète papier et stylos, et s'attelle à l'écriture de *Killing Floor (Du fond de l'abîme)*, premier roman de la série des enquêtes de Jack Reacher. Le livre rencontre un succès immédiat et lance la série, dont les ventes et l'impact augmentent à chaque nouvelle parution. Lee passe son temps libre à lire, écouter de la musique et regarder les matches de baseball des Yankees, ou encore les matches de foot d'Aston Villa ou de Marseille. Il a une femme et une fille. Il est grand et mince, en dépit d'un régime alimentaire épouvantable et d'un refus obstiné de faire du sport.

Charles Ardai, entrepreneur, écrivain et éditeur, est surtout connu en tant que fondateur et P-DG de Juno, fournisseur d'accès à Internet, et en tant que fondateur et directeur de la collection de poche de romans policiers « Hard Case Crime ». Il a publié dans des revues (*Ellery Queen's Mystery Magazine* et *Alfred Hitchcock's Mystery Magazine*), des magazines de jeux électroniques (*Computer Gaming, Electronic Games*), et des anthologies (*Best Mysteries of the Year, The Year's Best Horror Stories*). Il a également édité de nombreux recueils de nouvelles, parmi lesquels on peut citer *The Return of the Black Widowers*, *Great Tales of Madness and the Macabre*, et *Futurecrime*. Son premier roman, *Little Girl Lost*, a été publié en 2004 et a été sélectionné par les *Mystery Writers of America* pour le Edgar Allan Poe

Award, et par les *Private Eye Writers of America* pour le Shamus Award. La nouvelle « Nobody Wins » lui avait valu une première sélection pour ce prix.

Brendan DuBois, ancien journaliste, n'a jamais quitté le New Hampshire depuis sa naissance. Il y vit toujours avec sa femme Mona, un chat hyperactif, Roscoe, et un joyeux cocker anglais baptisé Tucker. Le premier roman de DuBois, *Dead Sand*, un polar dont l'action se déroulait dans son Etat natal, fut publié en 1994. Il fut suivi par *Black Tide*, *Shattered Shell*, *Killer Waves*, et plus récemment, *Buried Dreams*. Cette série met en scène Lewis Cole, rédacteur de magazine et ex-analyste pour le ministère de la Défense qui enquête sur de mystérieux phénomènes dans les environs de la côte du New Hampshire. En outre, DuBois est l'auteur des thrillers *Resurrection Day*, *Six Days*, *Betrayed*, *Final Winter*, et *Twilight*. Il a publié plus de soixante-dix nouvelles dans des magazines comme *Playboy*, *Mary Higgins Clark Mystery Magazine*, *Ellery Queen's Mystery Magazine*, et *Alfred Hitchcock's Mystery Magazine*, ainsi que dans plusieurs anthologies de nouvelles inédites. En 1995, « The Necessary Brother » remporte le Shamus Award pour la meilleure nouvelle de l'année attribuée par les Private Eye Writers of America qui le récompense également en 2001 pour « The Road's End ». DuBois a aussi été sélectionné trois fois – la dernière en 1997 – pour l'Edgar Allan Poe Award décerné par les Mystery Writers of America ainsi que pour l'Anthony Award.

Le premier roman de Bonnie Hearn Hill, *Intern (La Disparue de Sacramento)*, est paru en 2003 chez MIRA Books. En 2004, c'était le tour de *Killer Body (Mortelle Perfection)*, puis de *If It Bleeds*, premier d'une série de thrillers d'investigation grand public. Conférencière, Bonnie fait partie de jurys de concours et dirige un atelier d'écriture à Fresno, tout en donnant des cours d'écriture en ligne pour la Writer's Digest School.

Steve Hockensmith a publié son premier roman – *Holmes on the Range* – début 2006 aux Editions St. Martin's Minotaur. Les héros en sont deux cow-boys fans de Sherlock Holmes, Big Red et Old Red Amlingmeyer. Une suite est prévue pour 2007. Journaliste free-lance, Hockensmith a écrit sur l'industrie du spectacle pour le *Hollywood Reporter*, le *Chicago Tribune*, *Cinescape* et d'autres publications. Sa rubrique sur les séries policières et les films noirs, « Reel Crime », paraît dans l'*Alfred Hitchcock's Mystery Magazine*. On peut également prendre connaissance de ses méditations concernant la culture pop et autres sujets capitaux sur www.steve-hockensmith.com.

William Kent Krueger, expulsé de l'Université de Stanford pour activisme radical, il a tâté de plusieurs métiers

– bûcheron, maçon, pigiste, chercheur -, avant de choisir finalement

l'écriture à plein temps. Il est l'auteur de la série des Cork O'Connor, située dans la forêt du Minnesota. Son œuvre a reçu plusieurs prix, dont l'Anthony Award, le Barry Award, le Loft-McKnight Fiction Award et le Minnesota Book Award. Il vit à St. Paul, une ville chère à son cœur, avec sa femme et leurs deux enfants.

Fils d'un chimiste organique et d'une infirmière diplômée d'État, Tim Maleeny soupçonne que son amour des poisons remonte à l'expérience ratée qu'il mena lorsqu'il avait cinq ans, en utilisant tout ce qui se trouvait sous l'évier, un gobelet en carton et du Destop (a posteriori, il reconnaît volontiers que le gobelet en carton était une mauvaise idée). Son roman *Stealing the Dragon*, première d'une série d'enquêtes de l'inspecteur Cape Weathers, a paru en mars 2007 chez Midnight Ink. Il habite à San Francisco et a deux adorables filles.

« Le jour », Rick McMahan est un agent secret au service d'une agence du ministère de la Justice des États-Unis ; durant son temps libre, il écrit des romans policiers. Ses nouvelles ont été publiées, entre autres, dans *Over My Dead Body*, *Hardboiled*, *DAW's Tear's Best Horror Anthology*. D'autres feront partie des anthologies policières à paraître *Derby Rotten Scoundrels 2*, *Fedora* et *High Tech Noire*.

P. J. Parrish – nom de plume de deux sœurs, Kristy Montee et Kelly Nichols – est l'auteur de la série policière des Louis Kincaid, saluée par la critique. Leurs romans ont figuré sur les listes des best-sellers du *New York Times* et de *USA Today*. Ils ont été sélectionnés pour l'Edgar Award, décerné par les Mystery Writers of America et, à plusieurs reprises, pour l'Anthony Award et le Shamus Award. Avant de se lancer dans la fiction, Kristy était journaliste, d'abord pour des publications de son Michigan natal, puis à Fort Lauderdale, où elle fut reporter, chroniqueuse, critique de danse et rédactrice. Elle entama sa carrière d'auteur dans les années quatre-vingt et publia quatre romans féminins, tous situés dans le monde de la presse. « Table rase » est sa première nouvelle depuis l'école.

Tom Savage est l'auteur de quatre romans à suspense, *Precipice*, *The Inheritance*, *Scavenger* et *Le Meurtre de la Saint-Valentin*, lequel a été adapté à l'écran sous le titre *Mortelle Saint-Valentin* avec David Boreanaz et Denise Richards. Il a écrit deux romans policiers, sous le pseudonyme « T. J. Phillips » – *Danse of the Mongoose* et *Woman in the Dark*. Ses précédentes nouvelles ont paru dans *VALfred Hitchcocks Mystery Magazine* et dans des anthologies éditées par Lawrence Block et Michael Connelly. Il vit à New York, où il travaille à Murder Ink, la plus vieille librairie du monde spécialisée dans la littérature policière.

Charles Todd – pseudonyme derrière lequel se cachent une mère et son fils – a pour thème majeur l'Angleterre d'après la Première Guerre mondiale et pour héros l'inspecteur Ian Rutledge, que l'on retrouve

notamment dans *A Long Shadow*. Les auteurs vivent sur la côte Est, où Charles a été secrétaire des Mystery Writers of America et membre du Conseil national. Il fut aussi président du Southeast Chapter. Caroline est réputée pour ses photographies, sa passion pour les relations internationales, et ses voyages dans des lieux fort peu fréquentés. John, troisième élément de la famille, est le grand intendant, celui qui relit les épreuves, qui se charge de conduire à gauche en Angleterre, et confectionne même des gâteaux au chocolat quand ses auteurs sont en retard pour rendre leur texte à l'éditeur.

Tim Wohlforth a publié plus de soixante-quinze nouvelles dans des magazines, des e-zines et des anthologies. Il vit à Oakland, Californie, où il se consacre pleinement à son métier d'écrivain. En 2003, il est nommé pour le Pushcart Prize et reçoit également un Certificate of Excellence de la Dana Literary Society. En 2004, *No Time to Mourn* – roman noir dont le héros est le privé Jim Wolf – sort en librairie. Lee Child, auteur de best-sellers, a écrit à propos de ce livre : « Comme un grand standard du blues – le réconfort d'un jazz familier mais avec une tonalité nouvelle et excitante. » Il est aussi le coauteur d'un essai *On the Edge : Political Cults Right and Left*. Son site web – www.timwohlforth.com.

Jeff Abbott, en 2005, a publié *Panique*, un thriller où un jeune cinéaste découvre que tout ce qu'il connaît – sa famille, sa maîtresse, sa vie – n'est qu'un mensonge fatal. Jeff Abbott est aussi l'auteur à succès de huit romans policiers, notamment ceux qui mettent en scène son personnage Whit Mosley : *A Kiss Gone Bad*, *Black Jack Point* et *Cut and Run*. Il a été nommé trois fois pour l'Edgar Allan Poe Award et deux fois pour l'Anthony Award. Ses nouvelles ont paru dans *The Best American Mystery Stories 2004*. Son premier roman, *Do Unto Others*, un suspense plus traditionnel, a remporté l'Agatha Award et le Macavity Award du premier roman. Il vit à Austin avec sa famille.

Jim Fusilli est l'auteur des enquêtes new-yorkaises de Terry Orr, parmi lesquelles on peut citer *closing Time*, *A Well-Known Secret*, *Tribeca Blues* et *Hard, Hard City*, qui a remporté le Mystery Gumshoe Award du meilleur roman en 2004. Il écrit aussi, depuis 1983, pour le *Wall Street Journal*, en tant que critique de musique rock et pop, et collabore à l'émission d'information *All Things Considered* de la National Public Radio. En 2005, il a publié chez Continuum un livre sur Brian Wilson et l'album des Beach Boys *Pet Sounds*.

Laura Lippman, avec son héroïne, la détective privée Tess Monaghan, a remporté l'Edgar, l'Anthony, l'Agatha, le Sha-mus et le Nero Wolfe Award. Elle a également publié deux romans, *Every Secret Thing* et *To the Power of Three*, ainsi que des nouvelles dans *Dangerous Women*, *Murderers' Row*, *Tart Noir*, *The Cocaine Chronicles*, et *Murder*

and Ail That Jazz. Sa nouvelle « The Shoeshine Man Regrets » a été choisie pour *The Best American Mystery Stories 2005*. Ancienne journaliste, elle vit à Baltimore.

Les séries « Chair de poule » et « Fear Street » ont fait de R. L. Stine l'un des auteurs pour enfants les plus vendus de tous les temps. Il a à son actif plus de trois cents romans d'horreur et d'humour destinés à la jeunesse. Ses derniers thrillers pour adultes sont *The Sitter* et *Eye Candy*, publiés chez Ballantine Books.

Jay Brandon mène de front deux brillantes carrières, celle d'avocat, à San Antonio, au Texas, et celle d'auteur de romans policiers. Avec une maîtrise d'écriture de l'université John Hopkins et son expérience d'avocat auprès du bureau du procureur dans le Bexar County et auprès de la quatrième cour d'appel, Jay Brandon connaît bien son affaire. Il utilise dans ses romans certains aspects de personnalités, de lieux et d'événements du monde juridique, auxquels il ajoute sa marque de maître du suspense et un style excellent. Né au Texas, Jay Brandon consacre aujourd'hui son temps à l'écriture et à l'exercice de sa profession à San Antonio, où il habite, avec sa femme et ses trois enfants.

Les romans d'Harlan Coben, lauréat des prix Edgar, Shamus et Anthony – et premier romancier à remporter les trois récompenses – ont été encensés par la critique, qui les a tour à tour qualifiés de « astucieux » (*New York Times*), « poignants et pénétrants » (*Los Angeles Times*), « invariablement divertissants » (*Houston Chronicle*), « superbes » (*Chicago Tribune*) et « incontournables » (*Philadelphia Inquirer*). Ses romans les plus récents, *Just One Look* (*Juste un regard*), *No Second Chance* (*Une chance de trop*), *Tell No One* (*Ne le dis à personne...*) et *Gone For Good* (*Disparu à jamais*) ont figuré sur les listes de meilleures ventes de journaux et magazines comme le *New York Times*, le *London Times*, *Le Monde*, *Publishers Weekly*, le *Los Angeles Times*, ainsi que de nombreuses publications à travers le monde. Ses livres, traduits dans plus de vingt-huit langues, sont publiés dans plus de trente pays. Né à Newark, dans le New Jersey, Harlan Coben a d'abord fait des études de sciences politiques au Amherst College avant de travailler dans le tourisme. Il vit aujourd'hui dans le New Jersey avec sa femme, Anne Armstrong-Coben, pédiatre, et leurs quatre enfants.